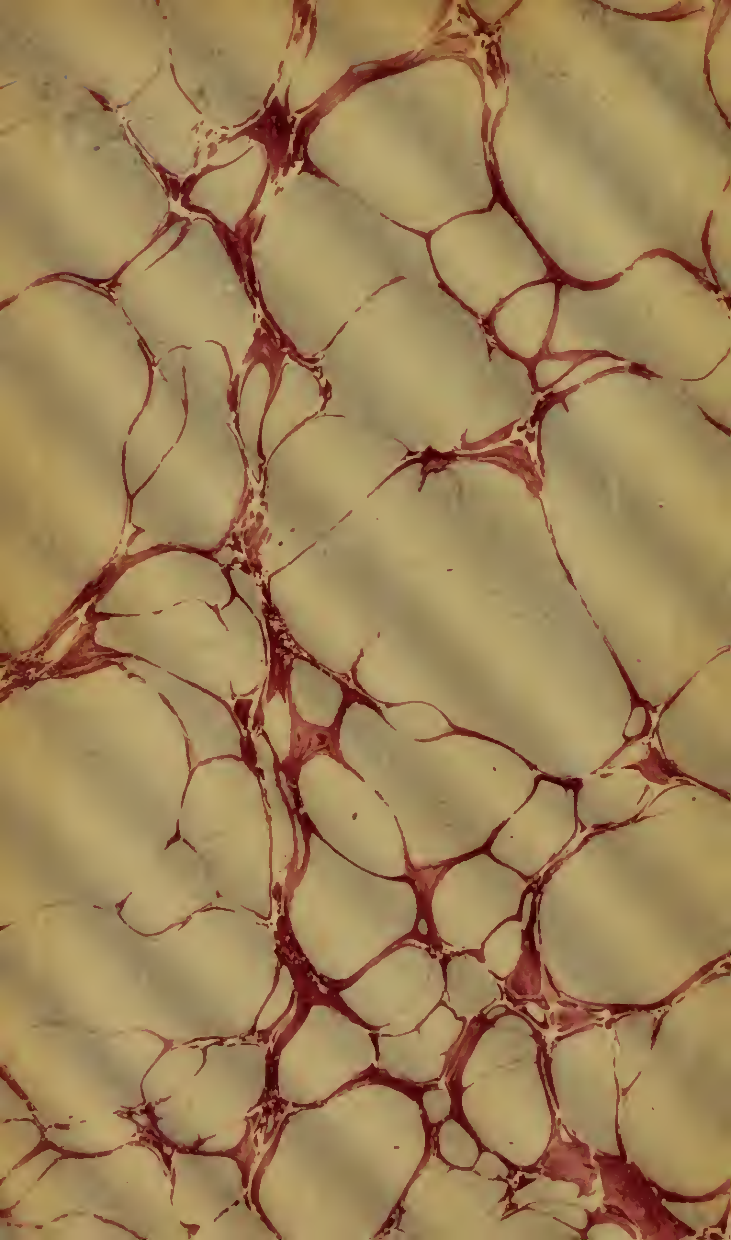
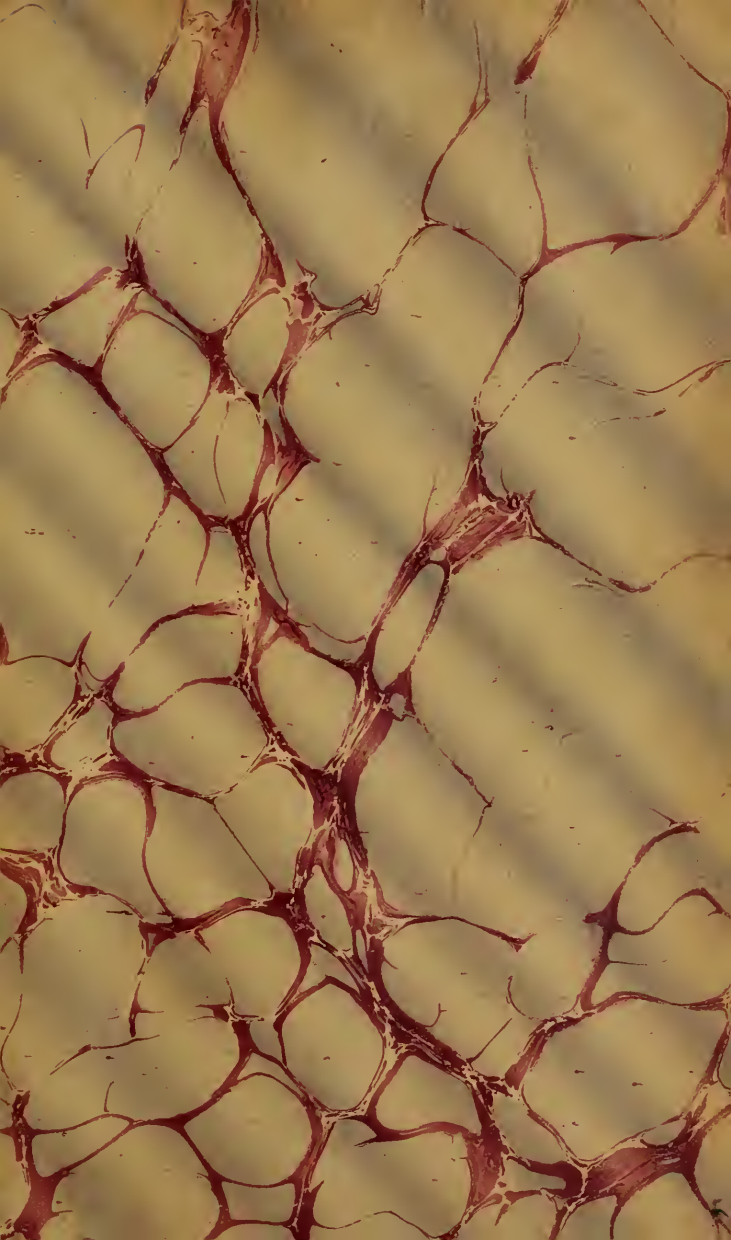

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01656716 6





L'ITALIE DU XVIe SIÈCLE

L'ARÉTIN

(1492-1556)

DU MÊME AUTEUR

P.-P. Prud'hon. 1 vol. in-4. Paris. 1885 (Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique et par la Ville de Paris).

Études sur le XVIe siècle : *Rabelais, Montaigne, Calvin.* 1 vol. in-12. Paris, 1893.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 199-95.

L'ITALIE DU XVIe SIÈCLE

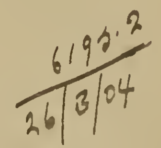
L'ARÉTIN

(1492-1556)

PAR

PIERRE GAUTHIEZ





PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895



A

MONSIEUR E. MÜNTZ

MEMBRE DE L'INSTITUT

P. G.

L'ITALIE DU XVIe SIÈCLE

CHAPITRE I

L'Italie du xvie siècle. — Naissance de l'Arétin. Ses premières années jusqu'à son établissement à Venise, 1492-1527.

L'Italie du xvie siècle n'est plus ce pays déchiré, tourmenté, mais vivant encore de quelque grandeur, cette terre que Dante maudissait avec la fureur de l'amour; c'est, bien plutôt, cette « sentine fétide de tout vice », dont l'Arioste, malgré les fêtes de son imagination[1] ressentait l'haleine mortelle.

Cette nation s'est dégradée : elle est à l'encan de la force ou de l'argent; race de condottieri, mais non plus, durant tout ce siècle, peuple de citoyens. Les plus basses des traditions païennes, celles de l'instinct effréné, l'ont refaite voluptueuse. Brutale ou fourbe comme au temps des Romains, dont elle a les vices sans avoir les puissances. Ses mœurs, on

l'a dit nettement, sont celles « d'un coupe-gorge et d'un mauvais lieu » (Taine).

Matérielle, de la plate matérialité que donnent les tyrannies bourgeoises, mercenaire et cupide, il semblait qu'elle voulût dire avec le Vanni Fucci de son premier poète : « La vie bestiale me plaît, et non la vie humaine ». Avec les mœurs qui se rabaissent, les caractères vont décroissant : Michel-Ange, à la fin, semble, au milieu des hommes nouveaux, comme un fantôme du vieux temps. Les Médicis n'ont-ils pas dit que « quatre aunes de drap suffisent pour faire un homme de lettres »?

Dans cette décadence, un homme de lettres, aventurier et condottiere de la plume, joue un rôle prépondérant. L'étudier, c'est pénétrer l'Italie d'alors dans sa vie intime, complexe. Avec Pierre l'Arétin, il y a beaucoup mieux à faire qu'une réhabilitation historique, jeu qui fut toujours puéril et qui s'est fort démodé. Cet homme est mal connu, sinon méconnu ; cet auteur — car il le fut vraiment, et original, — cet auteur fut peu ou point feuilleté ; il est possible cependant de trouver dans cette vie et dans ces ouvrages des enseignements historiques, et le pittoresque naturel au temps où vivait l'Arétin, aux personnages aussi dont les actes et les intérêts de tout genre se trouvèrent mêlés aux siens.

Ce « compagnaccio » d'Arétin, comme on aurait dit à Florence, se trouva naître tout à fait à la fin du XVe siècle, dans une cité qui ne passait pas pour produire une engeance pacifique. Dante a marqué

d'un trait le caractère des fils d'Arezzo [1], à travers les imprécations qu'il lance à toutes les villes qu'enferme le cours de l'Arno :

Virtù cosi per nimica si fuga
Da tutti, come biscia, per sventura
Del luogo, o per mal uso che gli fruga :
Ond'hanno si mutata lor natura
Gli habitator de la misera valle,
Che par che Circe gli havesse in pastura.
Bottoli trova poi venendo giuso,
Ringhiosi più, che non chiede lor possa:
Et à lor disdegnosa torce'l muso [2].

Cette nature de roquets, *bottoli*, définie par le poète florentin avec tout l'écrasant mépris du citoyen de la métropole envers une cité sujette et rebelle, ce fond hargneux des Arétins est prouvé par la plupart de ceux qui devinrent célèbres. Vasari, pour nous en tenir aux contemporains de l'Arétin, a laissé le trésor sans prix de ses biographies : mais avec quelle prudence n'en faut-il pas user? Leone Leoni fut un rare et vigoureux artiste : est-ce trop dire cependant, sur les actes de l'homme qui fut tour à tour galérien

1. Dante, on le sait, avait combattu contre les gens d'Arezzo. « In the year 1289, the one preceeding the death of Beatrice, Dante served with the foremost cavalry in the great battle of Campaldino, on the eleventh of June, when the Florentines difeated the people of Arezzo. » D. G. Rossetti : *Dante and his circle*, London, Ellis and Elvey, 1892, in-8, p. 3.

2. *Purg.*, XIV. Jean Villani disait au contraire : « Il sito e l'aria d'Arezzo genera sottilissimi ingegni », et Michel-Ange, né au château, très voisin, de Rocca Caprese, disait à Vasari : « Giorgio, se io ho nulla dà buono nell' ingegno, égli è venuto dal nascere nella sottilità dell'aria del vostro paese ». Pétrarque, Concini et Gui, l'inventeur de la gamme, étaient d'Arezzo.

et sculpteur de César, que de l'appeler un Cellini exaspéré? Parmi les lettres de l'Arétin, qui se fit à Venise le centre et le conseil de tous ses compatriotes, maintes et maintes sont consacrées à calmer les terribles roquets, à les tirer d'un mauvais pas, à détourner la correction que leurs manières agressives, mal soutenues par leur courage et leur force, ne manquaient pas de leur attirer, dans un siècle où l'on avait la main prompte et lourde.

L'Arétin naissait dans cette cité querelleuse, le 29 avril 1492 [1]. Les érudits, dont les ardeurs sont inexplicables, ont furieusement disputé pour savoir quel était son père; étrange problème, insoluble, et peut-être bien pour la mère elle-même du personnage. On l'a fait successivement naître d'un grand de la cité, Pietro Bacci : il serait alors un bâtard; ou d'un cordonnier [2] : sa naissance deviendrait légitime en s'abaissant. Le cordonnier paraît bien être le plus probable. Pour s'en tenir à ce qui est incontesté, sa mère fut une certaine Tita ou Catherine, femme du populaire. Elle était d'une grande beauté. L'on en peut apprécier encore, puisqu'on lui frappa des médailles comme à une reine ou princesse; d'ailleurs, elle avait été peinte dans une église

1. Dans la maison « humble à deux étages, de deux fenêtres chacun », qui porte le nº 19, via San Vito, et l'inscription : « qui nacque et abito Pietro Aretino », avec la fausse date 1493.

2. Luca. Cf. Luzio, *La famiglia di P. A.*, Giornale storico della lett. it., t. IV, p. 361 et suiv. V. Gamurrini, *Istoria geneal. delle famiglie nobili toscane et umbre*. Florence, 1673, in-4, t. III, p. 318-333.

d'Arezzo [1] sous les traits d'une Vierge Marie. Lorsque l'Arétin fut illustre, il demandait à Vasari de lui procurer une copie de l'ouvrage, il certifiait la ressemblance de cette peinture. Tita fut-elle vertueuse? on l'a soutenu avec moins de vraisemblance que de passion. Une preuve de sa parfaite honnêteté serait, dit-on, qu'elle fut choisie justement pour un modèle de madone; il faudrait d'abord démontrer qu'au XVIe siècle sinon en d'autres temps, sculpteurs ou peintres allaient chercher dans leurs modèles une autre sorte de vertu que la beauté physique.

L'Arétin ne demeura pas fort longtemps en Arezzo. C'est tout au plus s'il y put voir les premières années du XVIe siècle. A peine adolescent, il quittait sa ville natale; la légende le fait s'expatrier par force, à cause d'un sonnet sur les indulgences; il aurait ainsi débuté par blesser, dans ses œuvres vives, cette Papauté qui fut si souvent, par la suite, la cible de ses flèches les plus acérées. Les vers d'écolier que commettait l'Arétin devaient avoir même valeur que ses poésies d'homme fait; ni plus ni moins. Il ne fut jamais poète : ses vers, le plus souvent méchants, étaient aussi de mauvais vers. L'enfant précoce dut avoir, dès le premier jet, de la verve et de l'audace; de style poétique, il n'en posséda jamais l'ombre.

1. Cf. *Lett. dell'Aretino*, V, 65, 114. L'Arétin disait à Vasari que le dessin, que la couleur du tableau étaient médiocres, mais seraient embellis par une copie faite de sa main.

Le fugitif n'alla pas loin. Il s'arrêta sur le chemin du Sud, à Pérouse. Il y fut heureux, il la nommait « le jardin où fleurit sa jeunesse ». Il fut relieur, peut-être, il assembla ces feuillets d'imprimerie qui devaient bientôt lui servir d'unique instrument pour sa puissance et pour sa renommée. Ce qui est bien plus important, il fut peintre. Il y a certaine anecdote, qui le montre fuyant Pérouse comme il avait dû fuir Arezzo, et pour un péché véniel : se trouvant seul en face d'un tableau qui figurait sainte Madeleine à genoux aux pieds du Sauveur, il aurait mis entre les bras étendus de la sainte un luth, qui fit scandale. Cependant, sainte Cécile seule aurait eu le droit de se plaindre qu'on eût donné ses attributs à Meryem de Magdala. Mais il y a mieux que ce conte pour assurer que l'Arétin pratiqua la peinture.

Un érudit, de la pléiade des Baschet et des Luzio, M. D'Ancona, travaillant à l'histoire de la poésie populaire italienne, découvrit à la Marciana un petit livre intitulé *Opera nova del fecundissimo giovane Pietro Aretino, zoè strambotti, sonetti, capitoli, epistole, barzellette ed una desperata*, imprimé à Venise par Nicolo Zopino le 22 janvier 1512. Après quelque hésitation, l'on put affirmer que l'auteur de vingt ans, qualifié ailleurs de « studieux en cette matière et en peinture », était bien Pierre l'Arétin, l'Arétin par excellence. Il n'avait pas attendu longtemps pour occuper ces imprimeries vénitiennes qu'il fatigua si fort dans la suite. C'était bien lui, le peintre-poète ; car les Diarii de Marin Sanuto, vingt

années après, mentionnaient un placard injurieux affiché sur une colonne du Rialto au mois de novembre. Berni nous avait appris que l'Arétin fut relieur; l'auteur anonyme du libelle confirme qu'il avait été peintre. La biographie du personnage est faite par ses ennemis.

O quanto ti saria più frutto e lodo
Non havessi lassato il tuo pennello
Se pyntor fustù un tempo, come io odo,

disait l'invective, qui prédisait à l'Arétin une mort de vagabond et de mendiant, sous un pont [1].

Il faut retenir de ceci que l'Arétin fut peintre, et sans doute peintre passable. On peut croire que cet enfant de la Toscane, enfant prodigue à tous égards, n'eut rien de la délicatesse et de l'intense caractère qui, dans les siècles disparus, avait mis sur l'art de cette contrée d'élection une radieuse auréole. Mais, bien différent en cela de presque tous ses successeurs dans la critique d'art, il connut le métier avant d'en discuter les détails et d'en écrire les termes. Il mania les couleurs, il pénétra les difficultés du dessin, avant d'apprécier les tableaux et d'en juger les auteurs. Lorsqu'il donnait à Titien des louanges excessives, du moins ne les prodiguait-il point à faux, ou avec maladresse. Les artistes savaient à merveille qu'il était, entre eux et les princes de la puissance ou de l'argent, un courtier avide; mais

1. Diarii. *Cod. Marc.* Cl. IX. it. 369. a. c. 214. — *Ibid.* CL. XI. it. N. LXVI. a c. 435. r.

il ne leur fut sans doute pas indifférent de trouver dans le plus cupide des agents d'affaires un ancien confrère et un expert. Si profond, et presque toujours si légitime que soit le mépris du créateur pour le critique, la clairvoyance et les connaissances spéciales de celui-ci peuvent au moins rendre les rapports plus faciles et diminuer les raisons de froissements. Or, non seulement l'Arétin abondait en gros éloges, sonores, redondants, capables de satisfaire même une vanité de peintre; mais il savait discerner les termes convenables à chaque maître, saisir le caractère propre des ouvrages, quitte à jeter sur un fond de jugements vrais tout le clinquant d'un style, outré même pour un cinquecentiste et pour un Italien.

En 1517, le peintre relieur, ou le relieur devenu peintre, descendait les collines de Pérouse, et s'en allait où va le Tibre, vers Rome. Il dut cheminer à pied jusqu'à la ville papale. Sans regretter peut-être la cité de l'art, qu'il venait d'abandonner, il arrivait dans la capitale des Pontifes avec l'amertume et la honte d'un piètre équipage. Toujours il eut mauvais souvenir de ses années à la « Corte », il ne perdit aucune occasion de témoigner son implacable ressentiment envers qui l'avait retenu dans un rang indigne de lui. Ses œuvres littéraires montreront tout un dialogue, un de ses meilleurs, qui tourne sans trêve à la satire, en décrivant la vie de cour et les personnages de cour. Et pourtant, l'Arétin s'attachait de prime abord au service des

Médicis, il savait se glisser bientôt parmi les gens de Léon X; après la mort du Pape, il était accueilli par le cardinal Giulio, celui qui devint Clément VII, celui qu'il insultera si grièvement au plus fort de ses disgrâces. Il avouait que Léon X l'avait « gratifié d'une somme royale de deniers ». Il aurait voulu probablement une somme « papale », ou bien, comme il arrive, la reconnaissance suivit les deniers dépensés; car il s'écriait : « J'ai perdu sept années avec les papes Médicis ».

Entre temps, Rome le prêtait à Mantoue. Et dès ce moment, grâce aux recherches des Français dans les archives du duché [1], à celles aussi que poursuivent les Italiens, on peut suivre pas à pas et en grand détail l'existence de l'Arétin, jusqu'au temps où son exil de Rome et sa renommée croissante le placent au plein jour de Venise et dans le monde éclatant des empereurs, des rois, des princes, des artistes et des lettrés.

L'Arétin, à Rome, se perdait, malgré ses facultés précoces, parmi le nombre des courtisans qui avaient comme lui les dents longues, la langue prompte, la main ouverte, mais qui de plus possédaient pour l'éclipser une hardiesse physique et le goût de batailler, lesquels lui faisaient entièrement défaut. Pareil à son contemporain Panurge, il professa toujours l'horreur naturelle des coups. Or, au

1. Pour toute cette partie, cf. Armand Baschet : Doc. inéd., publié dans l'Archivio storico italiano, série III, t. III. partie II, p. 105-130, année 1866.

milieu de la bagarre d'intrigues et d'intérêts qui s'agitait dans une cour nombreuse, il fallait payer de sa personne pour arriver et pour se maintenir. L'Arétin, qui aimait à mordre, mais qui ne savait pas se battre, finit, on le verra, par éprouver une grave mésaventure : il ne revint jamais s'exposer à pareil péril; comme les animaux couards et hargneux, il fuyait obstinément la place où on l'avait battu.

Il y avait pourtant plusieurs années qu'il végétait à Rome, lorsque son deuxième patron, le cardinal Giulio, le prêtait à Frédéric II de Gonzague, marquis, puis duc de Mantoue. Le généralissime des troupes pontificales, le prince guerrier et courtisan qui devait voir ériger son marquisat en duché, sept années après, par la grâce de Charles-Quint, s'ennuyait dans sa résidence, en ce mois de février 1523 : il avait demandé au cardinal son compère un homme qui sût l'amuser. A grand'peine, Giulio de' Medici se sépara de l'Arétin. Le personnage s'était fait connaître à Rome par sa terrible faconde, par des placards qu'endossait Pasquin, peut-être déjà par quelques-uns de ces *Giudizi*, macaronées satiriques en manière d'almanachs, fort à la mode à l'époque et qui furent, à Lyon, le début de Rabelais quand il composait pour Sébastien Gryphe ou pour Étienne Dolet des *Pantagruélines Prognostications*.

Sans avoir tout l'éclat dont elle resplendit pendant le temps de la première Renaissance, la cour de Mantoue, dépouillée de ses plus grands artistes,

n'était cependant point trop déchue : si Mantegna n'était plus là, Jules Romain avait commencé la série de ces travaux d'art, variés, presque universels, qui dotaient la ville des monuments de tous ordres; la marquise Isabella d'Este, renfermée, en sa qualité de douairière, dans le *studiolo* embelli par les maîtres de tous les genres, faisait sentir de loin son exquise influence. Frédéric II, comme ses pères et ses ancêtres, recherchait les artistes, aimait les lettres, collectionnait les antiques, les moulages et les copies d'œuvres précieuses. Ce gentilhomme, qui lui avait déjà recommandé Jules Romain, ce modèle des diplomates et des écrivains nobles, Baldassar Castiglione, avait été cette fois encore l'intermédiaire entre le prince et le cardinal Giulio : l'Arétin arrivait de Rome sous les auspices de l'auteur délicat du *Cortegiano*.

Le protecteur, le protégé, feraient un contraste singulier, si l'on voulait pousser, toute révérence gardée pour Castiglione, le parallèle entre le parfait « honnête homme », comme on dirait au prochain siècle, et l'aventurier littéraire : passer du *Cortegiano* de Castiglione aux *Dialoghi della Corte* de l'Arétin, c'est arriver brusquement d'un cercle, raffiné, soucieux de toutes les beautés de l'esprit et des mœurs, à l'antichambre ou à l'office retentissant des quolibets, des racontages, des brocards échappés à la valetaille. Entre la cour polie, charmante, le cénacle d'une province aux coutumes tempérées et galantes, telle que l'ambassadeur d'Urbin l'a dépeinte, et le

spectacle de la cour romaine vue par les étages inférieurs, décrite d'après les propos et les rancunes des gredins ou des cuistres — c'est la peinture de l'Arétin, — il y a toute l'étendue d'un monde. Il faut connaître l'un et l'autre, tous deux sont curieux et vrais. Quant au style, le bel habit dont Castiglione revêt sa pensée élégante et fine, cette prose assez analogue au parler des gentilshommes de lettres qui renouvelaient, eux aussi, et fixaient la langue française dans le même temps, cette phrase sobre et cadencée n'a rien de la torrentueuse improvisation où se lâchait l'Arétin. Ce fut pourtant Baldassar Castiglione qui ouvrit à Pierre l'Arétin la cour du marquis de Gonzague.

Il est curieux de regarder, l'un auprès de l'autre, les portraits de ces deux hommes. Tous deux sont peints par les premiers maîtres : Castiglione par Raphaël [1], l'Arétin par Titien. Les graveurs — si l'on n'a sous les yeux que des gravures — sont Marc Antoine ou ses rivaux. Les costumes et les coiffures se ressemblent ; sur les deux têtes, dont la barbe est façonnée de même en éventail, et les traits orientés de même manière, c'est un chapeau semblable, le large escoffion à coiffe et à deux étages, richement ouvragé au XVIe siècle, et qui, dans *l'Étourdi*, quelque cent cinquante ans plus tard, deviendra le couvre-chef démodé de la canaille. Mais, si les deux images, vues de loin, sont pareilles et montrent deux

1. Au Louvre.

personnages d'une époque toute voisine, la différence des esprits se retrouve dans les visages, lorsqu'on les examine. Voici le regard ferme et calme, la mine haute et bienveillante, l'expression contenue du gentilhomme; et cet autre, avec l'impudence de ses larges yeux à l'éclat exagéré, l'audace de sa bouche sensuelle et vorace, son air de reître ou de forban, c'est l'aventurier littéraire, écume de la populace, plus puissant peut-être que l'homme de compagnie et d'intelligence raffinée, en raison même de ses vices, et fait pour lui plaire, par contraste, par cette perversion qui pousse les meilleurs et qui les attire vers qui leur ressemble le moins.

Frédéric II, que son exil dans sa province rendait sans doute indulgent, fut conquis, du premier moment. Dès la lettre de remerciement, alors qu'il accusait réception, si l'on peut dire, de l'Arétin au cardinal, il reconnaissait dans son nouveau commensal « l'élégance pour composer et dans tous les discours divers ». Il sentait si bien le prix d'un tel prêt qu'il croyait devoir rassurer l'obligeant prêteur. « Je vous le rendrai, disait-il, sans nier que, n'était la révérence et l'obligation que j'ai et porte à Votre Seigneurie, et la foi très sincère et à nulle autre seconde qu'observe vis-à-vis d'Elle Messire Pietro, j'eusse tenté d'orner ma cour d'un joyau si précieux. Mais je reconnais qu'à une Seigneurie si occupée comme est la vôtre, un tel homme est de souveraine récréation et de très charmant plaisir; aussi m'efforcerai-je de le restituer promptement,

et, si ce *promptement* paraît tard à Votre Seigneurie, il me paraîtra, à moi, plus que tôt[1]. »

Le cardinal, avec une grande courtoisie, répondait au marquis de prendre toutes ses aises. Il était alors à Florence, c'est de Florence qu'il avait dépêché l'Arétin à Mantoue. Et ces relations, qui plus tard deviendront plus étroites encore, par Giovanni delle Bande Nere, entre l'Arétin, les Médicis et le monde florentin, font comprendre comment Messire Pietro entretint des rapports avec un grand nombre d'artistes qui s'étaient fixés dans la cité des lys, ou qu'il avait vus s'y mêler à son existence durant ces années.

Le favori nouveau n'aimait pas la cour de Mantoue : il trouvait le temps long dans cette bicoque; il désirait un théâtre plus vaste et des protecteurs plus nombreux. « J'ai dit à Monseigneur, écrivait au marquis un abbé de la suite cardinalice, que l'Arétin voulait à toutes forces revenir à Florence, et vous avait demandé déjà plusieurs fois licence. Il m'a répondu que c'était un cerveau de girouette, et sans fixité. » L'amuseur à gages faisait l'enfant gâté; il n'avait pas pour ses patrons l'attachement de Panurge envers Pantagruel; sa race, née pour le servage, pouvait fournir des valets, mais non des hommes liges. Il choisissait d'ailleurs assez mal le moment pour presser son départ : il lui aurait fallu

1. Voir la lettre de l'Arétin à son « frère » Gualtieri Bacci, publiée par Gamurrini, *loc. cit.*, p. 332-333. (du 1er mars 1523, à Mantoue.)

rejoindre le cardinal à Rome, où S. Éminence venait de retourner. Or, l'Arétin, par ses attaques et ses insultes, avait commencé d'exaspérer le Pape et la Curie, « le cardinal, disait l'abbé, le pourra mal défendre ».

Au contraire, à Mantoue, son étoile s'élevait, brillait de plus en plus. « Si j'étais, écrivait Frédéric II, en grand désir de l'excellent Messire Pietro l'Arétin avant que Votre Seigneurie Révérendissime me l'accordât, en bien plus grand encore serai-je de lui quand il sera parti, maintenant que durant ces jours qui m'ont paru un moment, j'ai pu goûter ses rares mérites, et l'agrément de son génie très favorisé par les cieux... compagnie qui mérite d'être désirée à toutes heures. » Le pauvre marquis avait compté sans son hôte. Il n'eût tenu qu'à l'Arétin de se faire une situation enviable auprès du prince qui s'engouait avec tant de vivacité, qui trouvait des accents lyriques et des louanges surabondantes pour exalter ses mérites. Il ne l'entendait pas ainsi, et Mantoue lui déplaisait d'étrange sorte.

Il gagna au pied, et bientôt il écrivait au prince tous les remercîments que sa joie de l'avoir quitté rendait intarissables. De son écriture bouclée et rapide, une écriture d'improvisateur, et d'un siècle où l'imprimerie a tué les beaux manuscrits, il couvrait une vaste épître de protestations et d'hyperboles : du premier coup, il rencontrait le ton d'effusion excessive, d'humilité agenouillée, qu'il pourra perfectionner, mais qu'il invente dès l'abord.

« Messire et Excellentissime seigneur, mon unique patron, commence-t-il, — ce qui ne fut jamais vrai, puisqu'il a mangé toujours à plus d'un râtelier, — vous, que j'ai choisi pour mon dieu parmi les hommes! — étrange dieu, qui payait l'encens et les frais du culte, — « Je vous envoie quatre peignes d'ébène; parmi lesquels, celui qui est du plus beau noir est celui qui servait à Vénus pour peigner ses cheveux d'or; bien que l'on dispute à ce sujet; l'un, affirmant que ce fut le peigne de la Révérende Concubine du (cardinal) Grassis; l'autre qu'il était à l'usage de madame Honesta, femme à ce ladre de (Cardinal) Armellino. L'un dit ceci, l'autre cela. Mais moi, mon opinion est que ce fut le peigne de la très sacrée Blanchisseuse du Pédant Adrien. » Le Pédant Adrien n'est rien moins que cet Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de Charles-Quint, le pape flamand, odieux aux Italiens pour la seule raison qu'il joignait au défaut d'être né par delà les monts celui d'être vertueux, désintéressé et point fait à la corruption régnante. L'Arétin ne perdait pas de temps pour l'injurier; il ne garda la tiare pas beaucoup plus qu'une année [1].

La qualité de la plaisanterie, dans ces lettres, est médiocre. Elle enchantait cependant les princes [2]; et

1. Exactement, 21 mois, janvier 1522 à septembre 1523.

2. Sur la haine des Italiens pour Adrien VI, cf. Paul Jove, *Vita Hadriani VI*, chap. XIII. Sur le Pape, cf. Platina, *Vite de' Pontefici*, p. 631; Ranke, *Histoire de la Papauté pendant le* XVIe *et le* XVIIe *s.*, p. 134 du t. I; Mignet, *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, chap. VI du tome I, p. 463, et suiv.

la trop blâmer serait être plus papiste que le Pape, dont un bref créait l'Arétin chevalier de Rhodes (13 novembre 1524). Il est confirmé par toutes les preuves qu'il eût pris la pourpre et se fût assis dans le Sacré Collège, s'il avait seulement voulu tempérer le dérèglement de ses injures, et ne pas se rendre impossible même parmi les *porporati* de ce temps-là.

« J'ai eu ce peigne par magie, continuait-il. Les trois autres sont ceux-là même dont Mars se peignait la barbe. Mais le terrible Malatesta des Médicis les lui a ravis par force. Et Pasquin me les a donnés. » L'Arétin devait en effet être du dernier bien avec Pasquin. Il l'invoque sans cesse. Et n'était-il pas lui-même le Pasquin littéraire de l'Italie, celui qui affichait les gloires, les haines, louanges ou satires, placards ou brocards?

« Je vous envoie encore, reprenait-il, une paire d'éperons de mule, en os, qui furent ceux de saint Pierre premier Pape, une chaîne très belle, et un petit vase de (parfum de) civette. »

Les présents étaient médiocres, pour une pareille hospitalité[1]; ils avaient besoin d'être relevés par des facéties et des pantalonnades, comme on enveloppe de papier doré et de fanfreluches un objet mince et de vil prix. L'Arétin était bon marchand de telles denrées. Il faut voir ce qu'il exigeait en

1. « Egli mi ha dato le proprie stanze che teneva Francesco Maria Duca d'Urbino, quando fù cacciato de Stato. » (Lettre citée, p. 14.)

retour de sa brosserie et de sa parfumerie. Car il faisait, et dans les termes les plus précis, des commandes de présents au prince : plus tard, il lui demandera bien autre chose encore. A ses débuts, il requérait « Deux grands escoffions, à la mantouane, l'un d'or et d'argent, brodé de soie noire, l'autre soie noire et or. Plus, un bénéfice. » Le reste de la missive était une pasquinade. l'Arétin daubait sur un cardinal flamand, Enkefort, créature d'Adrien VI; la plaisanterie portait sur le nom du prélat, il le dénaturait en Trinkefort. Pour que nul n'en pût ignorer, il avait bien soin de dater ce chef-d'œuvre, et de marquer le lieu où il l'avait écrit, Reggio, et le jour, veille du « Corps et sang du Christ ».

Le marquis répondit par deux fois à son « très cher Messire Pietro ». Il lui protestait de son zèle à le servir, il le remerciait de deux canzoni, et en quels termes! Cela n'allait à rien moins qu'à mettre l'Arétin parmi les grands dieux de la poésie : « Les canzoni sont une excellente parodie de Maître François Pétrarque. Vous l'avez, à mon avis, infiniment surpassé. » Ce sont là jugements de prince, mais l'Arétin ne dut pas trouver la louange trop brutale.

L'Arétin, malgré tout, ne rentrait point en grâce auprès de la cour papale. Il tournait autour de Rome, comme un épervier attiré par une proie savoureuse; mais il n'osait y revenir sans une pleine sûreté. Frédéric de Gonzague savait à quoi s'en tenir touchant les sentiments que son protégé inspirait à l'entourage du Pape; il ne voulait ni se com-

promettre en le recommandant ni le pousser à la mésaventure qui fatalement l'attendait. Il l'appelait avec une bienveillance intarissable « Excellentissime, doctissime M. Pietro, notre ami très cher », mais il ne se souciait point de s'employer expressément : il avait peur de déplaire en haut lieu, s'il allait soutenir son « doctissime » ami, lequel était sur toutes choses un « impudentissime », un « impertinentissime » compagnon ; au XVI[e] siècle, les princes même se garaient des haines de prêtre.

Cependant, entre le mois d'août et le mois de novembre 1524, l'Arétin, par un tour de son métier, était rentré dans la Ville Éternelle. Ce que n'avait pu ni voulu faire, sous le pontificat d'Adrien VI, Frédéric de Gonzague, généralissime de la Ligue, l'Arétin l'opérait avec Clément VII, grâce à son industrie ; il commençait à bien pratiquer la maxime de son confrère le héros de la fable : « Ne t'attends qu'à toi seul ». Il avait repris à la cour de Clément VII le rôle brillant qu'il avait tenu auprès de Giulio de' Medici. Et maintenant il servait les intérêts du marquis de Mantoue. Établi au Palais Agostino-Chigi [1], il se répandait dans toutes les compagnies, il était de ceux qui poursuivent et atteignent uniquement l'espèce de renom et d'influence que l'on trouve en se mêlant le plus possible à la société des hommes. Quand un prince était éloigné de la cour, il lui importait d'entretenir des clients tels que

1. Cf. Dolce. *Dialogo della Pittura*, 1551, p. 9.

l'Arétin, parasites bruyants, intrigueurs infatigables, qui faisaient de la réclame à leurs protecteurs, ne le laissaient point oublier, chose si capitale dans toute réunion mondaine, et chantaient ses louanges, un point très important, à ce qu'il paraît, dans la Cour.

C'était le frère et l'ambassadeur du prince auprès du Pape, Francesco Gonzaga, « l'orator nostro », qui rendait témoignage de ces bons offices rendus par l'Arétin; le marquis les appréciait avec chaleur : « Il nous a été rapporté, écrivait-il à Messire Pietro, par maintes personnes dignes de foi, et en dernier lieu nous avons appris par lettres du très digne cavalier M. Francesco Gonzaga, notre très cher ambassadeur, à notre très grand plaisir et contentement, qu'en toute occasion, et dans les lieux les plus célèbres et les plus fréquentés de Rome, et ce qui est plus important, en présence de Sa Sainteté, qui vous écoute volontiers avec bienveillance, vous parlâtes de moi si honorablement, que l'on eût dit que nulle chose ne vous est davantage agréable. De quoi nous vous sommes fort obligé, nous le confessons; pour ce que nous ne pouvons nier qu'il ne nous soit grandement agréable d'être loué par des personnes lettrées, car c'est la vraie et solide louange. » Après cette phrase vraiment digne d'un prince de la Renaissance, reparaît aussitôt celui qui osa placer l'Arétin au-dessus de Pétrarque : « D'ailleurs, continue le marquis, le vice de l'adulation est entre tous haï par vous ». C'est à n'en pas croire ses yeux, quand on voit louer l'Arétin d'un pareil mérite, le

plus étranger qui lui fût jamais. Pour mieux plaire encore à son homme, le prince lui demandait instamment ses nouveaux ouvrages.

L'ambassadeur frère du marquis, le successeur immédiat de Castiglione, continuait à tenir son maître au courant des faits et gestes de l'Arétin ; il usait de lui pour une négociation relative aux arts ; c'est la première fois que l'Arétin servira d'intermédiaire pour une affaire de ce genre ; il s'agissait de demander pour Mantoue le *Léon X* de Raphaël, que le Pape Médicis présentement régnant possédait dans sa galerie à Florence. « J'ai dit à l'Arétin, écrivait l'ambassadeur à Frédéric II, combien il vous est agréable d'être loué par des personnes doctes, comme lui, et combien cordialement il est aimé de vous ; à quoi il m'a répondu qu'il se savait si obligé à V. E. pour les démonstrations effectives qu'Elle lui a faites de tels sentiments, depuis qu'il La connaît,... que, s'entretenant, voici trois jours de cela, avec notre Saint-Père, au sujet de Votre Excellence, il a fait entendre à Sa Béatitude qu'autrefois vous lui aviez dit désirer fort d'avoir un tableau de peinture fait par la main de Raphaël d'Urbin, où se trouve représenté au naturel le pape Léon de bienheureuse mémoire, ensemble avec Sa Sainteté et diverses autres personnes. Lequel tableau est dans Son palais à Florence. Et Sa Sainteté a répondu qu'Elle regrettait fort de ne point avoir découvert ce désir de Votre Excellence, parce qu'Elle ne serait pas restée aussi longtemps sans le con-

tenter. Mais que, ce qui ne s'était point fait, se ferait; car Elle ordonnerait que ce tableau vous fût envoyé à Mantoue. » Il y eut un échange de lettres qui montra toute l'impatience et la véhémence du désir chez le marquis, puisque le délai de onze jours qui suffit à le satisfaire lui semblait encore bien long; Andrea del Sarto fit clandestinement une copie qu'on envoya pour l'original, et Jules Romain lui-même s'y laissa prendre, s'il faut croire Vasari [1]. L'Arétin, lui, avait tiré de ce jeu son titre de chevalier de Rhodes, et cela le jour même où partait la première lettre. Il flattait le parti puissant alors en Italie en composant des canzoni sur la bataille de Pavie; il a toujours chansonné les vaincus. Il régalait Frédéric II de ces compositions. Mais les remercîments, les applaudissements ne lui suffisaient pas; il fallait des biens plus réels. Et l'ambassadeur se chargeait de réclamer, au nom de l'Arétin, « deux chemises brodées en or, et deux de soie; en outre, deux escoffions d'or ». Il promettait une canzone à la louange du marquis; mais il lui fallait d'abord les présents propitiatoires. Francesco Gonzaga savait à quoi s'en tenir sur la fidélité du personnage; aussi pressait-il Jacopo Calandra, le secrétaire du marquis, et l'avertissait que « tout retard était nuisible » avec l'Arétin, dont le zèle passait, suivant les dons qu'il recevait

1. Voir toute l'histoire dans Vasari, Ed. Milanesi, V, 41. La lettre de l'Arétin (voir ci-dessous, p. 25) contredit d'ailleurs absolument la version de Vasari. Stendhal a dit que « lorsqu'on veut savoir quelque chose, il faut lire les originaux ». Ici, les originaux se contredisent.

ou ne recevait pas, aux températures les plus différentes. Le frère du marquis ne trouvait pas la vie romaine fort divertissante, « la vie à Rome, disait-il, est fort monacale, sauf les courtisanes qui ne manquent pas de faire leur office ». Le temps que laissait à l'Arétin ce genre « d'office » qu'il a si bien étudié, il l'employait à compléter les collections des Gonzague; la marquise Isabella d'Este elle-même n'avait pu réunir pour son cabinet des antiques que peu de pièces, du premier ordre il est vrai. L'Arétin s'occupait « d'envoyer à Son Excellence le marquis un moulage de Laocoon[1], pris sur celui que Sa Sainteté possède au Belvédère; lequel vous satisfera fort, attendu qu'il sera fait de la main d'un maître excellent ». Ce n'était pas trop promettre; le mouleur n'était rien moins que Jacopo Sansovino, le prince des sculpteurs vénitiens; jeune alors, et comme l'Arétin lui-même, hésitant entre plusieurs cités qui l'appelaient, Florence, Rome, Venise, Jacopo Tatti dit Sansovino avait déjà reproduit le Laocoon pour le cardinal Grimani; l'œuvre, coulée en bronze, devait passer de Rome à Venise, et, grâce au cardinal de Lorraine, de Venise en France. On a cru et l'on a toujours écrit que l'Arétin connut seulement à Venise le maître qui devait former avec lui et Titien le fameux triumvirat; les lettres aux Gonzague prouvent que l'amitié, à Florence et à Rome, s'était faite dès la période des débuts entre ces

1. Au sujet de la vogue de cette statue, cf. *Il gruppo del Laocoonte e Raffaello*, dans l'Arch. stor. dell'Arte, 1889, p. 97.

deux hommes dont bientôt les destinées se confondirent.

Les reproductions d'antiques ne suffisaient pas; il fallait des originaux, et l'Arétin était sur la piste d' « une tête antique ». Une telle obligeance méritait bien un peu d'empressement dans l'envoi des présents; on peut se demander pourquoi il fallait tant de bonnets à Messire Pietro? Était-ce parce qu'il saluait beaucoup? ou bien les usait-il à force de les tendre aux princes? Courrier sur courrier, Francesco Gonzaga pressait son frère de contenter l'homme terrible; il devenait dangereux, il « reniait le ciel ». A chaque émissaire venu de Mantoue sans apporter le bienheureux paquet, la fureur augmentait : « Votre Excellence, disait l'ambassadeur, connaît bien sa langue. Je suis forcé de le ménager. » L'Arétin commençait à gagner l'oreille du public; il devenait une puissance.

Son activité embrassait tout; il avait découvert les antiques réclamés. « Je vous envoie inclus, continuait la lettre, le prix des têtes antiques. Je les ai vues toutes; je ne m'y entends guère, mais elles m'ont paru belles. » Enfin l'Arétin recevait son butin, avec une épître de la main du marquis, bien chargée de remerciements. Il ne répondit pas de suite; ce fut l'ambassade qui transmit ses actions de grâces; mais il recommença de chanter les louanges d'un prince généreux; puis, quelque temps après, il trouva bon de prendre la plume pour écrire à Frédéric II : « J'ai fait reproduire en stuc, annon-

çait-il, le Laocoon du Belvédère, dans la dimension d'une brasse environ ; et, au jugement du Pape et de tous les sculpteurs de Rome, jamais reproduction ne fut meilleure ; l'auteur en est un certain Jacopo Sansovino, votre peintre Messire Julio Romano vous peut dire qui il est. Il a passé tout le printemps à le reproduire ; et notre Saint-Père lui-même est allé au Belvédère le voir travailler.... A ce propos notre Saint-Père m'a dit hier soir que le tableau de Raphaël est presque entièrement copié à Florence, et qu'il va envoyer la copie à Votre Excellence. »

Sonnets après canzoni, l'Arétin envoyait au marquis, sans jamais le rassasier ni même le satisfaire, « tout ce que faisait Pasquin ». Seulement, si Frédéric II, qui n'était pas intéressé dans la question, s'extasiait sur les facéties de l'Arétin, d'autres, placés à la portée de ses traits, et qui recevaient toutes les bordées de sa verve, s'y plaisaient infiniment moins. Il n'avait fait craindre que sa langue : on résolut de le forcer à se taire en lui appliquant l'adage ancien et toujours vrai : « Morte la bête, mort le venin ». Ce fut le mois de juillet de l'année 1526 qui vit éclater la péripétie ; le premier acte de la vie allait finir pour l'Arétin. L'histoire a été racontée plus d'une fois, mais les archives de Mantoue ont cet avantage de garder le récit d'un témoin presque oculaire, et l'impression toute fraîche de l'événement.

Girolamo Scledio, évêque de Vasona, écrivait au marquis : « Votre Excellence aura appris de son grand ambassadeur l'étrange aventure arrivée l'autre

nuit à notre Pietro l'Arétin, lequel fut, sur les deux heures, étant à cheval, frappé par un piéton de deux coups de poignard à la poitrine, dont un de nature à entraîner la mort; *tamen*, Dieu aidant, j'espère que nous le sauverons. On instruit l'affaire. Il y a déjà neuf personnes en prison. Le Laocoon sera envoyé, quoi qu'il arrive. » Il n'y avait qu'un seul coupable, matériellement; c'était un certain Achille della Volta, qui avait commis à lui seul l'attentat; mais les complices étaient nombreux; c'étaient tous ceux que l'Arétin avait outragés. Depuis ses débuts à Rome, il ne cessait de répandre ces compositions, aussi virulentes que médiocres, assez pareilles aux pièces de la Ligue ou de la Fronde, bassement injurieuses, dignes d'un Berni ou d'un Molza. Mais, si le talent ne devait pas leur assurer longue durée, la violence des insultes qu'elles contenaient suffisait à exaspérer les victimes. Au premier rang de celles-ci, l'on voyait les cardinaux même, et surtout le dataire Giberti [1]. L'affaire fut étouffée.

Au reste l'Arétin avait la vie dure. Plus tard, on prétendait que sa peau, son visage même étaient tailladés de cicatrices, tant il avait reçu de corrections. Cette première, qui fut la plus grave, ne le retint guère qu'un mois hors de combat. Poignardé le 28 juillet, il allait mieux le 3 août, et, le 25 du même mois, François de Gonzague annonçait « qu'il se trouvait presque guéri ». Aussitôt qu'il le fut tout à fait, il

1. Giammatteo Giberti, evêque de Verone, cité par Guez de Balzac, *sixième Discours sur la Cour.*

se hâta de quitter Rome. Il ne chercha point un asile définitif à Mantoue, puisque, le 28 décembre 1526, le marquis priait son ambassadeur de « recueillir, prose et vers, tout ce qui pouvait avoir paru de l'Arétin et d'en parler à messire Andrea, peintre, lequel, à ce que nous avons ouï dire, en garde beaucoup de pièces ».

Ces pièces, c'étaient encore et toujours les fameux *Giudizi*, les almanachs bouffons ; les princes aimaient à voir maltraiter dans ce Gotha d'un nouveau genre leurs cousins et leurs alliés ; ils payaient pour être épargnés, et ils ne l'étaient pas toujours. « Les Giudizi de cette année, répondait Francesco Gonzaga, ne sont point encore parus, et je n'ai pu me procurer les choses de l'Arétin. Toutefois, maître Andrea me dit qu'il attend de les recueillir en les transcrivant de toutes mains. Dès qu'il les aura, il ne manquera pas de les adresser à Votre Excellence. »

L'Arétin s'était réfugié d'abord auprès d'un Médicis de la main gauche, le bâtard Giovanni, chef des terribles Bandes Noires. Le condottiere par la plume avait trouvé pour l'accueillir, pour le comprendre et le soutenir, ce condottiere par les armes, grand capitaine, comme furent, avant et après lui, tant d'autres bâtards décidés à se tailler par leur épée le principat que leur naissance ne leur donnait point. Celui que ses façons de battre avaient fait surnommer le Grand Diable avait déjà servi le pape Léon X et réduit, pour lui plaire, les tyranneaux de la Marche d'Ancône. Florence l'avait employé contre le duc d'Urbin, et ses cruautés, durant la campagne de

Lombardie contre les armées françaises, en 1524, avaient laissé à Caravaggio, à Biagrasso, de sanglants souvenirs. Si l'amitié du prince et de l'Arétin fut ardente, au point d'en demeurer suspecte, elle fut brève. Puisque dans l'été de 1526, l'Arétin était à Rome, puisque, aussi, Giovanni delle Bande Nere fut blessé à mort le 30 novembre 1526, l'intimité du capitaine et de l'écrivain n'a pas pu se prolonger au delà de deux mois, ou trois tout au plus. Ce fut assez pour que l'Arétin conservât mémoire éternelle de celui qui l'avait sauvé dans un moment critique. Une de ses premières lettres, et l'une des meilleures dans les six volumes de sa correspondance, décrit la mort du condottiere; c'était à la fin de novembre, devant une bicoque aux environs de Mantoue, à Governolo; le siège traînait, Giovanni s'impatientait, sans se douter qu'il allait rencontrer, devant les murs de cette bourgade, la même destinée qui avait frappé Du Guesclin sous les tours de Châteauneuf de Randon : « Comme l'heure approchait, écrivit l'Arétin à M. Francesco degli Albizzi [1], où les destins, avec le consentement de Dieu, avaient marqué la fin de notre Sire, sa colère s'émut avec sa rudesse ordinaire contre ce Governolo dans l'enceinte duquel s'étaient fortifiés les ennemis, et, tandis qu'il s'occupait de certaines mines à creuser, voici, hélas! qu'une mousquetade lui blesse la jambe qu'il avait eue déjà blessée par une arquebusade. Le coup ne fut

1. On sait que les Albizzi étaient originaires d'Arezzo.

pas plus tôt ressenti par lui, que la peur et le découragement saisit l'armée; au cœur de tous mourut l'ardeur et l'allégresse. Et chacun s'oubliant soi-même, pensant à ce malheur, faisait des plaintes, et se lamentait que le sort eût sans raison fait mourir un si noble chef, et très excellent par-dessus toute renommée et tous âges, au début ainsi d'actions surhumaines, et dans le plus grand besoin de l'Italie [1]. » Le blessé fut conduit en litière à Mantoue, chez Louis de Gonzague; son ancien adversaire, le duc d'Urbin vint le visiter le soir même, et l'exhorter à recevoir un confesseur. Puis les médecins s'apprêtèrent pour l'amputation, que l'Arétin avait obtenue du malade; au moment où l'on commençait les préparatifs, les vomissements le saisirent. « Voici les signes de la mort de César, dit-il; il convient ores que je pense à autre chose qu'à la vie. Et, joignant les mains, il fit un vœu à saint Jacques de Compostelle. » Le mal empirait d'heure en d'heure; le marquis Frédéric, que l'Arétin avait été chercher, arriva passé vêpres. Le blessé pria l'Arétin de lui faire la lecture; il se sentit mieux, se reprit à menacer les ennemis de sa vengeance; puis, brusquement, il cessa d'y voir clair. Il réclama l'extrême-onction, se fit enlever les emplâtres, les bandages, et mettre sur un lit de camp, afin de trépasser en homme de guerre, fidèle à cette « vigueur d'âme incroyable » dont le louait l'Arétin.

1. Lett., I, v (?).

Enterré Jean des Bandes Noires, l'Arétin retombait au point où il se trouvait en quittant Rome. Il était même plus bas encore. On peut croire qu'il avait usé de la protection rencontrée sous l'épée du capitaine pour mordre de plus belle ses adversaires et se compromettre plus irrémédiablement. La situation était terrible. Les bandes, découragées par la mort de leur chef, s'étaient dispersées : ramas d'aventuriers sans foi, sans gouvernement et sans but, elles n'avaient eu d'unité que sous la main du condottiere qui les conduisait aux batailles, aux massacres et aux pillages. L'Arétin, dans ses œuvres burlesques, a prétendu que Giovanni lui avait octroyé, dans un moment de belle humeur, la seigneurie d'Arezzo :

> Sous Milan, il me dit et plutôt dix fois qu'une,
> Pietro, si grâce à Dieu, par ma bonne fortune,
> Je m'en reviens vivant à la fin de la guerre,
> Je te ferai, par Dieu, le patron de ta terre[1].

La mousquetade des lansquenets avait renversé tout cela. L'Arétin se retrouvait seul, chargé de haines et d'envie accumulées, au milieu de l'Italie en proie à la guerre intestine et à l'invasion étrangère. Il se voyait sans défenseur, à la merci des pires hasards. Les impériaux marchaient sur Rome, et d'ailleurs il s'était fermé la cour papale, à tout jamais, par de nouveaux et plus criants outrages

1. *Op. Burlesche*; *Usecht*, 1771, III, 29.

que sa rancune venait de lui inspirer tout à l'heure, fort qu'il était de l'amitié du Médicis. Mantoue elle seule, Mantoue, qu'il exaltait dans une première édition de sa *Cortigiana*, lui apparut comme l'asile nécessaire : c'était là que « l'Excellence du marquis Frédéric ne refusait de pain à personne ». Le marquis avait reçu la *Cortigiana*, probablement le premier essai dramatique de l'Arétin, en août 1526, il avait remercié l'auteur; il venait de le revoir auprès du lit où Giovanni de' Medici agonisait. L'Arétin crut pouvoir reprendre à la cour des Gonzague, la place qui jadis lui était offerte avec tant d'instance, et qu'il n'avait pas crue digne de lui [1].

Mais les choses avaient changé. Entre le favori de Giulio de' Medici futur pape, et l'ennemi de Giulio de' Medici pape présent, entre l'inconnu de 1523 et le compromettant personnage de 1526, ex-compère du général qui combattait les impériaux hier encore, Frédéric de Gonzague, prince politique, marquis visant le duché, voyait une singulière différence; et ce qu'il voyait avait tempéré son ardeur. Il prétendait se réjouir aux boutades de l'Arétin, mais non s'en faire responsable et leur donner une sanction en hébergeant l'auteur. L'Arétin ne fut point chassé de Mantoue. Il y était encore au commencement et jusqu'au milieu de décembre. Mais on cherchait à

1. *Arch. Gonzaga. Copialett. dei Marchesi*, Lib. 287, l. 22. Codice magliabecchiano, Cl. VII, n° 84. — Pour la période qui va suivre, cf. l'ouvrage de M. A. Luzio, *Pietro Aretino nei primi suoi anni a Venezia e la corte dei Gonzaga*; Torino, Læscher, 1888, in-8.

lui persuader que la ville n'était pas sûre, minée comme elle se trouvait par la guerre, par les inondations du Pô.

Avant même la mort de Giovanni delle Bande Nere, Frédéric de Gonzague s'était entremis pour réconcilier l'Arétin avec Clément VII [1]. Il avait écrit à Guichardin, en son gouvernement de Parme, afin qu'il s'employât dans cette affaire ; Guichardin promit de tenter un rapprochement ; il avait fait déjà même promesse à une demande pareille de l'Arétin [2] : « J'espère, avait écrit de Plaisance le futur annaliste, que je vous verrai réconcilié avec le Saint-Père, ainsi que le mérite votre talent ». Mais c'est qu'alors il s'agissait d'employer l'influence de l'Arétin pour arrêter les excès de Giovanni de' Medici ; le condottiere mort, l'Arétin devenait inutile, sa cause n'intéressait plus.

On sent bien que l'intérêt de l'Arétin était de prolonger son séjour à Mantoue. La littérature amusait le marquis ; c'était un moyen de se faire tolérer : il lâcha la bride à sa verve surabondante, en vers comme en prose. Le tout, à la vive admiration du prince, qui en était encore, quant à l'estime littéraire, au temps du « nouveau Pétrarque ». Mais il y avait, dans ce fatras, des satires ; dans ces satires, les inévitables brocards contre la cour de Rome : hormis Hercule de Gonzague et Benedetto Accolti,

1. Doc. I. Luzio, p. 3.
2. *Lettere scritte all'Aretino*, Venezia, Marcolini, 1551, I, 9, 14 nov. 1526.

d'Arezzo, les prélats, les dignitaires, tous, étaient salis largement par la bave du satirique [1]. Il ne manqua pas d'officieux pour faire parvenir à Rome ces ouvrages si propres à plaire : la négociation échoua.

L'Arétin n'avait aucune ressource que ses almanachs ; sous l'empire de ses déceptions et des rancunes qu'elles lui laissaient, il les tournait de plus en plus en pamphlets. Il les dispersait autant qu'il en trouvait l'occasion, et comme les plaisanteries mordantes veulent être décochées tandis qu'elles sont encore actuelles, il les publiait sans attendre la nouvelle année [2]. De même, il prenait l'habitude de publier certaines de ses lettres, quand le sujet en était brûlant, avant de les réunir à ses recueils d'ensemble. Quelques-unes de ces feuilles volantes, vraies brochures de pamphlétaire, vrais articles de journaliste, se sont conservées jusqu'à nous [3]. L'Arétin commençait dès lors à se bien rendre compte de son rôle et de son influence spéciale : les archives florentines possèdent une lettre qu'il se faisait écrire par Pasquin, de la ville de Rome ; c'était le 30 juillet 1522, au moment où le cardinal Médicis l'avait emmené à Florence avec le reste de sa maison, après l'élection d'Adrien VI [4]. En véritable journaliste,

1. Cf. *Disperata di P. A.*, Cod. Marciano, a. c. 255 r. Lett. II, 18, 227.

2. Fulin, *Nuovi docum. per servire alla storia della tipografia veneziana*, Arch. ven. XXIII, p. 11. — Cian., *Un decennio della vita di M. P. Bembo*, 1885, p. 146, n. — *Copialett. Marchesi*, 287.

3. Cod. Ambrosiano. H. 245.

4. *Carte strozziane*, Filza 133, a. c. 255, et app. IX, c. 114;

car c'est le mot qu'il faut redire, il commençait à émarger aux fonds secrets de ces princes qu'il rançonna si durement par la suite.

Ses libelles se vendaient, se criaient sur la voie publique, comme aujourd'hui les feuilles à scandale. Rien ne rendait un nom plus vite populaire que cette publicité de carrefour, à cette époque où l'on n'en avait point encore abusé. L'Arétin, dans sa première comédie, introduisait en scène un de ces crieurs : « *Un crieur.* — Aux belles histoires, histoires, histoires! La guerre du Turc en Hongrie, les prèches du frère Martin, le Concile, histoires, histoires! les choses d'Angleterre, la pompe du Pape et de l'Empereur, la circoncision du Waïvode, le sac de Rome, le siège de Florence, l'entrevue de Marseille et sa conclusion, histoires, histoires! » Rien n'y manque, ainsi qu'on le voit, des choses à la mode aujourd'hui comme hier; question d'Orient, sermons, entrevues! et de médiocres plaisantins pour en rendre compte. Jacopo Malatesta, ambassadeur à Venise, parle dans une de ses dépèches d'un « pauvre hère qui allait vendant les giudizi sur le Rialto ». C'était en 1526 : il a pu vendre ceux de l'Arétin.

Tant bien que mal, l'Arétin arrivait à commencer l'année 1527 à Mantoue. Mais il ne garda pas longtemps l'équilibre instable qui l'y maintenait. Il avait fait, à cette année nouvelle, le *Jugement ou Pronostic de maître Pasquin, V^e évangéliste pour l'an 1527*, dédié au Seigneur marquis de Mantoue par Pierre

l'Arétin. Cet opuscule maltraitait véhémentement la cour romaine; et, par un à-propos aussi rare que parfait, il était mis sous le patronage public du capitaine de l'Église [1] : le confesseur du pape se plaignit à Francesco Gonzaga, et l'ambassadeur écrivit à son frère les doléances que le révérend franciscain avait faites au nom du Saint-Père. Le marquis avait déjà pris un grand parti : sa réponse annonça que l'Arétin était congédié; il n'avait nullement envie, disait-il, de se mettre dans l'embarras pour « un pareil animal », il offrait même de le faire assassiner secrètement, suprême ressource, expédient décisif des princes de la Renaissance italienne. Le sac de Rome survint pendant que l'on se consultait, et le pape eut d'autres soucis que cette mesquine vengeance. Quant à Frédéric II, fidèle au caractère de son temps et de sa race, d'une main il avait sorti le poignard contre l'Arétin, de l'autre, il lui avait donné du velours, du brocart, et mieux encore, cent écus pour s'en aller à Venise [2].

L'Arétin, outre ses voyages à Milan où le roi de France avait tenté de se l'attacher, en Arezzo aussi où son passage avait été très rapide, avait touché Venise en 1526. Il en datait, au mois de novembre, une lettre au Seigneur Cesare Fregoso, de la grande famille des doges génois; lettre singulière, puisqu'il s'y trouve cette phrase : « Comme Votre Seigneurie

1. Il en subsiste un fragment. — Cod. Marc., cl. XI, it nº LXVI, a carte 255. — V. Luzio, p. 8-9, Doc. II.
2. Doc. II et Lett., I, 10.

désire le livre des sonnets et des figures luxurieuses, je le lui envoie [1]... ».

Dans cette affaire des figures obscènes, sur les trois coupables, Jules Romain, dessinateur, Marc Antoine, graveur, et Pierre l'Arétin, commentateur des figures, l'Arétin seul n'avait pas été inquiété. La chose s'était passée quelque temps auparavant : écoutons Vasari : « Après ces travaux (les grands ouvrages de décoration et les suites mythologiques que Jules Romain, Raphaël mort, fit graver par Marc Antoine), Jules Romain fit graver en 20 feuilles par Marc Antoine toutes les diverses manières [2].....; et qui pis est, à chacune, maître Pierre l'Arétin fit un très vilain sonnet ; tellement que je ne sais point quel fut le pire spectacle, des dessins de Jules pour l'œil, ou des paroles de l'Arétin pour les oreilles ; cette œuvre fut moult blâmée par le pape Clément ; et si, quand elle fut publiée, Jules Romain n'était déjà en allé à Mantoue, il eût été par la colère du pape âprement châtié. Et attendu que l'on trouva de ces dessins dans les endroits où l'on eût le moins pensé les voir, non seulement ils furent prohibés, mais encore Marc Antoine fut appréhendé et mis en prison ; et mal lui serait advenu, si le cardinal de Médicis et Baccio Bandinelli, que le pape employait à Rome en ce moment, ne l'eussent fait élargir [3]. »

1. Lett., I, 14.

2. Qui voudra connaître le texte, lequel brave l'honnêteté, le cherchera dans Vasari.

3. Vasari, *Vite*, t. IX, p. 277, 278, éd. de Florence, 1833 ; et sur cette affaire des *Modi*, voir Delaborde, *Marc-Antoine Rai-*

Il est malaisé de savoir ce que valaient les figures : elles sont détruites bien probablement, et celles que l'on a cru trouver ne doivent être que d'apocryphes vilenies [1]. Les sonnets subsistent : ils sont de la pire obscénité, celle qui remplace l'esprit par les mots ignobles. Alors comme maintenant, un poète se rendait vite célèbre par ces publications clandestines. Le châtiment de l'Arétin, c'est qu'il est demeuré fameux uniquement par ces turpitudes. Six volumes d'une correspondance où ressuscite un siècle entier, des dialogues qui ont donné le ton et le modèle à toute une littérature, un théâtre neuf dans l'allure et curieux par mainte scène, une œuvre enfin qui devrait, vaille que vaille, surnager sur l'immense et trouble océan du cinquecentisme italien, rien n'a tenu devant les sonnets luxurieux ; et tous les « Arétins ressuscités » n'ont « ressuscité » que cela. C'est, proportion gardée, à peu près comme si l'on jugeait Voltaire d'après la Pucelle, ou, Jules Romain, ce Vinci de Mantoue, artiste supérieur et universel, par les figures condamnées. Toujours est-il que l'Arétin, qui s'était tiré sans éclaboussure de l'affaire compromettante, a porté devant l'avenir la peine du méfait.

C'est le 25 mars 1527 qu'il arrivait à Venise : c'était,

mondi, p. 52, 238, et sur leur vogue, Brantôme, *Dames Galantes*, Discours Ier. D'Arco, *Istoria della Vita et delle opere di Giulio Pippi Romano*, Mantova, 1838, in-fol. — Il semble bien qu'il n'y ait eu que 16 figures et non 20, car il n'y a que 16 sonnets dans la plupart des recueils, imprimés ou manuscrits.

1. Faites par quelque Carrache ou autre.

sauf la courte équipée où il chevaucha botte à botte avec Charles-Quint et quelques échappées très brèves, pour ne plus quitter les lagunes. Rome fermée, Frédéric II lui fermait encore Mantoue : l'Arétin dut assurément s'en plaindre. Et ce fut cependant le principe de sa fortune. Combien d'hommes voient de la sorte leurs plans déjoués, leurs désirs contrariés, pour le plus grand bien de leur carrière! Le hasard et les maladresses, dans certaines destinées faites pour le succès, se montrent plus efficaces que ne pourraient être les ressorts les mieux combinés et la logique rigoureuse.

CHAPITRE II

Premières années à Venise. — Les débuts. — L'établissement définitif, 1527-1537.

L'Arétin, lorsqu'il arriva dans la ville des Doges, en ce printemps de l'année 1527, n'avait point l'idée de s'y fixer : il considérait son séjour dans les lagunes comme une de ces étapes nombreuses qui composaient alors la vie de littérateur ou d'artiste. Pourtant, dès qu'il eut bien connu la vie de Venise, il s'y trouva pris; « l'auberge joyeuse de l'Europe [1] » convenait à ce personnage, par l'éclat aussi bien que par le mélange des hôtes qu'elle attirait. Cette douceur d'une existence de fêtes artistiques, ce perpétuel carnaval des princes et des nations flattait ses instincts de païen et de dilettante; la variété du décor. des habitants, le récréait, l'inspirait et lui servait; heureux par les sens, il voyait aussi les riches proies affluer vers lui. Tout le favorisait dans cette cité unique, nulle autre part

1. M. Sorel, *Montesquieu*. p. 47.

il n'eût trouvé les avantages qu'elle lui donnait largement.

Dans les premiers moments, il fut abandonné, dépaysé : il était connu seulement par ses libelles, et ce n'était plus, comme autrefois à Rome, la Farnésine d'Agostino Chigi, ou, comme naguère à Mantoue, le palais des princes régnants qui s'ouvrait pour lui : il devait refaire sa place, recommencer tout son édifice, de fond en comble, à trente-cinq ans, l'âge où l'homme d'habitude a fixé sa vie. Il lui fallait une bonne chance pour se remettre à flot. Il en rencontra deux.

La première, qui lui donna la sécurité, fut de plaire au doge Andrea Gritti. La seconde lettre de son premier recueil est explicite : « Votre Grandeur sérénissime m'a accepté, m'a défendu contre les persécutions étrangères, m'a voulu remettre en grâce auprès de Clément VII ; vous avez pris plaisir à voir les dédains de Sa Sainteté, et vous avez pu apprécier ma raison, laquelle est si bonne, que malgré que le Pape ait manqué à ses promesses, elle garde le silence que Votre Sérénité m'a imposé.... Aussi moi, qui dans la liberté de ce grand État, ai achevé d'apprendre à être libre, je renonce pour jamais à la Cour de Rome, et je place en ces lieux le perpétuel tabernacle de mes années [1]. » Venise en effet prétendait être la maîtresse chez elle : pourvu que l'on n'enfreignît point les lois de la cité,

1. Lett., I, 3.

l'asile qu'elle offrait était sûr, presque inviolable; ce n'était pas encore le temps où, quelque soixante années plus tard, on la voyait livrer au Pape le malheureux Giordano Bruno [1]. La Papauté, d'ailleurs, était diminuée, écrasée par le sac de Rome. Elle était à terre. L'Arétin, dans la seconde édition de sa *Cortigiana*, ne se faisait pas faute de la piétiner : « Où se déroulèrent, demande l'Étranger dans le Prologue, ces farces si charmantes? — Le Gentilhomme : La scène est à Rome, ne le voyez-vous point? là, devant vous, où nous sommes? — L'Étranger : C'est là Rome! miséricorde! Oncques ne l'eussé-je reconnue! — Le Gentilhomme : Je vous recorde qu'elle a purgé ses péchés entre les mains des Espagnols, et grande chance fut la sienne, de n'en pas sortir encore plus mal en point! » Ce ton, à propos d'un désastre qui devait émouvoir, sinon l'ancien familier de Giulio de' Medici, du moins l'Italien et le chrétien que prétendait être l'Arétin, cette légèreté coupable n'est rien encore; il faut lire les lettres au Pape et sur le Pape si l'on veut voir combien large était la tolérance de Venise pour les injures qui ne lui étaient pas adressées. Si le doge Andrea Gritti appelait cela « faire taire l'Arétin », c'est assurément qu'il se contentait des demi-mesures. En mai 1527, au Saint-Père prisonnier, vaincu, menacé, l'Arétin écrivait ceci : « La justice que met le ciel à corriger les erreurs n'apparaissait pas clai-

1. *Revue philosophique*, juillet 1885, octobre 1889.

rement, il fallait votre captivité pour en témoigner. Consolez-vous donc en pensant que sa volonté vous a remis au bon plaisir de César, si bien que vous pourrez expérimenter du même coup la miséricorde divine et la clémence humaine. » Il y a trois pages dans ce goût, dont chaque phrase bafoue le misérable, exalte le triomphateur, contient une insulte pour l'un et une flatterie pour l'autre[1]. « C'est, a dit avec une indignation candide un illustre historien de la Renaissance, le sarcasme bruyant d'un diable ou d'un singe[2]. » Entre des limites d'une aussi vaste étendue, l'Arétin pouvait s'agiter à son gré, sans trouver Venise gênante pour la liberté de sa verve.

L'autre bonne fortune, ce fut de tomber justement dans la cité qui convenait le mieux à son talent et à son industrie, et d'y trouver l'arme qu'il lui fallait pour faire sa fortune. Cette arme, c'est l'imprimerie, la publicité large et rapide, la *stampa*; c'est par ce merveilleux instrument, dont il a le premier senti la force, sinon la grandeur, qu'il va se gagner un palais, une cour, un sérail, la vie opulente et sans règles, et se placer, aventurier maître de l'opinion publique, de plain-pied avec les princes de l'art et de la pensée : il les rançonne en servant leurs intérêts ; au-dessus des rois et des seigneurs : il les exploite en les taxant. Venise était, au XVIe siècle,

1. Lett., I. 12. 13.

2. Jacob Burckhardt, *Die Cultur der Renaissance*. 1re Aufl. Basel, 1860, p. 167. « Ist lauterer Hohn eines Teufels, oder Affen. »

la cité des imprimeurs : contre 99 impressions milanaises, 47 florentines, 41 romaines, Venise, en dix ans, fait paraître 536 ouvrages [1]. Les héritiers des Alde-Manuce, et des imprimeurs de l'âge héroïque, ne tardèrent pas à s'attacher l'Arétin [2], ce fécond improvisateur. Marcolini fut son ami particulier en même temps que son principal éditeur. Certes les temps n'étaient plus où Venise se montrait réfractaire aux humanités : l'Académie Aldine et ses publications des classiques grecs ou latins, Bembo, « le prince des médiocres », Navagero, des patriciens comme les Grimani et les Barbaro avaient porté jusqu'à son plus haut point l'humanisme vénitien. Il est permis pourtant de croire que dans la cité libre par excellence, la *lingua volgare* et son infatigable apôtre, Pierre l'Arétin, étaient plus certains de la vogue et du triomphe que dans pas une autre grande ville intellectuelle et littéraire de l'Italie.

Lorsque l'on a vu l'Arétin familier dès ses débuts avec Jacopo Sansovino, l'on s'explique sans peine comment il se trouva tout porté vers Titien. Très peu de temps suffit à nouer entre eux une amitié, la plus étroite, et le Sansovino à son retour la vit si bien établie qu'il compléta naturellement le duumvirat, et que le fameux triumvirat se trouva

1. Müntz, *Hist. de l'Art pendant la Renaissance.* II. L'âge d'or. p. 286.

2. Voir Rénouard, *Annales de l'impr. des Alde.* Paris. 1834, p. 149. 154.

fondé. Trois mois à peine après son arrivée incertaine et son laborieux établissement à Venise, l'Arétin pouvait écrire au marquis de Gonzague pour faire l'envoi du portrait peint par Titien [1]. C'était le commencement de l'association offensive et défensive, « la société de profit mutuel, où le grand artiste mettait ses œuvres admirables, et l'Arétin son habileté, son influence de journaliste médiateur avec les princes dispensateurs de renommée [2] ».

Titien avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer du nouveau compagnon amené par le hasard. L'Arétin lui avait montré bien vite le sens de l'art, la connaissance personnelle du métier, et, ce qui était capital pour l'usage que Titien voulait faire de lui, un génie d'intrigue tout à fait exceptionnel. L'écrivain possédait, pour plaire au peintre, cette double qualité, d'avoir « été du bâtiment » et de n'en être plus ; pour s'attacher l'ambitieux, il montrait une dextérité, une hardiesse, une invention rare, dans la manière de faire donner au public tout ce qu'il était humainement possible d'en espérer.

Puis, l'Arétin aima bientôt Venise, d'un amour qui devait toucher Titien, lequel tenait à la cité par le cœur sinon par la naissance. Il n'est pas sûr que

1. Doc. Voir Reg. lett. reserv. lib. 38. — Cavalcaselle et Crowe, *Tiziano, la sua vita e i suoi tempi*. Firenze, 2 vol. in-8, 1877, I, 284. — Canonico Braghiroli, *Tiziano alla Corte di Gonzaga*, Atti dell'Acad. Vergil., Mantova, 1881, p. 63. — Luzio, *op. cit.*, p. 12.

2. Voir ci-dessous, chap. IV.

le plus mystérieux et le plus raffiné des charmes par lequel Venise enchante certains artistes, cette magie subtile que les Primitifs connaissaient, et qui peut-être pénétra de nouveau le Véronèse, se soit révélée tout entière à Titien; mais la splendeur du spectacle, l'élégance de la vie, cet éblouissant décor, à peine terni même pour les yeux de notre siècle attristé, apparaissait au peintre comme un trésor de féerie : clarté du ciel, couleur des choses, beauté des femmes, son génie vivait par toutes ces parures, et l'Arétin savait montrer qu'il les appréciait aussi. Récitons les vers du poète français qui a senti le mieux les noblesses de l'Italie [1] :

> Venise était puissante, et les vagues, alors,
> Comme au grand Salomon lui roulant des trésors,
> Sous son manteau doré, sa pourpre orientale,
> Le front tout parfumé de l'écume natale,
> Elle voyait ses fils, épris de sa beauté,
> Dans ses bras délicats mourir de volupté.

Le Titien n'y devait mourir que bien près d'être centenaire; et la Venise du XVIe siècle n'était plus la cité que viennent maintenant chercher les esthètes [2], à Torcello, à Chioggia, dans les églises plus qu'à demi byzantines, l'énigmatique fleur des lagunes vraiment digne d'être figurée sous un symbole « délicat » : c'était, bien plutôt, la robuste, la triomphante Venise dont Palma le Vieux semble avoir

1. Auguste Barbier, *Iambes et Poèmes*.
2. Cf. le livre de John Ruskin, *The stones of Venice*.

peint l'image dans sa Santa Barbera, idéal de beauté charnelle. Cet art, que Titien avant tous incarne parmi les Vénitiens, est facile, éclatant, pompeux, d'un goût quelquefois discutable, d'une éloquence qui ne sait pas toujours éviter l'emphase; tout cet ensemble de défauts, séduisants autant que des qualités, était admirablement fait pour conquérir l'Arétin et pour l'inspirer : c'est bien là ce qu'il eût voulu créer s'il était resté peintre; écrivain, ce qu'il devait aimer et louer avec ardeur. Les héros, les dieux de l'antique, et la mythologie chrétienne, n'étaient qu'un magasin d'emblèmes, propres aux belles mises en scène; et l'Arétin allait s'habituer à faire la réclame, la légende de ces allégories. L'époque de l'Art théâtral était arrivée.

Si les ennemis de l'Arétin ne manquaient pas, afin de le blesser au vif, de rappeler ses malheureux essais dans la peinture, lui-même ne laissa jamais tomber un mot à ce sujet. Il en avait pris son parti : les tableaux qu'il n'avait pu faire, il les aimait en amateur italien, fervent pour acquérir, adroit à brocanter [1]. Il avait un instinct de clairvoyance auquel les critiques les plus rigoureux ont dû rendre hommage [2]. S'il est vrai, comme a dit un maître, que « l'on se fait critique, lorsque l'on n'a pu être auteur » [3], l'Arétin du moins eut le bon esprit de prendre fran-

1. Cf. J. Dumesnil. *Hist. des amateurs italiens.*
2. Taine, *Voy. en Italie*, II, 339.
3. Flaubert. *Corresp.* Je supprime la fin de la maxime, qui est acerbe.

chement parti, de ne pas chercher de retour vers la peinture qui l'avait déçu. Les artistes en surent gré à ce peintre manqué, qui se faisait, pour le profit réciproque, critique de peinture : et comme la seule critique qu'ils admettent est la louange, ils s'arrangèrent pour se ménager le nouveau juge, qui n'était aucunement incorruptible.

En outre, avec le Sansovino, qui était sur le point de faire son deuxième voyage à Venise où le titre de « protomastro [1] » allait le fixer lui aussi, l'Arétin fut celui qui révéla les peintres de Florence et de Rome à l'universelle, à l'insatiable curiosité de Titien [2]. Il avait connu Raphaël chez Agostino Chigi, avant de s'en faire chasser pour vol. Il put raconter même à Titien le rôle, capital selon lui, qu'il prétendait avoir joué dans l'affaire des commandes pour la Farnésine [3] : L'Arétin affirmait que le Sanzio l'avait aimé d'une affection fraternelle; Titien, qui la lui accorda réellement, ne pouvait le contredire. Toujours est-il que Marc-Antoine, que Jean d'Udine, les disciples préférés, à défaut du maître, furent ses amis et restèrent ses tributaires. Et Léon X, comme Clément VII, comme Jules II lui-même, dit-on, jusqu'au moment où ses colères

1. Voir Perkins, *Sculpt. ital.*, I, 280.

2. Cf. Müntz, Titien, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1894, et *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*, 1886, p. 81, 302, 415, 645.

3. Cf. L. Dolce, *Dial. della Pittura*, Venise, 1557, in-12, p. 9. « Io fui bona cagione d'indurlo a dipinger le volte del suo palagio. »

s'étaient éveillées, avait donné l'exemple des bons sentiments à l'égard de l'Arétin [1].

La chaude parole de son nouvel ami dépeignit à Titien ces cours des grands Papes amis des arts, cette Renaissance romaine, âge d'or qu'il n'avait pu connaître, durant l'obscurité relative des longs débuts par lesquels il prépara son interminable carrière : puisque, pareil aux créatures destinées à durer très longtemps, Titien n'a pas eu la hâtive renommée de maint autre artiste italien de ce temps-là. C'était Jules Romain aussi, c'était Mantoue, que l'Arétin faisait connaître mieux à son « compère »; les bonnes grâces du marquis de Gonzague furent bientôt acquises à Titien, et les commandes avec elles. De plus, un commerce suivi s'établit entre les Vénitiens du triumvirat et Jules Romain, qu'ils tentèrent plusieurs fois d'attirer à Venise.

On estime que le premier portrait de l'Arétin par Titien, symbole de l'amitié et de l'alliance mutuelle, est celui de la casa Giustiniani, à Padoue. « Le beau nez aquilin, l'œil grand et largement ouvert, le front haut et spacieux entouré d'une forêt de cheveux épais et frisés. Sous la barbe drue et noire on aperçoit le col de la chemise blanche. Il a endossé un surtout à revers de pelleterie et un justaucorps de couleur foncée [2]. » La tête puis-

1. Zahn, *Notizie artistiche tratte dell'archivio segreto vaticano*. Firenze, 1867, p. 30.

2. Cavalcaselle et Crowe, *Tiziano*, p. 287.

ante, la face de proie et d'audace, se détache avec énergie au-dessus de la carrure robuste, faite pour les modes luxueuses, pour les vêtements pittoresques du XVIe siècle. Mais le sonnet que l'Arétin avait fait sur sa propre image, et qui du premier coup l'exaltait en « censeur du monde, prophète de la vérité », ces vers d'une outrecuidance effrénée ne semblent pas se rapporter à cette effigie [1]. Au reste, l'intérêt de ces vers est dans la hardiesse qu'il prend, sans attendre, de se hausser ainsi, tout à trac, au poste de « censeur du monde », jusqu'à l'heure prochaine où il y joindra cet autre, de « fléau des princes ».

Ce fut probablement durant les séances de pose consacrées au portrait que l'Arétin médita ses deux lettres au Pape et à l'Empereur, sur le sac de Rome; accompagnées d'une canzone et d'une pièce burlesque, elles furent envoyées au marquis de Mantoue. Ce généralissime de l'Eglise tournait vers César, qui devait le faire duc. Dans son *Orlando Inammorato*, le Berni, sans plus de révérence pour la tristesse du sujet, avait écrit sur le grand désastre avec la même plume, cynique et brutale. L'Arétin s'élevait au-dessus du Berni par sa verve : grossier du reste dans sa façon de bouffonner, suivant son ordinaire; couard dans l'attaque envers un vaincu. Un seul éclair, un mot vraiment singulier, et qui

1. Un portrait imberbe a été reproduit dans la plaquette de G. Brunet, *Sept petites nouvelles tirées de l'Arétin*, 1861. Voir l'Appendice.

avance sur l'époque : il déplore, dans un passage, la mort de Giovanni de' Medici, qui aurait su protéger Rome pour l'Italie, « *per la commun patria* ».

Mais, dans les innombrables occasions qu'il trouve, ou qu'il recherche, de revenir sur le sac de Rome, il est rare qu'il en parle avec un semblant de convenance. L'effet produit sur le Pape, par ces outrages, fut énorme et cruel. « Hélas, écrivait Girolamo Montaguto à l'Arétin, Sa Sainteté a laissé tomber de ses mains ce libelle, en gémissant : « Se « peut-il faire, s'écria-t-Elle, que l'on souffre de voir « un souverain Pontife déchiré de si cruelle sorte! »... Plaise au Christ que tout cela se termine sans qu'il vous en advienne tort et mépris! [1] » Clément VII comprenait, dans sa disgrâce, que la plume de l'Arétin valait plus qu'il n'avait pensé; le drôle eût été nécessaire plus que tous les « dataires Giammatteo ». Captif dans le Château Saint-Ange, le malheureux Pape regardait autour de lui : il ne trouvait que des serviteurs dociles, mais des médiocres. Où était la diplomatie, la faconde de l'Arétin! « Mon très cher et honoré frère, écrivait, au redoutable libelliste, Sébastiano del Piombo, voici deux jours, le Pape Clément, mangeant dans le Château (Saint-Ange) le pain des douleurs, plutôt que des viandes somptueuses, dit avec un soupir sensible : « Si Pietro l'Arétin eût été ici auprès de nous, peut-« être ne serions-nous pas en ces prisons, car il eût

1. Lett. scr. all'Aretino, I, 409, recto.

« dit librement ce qui se disait à Rome, sur l'accord « avec César conclu par le Feramosca et le Vice-Roi « de Naples ; tant, que nous n'eussions pas mis notre « confiance entre les mains de telles gens. » Sa Sainteté, mon cher Compère, allégua dans le même discours le Sonnet que vous lui donnâtes au sujet de la Prise du roi Très-Chrétien à Pavie, chose qui à penser fait trembler le cœur de tous vos amis : car on n'a jamais ouï dire qu'un homme eût conçu tant d'audace que d'aller donner à un pareil Potentat son affaire par écrit. Pourtant Sa Sainteté garde mémoire de la valeur de votre esprit qui lui a dit la vérité de toute sa force. Maître Andrea, qui n'avait dans la bouche que son cher Pietro, a été mis à mal par certains Espagnols, sans qu'on sache pourquoi ni comment, et chacun assurément regrette en lui un bon compagnon. Ma Dame se recommande à vous ; Votre Seigneurie est la seule à qui, dit-elle, elle ait obligation, entre tant de gens qui me fréquentent. » La victime des Espagnols était ce peintre qui faisait collection des œuvres de l'Arétin ; Sébastien del Piombo, qui n'était pas jaloux, montre l'Arétin « ami des femmes », à Rome aussi bien qu'à Venise [1].

Mais le Pape, une fois revenu à la liberté, sentit se réveiller le ressentiment de l'injure. Sur son ordre, le Berni décocha contre l'Arétin le sonnet le plus injurieux peut-être qu'ait reçu cet homme pour

1. Lett. scr. all Ar., I, 11-12.

qui l'outrage donné et reçu était la vie quotidienne : la fange lui fut rejetée à pleines mains [1]. Toutes les calomnies, contre l'Arétin même, contre sa famille, étaient ramassées, envenimées [2] ; le « censeur du monde » était là désigné comme le chef des mauvais garçons, le condottiere des ruffians et des bandits, à Venise.

La cité des lagunes profitait du malheur qui avait frappé Rome. Les artistes désertaient la Ville Eternelle ; son éternité venait d'être compromise, et dans les ruines que la guerre venait d'y amonceler, la fleur des beaux-arts ne trouvait plus à s'épanouir. Le Sansovino était revenu. Et Sébastien del Piombo regagnait aussi Venise, sa ville natale : il avait pu l'abandonner, Giorgione mort, pour aller à la Cour romaine s'élever en faveur et en maîtrise ; mais aujourd'hui les temps étaient à jamais disparus où la libéralité d'Agostino Chigi lui confiait les peintures de la Farnésine, aux côtés de Raphaël et du Peruzzi ; et Sébastien rentrait à Venise, avec une science plus ferme du dessin, que les leçons de Michel-Ange avaient ajoutée au coloris donné par l'enseignement d'un Giorgione. Le caractère enjoué de Fra Bastiano, son talent de joueur de luth et de chanteur, étaient précieux pour divertir la compagnie d'artistes et d'écrivains où sa naissance, son talent, lui donnaient accès. Il ne manqua pas de peindre l'Arétin ; c'est le portrait célèbre où les ama-

1. Berni, *Rime*, etc. Ed. Virgili, p. 62, Firenze, 1885.
2. Luzio, *La famiglia de P. A., loc. cit.*, p. 369.

teurs minutieux de l'Italie admirèrent cinq noirs différents, parfaitement peints dans leur qualité propre, et suivant le ton des étoffes, velours, satin, soie, taffetas ou drap.

Les libertés et les plaisirs de Venise n'avaient pourtant pas encore pleinement conquis l'Arétin. Il n'avait pas compris aussi franchement qu'il le fit bientôt, qu'il avait trouvé là son élément naturel. Il persistait à rêver Cours : celle de Mantoue demeurait obstinément fermée, malgré les bontés du marquis, généreux au point d'envoyer cinquante ducats en réponse à la demande de vingt-cinq [1]. L'Arétin prépara ses voies pour s'ouvrir la Cour de France; Giovanni de' Medici l'avait jadis présenté à François Ier, et le roi Très-Chrétien l'avait bien accueilli, redemandé [2]. Le général des Bandes Noires l'en avait averti, dans une lettre où le roi de France est traité par l'aventurier avec la désinvolture convenable envers un vaincu : « J'allais oublier de te dire, Pietro mon bon ami, qu'hier le Roi, bien à propos, s'est plaint que je ne t'eusse pas amené avec moi à l'ordinaire; j'ai dit que la faute en était à ce que tu te plaisais plus à la Cour que dans les camps; Sa Majesté m'a répliqué de t'écrire, pour te faire venir. » L'Arétin avait conservé la lettre, cette lettre écrite de Pavie. Il avait oublié son impertinente canzone : il avait la mémoire faible, pour les outrages qu'il avait commis. Un mois après avoir

1. Luzio, Doc. VII.
2. Lett. scr. all'Ar., I, 6.

porté Charles-Quint jusqu'aux nues, il écrivait à François I[er] au nom de l'Italie, une épître en vers, prolixe et plate[1]. Mais le roi ne voyait plus l'Arétin, comparse divertissant, aux côtés de ce « Jean de Médicis, qui sans égaler Pescara, se rapprochait beaucoup de lui par la fertilité des expédients et l'heureuse audace des entreprises »[2]. L'Arétin ne voulait pas s'avouer à lui-même combien son prestige avait décliné depuis que l'épée de Giovanni ne l'abritait plus. Peut-être François I[er] était-il revenu de sa captivité d'Espagne avec moins de penchant pour les divertissements; surtout, les guerres d'Italie, qui s'exaspéraient, lui devaient laisser un médiocre souci de recruter ses bouffons. L'Arétin avançait sur la renommée qu'il n'avait point; ce n'était pas la période de sa grande importance, et il ne valait pas encore, par son influence naissante, même cette chaîne d'or que le roi donna bientôt. Quant au plaisir de l'entendre, offrir un courtisan d'esprit au roi qui avait Rabelais sous la main, c'était inutile et présomptueux. François I[er] fit la sourde oreille et rien ne répondit aux avances de Messire Pietro.

L'Arétin, alors, se jeta dans une vaste entreprise; il ne s'agissait de rien moins, que d'éclipser l'Arioste après avoir surpassé Pétrarque. Il mettait en train une *Marfisa* qui devait présenter, adroitement intercalé au milieu de ses merveilles, l'éloge de

1. Cod. Marc., Cl. XI, it., n° LXVI, a carte 135. 2. it., et suiv.
2. Mignet, *loc. cit.*, I, 456.

la maison de Gonzague. Mais les amitiés et les inimitiés de l'Arétin allaient et venaient plus vite encore que sa plume. La brouille entre Frédéric de Gonzague et l'Arétin survint avant que le poème fût terminé; l'auteur ne s'embarrassait pas pour si peu de chose. Un rare, un unique exemplaire de ses lettres garde une dédicace en double, par suite probablement d'une surenchère ou d'une fâcherie survenue pendant l'impression. Le manuscrit de la *Marfisa*, s'il existe encore dans quelque liasse d'archives, pourrait montrer des variantes encore plus considérables; l'Arétin, en effet, fit disparaître, des trois chants déjà composés, tout ce qui pouvait avoir trait à la gloire des Gonzague, et, sans même prendre la peine d'achever l'ouvrage ou de le mieux accommoder, il le dédia, tout démembré comme il était après cette opération magistrale, au marquis del Vasto, neveu de Pescaire, un nouveau protecteur qui fit beaucoup travailler Titien et beaucoup gagner à l'Arétin. Il avait changé seulement quelques vers à sa dédicace ampoulée. Il avait le style assez vague et les louanges assez communes pour adapter à tout le monde ce qu'il écrivait pour un seul. Le tour fut joué. C'est le principe des œuvres dites « à tiroirs ». Cette rapsodie médiocre, faible suite à l'*Orlando* de l'Arioste, eut du succès, puisque l'auteur en fabriqua lui-même, dans la suite, une contrefaçon [1].

1. Luzio, p. 21, notes.

La brouille cependant ne s'accomplit pas assez vite pour que l'Arétin n'eût le temps de demander au marquis plus d'un service encore, et de mainte nature. Les textes autographes sont là pour montrer le capitaine pontifical, l'ancien adversaire du Chevalier sans peur et sans reproche, en train de s'entremettre pour rendre au libelliste les offices les plus intimes, les plus étranges, ceux-là même que les princes ont coutume d'exiger de leurs serviteurs. Pour parler net, Frédéric II servait de procureur aux amours de l'Arétin; amours variées, à la mode italienne, et qui confondaient les deux sexes dans leurs élans passionnés. L'Arétin n'avait garde, en vers comme en prose, de dissimuler les ardeurs autrefois chantées, dans les Eglogues, par le cygne de Mantoue. Et le marquis de Mantoue, ayant réussi pour lui faire présent de la dame convoitée d'abord, essayait encore de convertir le jouvenceau que distinguait une seconde flamme[1]. Mais le filleul du Bianchino, qui succédait à Isabella dans les désirs de l'Arétin, fut rebelle à pareille fortune, malgré les instances du prince. « S'il eût été possible, écrivait le marquis à l'Arétin, de satisfaire votre désir et violente passion pour ce Bianchino, je l'eusse fait bien volontiers. Mais, vu la résistance qu'il a faite lorsque Roberto lui a parlé de votre part, attendu qu'il ne me semble point honorable d'arriver à la chose contre son gré, je n'ai pas cru le

1. Cod. Marc., a. c. 134 v. « Isabella Sforza ha convertito l'Aretin' da ché ei nacque Sodomito. » - Luzio, p. 23.

devoir prier ni exhorter autrement, non plus que le faire exhorter en mon nom; et bien moins encore ai-je cru le devoir contraindre, n'étant ni juste ni honnête de le forcer en cette occurrence. » Et suivent toutes les excuses, vives et répétées, de « n'avoir pu le satisfaire ». Quoi que l'on ait publié sur les mœurs de ce siècle fangeux en Italie, peu de choses sont aussi fortes : il en faut retenir ceci, que l'Arétin, s'il rançonna les princes, connaissait la valeur de ses mercenaires : il faut les connaître, avec lui, pour ne pas trouver trop répugnant celui qui fut en somme le détrousseur de ces bandits, le maître chanteur de ces rapaces, et le parasite de ces ruffians. Les clients qui le recherchèrent valaient, sans avoir ses excuses, l'aventurier qu'ils avaient fait leur fournisseur de gloire et d'art.

Mais la nature sensuelle et païenne de l'Arétin s'arrangeait mal de l'existence incertaine qu'il menait encore; les ressources étaient précaires, et dans cette ville de luxe et de fêtes, plus que partout ailleurs, se priver était rude. Aussi l'imagination de Messire Pietro, fertile à la manière de Panurge, se fatiguait à créer des expédients : les plus extrêmes lui venaient, comme une réconciliation avec le pape, ou bien encore une loterie colossale dont les lots seraient fournis par ses amis les artistes[1]. C'est dans cette fièvre aiguë de l'esprit qu'il se décida tout à fait à rompre avec Gonzague. Titien cependant était

1. Arch. Mantov. *Copialett. ord. Lib.*, 291. Reg. Lett. reserv., lib. 40.

au mieux avec le marquis, précisément alors [1], et le Sansovino partageait cette faveur [2]. Rien n'y fit : l'Arétin avait été blessé dans une de ces heures extrêmes, où l'inquiétude aigrit l'âme et la met à vif; un silence de plusieurs mois, durant que ses embarras étaient si cruels, cela ne pouvait se pardonner; et les excuses du prince furent mal reçues. L'Arétin n'avait pas encore tout à fait renoncé à passer en France. Une fois franchie la frontière, certes les princes italiens auraient vu beau jeu.

On le sent bien, au ton qu'il prend dans ses lettres à l'ambassadeur de Mantoue; et de quel air, de quel mépris il renvoie les généalogies qui lui servaient à composer cette *Marfisa*, interrompue maintenant, dédiée à d'autres, et qu'il ne continuera point. Il n'osait s'en prendre trop ouvertement au marquis; pour peloter en attendant partie, il se faisait la main sur les familiers des Gonzague [3].

L'ambassadeur de Mantoue pensa d'abord qu'il fallait tâcher de le « rabonir afin d'éviter le scandale ». L'Arétin se laissa donner, donner encore, demanda, redemanda, sans devenir plus clément ni plus convenable. Il fit une sortie violente, une scène publique eut lieu chez l'ambassadeur de France entre Malatesta et l'Arétin : celui-ci couvrait des brocards les moins ménagés toute la cour des Gonzague : l'ambassadeur rabattit ce dangereux caquet ;

1. Luzio, p. 25, note.
2. Reg. lett. res., lib. 41.
3. Malatesta, *Dispacci*, Venezia, 1529. — Luzio, p. 80 et suiv.

il connaissait bien le point faible de l'Arétin, et il lui prédit hautement qu'après une telle incartade il n'était plus désormais un seul lieu de sûreté pour lui, quand il serait en paradis même. L'Arétin fut terrifié : la menace réussissait toujours avec lui. Il se répandit en excuses, en prières [1]. L'homme qui tremblera devant le pistolet inoffensif du Tintoret s'annonçait déjà ; effronté et couard tout ensemble, impudent lorsqu'on reculait, rampant devant qui le rabroue et l'attaque en face.

Le marquis avait pris l'affaire en très mauvaise part : il menaça de mort l'Arétin, qui lui répondit par mille excuses et par une demande d'écus. On fit la paix, et le beau jour de l'Ascension vit l'Arétin traîner au soleil de Venise « une robe de velours noir, frangée de galons d'or, avec la jupe de dessous en toile d'or, le pourpoint et les caleçons en brocart » ; un bel habit à la vénitienne était incomplet, si l'on n'y ajoutait une belle femme : il reçut donc pour « une sienne commère, moult plaisante », des caleçons d'or et de soie cramoisie. C'était une heureuse saison pour sa garde-robe ; le comte Guido Rangone lui envoyait de son côté un pourpoint en velours blanc [2] ; les capitaines ménageaient, gâtaient l'homme qui avait au poing une arme moins pesante, mais plus redoutable que leur épée.

La vogue se décidait de plus en plus en faveur de

1. Malatesta à Calandra. — Cf. Bettinelli, *Delle lett. et delle arte Mantovane*, p. 106 et suiv.
2. Lett., I, 15-17.

l'Arétin. Avec elle se multipliaient les tours de passe-passe et les scènes de comédie ; il en était inépuisablement fertile. Toujours monté au plus extrême diapason, bon Italien qu'il était, passant de la haine à la ferveur, il avait voulu témoigner sa reconnaissance pour les caleçons d'or et de soie : le maître ciseleur Valerio Belli de Vicence exécutait sur sa commande un merveilleux poignard, qui prit six mois entiers pour être parfait, et qui transporta d'aise le marquis Frédéric [1]. L'Arétin était redevenu « le magnifique et doctissime, ami très cher ».

« Je suis demeuré stupide à le voir, il y a longtemps que je n'avais vu chose digne d'être comparée à celle-ci! » C'est par un de ses serviteurs, car il avait déjà des pages, que l'Arétin faisait offrir son présent : on recevait maintenant de lui ces poignards dont naguère on le menaçait par deux fois. La *Marfisa* sortait du tiroir, et suivait la faveur revenue : « Et cette Noël-ci, où vous espérez avoir fini votre Poème, je ne manquerai pas de vous faire quelque autre don, pour marquer l'amour que je vous porte.... Tout à vous, le marquis de Mantoue. » L'Arétin s'était porté fort de finir son poème en deux mois à peine, de la fin octobre à Noël.

Mais cette pauvre *Marfisa* n'avançait pas plus que si elle eût chevauché la jument de Roland. Il y eut

1. Lett. scr. all'Aret., I, 17-18. — Les originaux sont dans les archives de Mantoue : forte preuve que l'on peut se fier pleinement aux textes imprimés, puisque les lettres autographes sont conformes quand on les découvre. Voir Appendice.

encore une entrave, encore une querelle. L'Arétin sollicitait, par l'entremise du marquis, les privilèges d'imprimer du Pape et de l'Empereur. Clément VII et Charles-Quint négociaient à Bologne; la paix de Cambrai se traitait; le marquis, « regagné des premiers [1] », par l'Empereur, était en passe de devenir duc. Que venait faire au milieu de ces grandeurs la requête de l'Arétin? Il fut gratifié d'un double refus, « malgré que l'ambassadeur eût fait tout le possible [2] ».

Le marquis avait usé de tout son pouvoir, s'il fallait l'en croire. Même parmi les tracas de cette entrevue capitale, il avait demandé à l'Arétin quelque œuvre nouvelle. Mais c'est le bref du Pape et le privilège de l'Empereur que voulait le rimeur de *Marfisa*. Il devint furieux de son insuccès, et répliqua par un chef-d'œuvre d'insolence. Frédéric composait encore et patientait. Paul Jove, qui suivait le Pape, annonçait, en même temps que la bonne volonté du marquis, un état plus favorable dans l'esprit de Clément VII [3]. L'Arétin, qui s'agitait de plus en plus, n'eut garde de laisser passer cet avis. Son vieil ennemi, le dataire Giammatteo Giberti, s'était détaché de la Cour pontificale, qui allait à Trente, il venait d'arriver à Venise : l'Arétin alla se jeter aux pieds du prélat, le pria de lui pardonner tant d'outrages; il le savait maintenant tout à fait

1. Mignet, *loc. cit.*, t. II, chap. XII, p. 474.
2. Lett. scr. all'Aret., I, 19.
3. Lett. scr. all'Aret., I, 62.

innocent de la moindre complicité dans le guet-apens machiné par Achille della Volta [1]. Giberti pardonna. Du reste, Clément VII fut à peine mort, que le pauvre dataire eut à subir sur nouveaux frais une terrible bordée.

Le carnaval de cette année 1530 fut gai pour l'Arétin ; dans l'Italie qui commençait à respirer après tant de guerres cruelles, à Venise dont la puissance médiatrice florissait, il voyait se lever pour lui-même une ère de prospérité. Il avait tendu solidement le filet de sa pêche miraculeuse ; et les prises étaient nombreuses, les dons affluaient. Le doge en personne daignait intervenir auprès du pape ; Clément VII, avec cette versatilité qui demeure le caractère de toute sa conduite, accordait son pardon. Cette intervention du doge Andrea Gritti marquait l'établissement définitif et comme la reconnaissance officielle de la puissance de Messire Pietro l'Arétin à Venise.

L'aventurier devenait un personnage. Pasquin passait aux premiers rôles. Il prononçait le « hic manebimus optime » et faisait ses arrangements pour fonder son comptoir littéraire. Ce « fondaco » était désormais ouvert, auprès des autres maisons commerçantes de la cité. Outre la lettre solennelle

1. Ce della Volta fut repris, à Bologne, pour un autre crime. Cf. Mazzoni Toselli, *Racc. storici estr., dell'arch. criminale di Bologna*, 1870, II, 322. On lui demanda : « an alias in urbe, temporis S[tis] Clèmentis VII, vulneraverit Dominum Pietrum Aretinum », et si ç'avait été dans son lit ou autrement.

au doge, il faisait à la ville de Venise la politesse d'un interminable dithyrambe [1].

Le pape venait de promettre le fameux bref pour la *Marfisa*, et la forte somme [2], après s'être un peu fait prier. Mais que pouvait-il refuser à l'homme dont on parlait jusque chez le Grand Turc, mieux encore, à qui l'on envoyait un peu plus tard « une Turque belle et de prix [3] ». Le marquis de Montferrat passait-il à Venise ? il s'arrêtait pour combler l'Arétin d'honneurs et de présents : l'écrivain s'empressait de les énumérer à ses autres patrons, afin de les piquer d'honneur.

Un tel homme ne pouvait vivre que dans un palais. Il l'avait, et il l'a décrit dans une lettre à son propriétaire, Messer Domenico Bollani [4] : « Je croirais, très honorable gentilhomme, pécher d'ingratitude si je ne payais en louange une partie de ce dont je suis redevable à la divinité du site où est établie votre maison, laquelle est ma demeure pour le plus grand plaisir de ma vie : attendu qu'elle est située dans un lieu... sans défaut.... Certes, celui qui la bâtit lui donna la première place sur le plus beau côté du Grand Canal. Et comme c'est là le patriarche de tous les autres canaux, et que Venise est la papesse de toutes les autres cités, je puis dire avec vérité que je jouis de la plus belle rue et de la plus agréable vue

1. Cod. Marc., cl. XI it., n° LXVI. a c. 433 et suiv.
2. Lett. scr. all'Ar., I, 60-62.
3. Le 9 sept. 1533. Lettre de Marco di Nicolo.
4. Lett., I, 169 v°.

du monde. Je ne me mets point aux fenêtres que je ne voie mille personnes, et de gondoles tout autant, à l'heure des marchés. Les places en face de moi sont les boucheries, le marché au poisson, le campo del Mancino, le pont et le fondaco de' Tedeschi; à l'opposite de ces deux derniers, j'ai le Rialto, foulé par les passants affairés [1]. Voici des vignes dans les barques, des gibiers et des chasses dans les boutiques, des jardins sur les pavés. Qu'ai-je besoin de voir courir des ruisseaux dans les prés? à l'aube, j'admire les eaux couvertes de toutes les choses du monde. J'ai grande liesse à voir les barcarols conduisant une masse de fruits et d'herbes, et qui les distribuent à ceux qui les doivent porter aux lieux désignés. Mais chansons que tout cela, auprès de ces vingt ou vingt-cinq barques aux voiles pleines de pastèques!... Des belles femmes reluisantes de soie et d'or, et de joyaux, superbement posées sur le tillac des gondoles, je n'en parle pas, de peur de rapetisser la pompe d'un si grand spectacle.... Et les gondoliers, et leurs cris, leur vacarme, leurs caleçons d'écarlate!... Qui ne s'oublierait dans ses chausses à force de rire [2], en voyant chavirer une barque où se foulaient des Allemands échappés de quelque taverne.... L'entrée, du côté de la terre, est, dans cette habitation, obscure et tortueuse, l'escalier est

1. Le vieux Rialto, démoli en 1587 seulement. Le Carpaccio a peint ce que voyait l'Arètin dans son tableau fameux, à l'Académie de Venise : *Le Patriarche de Grado délivrant un possédé*.

2. « S'haveria pisciato sotto... », p. 170.

rude, cela ressemble au nom terrible que je me suis acquis. Le portique du devant et les balcons de la façade ressemblent à la pureté, à la candeur, au naturel de mon amitié.... Pour que rien ne manque à mes délices pour la vue, je me réjouis d'un côté à voir les oranges qui dorent les pieds du palais des Camerlingues, et, de l'autre, le canal et le pont de Saint-Jean-Chrysostome; et le soleil d'hiver ne s'échauffe pas plutôt à son lever, que tout chez moi reçoit ses flammes : mon lit, ma chambre d'étude, ma cuisine, mes chambres et ma salle. Et, ce que j'estime le plus, c'est la noblesse de mes voisins. » Il avait des Mocenigo pour voisins; il voyait passer et repasser le *Bucentaure*. Les sérénades naviguaient sous son balcon; les fêtes de jour et de nuit se donnaient pour lui. Aussi pensa-t-il toute sa vie qu'un gondolier de Venise était plus heureux qu'un courtisan de Rome [1].

Le train d'un homme public ne va pas sans une table ouverte. L'Arétin l'avait, et servie par cinq serviteurs richement vêtus. Il échangeait avec les princes des cadeaux princiers; il régalait de ses grands vins leurs ambassadeurs, dans des salles regorgeant de courtisanes, d'aventuriers et d'artistes. C'étaient *les Noces de Cana* du Véronèse, au naturel et avant la lettre. Si le secrétaire, Niccolo Franco, qui finit par être pendu, volait les scudi facilement gagnés, l'Arétin, qui se souvenait de son

1. Lett., I, 204.

passé et de ses méfaits au palais Chigi, ne lui en tenait pas trop rigueur; quand les valets pillaient la maison, ainsi qu'il arrivait au mois d'octobre 1530, elle se remeublait et se remplissait aussi promptement qu'elle s'était vidée [1].

Il tenait école, il avait des disciples patriciens tels que ce Lorenzo Veniero, qui enchérissait sur les défauts du maître et faisait sous sa direction des ouvrages tellement spéciaux que le titre même ne s'en peut imprimer décemment. Quant aux visiteurs « leur nombre, écrivait l'Arétin à son imprimeur, est si grand que dès que j'ai mangé je m'enfuis chez vous ou chez Titien ». Sur quel pied il était reçu chez Titien, une lettre familière du grammairien Priscianese annexée à sa grosse grammaire latine, le dit tout au long [2]. « Je fus invité, le jour des kalendes d'août, à célébrer cette sorte de bacchanale — qu'on appelle *ferrer l'août*, je ne sais pourquoi, bien qu'on ait beaucoup disputé là-dessus ce même soir — dans un délicieux jardin de Messer Tiziano Vecellio, peintre excellent, comme chacun sait, et vraiment fait pour assaisonner, par

1. Cf. Tassini, *Curiosita Veneziane*, Venezia, 1882, et *Archivio veneto*, t. XXXI, fasc. 61 : *Della abitazione a Venezia di Pietro Aretino.*

2. Priscianese, *De' primi principii della lingua romana*, Venezia, 1540, 1 vol., in-4, p. CCLXXXXII et suiv. : al M. R.-M. Lod. Becci ed al suo M. Luigi del Riccio. Le *ferragosto*, un grammairien l'aurait dû savoir, vient de *Feriae Augustae* : cf. Gregorovius, *Gesch. der Stadt Rom.*, I, 206 ; — sur Becci, sur del Riccio et leurs rapports avec Michel-Ange, cf. *Rime di M. A. Buonarroti*, éd. Guasti, 1863, in-4, p. 27-31.

ses grâces, tout honnête repas. S'étaient réunis à M. Tiziano (qui se ressemble s'assemble) quelques-uns des esprits les plus curieux qui meshuy se rencontrent en cette cité, et notamment M. Pietro Aretino, nouveau miracle de la nature ; ensuite le grand imitateur de la nature par le ciseau, comme le maître du festin l'est par le pinceau, Messer Jacopo Tatti, dit le Sansovino, et M. Jacopo Nardi [1], et moi, de sorte que je fus le quatrième dans un si noble cénacle. Là, devant que de se mettre à table, comme le soleil, bien que l'endroit fût ombragé, faisait sentir encore un peu de sa force, on passa le temps à contempler les figures vives des excellentissimes peintures dont la maison était pleine, et à s'entretenir de la beauté et des charmes de ce jardin, au grand plaisir et émerveillement d'un chacun. Ce jardin est situé à l'extrémité de Venise, sur la mer, là d'où l'on voit la jolie île de Murano et d'autres lieux plaisants. » C'était la maison de Biri-Grande, elle possédait un jardin, comme l'on voit, et un grand arbre, qui fait fond dans le *Martyre de saint Pierre* ; Titien y vécut, tout au bout de la ville, à l'extrémité nord de Venise, durant presque toute sa carrière ; il vint, dans les dernières années, habiter au campo Rotto, nº 5526 ; c'est là qu'il mourut de la peste, un an avant de parvenir à l'âge de centenaire. « Le bras de mer, continue le grammairien, dès que le soleil fut couché, se remplit de mille gondolettes, ornées de

1. L'historien et le poète comique de l'*Amicizia*, en vers *sciotti*, né à Florence en 1476, mort en 1555.

très belles dames, et résonnant de diverses harmonies, et musiques de voix et d'instruments, qui, jusqu'à la minuit, accompagnèrent notre très joyeux repas. Mais pour en revenir au jardin, il était si bien ordonné, et si beau, et conséquemment on lui donna de telles louanges, que la ressemblance qui à cette cause s'offrit à mon esprit avec les très agréables jardins de Sainte-Agata... m'en rafraîchit à ce point la mémoire que je ne saurais bien dire si, durant la plus grande partie de cette soirée, je me suis trouvé à Rome ou à Venise; c'était comme un pressentiment de ce qui m'arriva peu après.... Cependant arriva l'heure du repas, qui ne fut pas moins beau et bien ordonné que copieux et bien fourni (outre les viandes les plus délicates et les vins les plus précieux) de tous ces plaisirs et agréments qui convenaient au moment, aux personnes et à la fête. Comme on avait déjà mis les fruits sur table, voici que survinrent vos très agréables lettres, ainsi que d'autres fruits très suaves qui eussent manqué à la perfection de ce festin splendide; Giovan Batista, mon élève, me les apportait de la maison. Je ne pus me contenir, et je les ouvris et les lus en présence de tous, sachant, à cause de leur ordinaire agrément, combien ils en ressentiraient de divertissement; ainsi qu'il advint lorsqu'ils entendirent le récit du repas délicieux que vous avez fait dans le jardin de notre révérendissime patron Monsignor Ridolfi, objet de nos plus grandes louanges, et les charmants discours tenus entre vous.... Bien que l'on s'indignât

quelque peu de la grande incivilité (pour ne pas dire malignité) de ce grammairien épineux, comme vous l'appelez, qui, au milieu des agréments du repas et de la douceur de votre amitié, a été mêler l'amertume des questions grammaticales. Mais, par-dessus tous, se courrouça comme un beau diable l'Arétin, lorsqu'il eut compris que l'on blâmait la langue toscane. Et si l'on ne l'eût retenu, je crois que sur l'heure il eût mis la main à la plus cruelle invective du monde, car il criait avec fureur : « Du papier, des « plumes ! » sans se priver de faire bonne part aux malédictions verbales. Finalement, le repas finit dans l'allégresse. » Cette intimité, platonicienne tout ensemble et doucement épicurienne, cette soirée de la Renaissance à Venise, la verve emportée de l'Arétin, qui s'échauffe à la première attaque contre la *lingua volgare*, demande ses armes pour riposter, et Titien et le Sansovino qui se délassent d'un tableau, d'une statue, en l'écoutant ou en suivant les gondoles sur la lagune : il n'arrive pas très souvent de découvrir pareille esquisse dans une grammaire latine.

A mesure que les événements prenaient, en Italie, des proportions plus grandes, l'Arétin s'efforçait de s'élever avec ceux qui les décidaient ou les subissaient. Le marquis de Mantoue recevait à sa cour l'empereur Charles-Quint, qui le faisait duc : César habitait au château, du 25 mars au 20 avril 1530. Nécessairement, l'Arétin redoublait d'efforts pour circonvenir l'empereur, sans préjudice de ces pré-

sents « qu'il sentait à l'odeur seule ». Aussi reprenait-il sa *Marfisa*, tout en pestant contre la lenteur que mettaient à venir les écus de Clément VII. Le nouveau duc ne pouvait se passer d'un nouvel Arioste ; mais attendu que les chaleurs d'un été, brûlant même pour la torride Venise, incommodaient gravement le poète, il requérait un copiste pour mettre au net les trois mille cinq cents strophes d'ores et déjà composées : le monde ne pouvait en être frustré. Bientôt il se trouva rétabli : mais sa maladie avait encore coûté cinquante écus aux Gonzague.

Ce n'était plus seulement dans les limites de quelques provinces que s'étendait son influence ; il reçut une forte preuve de son pouvoir. Dans l'automne de cette année où le pape (un pape Médicis!) avait abandonné à l'empereur les destins de Florence et de presque toute la Toscane, l'Arétin vit Arezzo l'implorer comme son défenseur et recourir en suppliante à son patronage, à sa médiation protectrice. Les « priores populi » et les « rectores justitiæ » avaient senti tout le prix de celui qui avait quitté Arezzo comme un vagabond, mais qui désormais valait d'être traité de « Magnifique, Excellent, noble compatriote », etc. Dès le commencement de l'année, ils lui écrivaient humblement. A cette heure critique, c'est une longue adresse qu'ils lui faisaient tenir [1]. Ils avaient éprouvé déjà les bons offices de l'Arétin :

1. Lett. scr. all' Aret., I. p. 54-56.

le frère du duc de Mantoue commandait les Impériaux, et, par l'entremise de Frédéric II, l'écrivain pouvait beaucoup; il fut heureux de montrer son pouvoir, Ferdinand de Gonzague reçut de son frère le duc une lettre pressante : la protection du général s'étendit sur la cité. C'était l'œuvre de l'Arétin; il reçut le titre de « Sauveur de la Patrie ».

Pour récompenser l'obligeant Mécène, il ne trouva rien de mieux que de laisser encore s'échapper sa terrible langue, si bien que le duc le fit menacer, « par le corps de Jésus-Christ, de lui faire donner dix coups de poignard, en plein Rialto ». Le Rialto était à sa porte : il n'osait plus mettre le pied dehors. Mais chien battu n'est que meilleur chien; l'Arétin, une semaine après, sollicitait comme si rien ne s'était passé; et le prince faisait encore pour lui la démarche qu'il demandait : il s'agissait d'un bénéfice; le pape répondit que la prébende était malheureusement déjà donnée, mais il le fit avec des formes si courtoises que l'Arétin, par hasard, n'en eut point de rage et même se déclara très content d'une pareille urbanité.

Pour le moment, tout allait au mieux entre le pape et l'Arétin. Vers la mi-septembre, à l'époque où les vignes de la Brenta, que l'Arétin voyait passer sous ses fenêtres, emplissent maintenant encore les bateaux sur le Grand Canal, l'évêque Paul Jove passait par Venise ; il accompagnait Alexandre de Médicis à la cour de l'empereur : il s'agissait d'obtenir l'investiture de Florence pour

ce bâtard auquel le pape portait une affection toute paternelle. L'Arétin fut heureux de revoir un Médicis de la main gauche; et il était fait pour s'entendre avec Paul Jove, qui a dit : « Je serais frais (io starei fresco) si je ne pouvais habiller de brocart d'or ceux qui me font du bien, et de bure grossière ceux qui me négligent », avec Paul Jove, dont les rapsodies en latin valent les amplifications italiennes de l'Arétin. Au nom du pape, et dans le palais de la reine de Chypre, cette Catarina Cornaro dont Titien, vingt années auparavant, avait fait un de ses plus beaux portraits, l'envoyé du souverain pontife remit à l'Arétin le privilège pour la *Marfisa*, plus une chaîne de cou « splendide et ravissante on ne peut plus ». C'est la première de ces « collane d'oro » dont l'Arétin recueillera bientôt une vaste collection, où brillait au premier rang celle que François I[er] envoya trois années plus tard.

Tout à coup, au commencement de 1531, l'Arétin tomba auprès du duc de Mantoue, dans une brusque, une absolue, une irrémédiable disgrâce. Quelque nouvelle faute brisa pour jamais une faveur tant de fois perdue et regagnée, ce fragile édifice que tant de brouilles impolitiques avaient entamé et miné. Le nouveau titre avait-il donné à Frédéric II une plus haute estime de lui-même, et diminué sa patience en accroissant son nom? Le prince avait-il vu avec dégoût les courbettes de son ancien courtisan devant le tyran Alexandre de Médicis? Rien n'est certain, quant aux motifs : mais l'effet est sûr;

l'Arétin apparut, à ce protecteur si longtemps aveugle et rempli de longanimité, tel vraiment qu'il n'avait jamais cessé d'être : un grand escroc et un médiocre poète.

L'Arétin, qui avait du flair, sentit le péril et fit tout pour se rattraper; mais en vain. La disgrâce dura dix ans. En 1540 seulement, très peu de temps avant la mort de Frédéric II, Paul Jove parvint à remettre assez bien les choses [1]; mais la fin du prince rendit le retour en grâce aussi bref qu'inutile. C'est en vain que l'évêque de Nocera écrivait en décembre : « Le seigneur duc de Mantoue, grâce au sire marquis et à mon entremettage (ruffianamento) ainsi qu'à celui du compère Titien, vous a *iterum* placé dans le registre de ses antiques amis ». La fin de ce même mois de décembre emportait le duc Frédéric de Gonzague.

Mais la perte de son plus solide protecteur n'était plus, à cette époque, un désastre pour l'Arétin; à peine s'il la ressentit, et sa fortune n'en pouvait être atteinte; il était lancé dans la pleine célébrité; bien à couvert sous la protection de Venise, il ne relevait désormais que de lui-même. Qu'importait la mort de celui qui avait aidé le plus puissamment sa fortune longtemps vacillante ? La chance s'était décidée, et quant aux protecteurs, il n'avait qu'à choisir. Pas un, et jusque sur le trône impérial ou dans la chaire de Saint-Pierre, qui lui refusât

1. Lett. scr. all' Ar., II, 38 et suiv.

son crédit en échange de la réclame et des bons offices.

Il fallait cependant placer la *Marfisa*, toujours en souffrance. L'Arétin essaya d'un Médicis, de ce bâtard Alexandre qui venait de paraître à si grand fracas sur l'horizon politique de l'Italie [1]. Mais le futur duc s'occupait à tyranniser Florence, en attendant qu'il méritât de s'unir à l'une des filles naturelles de Charles-Quint et qu'il amassât sur sa tête l'orage de haines dont le poignard de Lorenzaccio marqua le dernier éclat. Le tyranneau se soucia médiocrement de l'Arétin, l'entente fut brève : ce poème assez défraîchi revint à un étranger, au marquis del Vasto, l'Espagnol gonflé d'importance que l'Arétin sut conserver pour son Mécène et fit chanter sans trêve, par l'ironie autant que par la louange [2]. C'est le marquis dont la munificence donnait au palais du Grand Canal un velum de soie pourpre, qui ondoyait jusque sur la lagune et montrait aux passants la demeure du grand homme.

Un autre Vénitien fameux, le cardinal Bembo, « le plus grand parmi les littérateurs médiocres du XVIe siècle [3] », se trouvait l'année suivante avoir un ennemi dans la personne du jeune Broccardo. Il ne trouva pas que sa propre plume fût assez envenimée pour tirer la vengeance qu'il rêvait ; il s'adjoignit

1. Arch. di Stato in Firenze. Carte strozziane, filza 138, c. 40.

2. Cf. Trucchi, *Poesie*, III, 212 ; et Vaticana, cod. 92. 79, busta 20, a.

3. Muntz. II. 287.

l'Arétin ; à eux deux ils en arrivèrent à faire mourir de chagrin le trop sensible Broccardo [1]. C'est ainsi que messire Pietro s'acquérait la situation de « dictateur par la plume » et méritait qu'en 1532 l'Arioste vînt consacrer son nom et ses surnoms. En 1533, c'était François Ier qui envoyait la chaîne célèbre, la plus belle de toutes, la chaîne symbolique formée de langues d'or imbriquées, avec une inscription qui est un hommage à l'auteur des *giudizi* : « Lingua ejus loquetur judicium [2] ». En 1536, Charles-Quint donnait la pension de deux cents écus [3]. Enfin, en 1537, la publication du premier — du meilleur — recueil des lettres de l'Arétin, en répandant partout sa renommée, mettait le comble à sa puissance.

Cet amas de documents qui forme les six volumes, de six cents pages chacun, où s'entassait une partie de sa correspondance, c'est le monde des princes, des artistes, la société de la Renaissance tout entière, durant trente-cinq années, qu'il fait ressusciter [4]. La diffusion de ces épîtres fut énorme, leur succès prestigieux : « la vie que prenaient les papiers couverts de son œuvre [5] », de ces lettres que l'on montrait à l'empereur, que les princes apprenaient par cœur, dont il répandait des copies que l'on se dispu-

1. Cian, *Un decennio della vita di M. P. Bembo*, p. 179.
2. Luzio, passim, et arch. di Stato Firenze, Carteggio d'Urbino. Cl. I. Div. f. Filza III.
3. L'ambassadeur Agnello au duc de Mantoue, lettre de Venise, 1536, 14 octobre.
4. Lett. scr. a lui, p. 287. Lettre d'Ag. Ricchi.
5. *Ibid.*, p. 335.

tait [1], vingt témoignages l'attesteraient [2]; si l'élan même de son succès, augmentant de jour en jour, n'en était la meilleure preuve, comme aussi les présents sans nombre et les requêtes de tout genre et de tout pays qui affluaient vers son bureau de renommée.

Le rôle de vengeur des lettres, de dominateur par la force de l'esprit, ce règne de la plume, élevé en face du règne de l'épée et de l'argent, n'aurait pas été sans grandeur, si l'homme qui se l'arrogeait eût été d'une autre trempe; même avec un personnage de ce caractère, il mérite d'intéresser. Plus honnête, Pierre l'Arétin eût-il aussi bien réussi, exercé pareille influence? il est permis d'en douter; en ce temps, plus peut-être que dans tout autre siècle, pour dominer les hommes, les vices étaient plus utiles que les vertus. Contre le banditisme princier et seigneurial, l'homme sans scrupule élevait le banditisme littéraire. « Homme libre par la grâce divine », comme on était roi par la grâce de Dieu, c'est-à-dire affranchi des hésitations gênantes et des points d'honneur mal placés, il levait son pennon, lui aussi, il avait ses armes, sa cour, son ban et son arrière-ban, ses ambassadeurs et son trésor; les droits de l'esprit s'insurgeaient plus haut que les droits de la force. Le malheur est que le champion du talent et des lettres n'était pas un littérateur de premier ordre. Suivant la règle, c'est l'aventurier

1. Lett. scr. a lui. II, 37. — 2. Lett. dell' Ar., I, 102. — 3. Lett. scr. a lui, I, 158.

qui poussait en lui l'écrivain ; le sort des vrais artistes semble exclure ce savoir-faire qui permet aux médiocres, moins doués, mais plus intrigants, d'occuper la scène et de prendre honneurs et richesses. Incapable des besognes lucratives, et des polémiques mesquines comme il est inapte aux louanges sur commande, le poète, c'est Dante en exil, le Tasse au cabanon.

Un mérite de l'Arétin fut, en faisant payer les princes, d'être l'avocat des artistes. Non qu'il fût désintéressé : les artistes mêmes devaient compter avec celui qui revendiquait pour le génie et pour l'art leurs tributs légitimes : mais, au demeurant, il valait mieux pour eux contenter l'intermédiaire que sa situation faisait maître du prince ou du noble. D'abord, on le traitait de pair à compagnon, puis il avait l'esprit plus large, et moins de morgue, de perfidie et de rancune que les grands.

Lorsque l'ambassadeur d'Angleterre — les Anglais ont toujours été trop fidèles aux mœurs surannées — faisait bâtonner l'Arétin au lieu de le payer, les plus grands seigneurs s'accordaient à le blâmer, à l'accuser « d'avoir souillé la liberté ». Ils se repentiront bientôt d'avoir subi le prestige de cette renommée rapide que prodiguait l'imprimerie ; la puissance ailée, fugace, universelle, aux mille langues, ils cherchèrent à l'étouffer. Les tributaires se lassaient ; une Sainte-Alliance se formait contre les feuilles imprimées, contre les livres. C'était trop tard. Le pouvoir nouveau s'était incarné dans un type

d'une triomphale énergie; il ne devait plus désormais avoir ni recul ni faiblesse. Messire Pietro l'Arétin, avec son industrie terrible, avait montré ce que pouvait la plume et la feuille volante, dans la main d'un audacieux qui saurait dominer le monde par les principes de la société même, le dol, l'hypocrisie et l'impudence. L'exemple fut si éclatant, que des myriades innombrables d'imitateurs le suivirent; l'Arétin fut le patriarche des « bandes noires » qui surgirent, et qui disputèrent le pouvoir, jusqu'à le leur ravir bientôt, aux griffes des papes, des princes et des seigneurs.

Dans cette maison de l'Arétin où se menait une fête perpétuelle, à côté des salles remplies par les dons princiers, les étoffes, les mets, les fruits, les coupes d'écus d'or, les femmes, les artistes et les chefs-d'œuvre, il y avait un *studio* très nu, cabinet sans meubles, où l'on trouvait seulement un pupitre avec du papier, des plumes, de l'encre. Tout le reste sortit de là : « Pour vous répondre, écrivait-il à un flatteur, à ce que vous m'écrivez au sujet qu'il vous paraît que jamais aucun de ceux qui ont exercé ma profession ne m'égala en renommée de son vivant, je vous dis que vous me louez ainsi à juste titre.... Je vous jure par les ailes du cheval Pégase que, de ce qui a trait à ma renommée, vous n'en savez pas la moitié de l'ordinaire de la messe. Je répète donc ce que j'ai maintes fois dit, que les médailles frappées, coulées en or, en argent, en cuivre, en plomb et en plâtre, représentent ma figure, qui est égale-

ment placée, en grandeur naturelle, sur les façades des palais ; je la possède, imprimée sur les boîtes à peignes, dans les ornements des miroirs, dans les plats de majolique, à l'égal d'Alexandre, de César et de Scipion. Et de plus, je vous affirme qu'à Murano certaines sortes de vases de cristal s'appellent les *arétins*. Et la race des chevaux rouans se nomme *arétine*, en mémoire d'un que me donna le pape Clément et dont je fis présent au duc Frédéric. *Canal de l'Arétin*, c'est ainsi qu'est baptisé celui qui baigne un des côtés de la maison que j'habite sur le Grand Canal. Et, pour que les pédants crèvent plus encore de rage, outre que l'on dit le *style arétin*, trois chambrières et servantes qui ont quitté de chez moi pour devenir dames, se font appeler *les arétines* [1]. »

On a revu depuis cette même popularité de camelote, de haras, de voirie, de femmes galantes : presque tous ceux qui l'obtinrent étaient dignes de la partager avec l'Arétin. Mais jusque dans ces artifices inférieurs de la renommée, il fut un maître et un initiateur. C'est qu'aussi, connaissant son rôle, il avait, ainsi qu'il s'en vante, créé un genre. Il pouvait dire : « Les premières lettres qui aient été imprimées en notre langue sont de moi [2] ».

1. Lett., III, 144-145.

2. Je continue à citer l'édition, plus complète et plus commune, de 1609, Paris, Mathieu le Maître, 6 vol. in-12, et j'y renvoie partout. Je l'ai comparée avec celle de Venise, 1542-1550, 4 vol. in-12 (Bibl. de l'Arsenal, n° 19 166, B. L.) et avec le recueil partiel, publié par ordre de matières (di condo-

glienza, di congratulatione, etc.), un peu comme un « Parfait secrétaire » ou un « Choix de morceaux épistolaires », à Venise en 1637, chez Marco Ginammi, sous le titre de *Lettere di Partenio Etiro*, al Molto Ill. et Rev. Mgr Leonardo Severoli, etc., 1 vol. in-8 (Arsenal, n° 19 234, B.-L.), recueil posthume de cent ans, et de mince valeur, hormis celle de la curiosité.

CHAPITRE III

L'Arétin et les princes.

Ce n'est pas un modèle de sobriété ni de clarté que le « style de l'Arétin ». Le comte Algarotti, qui n'avait peut-être pas tous les droits au purisme, l'a déclaré fort essoufflant, « nemico del pulmone ». Il est certain que ni l'emphase n'en est absente ni la redondance; à côté de trouvailles heureuses, la plume débridée a laissé couler un torrent de phrases banales ou enchevêtrées. C'était la manière à la mode; l'Arétin a surenchéri sur les défauts communs à tous, en y mêlant plusieurs mérites qui sont à lui : l'éclat, la force, la richesse du mouvement, l'intelligence des Beaux-Arts. Un peu partout, il a plaqué sur ses pages sans fin les ornements parasites, les concetti dont l'Italie allait répandre dans l'Europe la contagion. C'est par saccades que sa langue se dépouille ou se resserre; et quelquefois, elle s'abaisse alors au-dessous du naturel, elle se traîne.

Mais il faut dire que si l'Arétin concevait de ses

œuvres une opinion démesurée, il avait des complices qui pouvaient lui faire illusion.

« Écoutez, disait Francesco Sansovino, le seigneur Pierre Arétin? — chanter dans son style gaillard et souverain — qui lui a valu le surnom de divin [1]. » Et cet autre contemporain continuait : « Si vous lisez par aventure les écrits du divin Pierre Arétin, il vous conduira sur les sommets de l'éloquence toscane, et par des voies inusitées, neuves, que nul n'a foulées; vous y découvrirez certaines lumières merveilleuses, qui vous feront comprendre combien peut la nature sans l'aide de l'art [2]. »

La plupart de ses vices littéraires, ceux du cinquecentisme, ne lui sont point particuliers. Les contemporains ne songeaient pas à les lui reprocher : ils ne leur apparaissaient guère. Ce qu'il avait de personnel, au contraire, sa manière de faire siens et d'accommoder à sa main tous les genres qu'il essayait, son pouvoir propre et original leur plaisait et s'exagérait à leurs yeux du reflet que lui donnaient ses relations et sa puissance.

A Venise, des patriciens comme Daniel Barbaro, capables d'écrire un dialogue ou de rimer un sonnet entre deux ambassades, des magistrats nobles qui se plaisaient à sculpter ou à peindre aux côtés d'un Alessandro Vittoria ou d'un Véronèse, des gentils-

1. Sette libri di satire, f. 198 v°.
2. Ortensio Lando, *Sferza di scrittori antichi e moderni*, Venezia, 1550, f. 33 v°.

hommes qui savaient tracer avec Palladio un plan de leur villa de Terre-Ferme [1], étaient les premiers à prôner et à célébrer l'Arétin. « Lorsque nous discourons ou dînons ensemble, avec Titien, écrivait-il, je ne donnerais pas un sol du Sacré Collége [2]. » C'est qu'il se sentait soutenu par cette chaude admiration qui est le premier bien pour les écrivains de vogue éphémère : car, sans elle, ils n'auraient pas même l'illusion d'avoir existé. Sa comédie de *la Talanta* fut « composée à la demande des magnifiques seigneurs sempiternels, et récitée par leurs Magnificences elles-mêmes, avec admirable et superbe apparat [3] ». L'Italie tout entière suivait le mouvement donné par Venise.

Florence [4], Sienne, Padoue, le nommaient de leur académie. Le Pollastrino lui soumettait ses *Triomphes*, Francesco Alunno ses *Observations sur Pétrarque*; Girolamo Maggi voulait son avis sur les cinq premiers livres de *la Guerre des Flandres*, avant que cet ouvrage fût abandonné à l'imprimeur. Giovanni Stefano Montemerlo de Tortone, dans son livre *delle Frasi Toscane*, le citait entre l'Arioste, Sannazar et Bembo, comme un maître de la « lingua volgare ». Benziano écrivait de lui : « C'est la règle de tous, et la balance du style ». Quand l'Arétin se traitait lui-même de « censeur du monde », la voix

1. Cf. Ch. Yriarte, *La vie d'un patricien à Venise*, Paris, Plon, 1874.
2. Lett., I, 204.
3. Éd. de 1588, Frontispice. V. Luzio, *app. IV*.
4. Lett., III, 92, 199.

publique répondait : « C'est Germanico, Pannonico, Gallico, Ispaniense qu'il conviendrait te nommer, parce que tu as mené les princes à ta guise en tous ces pays, comme jadis on nommait les empereurs romains du nom des provinces subjuguées [1]. »

Tandis que Betussi, Sansovino, Dolce, Francisco Cusano, Doni aussi qui devint plus tard son ennemi mortel, et Marcolini, et Caravia, et Nelli, et Veniero, et vingt autres, lui dédiaient leurs œuvres, le plus grand poète du temps le mettait dans le Panthéon littéraire de l'Italie [2]. Son portrait était répandu à l'égal de celui d'Alexandre, de César et de Scipion. Comme les héros, il ornait, en ronde-bosse, les façades des palais et des édifices publics. Le jour où Sansovino fondit en bronze les portes de la sacristie à Saint-Marc, l'Arétin vint faire pendant à Titien, sur un vantail; il représentait un prophète de la Bible. Les médailleurs, et les plus grands de l'époque, travaillaient en son honneur : si bien que le Bassa Ibrahim, voyant une de ces belles pièces, demandait quel roi c'était là. La mère de l'Arétin, la ribaude d'Arezzo, se profilait sur une face d'un coin finement ciselé, dont une fille naturelle de l'Arétin ornait l'autre côté : c'est qu'elles

1. Battista Torniello, *Ragionamenti*, II, Déd. — Cf. Lett., I, 235; V, 284; VI, 4, 30, 192. — Benziano, *Poesie*, Venezia, Zanetti, 1538, in-8. — Lett. scr all' Aretino, I, 205; II, 288, etc. Consulter aussi Crescimbeni, *Storia della volgare poesia*, Venise, 1730, in-4.

2. L'Arioste, *Orl. fur.*, CXXXXVI, 14, et non point du tout par ironie, comme Fr. Sansovino l'a insinué (Venezia descritta, in-4, 1663, p. 120).

étaient, de par leur père et fils, membres d'une race souveraine, et presque divine, puisque les sculpteurs en faisaient des Vierges Marie, dans les édifices sacrés, en Arezzo même.

Élevé au-dessus de l'opinion, l'Arétin se plaçait encore au-dessus des lois : « J'ai, disait-il, légitimé mes chères filles dans mon cœur, pas besoin d'autre cérémonie [1] ». C'était décidément, dans toutes les voies de l'avenir, un précurseur. Les princes s'inclinaient devant sa puissance; la plus célèbre de ses médailles le représente, au revers, assis sur un trône; il reçoit les ambassadeurs chargés de présents, et l'inscription dit : « Les princes, à qui les peuples payent tribut, viennent payer le tribut à leur serviteur [2] ». L'opinion souveraine des princes était sa complice. Le journalisme de chantage était né : tous les procédés furent inventés dès lors; et jusqu'au tableau soutiré moyennant force admiration et réclames, pour le revendre plus tard; jusqu'à l'inévitable entrevue avec le grand homme dont le moindre geste et la parole la plus vaine seront rapportés dévotement [3].

Dans les lettres, on ne trouve pas trace d'une résistance sérieuse chez un prince, et tout l'armo-

1. Lett., V, 165, — et l'étude si animée de Ph. Chasles, *Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, Amyot, 1852.

2. Publ. dans Moréri, etc. Voir enc. Cicogna, *Iscriz. venete.* — M. Foscarini, *Della lett. Venezia.* — Zilioli, *Vita di poeti italiani*, fol., et *Storia documentata di Venezia*, Naratovitch.

3. Lett., passim. — Boispréaux, *Vie de M. P. Arétin.* — Mgr Fontanini, *Dell' Eloquenza ital.*, in-4, Roma, p. 467.

rial du temps figure parmi sa clientèle. L'empereur, d'abord, et le roi de France.

Les deux souverains, dont la rivalité s'entretenait de tous les prétextes, se disputaient l'Arétin comme ils s'étaient disputé l'Italie. L'Arétin recevait impartialement les dons que lui offraient César et le Roi Très-Chrétien. La chaîne que François Ier avait envoyée était très belle; mais, quand bien même elle eût égalé celle dont parle Rabelais, « poisante huyet cens escutz, en laquelle, par les chaînons septenaires, estoyent gros dyamans, rubiz, esmeraugdes, turquoises, unions, alternatifvement enchassez [1] », elle n'eût pas attaché si bien le pamphlétaire qu'il n'ouvrît ses portes aux présents impériaux.

Malheur à qui n'avait pas su le contenter! Il se servait alors de l'éloge par comparaison, qui devenait entre ses mains une arme terrible. Il écrasait entre une louange au frère de Charles-Quint et un remercîment à François Ier la ladrerie prétendue de Clément VII. Il s'épanchait librement avec l'ambassadeur du roi des Romains [2], Monseigneur Vergerio, qui l'aimait au point de se nommer lui-même « l'évêque de l'Arétin » [3] : « Pour en revenir à vos missives, écrivait l'Arétin, en lesquelles vous me parlez des dignes mérites de l'excellent Roi des

1. *Pantagruel*, l. V, IV.

2. Ferdinand Ier, plus tard (1556) empereur.

3. Cf. Lett. scr. all' Aretino, t. I, p. 175 et de la p. 161 à la p. 177.

Romains, j'en suis déjà informé par mon cher duc d'Atri; Son Excellence m'a lu une longue histoire de la bonté, de la religion et de la libéralité de ce prince, qualités plus importantes chez le vrai Prince que toute la bonté, la religion, la foi, qui se peuvent trouver dans le reste du monde.

« Telle est aussi la voie où s'élève le roi François; sans la courtoisie duquel toute espèce de mérite serait une espèce de production divine bannie du ciel; et, pour qu'il ne semble point que je loue Sa Majesté à cause du don de la chaîne de cou, voyez le bien qu'Elle a fait au divin Luigi Alamanni [1], à l'unique Giulio Camillo, à mon cher Alberti et à tant d'autres beaux esprits. Elle entretient des peintres, récompense des sculpteurs, contente des musiciens. Et, au cas que Sa Sainteté aille à Nice [2] pour s'aboucher avec lui, vous verrez le plus étrange miracle qui se soit ouï jamais.... Les langues de ma chaîne me le révèlent : la libéralité de France est telle, qu'à regarder, seulement, le Pontife, le Roi fera se convertir la ladrerie innée du Pape et son âme incompréhensible, en libéralité.... L'immense courtoisie royale fera de Clément un Léon (X). O Dieu! ce sera cependant une belle chose, et digne de vivre, si le Saint-Père, tel qu'un caméléon, se teint aux couleurs de l'Esprit Très-Chrétien! Mais que vais-je dire? Cet animal de Pas-

1. Voir Cellini, *Mém.*, chap. VI.

2. Ce que coûtaient ces louanges à François Ier, en promesses, en effets, un *Capitolo* de l'Arétin nous l'apprendra, Cf. infrà : chap. VI.

quin a peur que le Roi, en pratiquant le Pape, ne se transforme en lui, ce dont Dieu nous garde [1]! » La lettre finissait sur un ton de révérence envers le Christ ; c'est que l'Arétin « ne pouvait soutirer à Dieu par menaces et flatteries nulle somme d'argent [2] ».

Il attirait les artistes par l'excès de ses louanges, il les retenait en leur prouvant que son influence à la cour impériale ou royale était réelle : « Je suis, mon doux frère, écrivait-il au miniaturiste M. Jacopo del Giallo, demeuré tellement stupide, à voir la miniature que la diligence de votre savoir et l'amour que vous me portez m'ont faite, que je n'en saurais rien dire : c'est votre faute! Je ne suis point un aveugle en peinture, et maintes fois et Raphaël, et frère Bastien (del Piombo), et Titien se sont adressés à mon jugement ; car je connais force méthodes antiques et modernes ; et je sais, par exemple, que les miniaturistes, pour le dessin, se rapprochent des vitrailleurs ; et leur faire n'est autre chose qu'une beauté dans les outremers, dans les vert-azur et les laques de carmin et les ors moulus ; leur art s'applique à faire une fraise, un escargot et autres nouveautés semblables. Or, votre ouvrage est tout dessin, tout relief : tout y est donc enveloppé, comme si c'était peint à l'huile. Chacun se dilate à voir comment les enfants posent leurs pieds sur la

1. Lett., I. 31-32.

2. Burckhardt, *loc. cit.* V. ap. Luzio, *Append. IV*, p. 64 et suiv., la lettre, la canzone et la pasquinade de l'Arétin sur le sac de Rome.

tête de l'aigle et soutiennent l'inscription où se trouve, en lettres minuscules, le nom de l'Impératrice à qui j'ai dédié et envoyé mes stances. César connaîtra votre manière, puisqu'il a entre les mains le petit ouvrage que vous fîtes pour Hippolyte de Médicis, de glorieuse mémoire, et que le pape Paul III a donné à Sa Majesté, quand elle vint à Rome, avec ses couvertures émaillées de joyaux. Mais avec quoi récompenserai-je une si charmante peine, puisque vous ne voulez point de deniers? Je vous rendrai de l'encre pour des couleurs et de la sueur pour de la fatigue. Et, de cette manière, votre nom aura autant de plaisir par le renom que je lui vaudrai, que j'ai reçu de délectation par le travail que vous m'avez fait [1]. »

L'Arétin savait trop bien d'où venait sa puissance pour laisser perdre ces lettres qui formaient les recueils imprimés, instrument de sa tyrannie ; lorsque, par hasard, la copie de l'une d'entre elles venait à manquer, il s'empressait à la ressaisir : « Mon fils, écrivait-il à Vasari, s'il est possible de retrouver la lettre dans laquelle je vous narrai les triomphes qui furent faits à l'Empereur lorsque Sa Majesté vint à Florence [2], mandez-m'en la copie ; car j'aurais à cœur de la ranger au nombre des deux cents et plus que je fais imprimer ; certes, elles seraient plus de deux

1. Lett., I, 103.

2. Cf. Vasari, éd. Milanesi, t. VIII, p. 254 et suiv. : lettre à l'Arétin à ce sujet. Voir encore des articles de M. Milanesi sur la miniature en Italie, *Nuova Antol.*, t. XVI, etc.

mille, si moi, qui ne les apprécie point, je ne les avais envoyées à qui elles allèrent sans me réserver les originaux : et toute la faute est à mon jugement ennemi de soi-même, dont la sévérité est justement aussi indulgente pour ses enfants que, pour ses beaux-fils, la marâtre. Et, s'il désire ravoir cette lettre, c'est pour servir votre mémoire bien plutôt que ma renommée. Ainsi, faites en sorte que je la récupère, si vous voulez que votre nom s'imprime avec elle [1]. »

Mais, si les promesses de l'empereur étaient grandes, il était difficile de les faire exécuter par ses agents. En 1537, Titien était obligé de recourir au duc de Mantoue pour appuyer ses réclamations auprès de la Trésorerie de Naples [2]. L'Arétin, qui ne pouvait plus compter sur les Gonzague, restait en arrière ; il dut se consoler en voyant que tous les protecteurs de Titien ne purent vaincre l'inertie concertée des financiers impériaux. Il inventa, pour sortir de peine, un tour de son métier [3]. Parmi les tableaux terminés qui se trouvaient dans l'atelier de Biri Grande, il y avait une *Annonciation* peinte pour l'église de Sainte-Marie des Anges, à Murano. Cet ouvrage avait été laissé pour compte à Titien : les religieuses qui l'avaient commandé n'avaient pas voulu le payer cinq cents écus, et le peintre avait

1. Lett., I. 161 v°.
2. Ticozzi, *Vite dei pitt. Vecellij.*, p. 181.
3. Crowe et Cavalcaselle. *Tiziano*. I, 402-403 : — Vasari, — et Ridolfi, *le Merav. dell'Arte*, I. 223.

refusé de diminuer son prix. L'Arétin conseilla de l'offrir à l'impératrice; et bientôt Isabelle de Portugal obtint de l'empereur un don de deux mille écus pour récompenser ce précieux hommage. Entre temps, l'Arétin publiait le feuilleton d'ami [1] : « Votre idée fut sage, cher compère, écrivait-il à Titien pour que le public n'en ignorât, quand vous prîtes la disposition d'envoyer l'image de la reine du ciel à l'Impératrice de la terre. Et la hauteur du génie dont vous tirez les merveilles de la peinture ne pouvait placer plus haut la toile où vous avez peint cette admirable *Annonciation*. Elle éblouit par la fulgurante lumière qui jaillit des rayons du Paradis, d'où viennent les anges disposés avec diverses attitudes sur les nuées candides, vives et resplendissantes. Le Saint-Esprit, entouré des lampes de sa gloire, fait ouïr le battement de ses ailes, tant il ressemble à la colombe dont il a pris la forme. L'arc céleste qui traverse l'air du pays, couvert par la blancheur de l'aurore, est plus vrai que celui qui se montre après la pluie vers le soir. Mais que dire de Gabriel, le messager divin? lequel, emplissant toutes choses de lumière et brillant dans la demeure avec une splendeur nouvelle, s'incline si doucement, avec le geste de la révérence, que l'on est forcé de croire que c'est bien ainsi qu'il s'est présenté à la vue de Marie. Il a la majesté céleste sur son visage et ses joues ont une tremblante mollesse qui semble composée

1. Lett., I, 180.

de lait et de sang, et le mélange de votre coloris l'exprime au naturel. Sa tête s'incline par modestie, tandis que le respect lui fait suavement baisser les yeux ; ses cheveux, disposés en anneaux tremblants, feignent sans cesse de rompre leur bel ordre. Les subtils vêtements de drap jaune, sans empêcher la simplicité des draperies, voilent toute la nudité, sans en rien cacher, et la ceinture qui l'enserre paraît jouer avec le vent. Et jamais on n'avait vu d'ailes avoir des plumes tant variées et souples. Le lis qu'il porte en sa main gauche odore et resplendit d'une candeur inusitée. Enfin il semble que la bouche qui exprime cette salutation qui fut vraiment « le salut » pour nous ! dise en sons angéliques : « AVE ». Je me tais sur la Vierge adorée d'abord, et puis consolée par le courrier de Dieu, parce que vous l'avez dépeinte de telle manière, et si merveilleusement, que les yeux étrangers, éblouis par les rayonnements de ses lumières pleines de paix et de piété, ne la peuvent assez admirer ; comme aussi, à cause de la nouveauté de ses miracles, nous ne pouvons louer l'histoire [1] que vous avez peinte dans le palais de Saint-Marc, pour honorer Nos Seigneurs et pour percer le cœur de ceux qui, ne pouvant nier le génie, vous donnent à vous la première place dans l'art du portrait, et à moi dans l'art de la médisance ; comme

1. La fameuse bataille de Cadore, le meilleur tableau de la salle, suivant Vasari, et qui fut détruit par l'incendie. Cf. Vasari ; — Crowe et Cav., *op. cit.*, p. 422 ; — Sansovino, *Venezia descritta*, p. 327.

si l'on ne voyait pas de par le monde vos œuvres et les miennes! » Cette *Annonciation*, tant célébrée, n'existe plus que dans les pages de l'Arétin; le temps et l'Espagne l'ont détruite. La gravure de Caraglio en conserve le souvenir, au moins quant à la composition et aux lignes principales; on y voit l'ange Gabriel incliné devant Marie; un arc-en-ciel apparaît dans le ciel peuplé d'anges; deux d'entre les angelots portent une banderole avec la devise impériale « Plus ultrà ». Titien avait accommodé le tableau des religieuses au goût de Charles-Quint [1].

L'Arétin connaissait l'influence que la « sacrée impératrice auguste Isabelle » avait sur l'esprit de son époux [2], malgré les diversions aussi vulgaires que nombreuses auxquelles s'échappait l'empereur [3]. En 1532, Charles-Quint avait admiré à Mantoue le portrait du marquis Frédéric, peint par Titien, et désiré se faire peindre de la même main. Titien avait exécuté la commande l'année suivante. L'empereur était représenté en buste, revêtu de l'armure, posé bien franchement en face [4]. Il ne posa guère qu'une seule fois. Mais Titien n'en était pas à cela près

1. Une autre *Annonciation*, peinte pour Philippe II, a été gravée par Lorenzini (Crowe et Cavalc., *op. cit.*, II, 571).

2. Mignet, II, IX, 217.

3. Mignet, *Charles-Quint avant son abdication*, etc., p. 18; — et Fed. Badovaro, *Relazione*, mss Bib. nat., 10 083, 22 : « E stato nei piaceri venerei di non temperata volontà, in ogni parte dove s' è ritrovato con donne di grande et anche di piccola conditione ».

4. Maintenant en Angleterre, galerie Zambeccari.

d'exiger des séances nombreuses. François Ier, lui, ne posa jamais : ce qui n'empêcha nullement le succès de son portrait. La garde-robe de l'empereur était à la disposition du peintre : c'était l'essentiel pour un Vénitien de cette époque. Charles-Quint était laid, et laid il demeura malgré la splendeur de ses armes et de ses vêtements. L'Arétin fit un sonnet où sa « grâce » était célébrée en même temps que sa vertu [1]. La grâce était bien la dernière qualité de la pâle et torve figure. Mais tout est bon pour les sonnets. Avec son habileté particulière, l'Arétin rappelait, en décembre 1537, dans une lettre à l'impératrice, ce portrait de Charles-Quint, dont Titien avait fait une copie pour le duc de Mantoue. C'était un préambule pour offrir une dédicace [2]. « Mon encrier, disait-il, et mes plumes sont prêts à faire l'image du nom sacré de Votre Inclyte Majesté. » C'était des œuvres religieuses qu'il offrait : il savait accommoder ses dons aux diverses personnes. Sa faveur à la cour impériale était bien assise : le privilège de pension sur l'État de Milan l'avait établie, le 25 juin 1536 ; quoique mal payée, la somme de deux cents écus avait prouvé que l'Arétin était « l'écrivain de César [3] ».

La lettre sur l'entrée triomphale de Charles-Quint s'était retrouvée, et l'Arétin put l'imprimer tout au long. Comme il n'avait point assisté à cette céré-

1. Ridolfi, *le Merav. dell' Arte*, I, 225.
2. Lett., I, 257 v°, 258. — 3. Lett., I, 63, 118 ; III, 26, 27, etc.

monie que Vasari lui avait dépeinte [1], il reprenait le récit de l' « historien, poète, philosophe et peintre [2] ». C'était le procédé connu de l'énumération : « Je vois..., je vois... ». Tout y était, depuis les colonnes affrontant les aigles avec le « Plus ultrà » jusqu'à ces autres aigles qui montraient sur la porte de Santa Maria del Fiore une épigramme composée par Vasari.

Pour mieux assurer le public de son impartialité, l'Arétin avait imprimé à deux pages [3] de distance la dédicace au roi de France de sa « Passion du Christ [4] ».

En 1535 déjà, Vasari avait décrit longuement à l'Arétin « très divin et unique poète, son père très honoré », l'entrée de la princesse impériale à Florence ; mais, pour celle-ci, le peintre d'Arezzo et le sculpteur vénitien Tribolo [5], qu'il s'était adjoint, s'étaient surpassés. A lire ces vastes périodes des lettres du temps, où s'enchâssent les noms illustres, où se déroulent les cortèges et les décorations, il semble voir une de ces tapisseries de haute lisse où la Renaissance déploie ses pompes. L'impression même en est galante : ce sont les lettres onciales, élégantes et nourries, du bon imprimeur Francesco Marcolini, à qui Vasari, fort soigneux de sa double gloire d'écrivain et de peintre, faisait passer des

1. Voir les lettres de Vasari à ce sujet, éd. Milanesi, t. VIII, p. 252-265. — 2. Lett., I, 261-263. — 3. *Ibid.*, p. 259.

4. Cf. infrà, chap. VI.

5. Voir plus bas, p. 161, et, sur ce point, Vasari, éd. Milanesi, VIII, 258-260.

présents par les mêmes envois qui en portaient au divin maître l'Arétin [1].

Un patron plus inattendu pour le IIe livre des lettres, qui parut en 1542, ce fut le roi d'Angleterre Henri VIII. La dédicace, chef-d'œuvre du genre, préconisait « la justice du prince et sa miséricorde, plutôt semblables à la miséricorde et à la justice divine qu'à l'humaine, et sa piété, mansuétude, austérité et courtoisie [2] ». Dès lors, auprès de Henri VIII, autour de Charles-Quint et de François Ier, les dii minores, rois de Bohème, de Hongrie, de Portugal, étaient groupés par l'Arétin. Le système d'échange était établi : et les plus grands seigneurs, s'ils recevaient des promesses, devaient en retour leurs bons offices : quand Titien, fait comte pour ses portraits de César et pourvu de la ferme du blé, n'était pas satisfait du rendement et des arrivages, c'était un Médicis qui devait « veiller au grain [3] ».

L'Arétin recrutait les artistes pour la cour de France. Il avait lancé le Rosso [4], il indiquait à l'ambassadeur de François Ier l'architecte Sébastien Serlio. Lazare de Baïf, ambassadeur de France, père du poète Jean-Antoine, était l'auteur du *De re Navali* [5],

1. Lett. scr. all' Ar., I, 260-266.

2. 1er août 1542. Il y a dans les lettres écrites à l'Arétin un billet de Serlio (voir ci-dessous) qui lui annonce trois cents écus donnés par le roi d'Angleterre (t. II, p. 261).

3. Lett., II, 84-85.

4. Voir plus bas, p. 169.

5. « Lazari Bayfii annotationes in legem II... in quibus tractatur de re Navali », 1 vol. in-4, Basileae, Froben, 1537. Étienne Dolet a répondu à ce livre de Baïf.

très bien fait pour comprendre Serlio le théoricien, et « uomo di somma scienza » capable d'apprécier les ouvrages et les miroirs que l'Arétin lui offrait alternativement [1]. Il paraîtrait que la surintendance des bâtiments royaux avait été promise à Serlio lorsqu'il avait envoyé au souverain de France un de ses ouvrages. Mais l'architecte, « personne non moins catholique que géniale », attendait toujours ; les promesses ultramontaines ne se tenaient pas trop vite. L'Arétin languissait aussi à cause du retard de ses trois cents écus. « Le grand François s'est fait voir heureux, disait-il, dans la prospérité, et, dans la calamité, vaillant : il est permis de penser que dans la paix également il se montrera magnanime. » Serlio devint un des ouvriers de la grande pléiade qui renouvela les édifices publics sous François Ier. A Fontainebleau, où il mourut, il agrandit le palais et disposa la grande cour qui s'ouvre sur la pièce d'eau [2].

Serlio était déjà très avancé dans la carrière, quand la France le vint chercher; il avait plus de soixante ans. En 1537, Marcolini avait publié les *Regole generali d'architettura*, dédiées à Hercule II, duc de Ferrare, avec une lettre de l'Arétin au revers du frontispice. « Je ne suis nullement contrarié,

1. II, 41. — Cf. Baschet, *Hist. de la chancellerie secrète*, p. 427. Les dépêches de Lazare de Baïf sont à la Bibl. nat., mss. 3.941. 2.985, 3.050, 3.081, 3.096.

2. Lett., II, 106. — Cf. Léon Charvet, *Sébastien Serlio*, Lyon, 1869, in-8; — Vasari, éd. Milanesi, IV, 606, V, 431. — Voir plus bas, p. 117 et le chapitre IV.

disait l'Arétin, que vous n'ayez point, Marcolini, imprimé mes lettres aussi promptement que je le désirais, puisque la grande et belle œuvre de l'architecture de Serlio, mon compère, s'interposa entre vos délais et mon désir. » Outre Georges d'Armagnac, évêque de Rodez [1], Serlio était appuyé par un autre ambassadeur, l'évêque de Montpellier, Guillaume Pélicier [2], à qui la Bibliothèque royale fut si redevable. C'est ainsi qu'il prit pied à la cour de Fontainebleau, pour y tenir un rang assez secondaire dans la horde des maîtres italiens qui régnait malheureusement, au plus grand dam de l'art français, autour de François Ier.

« Maître Sébastien Serlio, architecteur du Roy [3] », était perdu pour l'Italie. L'Arétin, toujours mécontent de voir ses paiements retardés, regrettait d'avoir fait ce cadeau à la France ingrate [4]. Puis arrivait une aubaine, et il consentait à ne point garder rancune au roi; seulement, il ne pouvait pardonner à l'étranger d'accaparer aussi complètement ses « compères ». « Dans vos lettres écrites à mon compère Titien, écrivait-il à Serlio, et dans celles adressées au compère Marcolini, j'ai compris comment vous, cher compère, vous vous plaignez de ce que je n'ai point répondu à maintes lettres que vous m'avez adressées, alléguant que vous savez avec

1. *Gallia Christiana*, I, 230.
2. *Ibid.*, VI, 808.
3. De Laborde, *Renaiss. des arts à la cour de France*, I, 415.
4. Lett., II, 75-76, 263.

certitude que je les ai reçues; de laquelle créance jetez-vous à bas, car, de par Dieu, je me suis plus étonné de ne me voir point nommé dans vos lettres, que vous ne vous êtes indigné en ne me voyant point répondre à celles dont je n'ai rien su. Bien que, même sans nous écrire, et sans quoi que ce soit, ni vous, ni moi, ne soyons capables de manquer à l'habituelle fraternité. Mais, au reste, pouvait-on penser que je verrais avec approbation cette perspective, que les os de messire Sébastien fussent destinés à rester en France? Vous savez bien que, de vous voir vous fixer là-bas, ce n'était ni mon conseil, ni mon consentement; tout de même que je m'efforçai de vous dissuader d'y aller, jusqu'au jour où vous y allâtes. Ce que j'en dis n'est nullement pour accuser le Roi, ni lui faire reproche quant à la manière dont il traite le talent et les gens de talent, attendu que Sa Majesté grandement les prise et généreusement les récompense. Mais je dis cela, considérant que la Gaule a maintenant une splendeur unique de magnanimité souveraine et de gentilhommerie immortelle (c'est François Ier, dont la bonté fut jusqu'ici la nourriture de toute personne de génie), et qu'elle a paru jusqu'ici le pays d'où chacun voulait repartir consolé. Mais depuis que cette faveur si royale est devenue rude et grossière, à cause des affaires, des ministres qui la troublent et l'empêchent, il n'est homme qui ne s'en désespère. Tant, que celui qui n'a point d'années à jeter au vent, peut revenir chez lui. Là-dessus, je vous laisse, vous

priant de vouloir bien saluer pour moi non moins l'honnête et prudente Mme Francesca [1], ma sœur respectable et honorée, que la noble et bonne signora Giulia, ma fille très aimante et chère [2]. »

Il était en effet certain que l'école française luttait contre la nuée des intrus ; les Philibert Delorme, les Pierre Lescot, sans parler des Guillaume Senault, des Pierre Fain, des Gilles Le Breton, des Colin Byard, des Pierre Valence, des Pierre Nepveu, des Gadyer, ne se laissaient pas supplanter sans se défendre. Si les néfastes influences des traditions antiques, la rage de commenter Vitruve qui sévit dans toute l'Europe, et les faveurs accordées à l'école d'outremonts, avaient fait dévier, beaucoup plus qu'on ne pouvait le craindre d'abord, notre magnifique Renaissance française, une réaction puissante se menait ouvertement : Serlio, quand il mourut douze années après, n'avait guère cessé de végéter [3], tant on l'avait combattu.

Quant à l'Arétin, le mécène, fût-il le roi de France même, n'avait qu'un rôle et qu'un devoir à ses yeux : engraisser l'Italien et le renvoyer riche dans sa patrie. Les affaires publiques n'importaient que dans la mesure où s'ouvrait le trésor du prince.

Comment n'aurait-il pas traité de pair les plus

1. Francesca Pallaude, femme de Serlio (registres d'Avon, près Fontainebleau). Giulia, sa fille.

2. Lett., II, 261-262.

3. Cf. L. Palustre, *l'Architecture de la Renaissance*, p. 138, 161, 177, 204, où le rôle de Serlio est victorieusement diminué au profit des architectes français.

puissants monarques, puisque, s'il faut l'en croire : « le roi très chrétien s'émerveille du portrait de moi qu'a peint Francesco Salviati, et le fait porter en tous lieux parmi ses plus précieux joyaux [1] »? Grâce à l'Arétin aussi, François Ier demandait ce jeune homme de trente-deux ans, « car, des jeunes gens tels que lui, il n'en naît point tous les jours ». Salviati ne vint pourtant en France que pour décorer à Dampierre, le château de ce cardinal de Lorraine qui sut rapporter d'Italie tant de trésors pour sa patrie.

L'homme qui avait inauguré le genre épistolaire en italien [2] se servait sans scrupule de ce merveilleux instrument pour régenter les ducs [3], lorsqu'ils se montraient peu sensibles à ses envois, et jusqu'au pape même, s'il le fallait. Il était cependant en bons termes avec le nouveau pontife, ce Paul III Farnèse, indulgent à Rabelais, ami de Titien, capable de se réjouir à un beau portrait et de passer sur un brocard tout en soutenant le Gesù et en méditant le concile de Trente. D'ailleurs, le pape était allié de la sérénissime République, et Titien était en train de le peindre [4].

Cette même année 1543, l'Arétin consentait à

1. Lett., 316 v°, 317. Cf. Vasari, éd. Milanesi, t. VII, p. 19. et Lett. pittor., III, XLIX. — 2. Lett., III, 19. — 3. Lett., III, 29.
4. Portrait qui représentait Paul III « sur une chaise de couleur cramoisie, les pieds sur une escabelle rouge et posée sur un tapis levantin. A sa droite, Pierre-Louis (son fils) en veste noire brodée d'or, l'épée au côté, une main posée sur la hanche. » Campori, *Racc. di Cataloghi*. Invent. della. Coll. Farnese, p. 239; Crowe et Cav., t. II, p. 11-12.

quitter Venise un instant. C'était pour aller chevaucher à la droite de Charles-Quint. « Aussi grand capitaine que grand empereur, il a fait jubiler mon âme quand sa clémence a consenti à ce que moi, infime, je vinsse chevaucher à sa droite. » Mais Venise le rappelait, lui tenait au cœur tout ainsi qu'une maîtresse idolâtrée : « Je me suis laissé, disait-il à Titien, éloigner du Paradis terrestre! Que ne suis-je dans la cité que j'admire ! Insupportable est le martel que j'ai en tête pour le Grand Canal. Je ne mets pas le pied à l'étrier que je ne soupire après le repos de l'aller en gondoles.... Des fournaises, des granges, des cavernes, voilà ce que me paraissent les autres terres au prix de l'alme, inclyte, adorable Venise [1] ! »

Il fallait bientôt relancer le pape, qui ne payait pas mieux qu'un roi; Titien ne voulait qu' « un peu de pain » et l'autorisation de faire une chapelle particulière dans sa maison. Était-ce donc demander tant, alors que le petit-fils de Paul III, le duc Octave Farnèse, gendre de Charles-Quint, était si parfaitement généreux [2] : au point de mériter que l'Arétin lui envoyât, un mois après, une médaille d'or figurant l'empereur [3], qui n'avait pas encore pris Plaisance à ce gendre admirable. De pareils protecteurs étaient si chers à l'Arétin, que de voir faire leur portrait ou d'entendre leur éloge, cela suffisait à guérir sa fièvre quarte [4].

1. Lett., III, 55 v°, 56. — 2. Lett., III, 50 v°, 52. — 3. Lett., III, 54. — 4. Lett., III, 67.

La « Sacrée Impératrice Auguste » était morte, et Titien avait été chargé de faire un portrait d'elle, puis un autre encore. Il se hâtait lentement. En octobre 1544, ce « portrait splendide avait été si fréquemment sollicité » par le zèle de l'Arétin, qu'il était enfin terminé sous sa double forme. Une lettre de l'Arétin apprenait à César l'achèvement du travail qui « avait donné le sentiment à cette figure bénie ». « La peinture, à qui le vif amour de votre cœur tiendra lieu de vie (si bien qu'elle montrera en ce silence qu'en se taisant elle parlait, et parlant elle se taisait), tient quelques fleurs dans son giron et dans sa main, lesquelles exhalent leur odeur fragrante, respirant le précieux de l'ambroisie et du nectar [1]. » Ce qui n'empêchait pas les plaintes les plus vives touchant la ladrerie des ministres impériaux : « Je baise le genou de la Clémence Impériale, en m'étonnant que l'Empereur, qui sait se faire craindre de tout l'Univers, ne puisse obtenir obéissance de ses serviteurs. » Les portraits, qualifiés par les inventaires flamands de « ressemblance de l'Impératrice fait sur toile par Tisiane », furent portés à Charles-Quint par l'ambassadeur de Venise, Bernardo Navagero [2], en même temps que l'épître de l'Arétin l'était par don Diégo de Mendoza. Titien

1. Lett., III, 76-78.

2. Cf. Lett., III, 81. B. Navagero, sénateur, peint par Titien dans la salle du Grand Conseil; ensuite cardinalisé. (Sansovino, *Venezia descr.* — *Catal. dei senatori et uomini illustri.* — *B. ad finem.*)

avait écrit à Charles-Quint le 5 octobre [1]. L'empereur, à l'abdication, fit porter de Bruxelles à Yuste les deux tableaux ; l'un d'eux est resté au Musée de Madrid [2]. Rubens en fit une copie ; il reconnut ainsi la valeur absolue d'une œuvre que Charles-Quint aimait au point de la demander sous ses yeux à son lit de mort [3].

Mais la faveur de l'Arétin ne faisait que le rendre moins patient. Les intermédiaires entre la cour et lui, ministres ou courriers, l'exaspéraient par leur négligence. Et l'homme qui devait recevoir le présent donné par César pour faire le silence sur l'expédition d'Alger, en répondant : « C'est assez maigre pour une aussi grosse bêtise », cet homme-là ne se fit jamais faute de récriminer à outrance. La « grande médaille d'or » si pompeusement annoncée au duc Ottavio Farnèse, cette image d'un beau-père impérial, traversait des aventures ; l'Arétin s'inquiétait. Près d'une année s'était passée, la trace du précieux envoi se perdait. « J'ai donné, écrivait l'Arétin, à M. Ruggieri Tasso une grande médaille d'or, en laquelle était tout au vif selon la nature de l'art la ressemblance surhumaine de César. La courtoisie de Ruggieri, en sa qualité de maître des courriers à Venise, s'adresse à Zappatta, maître courrier à

1. 1544 et non 1545, comme date la copie, des archives de Simancas, au British Museum. Cf. Crowe et Cavalcaselle, II. 35-38.

2. N° 485. Don Pedro de Madrazo. *Catalogo.*

3. Mignet, p. 412 ; Stirling, *Cloister Life of Charles V.*

Bruxelles; lequel, par ses lettres, affirme l'avoir remise en mains propres au duc Octave : ce que nie Son Excellence, ainsi que je le vois d'après vos lettres. Tellement qu'il faut encore en ceci parler d'après l'opinion d'autrui. D'un côté, en effet, comment croire que Zapatta, qui loyalement héberge des milliers d'écus, dise un mensonge? Et, de l'autre chanson, ce serait merveille grande qu'un tel prince aille nier avoir reçu un pareil don. Mais, comme les princes sont les princes, et les Farnèse les Farnèse, on va doutant si le seigneur Octave, en pensant à la récompense qu'il fallait à ce présent, n'a pas nié qu'il l'eût reçu [1]. » A défaut d'autres mérites, c'était parler net, et l'on voit bien que le gendre de l'empereur baissait en considération. C'était après de telles lettres que l'Arétin se voyait reprocher de « tantôt élever les princes jusques aux cieux, tantôt les jeter à l'abîme ». Il les jetait même plus bas.

Du reste, la renommée croissant, l'Arétin n'écrivait qu'à sa tête et à ses heures; il daignait remercier d'un pommeau d'épée ciselé, puis le lendemain il faisait attendre même le duc d'Urbin [2]. Quand il envoyait son portrait à Paul Jove, afin que cette « terrible merveille » prît place dans la galerie de l'évêque, il faisait sonner bien haut sa bonté grande [3].

Les princes et les grands seigneurs de ce temps n'étaient pas justiciables de l'Arétin par leur seule noblesse et richesse; il y avait parmi les archiducs

1. Lett., III, 134. — 2. Lett., III, 113, 114. — 3. Lett., III, 121.

héritiers et les patriciens de Venise, des artistes que l'Arétin pouvait louer ou critiquer. C'était Marc-Antoine Barbaro, l'élève du Vittoria, c'était aussi le neveu de Charles-Quint, le fils de Ferdinand Ier. « C'est assez et trop, écrivait l'Arétin au maître de la villa de Masère, Magnifique mon compère, que le témoignage de vous seul, pour confirmer aux gens qu'il est nécessaire de naître doué d'un esprit singulier et d'un génie heureusement pourvu, pour ce que c'est une moindre fatigue de se dépasser soi-même à la course, et de voler sans ailes, que, pour un homme non aidé par la nature, de s'instruire en aucune chose; d'un libre esprit, tous les arts sont les disciples. Aussi peut-on intituler alchimistes, ceux qui ont la présomption de faire celui que nul jamais ne fut, ni ne peut être, lorsque leur manque une si docte et si prévoyante maîtresse. Malheureux serais-je, si j'avais à me prévaloir des livres plutôt que de moi-même! Je suis entré en tel propos, par la grâce des miracles que l'on voit sortir de ce pinceau que la mère de toutes choses vous met en main présentement [1]. Et ce n'est pas seulement dans la peinture que vous exercez le don qu'elle vous a octroyé dès votre berceau, mais aussi et encore dans les stucs, dans la perspective et dans la sculpture. Tellement que, si les Fabius [2] vous voyaient, ils admireraient vos œuvres, comme les autres admirent les leurs, ou

1. Cf. Ridolfi, *Vite de' pittori Veneziani*.

2. Voir la même comparaison dans le *Cortegiano* de Baldassar Castiglione (I, p. 107, éd. Cian., Florence, 1894).

comme notre siècle admire celles du fils du roi des Romains, du neveu de l'Empereur Charles, de l'Archiduc d'Autriche, veux-je dire ; car son Excellence le Prince dessine, sculpte et peint, ni plus ni moins que les susdits grands hommes de l'antiquité. Ainsi, tout adonné qu'il est à l'exercice des armes, encore présentera-t-il dans ses triomphes, peintes de sa main, les provinces et les terres subjuguées. Et vous, dans votre profession propre, en revenant des offices prescrits en leur temps à votre grave sagesse, à vos rares et nombreux talents et sciences, vous rapporterez, mis en tableaux et exposés en dessins, les sites et les pays étrangers. Aussi, puisse persévérer la fantaisie de votre esprit en de si louables études, si vous voulez que la jeunesse qui verdoie en vous et bouillonne, ne s'adonne point aux voluptés et lascivetés. Au reste, il me paraît que la susdite nature mérite blâme et louange tout ensemble ; louange, pour vous avoir orné du savoir nécessaire pour l'imiter, et blâme, parce qu'en donnant une partie du génie qu'elle vous accorde, à d'autres hommes, beaucoup de gens auraient été doués en plus, et vous, vous n'auriez point eu de manque [1]. »

Le patricien à qui l'Arétin parlait sur ce ton n'abandonna jamais ses travaux artistiques ; il fut ambassadeur, en France, et à Constantinople : fils et petit-fils d'érudits et d'écrivains en même temps que de grands seigneurs, il avait pour frère ce patriarche

1. Lett., IV, 27-28.

d'Aquilée qui savait décorer lui-même les plafonds d'une demeure bâtie par le Palladio, sculptée par le Vittoria, peinte par le Véronèse. Vingt années, et plus, après la lettre de l'Arétin, Marc Antonio, entre deux ambassades, aimait encore à modeler des stucs pour la villa de famille, à sculpter quelque cariatide au fronton d'une grotte, à pousser l'ébauche d'un Actéon. Ce sont, ici, ses débuts d'artiste qui sont montrés et célébrés. Mécène militant, qui crée des œuvres aux côtés des maîtres dont il s'institue le protecteur ; princièrement doué pour la vie dans ses plus hautes actions, l'art et le maniement des hommes. Image achevée d'une époque où l'histoire humaine est plus belle peut-être qu'elle ne le fut et ne le sera jamais, au moins par les dehors.

Lorsque les princes qui protégeaient l'Arétin venaient à mourir, l'oraison funèbre était brève. S'agissait-il même de son plus fidèle et plus généreux patron, Alphonse d'Avalos, dont toutes ses œuvres répètent à l'envi les louanges, il ne se donnait pas la peine d'affecter grande émotion. Sans plus songer aux dédicaces, aux poèmes, qui l'encensèrent, il ne voyait que le vaincu de Cérisoles et de Carignan, mort de chagrin pour s'être vu défaire par d'Enghien, humilier par Charles-Quint. « Le marquis del Vasto est mort, non point d'un flux, ni d'un vomissement ; c'est du coup que lui porta dans l'âme la journée de Carignano, qu'est venue sa fin. L'impression qu'il eut dès que le seigneur Doarte et le commandeur Gironi, par ordre de César, prirent le

soin de tous les revenus de Milan, l'a envoyé sous terre. Certainement, les insolences d'un tel chevalier ont été incomparables, comme aussi l'excellence de ses vertus sans pareilles; mais puisque sa grande fortune causa la superbe de ces vertus, et que sa royale nature a mis au tombeau leur grandeur, il mérite d'être communément plaint [1]. » Et l'Arétin achevait de se consoler en mangeant les carpes et les citrons, dont les Barbaro et les Morosini ne le laissaient point manquer [2].

Il avait acquis une extrême dextérité dans le maniement de tous ces seigneurs. Il se targuait de dédaigner les menaces; qu'un noble, ami de Titien, se fût avisé de parler furieusement contre l'Arétin, il recevait cette riposte : « L'office des grands est plutôt d'attirer à soi les gens de talent avec des présents, que de les effrayer avec des menaces; desquelles menaces, quant à moi, je fais état moins que pas un autre homme qui soit au monde, car je suis né avec l'âme d'une personne libre, et non avec la pusillanimité d'un esclave. » Menacer un homme à qui les généralissimes, comme Guidobaldo d'Urbin, « son idole », demandaient jusqu'aux précepteurs de leurs frères [3], c'était une impertinente audace. Ne finissait-il pas toujours par réussir, et même dans la pénible entreprise d'arracher au duc Ottavio Farnese les « cent écus promis [4] ». Les princes, « lucifers de l'empire du monde », lui servaient à

1. Lett., IV, 45 v°-46. — 2. Lett., IV, 50. — 3. Lett., IV, 63-65. — 4. Lett., IV, 68.

toutes choses, même à doter ses filles; Charles-Quint se voyait prier « de donner quelque peu, pour la dot de l'une des deux filles octroyées à son serviteur par la nature et par Dieu ». Titien comme le duc d'Alva devaient rappeler ce devoir à l'empereur [1]. Mais les écus « fondaient entre ses mains plus rapidement que la neige au soleil ». Il ne se lassait pas de prendre, et de disperser sa fortune qui se renouvelait sans cesse; dans un même mois, Antonio da Leva lui envoyait deux coupes d'or, le roi de France, Charles-Quint et le cardinal de Médicis lui offraient chacun une chaîne d'or, « lesquelles choses toutes ensemble valaient mille et cinq cents couronnes »; il avait à remercier Don Diego de Mendoza de cinquante écus, le « collaterale Marchetti » de vingt-cinq, le seigneur Arnoldo de deux cents. En outre, Henri II, plus libéral encore que François Ier, joignait au présent de la chaîne un don en espèces sonnantes [2]. L'Arétin proposait très nettement ses marchés : « Faites-moi, Seigneur, un peu de bien, je le mérite; et si je ne le mérite pas, que la courtoisie de Votre Excellence m'enseigne à le mériter [3] ». Salué de la part de César par Titien, comblé par le prince de Salerne [4], il allait répétant que « l'avarice est la sépulture du mérite, la libéralité l'urne funéraire des vices ».

Il avait beau se qualifier « d'homme libre par la grâce de Dieu » sur le frontispice de ses livres, il ne

1. Lett., IV, 151-152. — 2. Lett., IV, 165-174. — 3. Lett., IV, 219, 221, 222, 223, 224-234. — 4. Lett., 229-240.

manquait pas d'épuiser la mythologie et l'histoire pour célébrer les noces d'un prince comme Guidobaldo d'Urbin, qui faisait succéder « à Giulia la signora Vittoria [1] ». Diane, Mars, étaient indignes de la comparaison avec le nouveau couple : « L'une et l'autre image cédait au généralissime des armées vénitiennes, et au parangon des formes angéliques ».

Il ne suffisait pas de se mettre et de se maintenir bien en cour auprès des souverains régnants, il fallait ménager encore les Empereurs ou les Rois de l'avenir. Aussi Philippe II était-il célébré déjà [2] comme « terriblement altier, laissant, sur son portrait, comprendre que le monde était plus petit que sa pensée ». Une Médicis avait doublement droit, quand elle était reine de France, à cet hommage d'un sonnet qui était naturel à la flatterie de l'Arétin. « Le ciel, disait-il, se félicite avec l'Univers,

Maintenant que Henri et Catherine
Ont changé François I en François II. »

Il est sûr que le second commençait comme avait fini le premier. Les favoris avaient leur tour dans la distribution d'éloges; c'était la manière assurée de « former une forte armée contre ceux qui ne le pouvaient souffrir [3] ».

Quant à ses moyens de réveiller l'attention, le moindre était d'inventer ou d'embellir des réponses,

1. Lett., V, 4-5. — 2. Lett., V, 89. — 3. Lett., V, 105.

des dialogues où il traitait les rois avec la dernière familiarité : « Au sujet de mon portrait, que vous me demandez, mandait-il à Gregorio Ricovero, je vous dis ce que j'écrivis déjà au roi de France, lequel pareillement me le demandait : « Majesté sacrée, lui « écrivis-je, voici que pour vous obéir, je vous « envoie ce que vous recherchez. Pour le reste, il « suffit quant à moi que de mon image se délec- « tent les oreilles, non les yeux, d'autrui. Et de vrai, « j'estime qu'il y a plus de gloire à être contemplé « dans ses œuvres, que dans les dessins faits d'après « vous. » Ainsi je répondis au Grand Sire, et j'ajoutai : « Il me fait deuil que Titien (vie du pinceau, « et couleur de la nature) n'ait pu faire, aussi bien « que le portrait de mon visage, celui de mon cœur ; « si cela eût été possible, au centre brûlant de ce « cœur vous eussiez vu l'image de Votre Altesse. » Je clos donc celle-ci en vous promettant, pour le plus tôt que je pourrai, une copie honorable [1]. »

C'était « sa plume qui payait présents et influences » [2], ainsi qu'il l'écrivait, au moment d'aller dîner chez Titien, à un ambassadeur d'Urbino. Il se ménageait partout des correspondants qui le soutenaient auprès des grands, même contre les petites trahisons des « compères » comme Titien [3]. Aussi surprenait-il l'oreille du légat lui-même, lorsque certain frère mineur, son confesseur en même temps que celui de Titien, s'était fait

1. Lett., V, 153. — 2. Lett., V, 174. — 3. Lett., V, 179.

incarcérer pour des propos malséants[1]. Il donnait des conseils à la seigneurie de Venise. Où ne mettait-il pas la main? Il en donnait au consistoire, d'où sortit le Pape Jules III. A travers les Alpes, il s'entretenait avec le cardinal de Lorraine[2]. L'un des premiers sonnets que reçut le Pape nouveau, venait de l'Arétin[3]. Le Titien en prenait copie pour un cardinal; et le podestat de Riva en recevait un exemplaire, « de ce nombre infini qui se sont répandus à Venise et Bologne ». Mais aussi, ce Carettone, premier magistrat d'une bourgade située au bord d'un lac perdu, lui avait remis cent couronnes d'or, envoyées par le cardinal d'Augsbourg[4]; les cardinaux comblaient l'Arétin; c'était la série rouge. Il flattait le cardinal de Châtillon, le protecteur de Rabelais[5] le cardinal de Lorraine et son frère de Guise; au cardinal de Trente, il adressait ses actions de grâces « pour les deux coupes d'or et d'argent que l'Excellence de Monseigneur Révérendissime lui avait envoyées, et qu'il avait reçues comme don de grâce et non comme prix de mérite. Elles ont rendu l'espoir du bien à venir à son espérance, qu'il avait ôtée pour jamais, pensait-il, de la cour de Rome[6]. » Non qu'il eût idée de se faire le moins du

1. Lett., V, 198. — 2. Lett., V, 230. — 3. Lett., V, 235-236. — 4. Lett, V, 250 v°.

5. Cf. Pierre Gauthiez, *Études sur le* XVIe *siècle*, p. 91, Paris, 1893. On sait que l'autre patron de Rabelais, Guillaume de Langeais, se présentait comme ambassadeur à Venise en 1526 (Baschet, *Hist. de la chancellerie secrète*. Plon. 1870. in-8. p. 425).

6. Lett., V, 254-255.

monde « Romipète » : Bergame lui semblait déjà trop loin, malgré la *Fiera* et Pantalone.

Sa seule vertu, dans ces transactions d'une dignité discutable, c'est la manière dont il place la force personnelle de l'homme au-dessus de la noblesse héritée de la tradition. Il a su, en face de l'aristocratie de convention, dresser l'aristocratie du talent ; du moins en a-t-il hautement revendiqué les droits, sans les avoir peut-être : « Il se trouve plus de nobles que de gens de talent, a-t-il proclamé. Le talent fait la noblesse, et non la noblesse le talent. Les gentilshommes dépensent, et les gens de talent s'élèvent [1] ! »

Il ne dédaignait aucune relation utile, pas même celle des podestats de la banlieue : Mestre, Trévise, étaient bons encore [2]. Joignant le solide à l'agréable, le magistrat de cette dernière cité lui avait envoyé des écrevisses en même temps qu'un dessin. L'Arétin aurait bien voulu aller lui baiser les mains avec Titien et la divine Angelica Zaffetta ; un grand poète, un peintre illustre, une honnête courtisane, qui ont promis leur visite, devraient tenir leur parole : mais quoi? Mme Angela souffre d'une maladie trop commune, le Vecellio est accablé de commandes, et l'Arétin bourrelé de soucis : soucis intimes, des affaires de famille ; soucis politiques, car le pape échange sa médaille avec lui, et veut à toute force l'attirer dans Rome ; soucis d'au-

1. Lett., V, 215. — 2. Lett., V, 294-296.

teur, puisqu'il corrige le Ve livre des Lettres : vienne le terme des « épreuves » et le Podestat le verra courir à lui [1].

Et cependant, l'homme si recherché se sentait vieillir. La génération nouvelle le poussait, montait derrière lui; outre que le pape était négligent à répondre, quelquefois, un pygmée vulgaire, un Epigone tel que Doni recevait-il pas des chaînes d'or, tout comme le maître lui-même [2]?

La faveur impériale était encore la plus solide. Il importait de l'entretenir activement. Enea de Parme partait vers César avec un nouveau portrait et un nouveau volume de l'Arétin. Mais aussi, l'amiral de Castille lui-même correspondait avec Messire Pietro [3].

Tout a un terme cependant, même les recueils d'épistoliers, et le sixième de ces volumes qui forment une masse de quatre mille pages à peu près, et qui contient les lettres jusqu'en 1555, ce volume est le dernier. Une année s'écoula encore, qui vit l'Arétin vivre et écrire, après qu'il eut dédié ce sixième livre au « très puissant par les armes et invaincu duc de Ferrare ». Mais, l'homme une fois disparu dans la dernière convulsion de son rire, personne sans doute ne se soucia de ses reliques; les princes, qui n'achetaient plus ses « Kirieleison », le traitèrent comme un « inutile esclave », prirent au mot cet humble nom qu'il se donnait. Il doit

1. Lett., V, 299-300. — 2. Lett., V, 310-312. — 3. Lett., V, 314-316.

assurément rester quelques bribes de ses dernières lettres, qui jaunissent au fond d'archives impériales ou ducales, dans les paperasses sacrées, asile presque inviolable.

Quoi qu'il en ait dit, l'Arétin ne fut jamais un de ceux-là qui « expriment les affections de l'esprit et de l'âme [1] ». Et surtout il ne le fut point dans ses lettres. Il ne va là qu'à fleur de peau, ne peint que l'extérieur de la vie ; c'est un chroniqueur, rien de plus. Il se vante « d'élever des colosses d'argent et de bronze, dans ces pages où sont sculptés le pape Jules, Charles empereur, Catherine reine, et Francesco-Maria duc ». Il n'a rien fait de pareil ; mais, en remettant sous les yeux la vie réelle de ce temps, les princes avec leurs faiblesses, le maniement de tant d'intrigues, il est plus intéressant mille fois que s'il alignait des statues de commande et des bustes compassés.

Il gardait sa verve, et sa foi dans lui-même. « Soyez assuré, disait-il à un débutant, que nulle personne de noble intelligence ne persévère jamais dans la misère, à cause de l'excellence du talent, qui veut que succède un grand bien.... Le monde sait que je donne plus, que j'entretiens plus de bandes, que je trouve plus d'amis, et que l'on me fait plus d'honneur que si j'étais celui que je serai peut-être un jour [2]. » Universellement connu, ses ouvrages étaient traduits en français et les dames

1. Lett., VI. 4. — 2. Lett., VI. 89.

y souscrivaient; il demandait à Serlio de lui envoyer les traductions de la vie de la Vierge Marie, et de celle de sainte Catherine; il se plaignait de n'être pas apprécié par la reine de Navarre : « Je n'en ai rien tiré jamais, ni n'espère rien [1]! »

Catherine de Médicis avait le goût meilleur. Aussi l'Arétin composait pour elle des Ternaires interminables. Il leur faisait la publicité la plus grande : il les envoyait à ce Carnesecchi [2], en ce temps monsignor et favori, et qui devait, avec Monti et Gamba, précéder au bûcher papal le malheureux Giordano Bruno. Tandis qu'il recevait du côté de l'Espagne la pluie d'or que dispensait un secrétaire nommé Spinosa, le rimeur diplomate flattait l'Italienne qui régnait en France; il tressait en son honneur « une guirlande des artistes italiens, digne de « l'alme Caterina, d'humanité miraculeuse exemple ». Il amenait, en ces trois cents rimes, Titien, Michel-Ange, Sansovino, Lione, Benvenuto, Vasari, Salviati, Sermoneta, Tintoret, Anichino, Danese, Meo, Serlio, tous ses amis, tous ses clients [3]; chaque génie devait louer une qualité de la souveraine, célébrer par le pinceau, l'ébauchoir ou le burin l'une ou l'autre de ses beautés.

La grave affaire de son déménagement [4] interrompit ses lettres durant quatre mois. Dès qu'il

1. Lett., VI, 34 v°. — 2. Lett., VI, 20-27.
3. Voir le chapitre IV, *passim*. — 4. Cf. chapitre IV, p. 254.

reprit la plume, ce fut pour se faire appuyer auprès de l'empereur par Lattantio Ruccolino. Titien était encore à la cour de Charles-Quint, il ne laissait pas oublier son insatiable compère. Mais l'Arétin, qui vieillissait, s'accrochait à tout et à tous, son crédit baissait, son âpreté croissait toujours [1]. Pour réveiller l'opinion, il publiait, en juillet 1554 chez Marcolini, le premier livre des lettres qui lui avaient été écrites; elles s'ouvraient, après la dédicace au cardinal del Monte, par un billet de Giovanni delle Bande Nere, daté du 3 août 1524; toute la carrière de l'Arétin était là, dans ce recueil qui comprit deux volumes; c'étaient ses titres de noblesse, conquis par la plume et la langue; les Malatesta, les Gonzague, les Médicis, étaient mêlés aux cardinaux, aux condottieri, aux artistes; le second tome suivit, trois mois après : dédié d'abord à Giambattista del Monte, il le fut ensuite à Lodovico Beccatelli; l'un était le neveu du pape, l'autre « son très digne légat » [2].

Titien avait passé à Rome à la fin de l'année, il revenait avec l'assurance que Jules III, compatriote de l'Arétin, remettait sur le tapis, par la plus grande

1. Lett., VI, p. 38.

2. *Lettere scritte al signor Pietro Aretino da molti signori, communità, donne di valore, Poeti et altri eccellentissimi spiriti.* Divise in due Libri sacre al Reverend^mo cardinal di Monte. Con privil., MDLI. — 1re Dédic. du IIe tome, al signor Giambattista de Monte, Nipote di sua santità, MDLI, con privilegio. — 2e Dédicace, al Reverendiss. signor Lodovico Beccatelli, dignissimo legato del sommo Pontifice Giulio Terzo. Con Privilegii, MDLII.

bienveillance, la fameuse question de cardinaliser Messire Pietro. L'Arétin écrivit au pape de ne plus agiter cette histoire du chapeau ; « si j'y avais tenu, disait-il, Charles-Quint me l'eût fait avoir il y a beau temps. Mais à tous les honneurs cardinalices, ma vieillesse besogneuse préfère quelques maravédis[1]. » Il faut croire que ses sonnets aux grands d'Espagne[2] étaient mal payés, tout « poète impérial » qu'il était.

Il y avait heureusement encore quelques mécènes en Italie, capables, comme le duc d'Atri, d'envoyer une chaîne d'or et une coupe d'or. Et la duchesse n'était pas moins généreuse : aussi, ces « incomparables refuges des suprêmes intelligences, qui aidaient les bons et les doctes, partageaient leurs biens entre le Nardi, le Brutioli, le Sansovino, l'Hortensio, poètes héroïques, Apollon se donnait à eux », et l'Arétin « les adorait[3] ».

Un sculpteur assez médiocre, le Zacchi, Giovanni Zacchio, dont les *Servi* gardent un tombeau sans caractère, lui avait offert une médaille de la signora Hersilia, sœur du cardinal di Monte ; une personne qui tenait au pape de si près devait exciter la verve obséquieuse de l'Arétin. Il savait le pouvoir des femmes, et flatta sans trêve. Un mois à peine avait passé depuis sa première lettre à Mme Hersilia, et déjà il se targuait « du bon office que la gracieuse

1. Lett., VI, 31. — 2. Lett., VI, 86. — 3. Lett., VI, 89, 116.

Hersilia voulait faire pour lui auprès de la sainteté de Jules pontife souverain et de l'Excellence de Baldovino, seigneur Éminent, à Rome. L'honorée patronne retirera du reste gloire de moi, en intercédant en ma faveur, à moi qui en elle seule espère et me confie. Je suis de ceux-là qui proclament les mérites d'autrui et les décrivent [1]. » A peine avait-il vu le portrait de la dame illustre, qu'il admirait « la splendide complexion de sa noble nature sublime ». « J'espère fermement, disait-il, obtenir par l'œuvre de votre piété quelque peu plus de subsides, que je désire, puisque je suis pressé par la mendiante nécessité. A peine une sainte auprès de Jésus en ferait autant ! Mais aussi, je suis cet Arétin qui, s'il venait à Rome, ferait accourir les foules pour le voir, comme si paraissait un nouveau jubilé [2] ! » Flatteur du nouveau pape, il ressassait les anciennes rancunes contre les papes disparus. La nièce du pontife régnant le voyait traiter Léon X et Clément VII de « crapules, ribauds ingrats, et abhorrés de ma plume qui canonise mitres, chapeaux et rois, lesquels lui redoivent en échange large aumône [3] ». C'était bien l'aumône que sa vieillesse allait quêtant, la plume au poing. Il se courbait de plus en plus devant ses protecteurs : Titien faisait-il le portrait de Lodovico Beccatelli, « A voir, s'écriait l'Arétin, le très admirable portrait de notre Monseigneur, je n'ai pu me tenir de portraire aussi, non la face illustre de sa

1. Lett., VI, 96-101. — 2. Lett., VI, 109-110. — 3. Lett., VI, 118-119.

Seigneurie, mais la ressemblance de son âme noble. En foi de quoi je vous l'envoie sous forme de sonnet, certain que, de même qu'il se voit au monde deux Charles-Quint, un de la main de la nature, et l'autre du pinceau de Titien, de même, par l'œuvre de celle-là et de celui-ci, deux Beccatelli apparaissent. Ainsi, lisez mes vers, et louez plutôt la dévotion que je porte à un tel homme, que le génie d'où sortent de pareilles rimes [1]. »

On le traitait avec un sans-gêne qu'il supportait mal; le roquet édenté par l'âge grognait encore. La duchesse Vittoria d'Urbin n'avait donné que deux cents écus en retour d'un bas-relief sculpté par Sansovino : « Ce n'est pas payé », disait l'Arétin [2]. Il fallait insister auprès du duc de Florence pour obtenir la moindre chose, et sur quel ton! « Qui passe les soixante ans doit espérer secours pour sa caduque vieillesse en l'autre monde, puisque c'est folie de le vouloir obtenir en celui-ci. O seigneur Jean, ô seigneur Jean, tous ceux qui vous survivent ont été rémunérés par votre illustre fils, et grandement : et, à moi seul, qui vous étais familier, compagnon et frère, par faute de la male fortune à peine s'il donne un morceau de pain en aumône! » Pour augmenter l'effet de cette prosopopée adressée à l'ombre de Giovanni delle Bande Nere, l'Arétin montrait à Bernardo Colle, agent du duc Cosme Ier à Venise, combien il conservait encore d'augustes

1. Lett., VI, 102-104. — 2. Lett., VI, 108.

clients : « Outre le Légat, Espagne et Urbin, Titien et Sansovino, Lelio, le Majordome et Pagni, mes patrons pour l'éternité [1] ».

Durant l'été de 1553, l'Arétin fit un court voyage à Pérouse, à Urbino, à Pesaro ; il revenait, gorgé de biens et alourdi par les années, dans cette même contrée qui avait vu vivre et passer l'apprenti et l'aventurier jadis échappé d'Arezzo. Il ne poussa pas jusqu'à Rome, Venise lui manquait trop fort. Avant de se mettre en chemin, il avait envoyé au duc de Florence un sonnet sur le « seigneur de Toledo, vice-roi de Naples, son beau-père » ; en même temps il excusait Titien, qui jurait avoir envoyé des cartons de tapisseries, contre l'assertion du grand maître, lequel niait formellement l'envoi. C'était une occasion pour glisser une demande personnelle ; ce n'était plus l'exaction arrogante d'antan, mais une pauvre requête d'un vêtement, de quelques écus [2].

Ses sonnets pleuvaient sur les princes, serrés comme une averse d'arrière-saison : le duc d'Urbino, la duchesse, les Médicis, avaient leur part, même pendant que l'Arétin courait les routes ; il en restait encore pour Lodovico Dolce. Cela tournait aux litanies [3], les *Terze rime* remplissaient les dimensions d'une plaquette [4]. Il savait bien « qu'on l'aimait moins qu'on ne le craignait ». Mais on le craignait

1. Lett., VI, 111. Voir l'Appendice. Pagni, élève de Jules Romain. — 2. Lett., VI, 155-179. — 3. Lett., VI, 173. — 4. Lett., VI, 175-180.

de moins en moins. Il disparut de la scène bien à propos, il s'acheminait vers la chute de son crédit et de son règne.

Aussi, quelle reconnaissance bruyante, lorsqu'il rencontrait encore une âme patiente! La signora Hersilia lui continuait ses bons offices, pour lui et pour les siens. En retour, l'Arétin lui offrait « un amour de père », et un beau miroir de cristal, que les courriers égarèrent [1]. Le veuvage de la dame était une « virginité de veuve [2] », et la famille tout entière des di Monte, depuis le pape jusqu'à Baldovino le légat « patron d'Arezzo », était portée aux nues; l'Arétin lançait le projet d'élever sur la grande place et dans le « temple » de la cité natale les statues de bronze, de marbre, qu'Arezzo devait à ces enfants illustres [3].

Il avait loué « le Seigneur » dans ses œuvres; c'était maintenant « les seigneurs » qui en faisaient le fond. « A sa seigneurie l'abbé Vassallo, et à sa seigneurie Martina Ferrante encore, j'ai donné les deux pièces, à la louange de la République, et du cardinal de Burgos, ainsi que les vers composés sur le portrait du sérénissime duc et mêmement de l'ambassadeur Vargas. Il me paraît de mon devoir de vous en faire un présent, à la gloire de Titien très invaincu dans le naturel du pinceau. Tenez-le pour cher, plutôt à cause du rang qui est occupé par le pinceau de ce grand homme dans les couleurs, qu'en

1. Lett., VI, 193-196. — 2. Lett., VI, 97. — 3. Lett., VI, 196-197.

l'honneur de la part que ma plume a dans l'ouvrage. » Suit le sonnet, qu'il faut bien citer; c'est un des meilleurs, ce qui ne force personne à le trouver bon ni même passable.

Divin en beautés fut Raphaël
Et Michel-Ange, plus divin qu'humain
Est étonnant dans le dessin: et Titien
A dans son pinceau le sens des choses,
Il forme des pays en si beau relief.
Qu'on demeure étonné, de près et de loin:
Sa docte main fait vifs et prompts
Tous animaux, tous poissons, tout oiseau.
Les lignes ensuite, en leurs propres contours
Il les arrondit si bien, que l'objet dépeint
Semble parler, penser et respirer.
Mais puisque le mouvement est dans le modèle représenté,
La nature peut dire, qui dans l'art l'admire :
« L'esprit est en lui, d'os et de chair ceint [1]. »

Cela lui valut une coupe envoyée par le cardinal de Burgos. Ce fut ensuite le tour de Sérénissime Marc-Antoine, duc de Trévise : et *caritate* de rimer avec *vivacitate*.

Cependant, les adversaires, sentant faiblir la bête, se multipliaient et s'acharnaient. Aux louanges, tarifées maintenant et presque machinales, qu'il prodiguait, des injures répliquaient d'en bas. Les « couronnes d'ébène ornées de sept pater-nosters en or », ces chapelets qu'il envoyait aux femmes des podestats se perdaient en route, et les médisants niaient qu'on les eût confiés à la poste [2]. La Table Ronde

1. Lett., VI, 203-204. — 2. Lett., VI, 221-241.

de l'épistolier se dépeuplait. Il n'avait connu les princes que pour en tirer pied ou aile. A mesure qu'il se baissait vers la vieillesse, les faveurs s'éloignaient de lui. C'est au milieu des artistes qu'il prolongeait le crépuscule de sa brillante et hasardeuse existence; c'est pour eux aussi qu'il avait le mieux travaillé, c'est eux qu'il a dépeints le mieux : sa vie et leur vie sont unies au point qu'il n'est pas possible de feuilleter l'une sans l'autre, tant les intérêts sont pareils, tant l'intimité fut commune.

CHAPITRE IV

L'Arétin et les artistes.

« Les Lettres de l'Arétin, écrivent les annalistes des beaux-arts en Italie, sont un guide incomparable pour l'étude de l'histoire de l'art dans la première moitié du XVIe siècle [1] », tandis qu'au point de vue de l'histoire politique elles doivent être sévèrement contrôlées par qui voudra s'en servir. L'histoire des arts, moins connue peut-être que l'histoire politique, revit dans les recueils de ses lettres; et surtout, elle y ressuscite sous sa forme la plus animée, celle de la chronique.

Les arts en Italie sont en décadence, mais la décadence est si brillante qu'elle fait encore une illusion magnifique. Devant les ruines de la foi, de la vérité, de la conscience même dans les beaux-arts, les prestiges du coloris, la pompe théâtrale

1. Crowe et Cavalcaselle, *Tiziano*, etc., t. II, p. 216, note. M. E. Müntz a consacré à *l'Arétin critique d'art* un passage de son IIIe volume (p. 174-176). Il m'a fait l'honneur d'y citer ce travail, alors inédit.

mettent un voile doré : une autre génération, celle des imitateurs, laissera voir tout ce que cachait de faux et de caduc cette apparence triomphale.

L'Arétin était fait pour aimer, pour comprendre et pour célébrer cet art de surface. Un tel décor lui convenait. Et le caractère des maîtres ne jurait pas avec le sien. Le seul qui lui ait résisté sans relâche, c'est Michel-Ange, opiniâtrément fidèle aux traditions des siècles passés, témoin géant d'un temps plus grand et de traditions perdues. A côté du Buonarroti, la marquise de Pescaire, elle-même, sa Béatrice, donnait l'exemple des éloges et des complaisances pour l'Arétin [1].

Ce n'est pas à propos de Titien, qui prit bientôt la première place dans les lettres comme dans l'intimité de l'Arétin, c'est au sujet de Jules Romain que le libelliste énonça ses premiers propos sur l'art. Il était à Venise, appuyé, sous certaines conditions, par le doge Andrea Gritti, qui avait pris, depuis quatre ans, le *corno*, d'Antonio Grimani ; dans sa lettre sur le trépas de Giovanni delle Bande Nere, l'Arétin rappelait ce moulage du condottiere, pris, au jour de malheur, par Jules Romain [2], et qui l'avait suivi dans sa fuite aventureuse. Jamais l'Arétin ne cessa de rechercher les images qui pouvaient lui représenter son protecteur de jadis [3] : en 1546, à l'apogée

1. Cf. *la Cortigiana*. Prol. Éd. de 1588.

2. « Nel formargli del volto che fece Giulo di Rafaello. » Lett., I, 10, a Maria dei Medici ; et III, 82.

3. Et surtout parce que le fils de Giovanni delle Bande Nere était le duc Cosme I[er]. Voir l'Appendice.

de sa fortune, il recevait de Titien un autre portrait du prince, composé d'après le moulage posthume [1].

Dans ses lettres, il n'a voulu se montrer qu'au plein moment de sa faveur et de son influence. C'est en l'année 1532; il était depuis cinq ans à Venise; le *triumvirat* s'était formé, puissant, étroit, indissoluble. Titien peignait; Sansovino bâtissait et sculptait; l'Arétin faisait leurs affaires. Ils appréciaient la souplesse, la fertilité des expédients chez leur factotum; il avait, lui, pour les pénétrer, pour les louer, cette sagacité, cette faconde, qui semblent les dons naturels de l'Italien d'une moyenne intelligence.

Titien surtout, diplomate consommé, fils d'une race procédurière et légiste [2], prisait l'Arétin comme un incomparable auxiliaire. Avide d'honneurs et de biens, il lui faisait suivre les transactions où sa main ne pouvait paraître ouvertement.

Ces affaires devenaient de plus en plus prospères pour les peintres vénitiens; les changements de procédés, qui avaient substitué la peinture à l'huile, brillante, aisée et prompte, à la lente, à la consciencieuse pratique des vieux maîtres, les mirages du modelé, de la touche et du coloris, qui remplaçaient la rigueur du dessin scrupuleux, toutes ces révolutions dans un art qui gagnait en surface ce qu'il perdait en profondeur, les servaient à mer-

1. Crowe et Cav., t. II, p. 72-73. C'est le n° 615 des Uffizi.
2. Crowe et Cav., I, 23. — Jacobi, *Manoscritti riferentosi a Cadore.*

veille. Le sac de Rome, qui avait ruiné les artistes de la cour des Papes, faisait affluer les concurrents à Venise ; ils y retrouvaient ceux qu'avaient exilés déjà hors de leurs provinces les calamités répandues sur l'Italie tout entière. La lutte était plus ardente, mais plus circonscrite ; on ne pouvait plus s'ignorer les uns les autres ; et les Mécènes venaient, plus nombreux après chaque bouleversement où de nouvelles nations et des générations nouvelles s'entremêlaient : ils peuplaient, aussi, la cité qui, par les événements et par sa nature particulière, était maintenant comme l'entrepôt artistique de l'Italie.

L'Arétin était naturellement propre à comprendre les artistes qui l'entouraient ; les beautés voyantes de Venise l'émouvaient, comme elles pouvaient toucher un peintre du Cinquecento. Titien n'a-t-il pas incarné son premier idéal de la femme en cette massive beauté de la Violante Palma [1] ? forme impérieuse, force opulente, qui fut peinte en *sainte Barbe* par son père, Palma le Vieux [2]. Ce fut la Vénus idéale du jeune Titien, bien plutôt que cette statue, attribuée à Praxitèle, qu'il pouvait voir chez Gentile Bellini. Déesse de la décadence, cette Violante, et qui partage avec une autre Vénus fameuse une

1. Crowe et Cavalcaselle ont même dit (p. 106, t. I) que Titien « si appassionava di certi tipi di bellezza feminile, e li riproduceva continuamente... e quando non aveva più accesso a quelli, gli pareva di aver perduto quasi una parte di se stesso ».
2. Crowe, I, 38. Ce tableau est à Santa Maria Formosa de Venise. La reproduction se trouve partout.

popularité trop générale pour n'être pas contestable [1]. De la peinture heureuse à la peinture lâchée, il n'y a pas un infranchissable intervalle : or, les artistes de ce temps ont, pour « maistre de chœur », « l'homme le plus heureux et le mieux portant qui fût jamais parmi ses pareils, n'ayant eu du ciel que des faveurs et des félicités ». Il avait proclamé lui-même que [2] « le génie ne doit pas être sujet au trouble ». Il administrait son talent aussi bien que sa comptabilité.

L'Arétin a su se loger au centre des affaires artistiques, au cœur même du mouvement ; son officine de publicité, c'est ce palais, tout à côté du Rialto : il n'a pas seulement la plus belle vue de Venise ; il est à côté des boutiques où les peintres mettent en montre leurs nouveaux ouvrages ; il traverse, en sortant ou en rentrant, ces *Mercerie* où l'on se dispute les meilleures places pour exposer [3]. Il est entouré des palais où les architectes dispensent les commandes de fresques aux artistes qu'ils protègent. Titien, lui, s'est retiré loin du mouvement et du bruit ; mais il ne se passe point de journée que, son travail fini, l'on ne le voie chez l'Arétin ; il y regarde passer les fêtes, il s'y divertit, il y trace le plan d'une commande ou le projet d'une lettre que son

1. Voir par exemple l'enthousiasme de Taine, *Voyage en Italie*, II, 357 : « Une florissante jeune fille, la plus attrayante et la plus digne d'amour que l'on puisse imaginer », et toute la suite.

2. Ridolfi, *Vite*. — Taine, II, 346.

3. Ridolfi, *le Merav. dell' Arte*, II, 177-178, 321.

compère doit écrire pour ses intérêts. Et, lorsqu'il traverse la place où la mappemonde permet à chacun de suivre les routes du trafic vénitien, il peut se récréer aux accords venus des écoles de musique; c'est là que les peintres, depuis Giorgione jusqu'à Sebastiano del Piombo, apprirent à toucher le luth en perfection; Titien peut revoir toute sa jeunesse en passant près de la casa Bellini [1], ou devant son ancienne *bottega* de San Samuele.

L'Arétin et Titien avaient les mêmes princes pour amis, au moment de leur liaison; leur commune familiarité avec Frédéric de Gonzague, préparée, pour Titien, par la faveur d'Alphonse de Ferrare, oncle du marquis, ne les rapprocha pas moins que la bienveillance marquée dont le doge Andrea Gritti les honora l'un et l'autre, de prime abord. Sansovino trouva le même accueil auprès du doge, et l'on peut dire qu'avant même d'être fondé entre les trois « compères », le fameux triumvirat semblait être préparé au Palais Ducal [2].

Leurs goûts, en art comme en littérature, les portaient à mériter ce reproche, que Vasari a fait à Titien, de « mépriser l'antique ». Toute leur admiration allait à la production libre et facile. Les « anticaglie » leur plaisaient comme bibelots d'atelier, pas autrement. L'Arétin s'était éloigné de Rome; Titien avait refusé à Pietro Bembo d'entrer au ser-

1. Crowe, I, 40-41, et Sansovino, *Venetia descr.*, p. 363.
2. Cicogna, *Vita di Sansovino*, *Iscriz. venete*, IV, 24. — Vasari, VII. — Temanza, *Vita del Sansov.*

vice de Léon X [1]. Il n'est pas jusqu'à cet esprit, retors et courtisan, de l'Arétin, que l'on ne retrouve dans les lettres de Titien : écrites, comme par prédestination, dans ce dialecte vénitien qui amollit tout ce qu'il exprime, elles sont d'une révérence obséquieuse envers les grands [2]; qui a lu celles de Raphaël sentira bien la différence du style et de l'accent. Enfin, quoiqu'on ait voulu présenter Titien comme un exemplaire de sobriété, il n'est pas sûr que la fièvre quarte de l'Arétin, et celle qui s'implantait aussi dans le corps robuste du Cadorin, ne vinssent pas des mêmes causes [3].

L'artiste et le littérateur ne furent pas seuls responsables des excessives habiletés et des manquements à la probité stricte, que l'on trouve dans leur conduite ; leurs patrons, de Charles-Quint à Frédéric II de Gonzague, nourris dans la plus profonde dissimulation et dans une corruption savante, leur donnaient l'exemple de plus d'un vice moral. Si l'Arétin a mal respecté sa plume, si Titien a peint d'un pinceau trop superficiel et rapide, ils y étaient encouragés par les désirs, ou bien souvent contraints par les ordres des princes. Et dans ce XVIe siècle, les bienfaiteurs étaient en même temps des maîtres absolus, impérieux.

Il ne semble pas, en somme, aussi « étrange » qu'on veut le dire, de voir Titien, comme les autres

1. Dolce, p. 67 du *Dial. della pittura.*
2. Campori, *Tiziano e gli Estensi.*
3. Crowe, I. 223.

artistes et plus encore que les autres se lier intimement avec l'Arétin [1] : il faut seulement, pour le comprendre, étudier de près la nature de ces hommes, les voir tels qu'ils sont, courtisans avides de la fortune et du succès, et ne se point former d'eux une image convenue. Il est des maîtres qui savent vivre à l'écart de la réclame et sans l'appui du libelliste ; et l'on nommera Michel-Ange, et même Tintoret. Mais, qui cherche à plaire au public, à prendre action sur le public, doit se servir des publicistes et ménager la publicité. Celui qui, selon Velasquez, « portait la bannière des peintres à Venise » [2], avait besoin que l'on chantât et que l'on arrangeât sa gloire ; il fallait une pompe théâtrale, un bruit organisé avec adresse autour de ces œuvres à effet, que les princes commandaient « lagrimose più che si puo [3] » et qu'on faisait en conséquence.

Titien apparaît dans les Lettres, par une recommandation que l'Arétin adresse au marquis de Mantoue : c'est en 1527, la place de l'Arétin s'est faite à Venise : non point encore aussi large qu'elle sera bientôt ; mais enfin, après plusieurs mois d'heureuses intrigues, ce n'était plus l'incertitude cruelle des tout premiers débuts. Pour Titien, il avait achevé de se hausser, après des efforts lents et complexes, jusqu'à la pleine lumière du succès et de la fortune.

1. « è un fatto strano », Crowe, I, IX, 280.
2. Cf. *la Carte del Navegar pittoresco*, di Boschini, Venise, 1660.
3. Cf. Müntz, *Titien* : dans la *Revue des Deux Mondes*, mars 1894, p. 329.

L'Arétin cherche visiblement à se faire honneur des relations qu'il s'est créées. « Je dirai encore, écrit-il au marquis, que vous gardiez en l'esprit la promesse faite à Titien en récompense de mon portrait, qu'en son nom je vous fis présenter. » Deux mois avant cette lettre, c'est Titien qui avait écrit à Frédéric II, en lui adressant, avec le portrait de l'Arétin, celui de Girolamo Adorno, l'ambassadeur de Charles-Quint, mort à Venise le 10 mars 1523[1]. « Excellentissime Seigneur, disait Titien, sachant que Votre Excellence aime la peinture et combien haut elle l'apprécie, ainsi qu'il est aisé de voir par l'admirable Mess. Jules Romain; et parce que j'ai désiré toujours vous plaire; étant venu céans Mess. P. Aretino, un saint Paul dans l'art de louer Votre Excellence, je l'ai peint, et, comme je sais que vous aimez pour son talent un pareil serviteur, je vous fais présent du portrait[2]. » Il y avait alors trois mois que l'Arétin était à Venise.

Le marquis s'était engagé, envers l'Arétin et Titien, par une lettre qui exprimait tout son plaisir de recevoir un tel cadeau. « Le marquis Frédéric Gonzague à Pierre l'Arétin. — J'ai reçu les deux admirables tableaux de Tuciano (*sic*) que vous m'avez envoyés par votre serviteur, ils m'ont été très précieux en raison du désir que j'avais de posséder une

1. Cicogna, *Iscr. venete*, VI, 250.
2. Copiée aux arch. de Mantoue, sur l'original, par le chanoine Braghirolli. Cf. *Lettere inedite di alcuni illustri Italiani*. Milano, 1856, et l'Appendice.

œuvre faite par si savantes mains, ainsi que sont celles de l'excellent peintre Tuciano; comme aussi, parce que l'un de ces tableaux représente l'image d'un homme tel que vous, et que dans l'autre je puis contempler la figure d'une personne tant aimée de moi, comme fut le seigneur Jérôme Adorno. » Une lettre du même jour remerciait Titien.

En recommandant Titien, l'Arétin n'oubliait pas le Sansovino. « Je crois que M. Jacopo Sansovino, homme très rare, vous ornera votre Camera [1] d'une Vénus si vraie et si vive qu'elle emplira de concupiscence l'âme d'un chacun. »

C'était le temps où François Ier cherchait à séduire Sansovino, qui refusait, se sentant sur le chemin de la première place s'il restait à Venise : en effet, deux années plus tard, le grade de *protomastro* lui était donné, à la mort de Bartolommeo Buono [2], le 1er avril 1529; il recevait, par le décret des Procurateurs de Saint-Marc, une maison, et un salaire annuel de 80 ducats d'or, qui s'éleva, en 1544, jusqu'à 200.

« J'ai dit, continuait l'Arétin, à Sébastien, peintre miraculeux, qu'il vous fasse un tableau de ses inventions, que pourtant il n'y mette point de paresse; il a juré de vous peindre des choses étonnantes; quant à présent, il se renferme au sein de la *fantasquerie*;

1. La « Camera dell' arme » où fut placé, en 1530, le portrait du marquis par Titien, auprès du *Léon X* de Raphael, copie par Andrea del Sarto.

2. Vasari, VII, 500.

elle l'enferme bien épais, épais, comme tous ses pareils. Je solliciterai, braverai, forcerai, et j'espère en finir. Entre temps, Titien et moi nous vous baisons les mains. » En cinq mois, l'Arétin avait fait son siège, trouvé sa voie, établi ses relations. Il pourra étendre ses affaires : il est du premier coup, celui qu'il restera jusqu'à la fin. Après cette lettre, il imprimait celle où, le précédent automne, il avait envoyé ouvertement à Cesare Fregoso les sonnets luxurieux, que d'autres moins audacieux et moins forts auraient niés ou fait circuler sous le manteau.

Sébastien del Piombo n'était pas capricieux seulement au travail; il fut attiré de nouveau par Rome, et il y retourna. Mais les grands Vénitiens restèrent, et l'Arétin se consola.

Le sac de Rome avait dispersé les œuvres d'art aussi bien que les artistes. L'Arétin avait entre les mains « une médaille d'or où les poinçons ciselèrent presque à plein relief la Cène du Christ avec tous les apôtres, œuvre de maître et de grand prix. N'allez point croire que l'œuvre fût unique en son genre. Elle fut commencée, avec mainte autre, pour l'ornement d'une chape du Pape; et la passion de Jésus-Christ était l'histoire qui se déroulait sur chacune d'elles; le sac de Rome les dispersa de-ci de-là, comme moi-même [1]. »

Ces trésors de l'art, qu'il savait apprécier à leur mérite, l'Arétin s'en servait comme de valeurs

1. Lett., I, 16.

d'échange : il les donnait à qui pouvait les payer en présents, il se faisait une clientèle illustre par d'illustres largesses. « La médaille, seigneur, écrivait-il au comte Massimiano Stampa, où se trouvait sculptée par la main de Luigi Anichini [1] l'effigie de Mars, n'allait pas bien sans l'accompagnement des ferrets de cristal d'Orient, qu'avec un pur miroir de la même matière, et un tableau de la main de Titien l'admirable, je vous mande par Rosello Roselli mon parent. » L'Anichini, graveur en pierres fines par droit de naissance, avait « une subtilité dans la matière d'intailler, et une finesse, qui ont fait monter ses ouvrages au rang des merveilles [2] ».

Pour Titien, il fut fait sur son tableau un commentaire d'enthousiasme. « Vous ne devez point priser le don, mais l'artifice qui le rend précieux : regardez la morbidezze de ces cheveux entrebouclés, et la charmante jeunesse de Saint Jean ; regardez les chairs, si bien colorées, qu'en leur fraîcheur elles semblent de la neige où du vermillon serait épandu, et que viendrait émouvoir le pouls des artères et réchauffer les esprits de vie. Du cramoisi du vêtement, et de la fourrure de la doublure, je ne parle point ; car, au vrai, c'est le cramoisi réel et la véritable fourrure qui sont peints là tout au vif ; et l'agneau qu'il tient en ses bras a fait bêler une brebis à le voir, tant il est naturel. Mais, quand bien même

1. De Ferrare, graveur en pierres fines, d'une lignée d'artistes du même métier.

2. Vasari, V, 385.

ni la maîtrise de l'œuvre, ni le présent n'auraient de valeur à vos yeux, V. S. ne devrait-elle pas accepter mon cœur, qui s'est mêlé invisible a ce don[1]? »

Le roi de la presse avait ses raisons pour caresser ainsi Massimiano Stampa; le comte, partisan de Charles-Quint, commandait pour l'empereur le château de Milan. Il dispensait à l'Arétin les faveurs de Francesco Sforza; Titien peignit Stampa, peignit Sforza, qui était bossu, et peignit encore la jeune femme que l'empereur donnait à Sforza en 1534.

La seconde des comédies[2] que l'Arétin ait écrites célébrait aussi, tour à tour, chacun de ses patrons ou amis. Le *Marescalco* renfermait une louange pour chaque prince, et pour Titien « unique rival de la nature », et pour Sansovino « nouveau Michel-Ange[3] ».

Michel-Ange, le vrai, l'ancien, avait passé à Venise dans le cours de la précédente année. En octobre 1529, il avait, d'après ses propres comptes, dépensé vingt *lire* pour un séjour d'une quinzaine qu'il y avait fait; il évitait le monde, il s'était logé à la Giudecca pour qu'on le laissât en repos[4]. C'était le mois qui suivait sa fuite de Florence. Vasari veut

1. Lett., I, 24.
2. Et non pas la première ainsi qu'il a été dit (Crowe, I, 328). La première est la *Cortegiana*.
3 Cf. infrà, chap. v; *Marescalco*, atto v, sc. 3, p. 40, éd. de 1588. — Lett., I. 19, al Vescovo di Vasona, et non à Vasari. comme on l'a dit (Crowe. *ibid.*).
4. Gaye, Carteggio, II, 213, note.

qu'Andrea Gritti ait fait faire alors par le Buonarroti le plan du Rialto. Puis, Michel-Ange regagna Florence déchirée et croulante : il l'aimait, il souffrit pour elle, qui luttait désespérément, il la fortifiait, de son art et de sa fortune; il vivait, enfin, sa vie de génie héroïque, tandis que « Titien sans relâche travaillait à peindre les seigneurs et les femmes nues [1] ». Michel-Ange, encore une fois, est le dernier de la grande race : c'est un lecteur de Dante, auprès de ces lecteurs de l'Arioste.

Les événements qui agitent l'Italie n'émeuvent ni Venise « immobile en son astuce féline [2] », ni ces Vénitiens, l'Arétin et ses amis. Recommander un médailleur au duc d'Urbin [3], ou présenter au duc de Mantoue les nouveautés de Murano, voilà le fait d'un « homme libre » de préjugés et de patrie.

« L'isle de Mouran, où se font beaux vassaux de vère, qui sont portez par tous païs », comme dit un vieux plan français de Venise, venait de s'enrichir d'un nouveau, d'un merveilleux modèle. L'Arétin faisait parvenir à ses amis, par pleines cassettes, ces beaux « vaisseaux ». On avait profité du séjour que Jean d'Udine faisait à Venise : tandis qu'il décorait le palais Grimani pour son protecteur le patriarche d'Aquilée, et qu'il y répandait à profusion ces *grottesche* dont Raphaël et son école avaient emprunté

1. Crowe, I. 214. Voir *Michelagnolo cittadino : Nuova Antologia*, XXI, II.
2. Crowe, *ibid.*
3. Lett., I. 86-87.

le secret aux deux antiquités, Domenico Bellorini [1], maître des verreries, avait eu cette pensée, bien digne de la Renaissance, que les arabesques du peintre orneraient à miracle les ouvrages de ses verriers; l'Arétin, qui connaissait de longue date Raphaël et ses élèves, se chargea de vanter les modèles de Murano, et d'en répandre le succès. Il n'attendit pas, comme l'ont cru les historiens qui s'en tenaient au recueil de Bottari, l'année 1541, pour célébrer les fragiles trésors éclos au bout de la baguette des souffleurs, et décorés sous l'inspiration du maître vénète. Dès l'an 1531, il était en campagne, et il les vantait : « La cassette est pleine de vases de verre; vous y verrez les dessins imités d'après l'antique par Jean d'Udine [2]; nouveauté qui a tellement plu aux patrons des fours à verreries de la sérénissime République, qu'ils nomment *arétins* certains objets divers que je leur ai fait faire. Monseigneur de Vasona, maître de la maison du Pape, en a porté d'ici à Rome pour Sa Sainteté, laquelle, suivant l'avis que je reçois, leur a fait grand'fête; et je m'en étonne, car je pensais qu'à la cour c'était l'or que l'on regardait, et non point le verre [3]. »

En septembre 1541, Jean d'Udine passait encore par Venise, et venait au palais Bollani pour voir l'Arétin; il ne le trouvait point chez lui. Il laissait un

1. De la famille des Ballarini, Belloroni, ou Bellorini, rivale de la dynastie des Beroviero. (Cf. V. Lazari, et Yriarte, *Venise*, p. 212 et suiv.)
2. Vasari, VI, 553.
3. Lett., I, 24-25.

croquis à la craie sur le vantail de la porte, en guise de billet de visite. L'Arétin exprima les plus vifs regrets d'avoir manqué celui « avec qui il aimait à parler des qualités divines de Raphaël d'Urbin, lequel l'avait créé, et des royales magnificences d'Agostino Chigi, dont lui-même était l'élève ». Il lui demanda « une pleine feuille de ces dessins pour mettre sur verre, tels qu'il lui en fit alors que Domenico Ballarini (idole de ce bel art), tout étonné de ses merveilles, se donna pour jamais à lui, comprenant, voyant que ces vases étaient composés avec un art tel que jamais on n'en avait vu ni en l'idée ». L'éloge du talent que l'Arétin admirait chez Jean d'Udine n'était ni faible ni banal : « Vous possédez, disait-il, l'esprit de la facilité antique, avec un style si parfait qu'on acquiert sans peine votre manière. Aussi ce grand maître de Murano, que je porte en mon cœur, vous prie, par ma bouche, de me faire un si précieux don. Et, attendu que la promptitude double le prix du présent et l'obligation de celui qui le reçoit, qu'il vous plaise me faire promptement cette grâce, et prompts seront aussi les services que vous voudrez bien me demander, si tant est que je vous puisse servir [1]. »

Les années où Titien fut en lutte ouverte avec les agents de l'empereur étaient des années militantes pour le maître ; sa rivalité aussi avec le Pordenone,

1. Une des lettres à Jean d'Udine a été citée in extenso par Dumesnil (*Hist. des amateurs italiens*, p. 308-310). J'ai donc traduit la moins connue des deux. Cf. Lett., II, 232-233.

et les déboires qu'elle lui amena, semblaient aggraver les chagrins et les embarras causés par la mort de sa femme; on ne rencontre guère, alors, rien de bien important, ou qui fasse voir une intervention directe de l'Arétin dans les affaires de son ami. Seulement, il jette, au passage, une invite à Gonzalo Perès, qu'il presse d'intervenir auprès de l'empereur pour Titien, « qui annulerait en le peignant les droits que la mort croyait avoir sur lui », et pour lui-même. Perès fit lire l'épître à Charles-Quint, Perès répondit poliment : mais l'inertie du fisc impérial était aussi tenace que volontaire [1]. L'Arétin dut revenir à la charge, en 1539, auprès d'Ottaviano de' Medici, lui promettre que Titien, s'il rentrait dans ses frais et démarches grâce à l'intervention du prince, irait peindre à Florence son bienfaiteur, et la duchesse; et la signora Maria, toute la famille [2]. Mais le privilège du blé et toutes ses prébendes, si magnifiques sur le papier, donnaient à Titien aussi peu de satisfaction que les charges octroyées par Venise. Les Covos, les d'Avila n'étaient riches qu'en bonnes paroles. Titien, malgré les efforts détournés de l'Arétin, n'était pas plus heureux avec les Farnèse qu'avec César ou les Médicis [3].

Le moyen de plaire à un peintre n'est pas seulement de le louer, mais aussi — mais surtout peut-

1. Lett., II, 65. — Lett. scr. all' Aret.; 5 lettres en langue espagnole, p. 339-342 du tome I.

2. Lett., II, 84-85. — 3. Lett., II, 86. Voir, sur Ottaviano, Müntz, p. 210.

être — de dénigrer ses rivaux. L'Arétin était certain d'être agréable à Titien en mordant Michel-Ange. Jamais la rivalité entre le maître de Venise et le géant florentin ne fut directe, ne fut épique, n'atteignit les hauteurs de celle où Raphaël s'était engagé avec le Buonarroti. Titien mit à profit ce qu'il put emprunter de Michel-Ange, quitte à l'exagérer; il loua ostensiblement les ouvrages qu'il lui fut permis d'admirer à Rome, sauf à inspirer l'Arétin et Lodovico Dolce dans des critiques indirectes, dissimulées, à la vénitienne : il n'était ni de caractère ni de taille à se mesurer avec le terrible lutteur, d'une ironie si agressive et si corrosive. Il n'y songea point.

L'Arétin lui-même commença par amadouer Michel-Ange; avec lui seul il se mit en frais; de lui seul, il accepta les rebuffades répétées qu'il n'eût tolérées d'aucun autre. Il n'obtint jamais rien de lui; dès le principe et jusqu'à la fin de sa campagne, il put se répéter le mot du pape rabroué par le Buonarroti : « Tu le vois bien, c'est un terrible homme : rien à faire avec lui [1] ! »

Michel-Ange était alors en train de créer la fresque de la Sixtine; l'Arétin en parla dès 1536; c'était la troisième année de ce travail qui dévora huit ans entiers; il n'avait nulle idée de l'œuvre que Michel-Ange composait dans une solitude farouche. Au

1. « è terribile, come tu vedi, non si puo pratichar con lui. » Vasari, VII. — Condivi, *Vie de M. A. B.*, éd. de 1827. — Muntz, *Raphael*, p. 633-652, éd. de 1886. Le mot est de Léon X.

reste, il ne la vit jamais : il n'en écrivit que davantage. Ce fut d'abord par allusions [1]. Puis il se décidait à s'adresser au maître lui-même ; il n'osa rien moins que lui tracer un programme de son *Jugement dernier* : ce fut un grand amphigouri. Michel-Ange n'aimait pas plus les conseilleurs que les critiques ; il répondit à l'Arétin avec force condescendance, mais de manière à lui enlever toute espérance de collaboration : « Au reçu de votre lettre, j'ai ressenti de l'allégresse tout ensemble et de la douleur. Je me suis réjoui beaucoup, parce qu'elle me vient de vous, personne d'un talent unique ; et aussi je me suis senti chagrin, parce qu'ayant achevé en grande partie mon sujet, je ne puis mettre en œuvre votre imagination [2]. »

Cette fin de non-recevoir n'enleva point à l'Arétin son espoir essentiel, celui de mettre un ou plusieurs « Michel-Ange » dans ses collections. Il poursuivit ce dessein avec une ténacité dont approcha le seul dédain du maître, toujours obsédé, toujours rebelle. Et pourtant, quel ton l'Arétin prenait pour le louer ! « De même, vénérable homme, que c'est honte de renommée et péché d'âme de ne se point rappeler Dieu, de même c'est blâme du mérite et déshonneur du jugement pour un homme de jugement et de mérite que de ne vous point révérer, vous qui

1. Lett., I, 66.
2. Lett. scr. all' Aret., I, 406 ; Bottari, *Lett. pittor.*, II, 4, et Lett. di M. A. B., pubbl. per cura di G. Milanesi, Firenze, 1875, p. 472.

êtes une cible merveilleuse dans laquelle la rivalité de la faveur des étoiles a enfoncé toutes les flèches de leurs grâces. » Et, reprenant le vers où l'Arioste avait comparé Michel-Ange à Phidias et Apelle[1], l'Arétin ajoutait encore Vitruve, afin de faire bonne mesure et de plaire à Serlio, à Caporali, qui lui avaient offert leurs éditions des traités antiques.

L'Arétin se fit copier par Vasari, tellement quellement comme bien on pense, le *Laurent* et le *Julien* du tombeau des Médicis. Il se targuait, dans le même temps, de connaître une esquisse de *Sainte Catherine* de la main de Michel-Ange enfant; tous les prétextes lui étaient bons pour se rappeler à l'indifférence du maître. Le Buonarroti lui avait laissé croire qu'il le satisferait, en lui écrivant encore : « Non seulement vos réponses me sont agréables, mais encore je vous supplie de m'écrire, d'autant que Rois et Empereurs ont pour souveraine faveur d'être nommés par votre plume : tellement que, si j'ai aucune chose qui vous soit agréable, je vous l'offre de tout mon cœur; et, puisqu'enfin vous ne voulez plus venir à Rome, je pense que le désir de voir la peinture que je fais ne vous fera pas changer d'avis. Ce serait trop beau. Toujours à vous[2]. » Lorsqu'on sait qu'il fallait une recommandation cardinalice pour s'approcher de Michel-Ange, et sans être certain jamais de l'accueil que

1. *Orl. fur.*, XXXIII, II.
2. *Ibid.*

l'on recevrait, l'on avouera que l'Arétin pouvait être fier de cette lettre, et de l'invitation. « De ce que je n'ai point, répondait-il, un vase d'émeraude semblable à celui dans lequel Alexandre le Grand déposa l'œuvre d'Homère, quand M. Jacopo Nardi, homme vénérable par l'âge et par la science, m'a remis votre très précieuse lettre, j'ai soupiré : sa valeur est si grande et mon pouvoir si mince! Et, n'ayant pas de place plus noble, après l'avoir lue avec respect, je l'ai placée en cérémonie dans le sacré privilège que je dois à la bonté de l'Empereur Charles; lequel je garde en une des coupes d'or que la courtoisie de l'immortel Antonio da Leva m'a données jadis. Mais, attendu que c'est péché d'avoir employé à me répondre un temps si cher et si illustre, je dis que c'était trop de faveur pour moi que vous ayez consenti à accepter la lettre que je vous écrivis, non point pour vous conseiller sur votre peinture du *Jugement*, mais pour vous montrer qu'on ne saurait imaginer rien qui ne soit au-dessous de votre ouvrage. Assurément, vous êtes un être divin, et, pour cette raison, il faut, à qui parle de vous, des paroles surhumaines, s'il ne veut prouver son ignorance, ou mentir en parlant bassement. J'ai reçu comme un don singulièrement précieux la licence que vous me donnez, de vous écrire un peu de ce que vous savez, de la manière que je sais; pour que vous voyiez le commencement, voici que je vous envoie le volume où, pour me faire honneur de votre nom glorieux, je me suis en plusieurs endroits

prévalu de lui. Mais la dévotion que je vous porte ne devrait-elle pas obtenir du prince de la sculpture et de la peinture un morceau de ces cartons que vous finissez par mettre au feu, à cette fin que je m'en réjouisse durant ma vie, et qu'à la mort je l'emporte au sépulcre avec moi? Je sais que l'audace d'une telle demande ne causera pas l'indignation de l'ami que je prie, et parce qu'il est de noble sang, et parce qu'il ne voudra point faire mentir les offres qu'il m'a faites de lui, et de tout ce qui est à lui[1]. » Quatre ans plus tard, pour recommander à Paul Manuce les dialogues de Speroni, c'est à Michel-Ange en même temps qu'à Titien qu'il empruntait ses comparaisons[2]. Les faibles imitations d'un Speroni, que l'étrangeté de certains sujets n'arrive guère à rendre intéressantes[3], étaient mal dignes d'une telle admiration. User, pour ces œuvres bâtardes, des beaux caractères aldins « pareils aux perles », c'était quelque peu sacrilège. Mais aussi, Speroni était « un frère »[4].

Après avoir comparé Michel-Ange à Dieu, il était naturel de le mettre au-dessus de César. « Si César n'était point en gloire ce qu'il est en pouvoir, je mettrais l'allégresse que mon cœur a sentie lorsque le Cellino m'a écrit que mes salutations vous ont été

1. Lett., II, 9 v°-10, 20 janvier 1538. — 2. Lett., II, 291.

3. Voir l'éd. de Venise, Giglio, 1538, in-12. « Dell' amore, Del tempo del partorire », tels sont les sujets mêlés à « Delle lingue et della rhetorica ».

4. Lett., III, 13 v°-19.

agréables au-dessus des honneurs étonnants que m'a rendus Sa Majesté. Mais, comme il est aussi grand capitaine que grand Empereur, je dis qu'en apprenant cela mon âme a jubilé ainsi qu'elle a fait tandis que Sa Clémence consentait à ce que moi, infime, je vinsse chevaucher à sa droite.... Votre main est sacro-sainte ; il convient de remercier Dieu d'être né de votre temps, tout ainsi que l'on se vante d'être vivant au siècle de Carlos l'Auguste. Ah! pourquoi, Seigneur, ne rémunérez-vous point la si grande dévotion que je vous porte, et avec laquelle je salue vos célestes qualités, en me donnant un de ces cartons qui vous sont si peu précieux à vous? Certes, j'apprécierais deux traits de charbon, de votre main, sur un feuillet de papier, plus que maintes coupes et chaînes que me présente tel ou tel prince. Mais aussi bien, quand même mon indignité serait cause que je n'arriverais pas à contenter un si ambitieux désir, ce m'est assez de la promesse qui m'est faite par l'espérance. Je me réjouis en espérant, et en espérance je contemple l'œuvre, et en la contemplant je me réjouis du bonheur que j'ai de me contenter avec la chose espérée. » Comme dernier argument, l'Arétin mettait en avant le nom de Titien. Mais Michel-Ange, qui avait dit de Raphaël : « tout ce qu'il sait en art, il le tient de moi », se souciait-il de Titien?

L'espérance ne suffisait bientôt plus à l'Arétin. Au milieu d'une longue lettre à Carlo Gualteruzzi, familier du pape, il glissait une requête fort pres-

sante : « ... Vu l'intimité que vous avez avec Michel-Ange, don de Dieu, je vous conjure, puisque vous avez avec lui les privilèges de la familiarité, de lui demander jusques à quand il estime que je puisse souffrir le tourment que me donne sans cesse l'attente des dessins qu'il m'a promis, et dont j'ai hâte non moins que je désire le servir? [1] »

Les choses finirent pourtant par se gâter. En avril 1545, l'Arétin remerciait encore Michel-Ange de ses salutations qui lui avaient été « douces, comme le chant des oiseaux lorsque les époint la douceur du printemps »; mais c'était par l'entremise de Jacopo Cellini; on ne s'écrivait plus [2]. En mai, la fureur éclatait : « Maître Jacopo, deux courriers sont venus déjà sans m'avoir apporté seulement un vers en réponse à ceux que je vous écrivis et mandai; cela correspond mal à cette anxiété si grande, montrée par vous, à ce désir que vous exprimiez de mon envoi et de mon œuvre. Aussi, dans le cas où vous ne m'aviseriez pas autrement, je me tiendrais pour assuré qu'à cette honte que vous devriez avoir d'être si avare envers moi, c'est Michel-Ange qui devrait être honteux. A cause qu'il est, je pense, la cause de votre silence insolite. Vous êtes le marchand de ses paroles, il n'en devrait pas être si avare, et surtout avec qui sait se moquer des plumes de tout autre au monde. Et, s'il advient que quelque tracas légitime l'excuse, je me rejette alors sur la discré-

1. Lett., III. 50 v°-62. — 2. Lett., III. 122-123.

tion qu'il convient d'observer à l'égard d'un homme qui est accablé d'affaires et ne s'appartient pas. En somme, dites-moi librement si je dois avoir confiance dans le Buonarroti, ou non. Si vous ne voulez que je change en haine l'affection que je lui porte [1]. » C'était presque la guerre ; l'Arétin la déclara bientôt, et la mena d'autant plus rudement, qu'il avait tardé davantage : mais c'était le serpent et la lime. Michel-Ange était à l'épreuve de l'encre la plus vénéneuse.

L'Arétin essaya de se consoler avec des copies. « Les grands maîtres donnent malaisément », disait-il, sans penser qu'il pouvait blesser Titien, ou tant d'autres amis généreux. Mais, du moins, Francesco Salviati lui rapportait [2], en 1545, des fragments copiés sur ce *Jugement dernier* que Michel-Ange avait dévoilé, quatre ans auparavant, le jour de la Noël. Salviati avait peint le portrait du maître [3]. La vue de ces fragments accroissait encore le désir du collectionneur. Il récrivait à Michel-Ange : « Seigneur Michel-Ange, Marc-Antoine Anselmi, vraiment langue de votre louange, et âme de mon affection, outre qu'il vous fera révérence en mon nom à moi qui vous adore, excusera ne plus ne moins l'importunité dont j'use envers vous en vous exprimant le désir extrême que j'ai d'avoir quelque dessin, de ceux dont vous êtes si prodigue pour le feu, si

1. Lett., III, 131. — 2. Lett., III, 259 v°-278.
3. *Dei ritratti di Michelangiolo*, dans l'édition Milanesi de Vasari, t. VII, p. 330 et suiv.

avare pour moi [1]. » Et cependant, il disait au sculpteur Pilucca [2] que « les figures nues, copiées par le Francesco Salviati d'après le *Jugement dernier*, étaient si parfaites qu'à les voir on les tiendrait pour œuvres du Buonarroti lui-même [3] ».

C'était la tentative suprême. Michel-Ange demeurant sourd et inflexible, l'Arétin se mit à critiquer ouvertement la fresque de la Sixtine. « Est-il possible que cet homme plutôt divin qu'humain ait fait cela dans le plus grand temple de Dieu, sur le premier autel de Jésus, dans la plus honorée chapelle du monde? où les cardinaux de l'Église, où les prêtres vénérés, où le vicaire du Christ, avec les cérémonies catholiques, avec les ordres sacrés, avec les internelles oraisons, confessent, contemplent, adorent son corps, son sang, sa chair [4]. » Il continuait sur ce ton de prône, il voulait faire « des tableaux couvrir les nudités »; ce n'est pas chez le seul Tartuffe et chez la seule Arsinoé que l'horreur du nu décèle à coup sûr la corruption et le mensonge. Au reste, l'Arétin défend la pudeur en un style intraduisible; c'est le style des casuistes, qu'il imite, qui le pilleront, et dont il est digne. Il propose encore au « Pontife nouveau — paix soit à Paul III! — de voiler certaines parties de l'ouvrage ». On ne dit pas comment Paul III, qui devait régner encore quatre années, prit cet augure [5].

1. Lett., IV, 37. — 2. Paolo Geri, dit le Pilucca.
3. Lett., IV, 44 v°. — 4. Lett., IV, 85-87. Voir l'Appendice.
5. On sait que Paul IV réalisa ce beau projet. C'est à l'exé-

Ce n'est pas dans son cercle intime que l'Arétin aurait pu entendre dire du bien de Michel-Ange. Sansovino n'avait-il pas, dès 1517, à propos du concours de Saint-Laurent de Florence, écrit une lettre grossière à son rival heureux [1]? Seul, Sebastiano del Piombo l'aurait soutenu, peut-être. Mais il était à Rome, et d'ailleurs, il finit lui-même par s'aliéner Michel-Ange, en donnant ce conseil absurde, de peindre à l'huile le Jugement dernier [2].

Aussi la rancune amassée par l'Arétin fit-elle, à la fin, la terrible, la grotesque explosion que vint révéler une lettre demeurée longtemps inédite [3]. Michel-Ange y fut menacé par l'Arétin, qui rompait en visière : irréligion, luthéranisme, indécence [4], larcins dans l'héritage de Jules II, toutes les basses infamies qu'un solliciteur rebuté peut exprimer de sa cervelle y sont amassées à la fois, « cela pour vous montrer simplement, conclut l'Arétin, que si vous êtes *di-vino*, moi de mon côté je ne suis point *d'acqua* ». Lettre unique, on l'a dit, par l'outrecuidance et la délirante ineptie [5].

cuter que Daniel de Volterra gagna le sobriquet de « *braghettano* ».

1. Cf. Gotti, *Vie de M. A. Buonarroti*, I, 135-136.
2. Vasari, X, 135.
3. Gaye, Carteggio, II, 332-335. Voir l'Appendice.
4. On sait que le pape Adrien VI « vouloit faire détruire le plafond de la Sixtine, qui, disait-il, ressemblait plus à un bain public qu'à la voûte d'une église ». *Lett. de' principi*, I, 96. Le maître des cérémonies Biagio de Césène réédita le mot sous Paul III. Michel-Ange le figura dans l'enfer, sous les traits de Minos. — Bayle, *Hist. de la peint. en Italie*, II, 315.
5. Burckhardt, *Cultur*, 1re Aufl., p. 168.

Enfin, en 1557, une vengeance méditée, dont l'Arétin n'est pas l'auteur, mais qui porte son estampille et qui le met au premier rang, ce fut le *Dialogo della Pittura*, publié par Lodovico Dolce, ami familier du triumvirat. L'Arétin y joue le grand rôle, et l'on y raisonne, le titre même en avertit, « du génie et des œuvres du divin Titien [1] ».

« Je raisonnerai, dit l'Arétin, dans ce Dialogue, en peintre et non en philosophe. — Vous êtes, il me semble, l'un et l'autre, riposte obligeamment Fabrini, le gentilhomme qui est là pour renvoyer la balle. — Tant mieux, s'il en est ainsi [2] ! » Peintre, il l'est au moins par son acharnement à l'égard de l'adversaire, s'il ne l'est plus, depuis longtemps, d'une manière active. En outre de lourdes dissertations sur l'antique, le prétentieux verbiage inhérent à ce genre d'opuscules se mêle, dans ce dialogue qui tourne au monologue, avec les traits de matamore [3] ; mais le beau, c'est de voir l'auteur des *Sonnets luxurieux* revenir à ses attaques contre les nudités introduites par Michel-Ange dans sa fresque [4] ; jamais cause plus éternellement ridicule n'eut un plus digne champion.

Au reste, l'interlocuteur le redresse assez rudement. « Les yeux sains, Messire Pietro, ne se cor-

1. *Dialogo della pittura* di M. Lod. Dolce, intitolato *l'Aretino*, Venise, Giolito di Ferrari, 1557, in-16 de 60 p.

2. Il y a une traduction française du *Dialogue*, Florence 1735, in-8.

3. *Dial.*, p. 22 v°.

4. P. 12 v°.

rompent point, ni ne se scandalisent aucunement de voir peintes les choses naturelles[1]. » Et les audacieux ont le front de rappeler les figures luxurieuses de Jules Romain et de Marc Antoine; jusque-là, que l'Arétin affirme avoir évité au graveur la punition que lui réservait Léon X.

L'attaque est pitoyable, en somme, ne sait rien trouver, rien prouver; ne va-t-elle pas jusqu'à tourner en ridicule[2] l'un des détails charmants qui fleurissent cette âpre fresque, le groupe des Bienheureux s'entrebaisant? On ne douta pas un instant que la main de l'Arétin ne fût dans tout le dialogue : perverse jusqu'après sa mort. Giacomo Carrara relevait formellement cette tradition, lorsqu'il écrivait à Monseigneur Bottari, au sujet de sa vie de Michel-Ange : « Quant à la critique que fait, de Michel-Ange, le Dolce, dans le dialogue intitulé *l'Arétin*, ainsi que vous le dites bien,... il ne faut point s'y arrêter, puisque chacun sait que le Dolce lui-même, lequel sans doute n'entendait rien à la peinture, écrivit le tout sous la dictée de l'Arétin en personne, qui n'avait d'autre désir et passion que d'exalter Titien au-dessus de tout autre peintre, d'autant que, outre leur mutuelle amitié, ce dernier l'avait régalé de peintures et dessins, dont l'Arétin était, en sa qualité d'homme d'esprit, glouton on ne peut davantage; tandis qu'il ne goûtait point la

1. P. 43.
2. P. 45 v°.

manière du Buonarroti, avec lequel il fallait long temps et grand'peine pour obtenir une esquisse, ainsi qu'il résulte de maintes lettres de l'Arétin même, dont, à l'opposé, Titien fit maintes fois le portrait : d'un de ces portraits, extrêmement beau, où il est assis, un livre à la main, j'eus la chance de faire l'acquisition [1]. »

On voit maintenant s'il est exact de dire, les pièces en main, que « quoi qu'il en soit, l'Arétin ne se fâcha pas, et continua toute sa vie à professer la plus grande admiration pour Michel-Ange [2] ».

Mais presque tous les artistes du temps préféraient servir l'Arétin, et se servir de lui. C'est dans le pêle-mêle pittoresque des *Lettres* que la vie du XVIe siècle, autour de l'Arétin, de Titien et du Sansovino, peut apparaître : une à une, touche après touche, les impressions se succédant, l'histoire artistique du temps se dessine et s'éclaire.

Il y avait, alors, un sculpteur, qui fut un vrai maître, auquel sans aucun excès d'enthousiasme l'on a fort justement élevé un monument de critique et d'art [3] ; mais ce sculpteur semble avoir réuni dans sa personne et son caractère les pires défauts des Arétins et les avoir exaspérés : c'était Leone Leoni. Rival de Cellini, dans les aventures autant que dans les arts, plus violent encore et peut-

1. Bottari, *Lett. pitt.*, Milan, 1822, in-12, VI, 241-242.
2. Dumesnil, *Hist. des amateurs italiens*, p. 323.
3. Cf. Eugène Plon, *Leone Leoni et son fils Pompeo Leoni*, Paris, 1887, in-4.

être plus audacieux que lui, sans aucun scrupule d'aucune sorte, bandit, affronteur; mieux encore : galérien. Avec cela, sculpteur impérial, et fondateur d'une dynastie artistique ; aussi prompt du stylet que de l'ébauchoir et du burin, assassin et médailleur de premier ordre. « Vous ne seriez ni d'Arezzo, ni un homme de talent, mon fils, lui écrivait l'Arétin, si vous n'aviez l'humeur fantasque. » Le personnage abusa des deux privilèges. Comme les Mémoires de Cellini, sa vie montre que tout était permis à ces nomades du génie; prime-sautiers et fougueux dans leurs caprices, autant et plus que les protecteurs qui les employaient, ils perdaient vingt fois la faveur, et la regagnaient aussi vite, en présentant à l'amateur princier une de leurs merveilles, bouton ciselé, calice niellé, fermail de chape ou buire d'or.

Leoni s'était fixé à Venise, avec sa femme et son jeune fils. Il avait formé déjà son talent, à l'école excellente de l'orfèvrerie et de la gravure en médailles. « Pauvre dans sa jeunesse, il s'appliquait à se faire un nom [1]. » Titien le protégeait, l'aidait même, dit-on, de sa bourse. L'Arétin le poussait, de toute son influence : ils étaient de la même ville et parents quelque peu. Il écrivait des lettres pour prôner Leoni, il le recommandait à ses amis. « Je m'efforce de vous faire honneur », disait le médailleur en s'excusant de certains retards. Il avait été à Padoue,

1. Cadorin, cité par Eug. Plon, p.

il travaillait à la médaille de monseigneur Bembo. Mais là, il rencontra Cellini [1]. C'était la foudre et le feu. Leoni, jaloux comme un artiste, emporté comme un fils d'Arezzo, écrivit une diatribe fulminante, cria de rage que l'on eût payé Cellini mieux que lui, et pourquoi? pour une maquette! Leoni voulait rompre tout, ne pas même montrer son ouvrage au cardinal. L'Arétin tenta de le calmer, en lui assurant qu'il aurait sa part des mêmes bienfaits et qu'il était admiré par Sansovino, par Titien. « Gardez, disait-il, la colère pour quand besoin sera [2]. » Le 8 mai de cette année 1537, Benvenuto, se rendant en France par les Grisons et par la Suisse, passait les cols de l'Engadine, le Bernina et l'Albula. La lettre de l'Arétin est du 25 mai. Il savait qu'avec les Leoni il importait de se hâter. A la fin de l'année, l'artiste était à Rome [3].

Si Titien servait à aider les artistes, quand son compère les patronnait, les Marcolini, les Paul Manuce, ces admirables successeurs de l'âge héroïque où l'imprimerie rendait Venise plus illustre, devaient accueillir les gens de lettres, sur la recommandation

1. Voir Cellini. *Mémoires*, et Eug. Plon, *Benvenuto Cellini*, 1 vol. in-4, ill., Paris, 1883, p. 329.

2. Lett., I, 103-104. — Voir une lettre de Bembo à l'Arétin, Lett. scritte à l'Ar., I, 294.

3. Cf. Eug. Müntz, *l'Atelier monétaire à Rome*, Paris, 1884, p. 41. En 1538, Leoni est graveur de monnaies du Pape. — Voir dans le livre de M. Plon le récit d'une querelle qu'il avait eue avec Cellini, analogue à celle de Benvenuto lui-même et de Baccio Bandinelli à la cour de Toscane. La scène se passait — et quelle scène! — « en pleine chambre apostolique ».

de l'Arétin. Les écrivains qui consentaient à augmenter sa clientèle, comme Nardi, comme Speroni, allaient porter aux éditeurs, pour prix de leur déférence, une lettre où leurs opuscules étaient vantés comme ayant « aplani les monts de l'Impossible ». Et l'éloge, après avoir été par-dessus les monts, allait aussi par-dessus les toits et les dômes, puisque l'Arétin égalait l'ouvrage « au Panthéon de Rome, seul parangon et parfait exemple de tout ce que peut faire l'architecture.... Cette œuvre en a la simplicité mesurée dans sa très difficile composition [1]. »

Jules Romain, « gloire des beaux esprits », ne faisait que passer à Venise. Sebastiano del Piombo était retourné à Rome, mais, de loin comme de près, l'Arétin appréciait « le grand don d'être son ami, compère et frère [2] ». L'office du *Piombo*, qui valait le titre de *frate* et l'avantage plus solide de huit cents écus de pension, Sebastiano di Luciano l'avait soufflé à Benvenuto Cellini; les mémoires de l'orfèvre témoignent de la rage qu'il éprouva lorsqu'il se vit évincé : « Si je te donnais cet emploi, me répondit le pape, tu te frotterais le ventre, ton beau talent s'irait perdant, et l'on me blâmerait ». Je lui ripostai vivement : « Les chats de bonne race chassent mieux les souris quand ils sont nourris grassement, que lorsqu'ils sont affamés; de même, les gens de bien et de talent travaillent mieux quand ils sont dans l'abondance; que Votre Sainteté le sache,

1. Lett., I, 108-109. — 2. Lett., 104 v°-116.

les princes, en les enrichissant, arrosent et vivifient le génie, qui, dans le cas contraire, languit, maigre et chétif. »

Outre Serlio, l'Arétin avait, dans le peintre et architecte Giambattista Caporali, un autre commentateur du Vitruve, où si volontiers il prenait ses comparaisons. « En lisant le Vitruve que vous m'avez envoyé, je serai sans cesse avec vous, et de la sorte, je sentirai se renouveler dans mon cœur la mémoire des entretiens que nous avions coutume d'avoir, du vivant de Friano, notre très doux jouet, nouveau Ganymède [1]. » L'homme restait fidèle aux vices du jeune homme.

Dans Venise, que déchiraient les partis politiques, en 1537, et malgré sa renommée toujours plus éclatante, Titien était en butte à des attaques en partie justifiées par sa négligence à exécuter les commandes de la cité; ces tracas devaient aboutir à lui faire enlever sa charge de *Sensale* [2], au profit du Pordenone. L'Arétin s'employait à conjurer l'orage, par une lettre flatteuse à M. Francesco Donato, l'un des procurateurs; ces magistrats, patriciens et sénateurs, étaient les questeurs du grand Conseil [3]; c'est pour eux que le Sansovino construira, trois années plus tard, cette *Loggetta*, joyau d'architecture et de sculpture, qui s'appuie au Campanile de Saint-Marc,

1. Lett., II, 134 v°.
2. Bénéficiaire du courtage sur les marchands allemands. « Fu dato a Tiziano il benefizio della Sanseria al foudaco de' Tedeschi, di CXX ducati l'anno. » Gaye, II, 142, nota.
3. Ch. Yriarte, *la Vie d'un patricien*, etc., p. 72.

« loggetta dans laquelle s'assemblent, dit une topographie du temps, les excellents seigneurs procurateurs, à leur tribunal, durant le grand Conseil, ayant pour garde et pour défense une partie de la maîtrise de l'Arsenal ».

Autour du triumvirat se formait une véritable académie. Sansovino faisait connaître, à ses amis, les élèves de son atelier. Après mainte étape, et plus d'un déboire, un des meilleurs était venu se réfugier à Venise : c'était le sculpteur Niccolà di Riccio de' Pericoli, que l'on surnommait Tribolo; celui-là même qui a sculpté tant de gracieuses fontaines sur les places de son pays. Cette bonne langue de Cellini donne aux surnoms de l'artiste les origines les plus désobligeantes, sa couardise tout ensemble et sa turbulence. Ce Panurge de la sculpture, qui tenait de son père Raffaello une situation incertaine et l'horreur naturelle des coups, s'était fait connaître par ses beaux travaux de Bologne [1]. L'Arétin l'exploita : « Messire Sébastien l'architecte [2], avec le plaisir du grand divertissement que je trouve et des médiocres connaissances que j'ai dans la sculpture, m'a fait voir, par ses paroles, avec quelle aisance les plis ornent le manteau de la Vierge que votre génie, mû par votre volonté, élabore pour moi. Il m'a dit encore combien languissamment tombent les membres du Christ que vous avez posé mort sur

1. Vasari, VI, 55-59. — Perkins, *les Sculpteurs italiens*, I, 459-465.

2. Serlio. — Le Tribolo était aussi grand ami de Vasari.

le giron de sa mère, avec l'attitude de l'art; si bien que j'ai vu l'affliction de la mère et la misère du fils, avant d'avoir vu votre œuvre. Mais voici, tandis qu'il me racontait le miracle qui naquit du ciseau de votre industrie, qu'arrive l'auteur de ce *Saint Pierre martyr* dont la vue a changé vous-même et Benvenuto en images de l'étonnement [1]. » Il y avait alors sept ans que Titien, sous l'influence de l'école michelangesque, avait terminé le *Saint Pierre martyr*, qui fut brûlé en 1867; scène d'action vive, emphatique, où les fonds étaient faits par le gros arbre du jardin de Biri Grande.

Titien, en effet, après la mort de sa femme, avait quitté le quartier trop central de San Samuele et cette maison attristée, pour s'établir tout à l'extrémité des faubourgs, dans le nord de Venise; il voulait, et il rencontra, de l'espace, des arbres, le silence et les horizons libres. Celui que la peste seule put abattre, après quatre-vingt-dix-neuf années de vie, et coucher triomphalement, à Santa Maria Gloriosa dei Frari, son collier de Saint-Jacques au col, dans son manteau de comte palatin, grand officier de l'empire, le chevalier Titien réservait à son art la solitude et la paix des lointaines lagunes. On sait la place, on sait encore le numéro de sa demeure; mais tout a changé; les bâtisses ont rétréci la vue, les arbres sont tombés sous la pioche, la lagune s'est retirée. Au XVIe siècle, Titien voyait devant lui Mu-

1. Lett., I, 171-172. Benvenuto Cellini avait en effet passé par Venise.

rano, les collines de Ceneda, la plaine de Mestre; les cimes des Alpes de Cadore marquaient, là-bas, le pays natal. Il y avait de la verdure, les couleurs chatoyantes des bas-fonds étalés auprès, et la crête argentée de l'Antelao, la montagne de la patrie, que le Cadorin a placée si souvent dans ses ouvrages.

Titien vivait en sage dans cette retraite. Mais il allait se divertir chez l'Arétin. Il se plaisait, en dehors même de toute préoccupation intéressée, dans la compagnie de cet homme à l'esprit pittoresque, aux mœurs beaucoup plus que libres. Tandis que le Sansovino même « reprochait à son compère la trop grande facilité que les courtisanes trouvaient à venir chez lui [1] », le peintre des *Belle*, qui voyait les duchesses lui poser ses *Vénus*, avait plaisir et profit à vivre parmi les beaux modèles. Toutes étaient les bienvenues chez l'Arétin, filles aux cheveux rougeoyants comme le soleil du soir sur les lagunes [2], aux chairs splendides, à la taille exhaussée par les grands patins; belles créatures sans âme, sans esprit, nées pour figurer dans une fête, pour former un groupe dans les tableaux de maître, des perles au col et au front, des joyaux ruisselant sur leurs brocarts roides et lourds, tout étincelantes de bagues, de torsades, de ferronières : c'était l'Angela Zaffetta, la Sandella, Marietta dell' Oro, sultane

1. Lett., IV, 133.
2. Voir *les Femmes blondes suivant les peintres de Venise*, par deux Vénitiens, Paris. Aubry. 1865, in-8.

favorite, Margherita Pocofila, la mal nommée [1], toutes ces *arétines* enfin qui paraient le harem du maître, et, venues jusque de chez le Grand Turc avec des armes ou des chevaux, s'accordaient dans ce grand palais où ne les gênait nulle règle. L'Arétin les formait, jusqu'à leur écrire des manuels pratiques de leur profession ; il les lançait, ou bien encore les repassait à ses élèves ou amis, suivant une mode qui ne s'est pas entièrement perdue [2]. Titien, parfois, se les laissait ou se les faisait amener; c'était le paradis, pour un peintre de cette école voyante et vivante, que la Venise de ce temps, où le don Pedro de Shakespeare doute « si Cupidon n'a point épuisé tout son carquois [3] ». Titien savait prendre de tous ces spectacles ce qui touchait à la seule peinture. Mais ils ne lui étaient pas moins nécessaires que ne peut l'être, à l'artiste littéraire, une large expérience de la vie.

Titien, le plus naturellement peintre des artistes si naturels qui furent ceux de cette époque et de cette école, aimait, dans l'Arétin, la verve spontanée, l'audace pittoresque et près du peuple, le culte exclusif de la langue vulgaire, tout ce qui faisait le compère si différent de ces stériles humanistes, pédants, surannés, rétrogrades. L'Arétin avait place

1. Lett. scr. all' Aretino, I, 96. — Lett., III, 39.

2. Lett., I, 96. II, 29. — Lett. scr. all' Aretino, II, 25. — Niccolo Tani, *la Cognata*, atto III, sc. I.

3. Much ado about nothing, I, 1. — « Nay, if Cupid have not spent all his quiver in Venice.... »

dans la famille du Vecellio, comme aussi le Sansovino, le Serlio, l'Anichini, Spira le littérateur; mais au-dessus d'eux tous, et au premier rang. Il a fini par arranger maintes fois les affaires intimes de Titien et de ses fils : c'était, tout d'abord, une manière d'enfant terrible, puis, avec l'âge et l'influence, ce fut comme un oncle indulgent, trop fort et trop célèbre pour compromettre, toujours prêt à obliger, moyennant retour.

Personne, au jugement même des meilleurs biographes de Titien, n'a mieux compris le peintre de Cadore que le redoutable écrivain dont l'agent milanais Antonio Pola disait, à peine fut-il mort : « C'était un goujat et un gros porc ». Les lettres de l'Arétin prouvent abondamment qu'il savait voir en connaisseur ces œuvres qu'il vantait en ami. Personne, aussi, ne savait mieux divertir Titien. C'était fête perpétuelle dans la maison de l'Arétin : ce que l'on nommait, chez nos pères, « le harnois de gueule » abondait. Et Titien pourvoyait lui-même au luxe du garde-manger colossal, dans le palais Bollani [1]. Ce n'était pas seulement sur le Grand Canal, et devant les fenêtres du fastueux Arétin, qu'il y avait « des vignes dans les barques, et de la chasse et du gibier dans les boutiques »; les raisins et la venaison s'entassaient chez lui, par monceaux. Dans une épître pantagruélique, il montre, à la place d'honneur, les coqs de bruyère venus du Tyrol, et que Titien offrait

1. Molmenti, *la Vie privée à Venise*, 1882, in-8, 2e partie, chap. v, p. 213.

en souvenir de son pays de Cadore [1]. On en mangeait les foies, mis à part, et que l'on avait savamment assaisonnés. Bientôt, on soupa l'un chez l'autre tous les soirs.

L'amitié du doge, les intimités illustres, avaient rallié toute l'Italie à l'Arétin. La pieuse dame de Correggio, Veronica Gambara, protectrice du divin Allegri, la sainte recluse, image des chastes deuils et des veuvages éternels, ne craignait pas d'entretenir avec le « divin Pietro son Seigneur », un commerce de lettres amicales [2]. Elle chantait elle-même le bonheur des amies que distinguait la passion de l'Arétin. De 1533 à 1537, elle lui écrivit neuf lettres, dont plusieurs furent longues. Il ne manquait à la collection épistolaire de l'Arétin aucune image de son siècle, pas même celle de la vertu, représentée dans sa plus pure expression par la comtesse de Correggio. Aussi, quel empressement il mettait à offrir les sonnets « que la dame exquise lui avait demandés et qu'il avait créés avec sa fantaisie à l'occasion (des œuvres) du pinceau de Titien [3] »! L'amie des princes d'Este et de Charles-Quint, si la poésie ne lui parut peut-être pas excellente, y put voir au moins, assez fidèlement décrits et loués, les portraits du duc d'Urbin et de la duchesse Leonora. Peu de temps après, on empoisonnait le duc Fran-

1. Lett., I, 174.

2. Lettere di donne italiane nel secolo XVI, racc. da Gamba, Venise, 1832, p. 20, et Lett. scritte all' Aretino, II, p. 188-196.

3. Lett., I, 179, et p. 246 un billet à Lodovico Dolce sur la marquise de Pescaire et la comtesse de Correggio.

cesco-Maria, et Léonore de Gonzague demeurait veuve, comme Veronica Gambara[1]. L'Arétin envoya, quinze jours après, à la comtesse de Correggio, un sonnet « sur la mort de la maîtresse de monseigneur Bembo[2] ».

Le rôle du Sansovino grandissait, dans le triumvirat, à mesure que sa réputation s'élevait à Venise. Ce petit homme robuste, dont la barbe rousse commençait à grisonner[3], cumulait, avec une activité juvénile, les tâches écrasantes de l'architecte municipal et du sculpteur renommé. L'Arétin se mettait à le citer en toute occurrence, à le louer sans relâche, et il lui lançait à lui-même des lettres enthousiastes, l'appelant « son vieux Sansovino ». — « Voici, lui disait-il, que l'exécution des œuvres issues de la hauteur de votre génie donne un complément à la pompe de la Cité que nous autres, grâce à ses bontés libérales, avons ores élue pour patrie ; et ce fut pour notre bonheur, puisqu'en ces lieux, l'étranger, s'il est homme de bien, non seulement s'égale au citoyen, mais arrive à s'assimiler au gentilhomme. Voici que du sac de Rome est pourtant résulté le bien qu'est venu faire en ces lieux votre sculpture et votre architecture. Il ne me paraît pas étonnant que le magnanime Giovanni Gaddi, clerc apostolique, et

1. Crowe, I, 390 et suiv.

2. Lett., I, 193. Le man. ital. n° 1 111 de la Bibl. nat. (réserve) contient plusieurs lettres de Bembo, touchant cette illustre personne, la Morosine : elle lui avait, comme on sait, donné sept enfants.

3. Vasari, VII, 509.

les cardinaux, et les papes, vous tourmentent par les requêtes que leurs lettres vous adressent, de retourner à la cour, afin de l'orner à nouveau par votre présence; mais votre jugement me paraîtrait bien étrange, si vous cherchiez à quitter le nid de la sécurité pour la couche du péril, en laissant les sénateurs vénitiens pour les prélats courtisans. Il faut pardonner à ceux-ci de vous éperonner de la sorte : ils le font parce que vous êtes apte à restaurer les temples, les statues et les palais de là-bas : ils ne voient jamais l'église des Florentins [1], que vous avez élevée sur le Tibre, à la stupéfaction de Raphaël d'Urbin, d'Antonio da San Gallo et de Balthasar de Sienne, ils ne passent point devant San Marcello [2], votre œuvre, ni devant les figures de marbre, ni devant la sépulture d'Aragon, le tombeau de Santa Croce, et de l'Aginense [3] (dont peu sauraient fournir les éléments), sans soupirer sur l'absence du Sansovino. Mais ils resteront privés de vous! Qui ne loue les réparations perpétuelles par lesquelles se soutient l'église de Saint-Marc [4]? Qui ne s'étonne à voir l'appareil corinthien de la Miséricorde [5]? Qui ne reste

1. San Giovanni Battista : pour l'érection de laquelle le Sansovino l'avait emporté sur Raphaël, Antonio da San Gallo et Balthasar de Sienne (Vasari. VII. 498). Palustre, *l'Arch. de la Renaissance*, p. 57 et suiv.

2. De' frati de' Servi. — Vasari. *ibid.*, 497.

3. Du cardinal d'Aragon, et du cardinal Aginense, *ibid.*, p. 499.

4. Bâtie, comme tout Venise, sur pilotis. Le pavement est sans cesse boursouflé par le travail des fonds mouvants.

5. *Scuola della Misericordia*, qui coûta 130 000 écus. Inachevée (Selvatico, *Sulla scult. e sull' archit. a Venezia*).

plongé dans ses réflexions devant l'ouvrage rustique et dorique de la Zecca [1]? Qui ne s'oublie à regarder le travail de moulures doriques, que sur le fond d'ionique, avec les ornements nécessaires, vous avez entrepris de faire contre le palais de la Seigneurie. Quel bel aspect offre l'édifice, de marbre et pierres mélangés [2]!... »

L'Arétin aimait son siècle : « Si notre temps était bon, autant qu'il est beau, nous n'aurions rien à envier à l'excellence des temps passés, nous ne douterions point des inventions à venir. Nous avons vu tous les arts au comble des miracles, et toute chose parvenir à la grandeur. » La Renaissance imprimait à tous les objets comme à tous les arts, aux ouvrages les plus menus aussi bien qu'aux plus vastes monuments, le caractère d'élégance et de fantaisie, qui fait d'un vulgaire ustensile ou d'un meuble ordinaire, un joyau de musée. Tandis que le Rosso, avant de travailler pour le roi de France, peignait à l'Arétin, dans son palais, l'histoire de Mars et Vénus [3], les moindres présents que l'on offrait à l'écrivain portaient la marque de l'art le plus raffiné. Des ciseaux, qui peut-être servaient à décacheter les lettres que Titien avait écrites de Mantoue, ou bien encore à lui couper quelque

1. La Monnaie, son chef-d'œuvre, selon Vasari.
2. Le Palais Ducal, si abîmé par la seconde Renaissance. Voir Ruskin, *Stones of Venice*, vol. I. — Lett., I, 190-191.
3. Lépicié, *Vies des peintres*. Disc. prél., XXXIV, éd. de 1752.

grappe de la Brenta, excitaient l'admiration de l'Arétin. « Voyez les ciseaux que l'on m'a envoyés; ils sont couverts de trophées en relief! » Il ne les échangerait que contre les broderies d'or et de soie faites pour Léon X, sur les cartons de Raphaël.

Il suivait les modes de près, et ses lettres en apprenaient les variations aux amis et aux clients. « On n'use plus des petites fleurs dans les damas, ni dans les satins,... les habits tendent à se faire longs et amples. On ne souffre plus le tourment que donnaient les souliers. Tout se taillade et s'enrichit. Jusqu'aux écrivains sont imprimés clairement, à preuve ce que fait messer Francesco Alunno [1]. » Tous les imprimeurs vénitiens, de Paul Manuce à Marcolini, étaient ses amis. Il faisait sans trêve gémir leurs presses : toujours à l'affût du goût et du succès public, prêt à louer le Laocoon retrouvé, aussi bien qu'une statue nouvelle du Sansovino ou de Leoni [2].

Les fils de Titien grandissaient. L'aîné, Pomponio, chanoine *in posse*, ne s'était pas encore jeté dans les désordres qui chagrinèrent bientôt la vieillesse du maître. Il sortait d'école : « Avec les douze années où vous avez fait tant de meringues du grec, de l'hébreu et du latin, je prétends, lui disait l'Arétin, que nous fassions le désespoir de tous les docteurs de la machine ronde, tout ainsi

1. Lett., I, 198. — 2. Lett., I, 247 v°.

que le maître, votre père, fait enrager tous les peintres de l'Italie avec les belles choses qu'il fait. Tenez-vous au chaud, et bon appétit [1]. »

Pomponio obtint son canonicat, et l'Arétin remerciait don Juan Lope de Soria, pour ce bienfait impérial, « comme si la faveur de ce doux et docte fils l'eût personnellement touché [2] ». De ce qui le touchait réellement, il s'occupait sans cesse, réveillant le zèle des protecteurs par un compliment amené à propos [3], réclamant l'exécution des promesses, fût-ce au connétable de France, et même quand ce connétable était Anne de Montmorency. Il demandait, aussi, pour les hommes de lettres, comme « l'excellent vieux Nardi ». De loin, il surveillait et sermonnait Leoni, qui devait s'attirer bientôt une grave mésaventure.

Pour l'heure, Titien, revenu à Venise, et qui aimait à se délasser en écoutant les musiciens, avait chargé l'Arétin de négocier avec le luthier Alessandro, surnommé *Degli Organi*; il fallait un bon et bel instrument, en échange du portrait d'Alessandro, que Titien s'engageait à faire, livrable à deux mois. « L'arpicordo » était bien payé, à ce prix, car le luthier « unique en son art » ne se fit point prier [4].

Le fils du Sansovino, ce Francesco qui fit un gros livre sur Venise, ne donnait pas à son père plus de satisfaction qu'il ne fallait; et l'Arétin, comme plus

1. Lett., I, 204-220. — 2. Lett., II, 116. — 3. Lett., II, 124.
4. Lett., II, 140. — Ridolfi, *Merav. dell' Arte*, I, 252.

tard Diderot avec Pierre Falconet, avait essayé le rôle de conciliateur. Il ne le jouait point à la satisfaction de Francesco, et le jeune homme lui décocha un sonnet dont la galerie apprécia les pointes. L'Arétin le prit de très haut : il feignit de croire qu'un mauvais plaisant anonyme avait usurpé le nom du « jouvenceau » ; il lui donna, d'un ton paterne, le conseil de ne pas mêler des soucis intimes aux grandes occupations de son illustre père. C'était l'ironie narquoise d'un homme trop fort pour frapper un adversaire dérisoire. Francesco Sansovino avait une âme de littérateur médiocre, aux implacables rancunes : dans sa *Venezia descritta*, il passa dédaigneusement sur l'Arétin, à propos des portes où Jacopo Sansovino avait figuré son compère, à la sacristie de Saint-Marc : il ne le nomma point dans les listes interminables des écrivains de Venise. Quarante-cinq années n'avaient pas éteint son dépit contre l'ancien « ami très étroit » de son père.

Les clients de Titien, les plus titrés même et les plus faciles à la commande, se plaignaient sans cesse des lenteurs que le peintre, surchargé et débordé, leur faisait subir. C'était encore l'Arétin qui négociait. Le marquis del Vasto, « il benefattore suo », le chargeait de stimuler Titien. L'affaire qu'il fallait presser durait depuis sept ans ; déjà le marquis avait obtenu d'être peint avec sa femme Marie d'Aragon, et leur fils. Mais maintenant, rien ne s'achevait, et l'illustre client commençait à exprimer son mécontentement ; il avait commandé encore une autre

toile, qu'il eut deux ans plus tard, et certain portrait martial : ceci lui tenait au cœur : « Pour en venir, disait l'Arétin empressé à le calmer, aux longueurs de Titien, reconnaissant et pénétré de gratitude pour les biens reçus de la courtoise bonté des del Vasto, je vous dis que l'obligation qui l'a retenu à Mantoue, a été cause du retardement qui s'est mis en travers de votre désir et de sa dette. Il m'a cependant fait voir la toile, dans laquelle on vous contemple sur un pilastre, parlant à votre armée. Francesco Ferrante, votre fils, est auprès de vous, comme Phébus auprès de Mars,... magnificence du genre humain [1]. » La « souveraine marquise » ne dédaignait pas de correspondre, elle aussi, avec l'Arétin. Titien ne l'avait-il pas représentée sous les traits de Vénus, dans une de ses plus belles allégories [2]? Outre les nombreuses épîtres, l'Arétin composait pour les d'Avalos ses œuvres dévotes, suivant sa méthode, qu'il exposait ingénument, de « former un volume entier avec une légende qui n'emplit pas un demi-feuillet [3] ».

L'Arétin avait adopté définitivement Venise; mais il devinait, avec son génie de la réclame, l'influence que peut avoir la gloire de clocher, et sa petite patrie, Arezzo, n'était point négligée par lui : il eût été fort bien capable, si les temps y avaient prêté, d'inventer

1. Lett., II, 166-168.
2. Au Musée du Louvre.
3. Lett., II, 159. Ce volume contient XVII lettres au seul d'Avalos.

ces réunions où les grands hommes de province organisent leur publicité réciproque. Aussi Giorgio Vasari, qui devenait célèbre, lui était-il cher au double titre de peintre et d'Arétin. Né, l'an 1512, dans la cité d'Arezzo, le jeune Giorgio n'avait eu garde d'oublier son puissant compatriote. L'Arétin, en retour de sa déférence et de ses cadeaux, le suivit paternellement dans sa carrière. « Le désir, lui écrivait-il, que j'eus toujours de connaître un bon peintre de ma patrie, a été, ô mon fils! exaucé par la bonté de Dieu; aussi, je le remercie, et, le remerciant, je le supplie en sa miséricorde de vous donner une vie prospère, à vous qui êtes l'homme que je cherchais. Cependant, je m'en vais pensant au continuel progrès de votre talent, dont le faire s'améliore, dans le dessin, dans l'invention et dans la pratique avec une incroyable véhémence, tellement que, sous peu, l'on est en droit d'espérer de vous beaucoup plus encore que ne promet le dessin, de la manne pleuvant dans le désert, dans lequel il y a trois remarques à faire, lesquelles amènent la réflexion à s'ébahir du jugement qui vous les a fait exprimer avec le crayon de l'artiste. La première, c'est la stupeur qui apparaît dans la manière d'écarter les mains [1].... » Suit un commentaire prolixe du tableau; le nom de Raphaël arrive sans scrupule à côté du nom de Vasari. La lettre se termine par une impertinence à l'adresse du duc de Florence :

1. Lett., II, 183 v°, 184.

« S. E. se plaint que je n'écris plus. Elle se résigne aisément à me voir pauvre. Dites-lui que c'est ma pauvreté qui cause mon silence. »

Cette année 1540 était, semble-t-il, peu fructueuse pour l'Arétin. A l'Anichini, il ne pouvait rien envoyer qu'un sonnet sur sainte Catherine, « sans aucun de ces présents convenables, à l'usage d'un talent loué, admiré ». Luigi Anichini venait pourtant de graver sur lapis-lazuli un Ganymède, « ouvrage aux inconcevables subtilités », et l'Arétin aimait à la folie les Ganymède. Il accumulait les sonnets : sonnets pour le portrait du sénateur Vincenzo Capello, commandant général de la flotte, revêtu de son armure damasquinée, sonnets sur la vie de sainte Catherine et sur l'image que le Sansovino lui avait sculptée de la sainte ; l'homme qui avait fait depuis six ans (1534) la Paraphrase des Psaumes, célébrait le génie du Sansovino en des vers édifiants :

Au monde vous prouvez qu'aux bronzes et aux marbres.
Vous donnez le sentir ainsi que le mouvoir!

disait-il, dans un style très médiocrement plastique [1].

Au besoin, il mettait Titien et lui-même au service des gens, s'offrait et offrait ses amis, sans hésiter. En remerciant, pour deux douzaines de couteaux, le capitaine Palazzo, il le priait d'avertir le seigneur Girolamo Martinengo « que le pinceau de Titien et la plume de l'Arétin sont prêts à perpé-

1. Lett.. II, 190, 191. — Ridolfi, I, 161.

tuer son image et son illustre nom ». Seulement, que le modèle de Titien veuille bien envoyer une cuirasse, un casque, deux beaux brassards à la dernière mode, enfin « armure belle et blanche », afin que Titien s'en serve pour les accessoires du portrait qu'il fait pour le marquis del Vasto [1].

L'Arétin n'était pas joueur; du moins il le prétend. Il remercia néanmoins le Padovano, enlumineur de tarots, frère du peintre Alessandro. Il avait reçu de lui des cartes merveilleuses, rehaussées d'or et d'argent. « Je me suis, disait-il, réjoui jusqu'à présent de ne point jouer; mais maintenant je m'en afflige, à voir de si belles cartes. » Le chef-d'œuvre du « Michel-Ange des tarots » ne fut pas perdu pour tout le monde. L'Arétin était entouré par une cour de personnes qui ne dédaignaient point les cartes. « Je me suis laissé ravir ces cartes incomparables, ces tarots divins, par certaines nymphes, non moins courtoises que galantes; et, lorsque j'eus fait ce troc avec elles, elles s'en sont délectées, durant ces chaleurs excessives [2]. » Les « nymphes » de cette eau furent, de toute éternité, passionnées pour les tarots.

Leone Leoni, qui n'avait pas fait parler de lui depuis qu'il séjournait à Rome, venait de brusquement commettre un attentat. Jacopo Giustiniani s'empressa d'écrire à l'Arétin tout le détail de cet assassinat sur la personne de Pellegrino de' Lenti,

1. Lett., II, 193-194.
2. Lett., II, 213-214.

orfèvre allemand au service du pape [1]. Le fougueux Leoni avait répondu à des diffamations en coupant la figure de son calomniateur. Paul III, dans cette occurrence, se montra moins indulgent qu'il ne l'avait été dans le meurtre de Pompeo Capitaneo par Cellini. Leone devait, d'après la sentence, avoir la main coupée, et aller aux galères, bien que ce ne semble pas être d'abord la place d'un manchot; sa main fut sauvée par le cardinal Archinto et monseigneur Durante. Mais il alla ramer durant toute une année sous les gonfanons de saint Pierre. L'Arétin eut beau faire, il ne fallut pas moins que l'influence de l'amiral André Doria pour rendre Leoni à la sculpture. Le sculpteur était encore à Gènes, avec sa mère, sa femme et son fils lorsqu'il annonça la fin de sa peine à l'Arétin, « grâce au prince de Melfi ». Mais l'artiste s'ennuyait à Gènes, et, se tenant quitte envers Doria par la belle médaille qu'il avait gravée pour lui, il demandait à l'Arétin de lui faire quitter l'amiral, le neveu de l'amiral, tous les Génois du monde, pour un poste plus en vue. En attendant il se riait de ces « prêtres p..., priant Dieu de faire crever les tristes [2] ».

L'Arétin se hâta de répondre avec maintes paroles gracieuses pour les Doria, que César faisait tout-puissants alors, et force méchancetés à l'adresse de la cour romaine, dont il se plaignait. « Je sais que

1. Bottari, V, 247; Bertolotti, *Artisti lomb. a Roma*, I, 300.
2. Plon, *op. cit.*, 13-15.

je n'ai pas autrement besoin de vous attester par serment, et que vous croirez très aisément que ma joie, à la nouvelle de votre mise en liberté, fut aussi grande que l'avait été ma douleur... La bonté du seigneur Francesco Doarte vous arracha des fers auxquels vous avait fait enchaîner une prêtraille impie, pour une faute, c'est vrai, mais pour une faute nécessaire; vous avez été recueilli par la clémence du prince Doria; cela vaut mieux que toutes les faveurs et bienfaits qu'une cour sans intelligence eût pu vous octroyer, vous eût-elle confié en outre la charge de la Monnaie. Autre chose est d'être l'esclave de la fortune, autre chose de reconnaître le talent. Ainsi donc rendez grâces à Dieu, et, ce faisant, priez-le de vous maintenir, par l'effet de sa miséricorde, dans le service et la faveur précieuse de vos deux patrons. Pourtant, qu'il vous souvienne, si cela se peut faire, de m'adresser, sitôt achevée, un exemplaire de la médaille que vous exécutez de cet homme divin, afin qu'en voyant sa glorieuse effigie, je me puisse vanter d'être digne de la contempler [1]. »

Titien allait, dans l'automne de 1541, à Milan, auprès de Charles-Quint. C'est là que l'empereur lui donnait une pension de cent ducats sur le trésor de la ville. Quant à l'Arétin, il écrivait au prince de Salerne : « J'ai rappelé à Titien, qui s'en va à la

1. Lett., II, 216 v°-217. Lett. scr. all' Aretino, I, 357. — Plon, *op. cit.*, Pl. XXIX, 1,2,3. — Armand, *les Médailleurs ital. des* XVe *et* XVIe *siècles*.

cour, de prendre avec son crayon incomparable le contour de votre rare image, à cette fin que je la puisse faire peindre par lui en ma chambre pour la révérer comme celle des Saints. » Cela était moins platonique assurément que les salutations données, au nom de l'Arétin, à Don Lope de Soria [1], par le peintre impérial. En octobre, Titien était revenu prendre sa place dans le triumvirat. L'Arétin se consolait de n'avoir pas été convié à Milan, et faisait passer cette légère disgrâce en régalant Titien et Sansovino avec les fenouils dont l'historiographe Pigna avait envoyé, de Ferrare, un vase copieusement empli [2]. L'Arétin prenait plaisir à ces petites fêtes; il laissait un peu chômer sa plume, sauf pour ramener à tout propos les noms de ses amis et protégés, en bonne place, même quand il composait des vers d'amour sur la commande de Don Diego de Mendoza [3].

Vasari se mettait toujours plus avant dans les bonnes grâces de l'Arétin; il lui donnait des portraits; il peignait aussi son portrait pour Francesco Ruscellai; il répandait les sonnets et les lettres de l'écrivain [4]. L'Arétin faisait rayonner autour de Venise ses invitations, ses demandes : « Si vous, peintre très illustre et architecte unique, écrivait-il à Jules Romain, vous venez à demander ce que

1. Lett., II, 222-223.
2. Pigna, auteur d'une *Istoria dei Principi d'Este*, 1 vol. in-4, d'une *Vie de l'Arioste* (éd. de Venise, in-4, 1562), etc. On mange encore le fenouil en Italie.
3. Lett., II, 248-249. — Lett., II, 268-269.

fait Titien, et à quoi je m'occupe, il vous sera répondu que notre pensée ne cherche autre chose que découvrir le moyen de pouvoir se venger de la plaisanterie que votre promesse de venir ici a faite à l'affection que vous portent nos âmes; nous en sommes encore indignés dans notre cœur. Lui, s'irrite contre lui-même pour me l'avoir assuré avec une telle vanité, et moi, j'enrage contre moi-même, pour l'avoir cru. » Mais l'Arétin avait beau rappeler la promesse faite à Titien lors de son voyage à la cour de Frédéric II de Gonzague, et s'écrier que « Mantoue n'est pourtant pas plus belle que Rome ou Venise »; Jules Romain aimait mieux être le premier, dans une ville qui lui devait tant, que le second ou le troisième, après Titien et Sansovino, à Venise où tous les emplois étaient tenus par des maîtres du premier ordre. « Vous êtes agréable, lui disait l'Arétin, grave et charmant dans la conversation, et grand, admirable, étonnant dans la maîtrise de votre art. Aussi, qui voit les édifices et les compositions sortis de votre génie et de vos mains les admire, tout ainsi que s'il découvrait les demeures des dieux en modèles, et les miracles de la nature en couleurs. Et cela, Vitruve et Apelle le diraient également, s'ils contemplaient les édifices et les peintures que vous avez faites et ordonnées dans cette grande cité, embellie, rendue magnifique par l'esprit de vos inventions antiquement modernes et modernement antiques. Mais pourquoi le destin ne vous

transfère-t-il pas ici, aussi bien que là-bas? Et pourquoi les monuments éternels que vous laissez aux ducs de Gonzague ne sont-ils point pour les seigneurs vénitiens [1]? »

L'Arétin ne jurait plus que par Vitruve. Il louait les écrivains même de « leur style dorique [2] ». Ses sculpteurs familiers s'étaient augmentés d'une recrue : un sculpteur poète! L'Arétin affirmait que si le nouveau venu sculptait comme il versifiait, il « s'avoisinait à Michel-Ange [3] ».

Titien, qui venait de se peindre lui-même plusieurs fois, faisait aussi, en même temps que la peinture votive du doge Lando et les tableaux de l'église du Saint-Esprit, le portrait de Ranuccio Farnese et celui de la fille de Roberto Strozzi, patron des littérateurs et des peintres. L'Arétin fabriqua les indispensables sonnets; il aimait surtout à rimer pour les portraits; c'était le moyen de flatter le modèle et le peintre. Quand l'artiste se piquait de littérature, comme Paolo Crivello, l'Arétin le louait sous ses deux aspects. Lorsque Vasari peignit la Barozza, il demandait à l'auteur infatigable des rimes bien ronflantes [4].

Les amateurs, tels que l'architecte Giambattista

1. Lett., II, 279-280.

2. Lett., II, 283. On sait la vogue de Vitruve en ce temps. la fondation par Tolomei d'une académie vitruvienne.

3. Lett., II, 287. C'est Danese Cattaneo de Carrare. Cf. Vasari. VII, 522 et suiv. « Excellente scultore. anco buono e lodato poeta. »

4. Lett.. II. 297 v°-304 v°.

Tornielli, fils d'Augustin l'annaliste, « splendeur de Novare », n'acceptaient pas toujours les Titien sans les critiquer; il y en avait où les traces de hâte et d'improvisation étaient par trop visibles; l'Arétin arrangeait la chose : « Je n'ai pas laissé, très cher ami, de tâcher que messer Titien remette la main au tableau, que l'on vous rendra tout plein de ce soin qui en vérité lui manquait, et que vous désirez pour l'honneur de lui. Il y a rajouté le protecteur de votre patrie, en armes, et, au lieu des chérubins, vous verrez deux anges d'une beauté céleste et d'une grâce divine [1]. » Si la légende de Titien peut perdre à ces aveux, son histoire réelle y gagne.

Pour Don Diego de Mendoza, Titien ne rajoutait pas de personnages célestes, mais il peignait « sans avoir le modèle » un portrait de dame. Ainsi, même dans cet art du portrait où il triomphe, et sans que rien le contraignît [2], le Cadorin consentait à des jongleries. Le jaloux Espagnol Mendoza céla l'image sous des voiles de soie, ce qui ne gêna point l'Arétin pour la célébrer [3].

Vasari sachant l'Arétin curieux de toute richesse, artistique ou autre, lui faisait envoyer par Battista del Tasso, le sculpteur sur bois, de Florence [4], de merveilleuses incrustations en bois de noyer, telles

1. Lett., II, 308.
2. Ce qui est son excuse pour tel portrait officiel.
3. Lett., II, 314 v°-315.
4. Vasari, III, 350 et suiv.; V, 617; VI, 453, etc.

que « jamais on ne vit pareille délicatesse dans les objets faits sur mortier ou sur marbre », c'est-à-dire dans les mosaïques vénitiennes ou florentines. Pourtant, Vasari s'oubliait parfois jusqu'à retarder l'exécution de ses promesses : un billet assez sec venait les lui rappeler. L'Arétin, qui était en froid avec le duc de Florence, avait la sévérité facile pour les artistes florentins [1] : un dessin du Moretto et une lettre autographe de l'Arétin, c'était apparemment trop peu pour le duc Cosme, car il n'en avait même pas remercié.

Titien connaissait trop bien son compère pour laisser s'amasser entre eux une seule de ces « nuées ». Aussi, l'Arétin avait beau trembler la fièvre dans son lit, il arrachait à sa veine un sonnet pour l'image de « magnifique dame Isabella Massola, au front altier [2] ». C'était l'année où Titien peignait cette famille Farnese dont la grandeur était à son comble. L'Arétin, qui avait poussé une pointe jusqu'à Vérone, écrivait à Titien l'éloge du portrait de Paul III [3] : « La renommée, mon compère unique, se plaît si fort à publier le miracle fait par votre pinceau dans le portrait du Souverain Pontife, que, s'il n'y avait pas obligation de publier de par le monde la générosité montrée par votre caractère en refusant l'office du Plomb, qu'en récompense de

1. Lett., III, 28.
2. Lett., III, 34 v°-35.
3. Présentement au musée de Naples. Sur tous ces portraits, cf. Crowe et Cavalcaselle, II, 1-23.

cette œuvre Sa Sainteté pense à vous donner, on n'en finirait plus de trompeter et combien il est vivant, et combien il est lui-même, et combien il est vrai. Mais toute votre œuvre, encore que divine, le cède à l'action de dédaigner d'accepter ce que tout autre se serait estimé heureux d'obtenir. Vous seul, en ne voulant pas le grade qui vous est offert, vous démontrez combien en excellence et en beauté Rome est inférieure à Venise, et combien mieux vaut la noblesse de l'habit séculier que la vilenie du vêtement fratesque.... Ah! vive le Vecellio [1]! » Titien voulait bien accompagner la cour à Busseto, reprendre des commandes que lui réservait Charles-Quint, aller à Bologne, faire portrait sur portrait. Mais il tenait à demeurer Vénitien : et la Seigneurie lui adressait une lettre officielle pour le supplier de rester sourd aux propositions des « prêtres ». Titien, en acceptant le *Piombo*, eût dépouillé Sébastiano di Luciano, et Jean d'Udine, à qui le *frate* son ami avait obligation de servir une pension de quatre-vingts ducats. Il refusa, sur la promesse qu'on lui fit, et qui ne fut jamais tenue, de lui donner le bénéfice de San Pietro di Colle au diocèse de Ceneda [2] : il ne put se tenir, alors, d'exhaler son ressentiment pour la conduite de la Curie dans cette affaire : on peut penser si l'Arétin lui fit écho.

1. Lett., III, 36.
2. Maniago, *Storia delle belle arti friulane*, in-8, Udine, 1823, p. 355, et Ronchini, *Relazione*, p. 131-132.

L'Arétin n'était pas resté longtemps hors de Venise. Le printemps de 1544 lui ramenait la fièvre quarte, entretenue par les perfidies d'un climat aux attraits dangereux. Titien, qui suivait de nouveau la négociation de son bénéfice, faisait écrire par Ranuccio Farnese, tandis que l'Arétin pressait Carlo Gualteruzzi, secrétaire d'Ottavio Farnese, puis, bientôt, cherchait à circonvenir directement le prince. Titien enfin écrivit à Michel-Ange pour le prier d'intervenir auprès de Paul III [1]. Tout cela sans doute lui laissait peu de temps pour son ami malade : ce ralentissement que le hasard mettait dans leur intimité donnait à l'Arétin occasion d'écrire sa plus belle épître, celle qui le montre tout à fait digne de l'amitié et de l'estime artistique dont l'honorait Titien. « Ayant, seigneur compère, dîné seul, contre ma coutume, ou, pour mieux dire, en la compagnie fastidieuse de cette fièvre quarte qui ne me laisse plus goûter la saveur d'aucun mets, je me levai de table, rassasié du désespoir où elle m'avait mis. Et ainsi, le bras appuyé sur le plat de la corniche d'une fenêtre, et la poitrine abandonnée dessus, comme aussi presque tout le reste de ma personne, je m'adonnais à regarder l'admirable spectacle que faisaient les barques sans nombre, qui, pleines d'étrangers et de citoyens, récréaient non pas seulement qui regardait, mais jusqu'au Grand Canal lui-même, joie de quiconque le sillonne.

1. Lett., III, 45, 51, 68.

Et, dès qu'eut pris fin l'amusement donné par deux gondoles qui avec deux barcarols fameux se mirent à lutter à la course, je pris grand plaisir à voir la foule qui pour assister au divertissement s'était arrêtée sur le pont du Rialto, sur le quai des Camerlingues, à la Pescaria, au traghetto de Sainte-Sophie, et dans la Casa da Mosto. Et puis, après que ces multitudes et ces autres encore se furent en allées avec de gais applaudissements, chacun suivant son chemin, voici que moi, pareil à un homme qui, fâché contre lui-même, ne sait que faire de son esprit et de ses pensers, je retourne les yeux vers le ciel, qui, depuis que Dieu l'a créé, ne fut oncques embelli de tant belle peinture d'ombres et de lumières. Car l'air était tel que le voudraient représenter ceux qui ont de l'envie contre vous, pour ne pouvoir point être vous. Admirez-le, dans mon récit : c'était d'abord les édifices, lesquels, bien qu'ils soient faits de vraies pierres, paraissaient de matière artificielle. Et puis, apercevez cette atmosphère, qu'en certains endroits je découvrais pure et vive, et, d'autre part, trouble et morte. Considérez encore la merveille que me firent les nuages composés et l'humidité condensée. Ces nuages se tenaient voisins des toits des édifices, moitié sur le premier plan, et moitié à l'avant-dernier. Car le fond était plein d'une vapeur tirant sur le gris-noir. Je m'étonnai, certes, des couleurs variées qu'ils faisaient paraître. Les plus voisins flambaient comme les flammes du feu solaire, et les plus

lointains rougissaient d'une ardeur de minium, un peu moins incandescente seulement. O de quels beaux traits les pinceaux de la nature peignaient l'air, là-haut, l'écartant des palais ainsi que le Vecellio fait des pays qu'il figure ! De certains côtés apparaissait un vert-azur, et, d'aucuns autres, un azur-vert, réellement composé par la nature, maîtresse des maîtres. L'atmosphère se fondait avec les clairs et les obscurs, et mettait si bien en relief ce qu'elle y voulait mettre, ou savait si bien à son gré fondre ce qu'il lui plaisait de fondre, que moi, qui sais comment votre pinceau est le génie des génies, par trois et quatre fois je m'exclamai : « O Titien, où donc es-tu? » Par ma foi, si vous aviez peint ce que je vous narre, vous induiriez les hommes dans la même stupeur où je fus, voyant une telle peinture, et que semblable merveille ne durerait point [1] ! »

Après une pareille lettre, l'Arétin sans forfanterie se pouvait dire « l'autre lui-même » de Titien. Ces artistes, d'un temps où la perfection même du métier alanguissait les œuvres, et ces citoyens, d'une ville que tout prédestinait pour être la capitale de la décadence, ces hommes, possédés par les beautés de la matière et par les magies de Venise, ont aimé d'un amour ardent ce ciel, cet air, cette lumière de la cité miraculeuse : fertile en mirages, en prestiges où les sens étaient charmés, et que la subtile Florence, nourrice de l'idée et de l'action,

1. Lett., III, 48-49.

n'eût point créés. N'est-il pas singulier que le plus fervent précurseur du seicentisme, à Venise, soit un Arétin? et que, de l'antique Arezzo, des rues en gradin de Pérouse, des vieilles montagnes sacrées de la Toscane et de l'Ombrie, l'homme soit descendu qui, dans l'Italie dégradée, étalait la plus triomphale apothéose de la matière, la volupté la plus païenne?

Les écrivains le courtisaient autant que les peintres. Lodovico Dolce, sous ses yeux, préparait son Achilléide ou sa traduction de la dialectique d'Aristote, et résumait la philosophie du Stagyrite. Francesco Sansovino, qui haïssait l'Arétin, n'avait eu garde de continuer une campagne ouverte contre lui. Il lui dédiait même ses *Livres de la Rhétorique*, il lui offrit sa version des *Épîtres* cicéroniennes; l'Arétin ne marchandait pas la récompense à l'écrivain rallié : il l'égalait, tout uniment, à son père le sculpteur : « Jacopo et Francesco, l'un dans l'exercice du ciseau, l'autre dans l'art de la plume, épuisent la louange. Vive donc un père tant illustre, un fils de si belle race, nés, l'un et l'autre, pour orner et pour enchanter, par les ouvrages de leurs esprits, l'univers entier! [1] »

Il tenait bureau pour les plaintes des sculpteurs mal payés ou mécontents de leur salaire, comme Danese, qui n'a pas trop bien décoré ce que lui confia la Seigneurie. « Les princes, disait l'Arétin, ne sont pas courtois. C'est leur dernier souci [2]! »

1. Lett., III, 69. — 2. Lett., III, 88 v°.

Pour se consoler de cette incivilité, il partageait avec Titien et Sansovino le régal de deux couples de francolins, un joli gibier, envoyés de Vicence par un ami [1]. Cependant, malgré ces récriminations, la vie artistique était trop intense pour que les racontages ne fussent pas nombreux; on faisait mourir Jules Romain; puis, bientôt, la nouvelle était démentie. L'Arétin écrivit au peintre des Gonzague pour exprimer sa douleur ensemble et sa joie de la fausse nouvelle et du démenti; sans scrupules, il l'égalait, le préférait à Raphaël, « l'homme divin [2] ». La mort ne fit crédit que d'une seule année au maître brillant et hardi. Jules Romain, à cette époque, devait moins que jamais regretter Venise; l'Arétin avouait lui-même à Titien que les seigneurs, « à cause qu'ils étaient nés sous le signe de l'arc-en-ciel, avaient les cervelles changeantes [3] ».

C'était, cette année 1545, l'ère des nouvelles mensongères et des fâcheux incidents. Tandis que se préparait la grave disgrâce du Sansovino, et que l'on publiait, à Venise, le trépas de Jules Romain, Milan retentissait du bruit que l'Arétin était mort; Leoni, que le marquis del Vasto avait fait nommer maître et graveur des coins de la monnaie impériale, avec cent écus d'or par an, et qui avait revu l'Arétin durant un séjour à Venise en 1544, apprit la rumeur, et s'en émut : l'Arétin se hâta de le rassurer; son épître badine montrait bien

1. Lett., III, 93. — 2. Lett., III, 95. — 3. Lett., III, 98-99.

vivant celui que tant de gens auraient voulu voir enterré [1].

Il y avait eu cependant quelque fond de vérité dans les nouvelles alarmistes que l'on répandait au sujet de Jules Romain. Tandis que Titien et l'Arétin faisaient, avec une imperturbable vigueur, les affaires de leur fortune, Jules Romain avait ressenti les atteintes du mal qui l'emporta bientôt [2]. L'Arétin lui parlait de son « heureux rétablissement », mais ce n'était, par malheur, qu'une apparence décevante.

Le jeune Jacopo Robusti commençait à illustrer son surnom de Tintoret; tout rempli de la « fureur pittoresque » célébrée plus tard par son admirateur Pierre de Cortone, il brossait sur les murailles de l'Arétin l'histoire d'Apollon et Marsyas et celle d'Argo et Mercure [3]. Celui-là n'avait point l'étoffe d'un complaisant; quand l'Arétin l'employait, il mit sa fougue habituelle à le satisfaire; quand il le louait, il accepta ses éloges. Mais à la première attaque, il lui prit mesure avec un pistolet: leur amitié devint alors inébranlable [4]. Quant à Vasari il célébra surtout les talents musicaux de son confrère; il trouvait le Tintoret « senza disegno »; le pauvre Vasari, par malheur, a laissé force peintures; et le Tintoret a créé *le Miracle de saint Marc*, *la*

1. Lett., III, 100-101. — Cf. Eug. Plon, chap. II, p. 18-20.
2. Lett., III, 105-108. — Vasari, V, 555.
3. Lett., III, 110.
4. Ridolfi, I, 312, II, 58. — et Müntz, III, 61.

Scuola di san Rocco, qui parlent pour sa gloire une langue plus éloquente que les critiques de Vasari.

Titien n'avait pas été clément envers les Bellini et Giorgione, ses prédécesseurs et ses maîtres; il ne supporta pas le Pordenone, qui lui rendit pièce pour pièce dans la mesure de son pouvoir; il se mit au plus mal avec le Tintoret, dès que le renom du « fulmine del pennello » fut éclatant. Mais l'Arétin, si bien toisé, n'oublia jamais que sa taille, suivant les mesures du Tintoret, était de « trois pistolets et demi ».

Au contraire, il régentait les élèves soumis, comme Danese; on lui montrait des essais littéraires en même temps que des projets de coffres, de monuments et de tombeaux [1]. Aussi, les apologies de lui-même qu'il écrivait à Leone Leoni prenaient le ton de l'arrogance.

Intarissable dans ses effusions avec les amis complaisants, il redoublait d'audace, traitait les mécènes qui le laissaient mécontent « d'ânes pires que leurs esclaves, au-dessous de leur valetaille » [2].

Leoni envoyait à son protecteur une série de médailles; on y voyait celle de Francesco Molza, mort l'année précédente, un poète burlesque, Scarron qui glisserait au d'Assoucy. L'Arétin pleurait cette gloire : « En voyant l'effigie du Molza parmi les autres médailles que vous m'avez envoyées, je me suis senti remuer tout entier; car sa vie m'ayant été

1. Lett., 112, 126. — 2. Lett., III, 141, 148 v°.

chère, il est naturel de penser qu'amère aussi me fut sa mort.... Reproduisez les images de tels hommes, et non point les faces de ceux qui sont à peine connus d'eux-mêmes, et nullement d'autrui. Les lois anciennes ne permettaient point que l'on reproduisît en métal les gens indignes; honte sur toi, siècle qui supportes que jusqu'aux tailleurs et aux bouchers apparaissent tout vifs en image [1]. » Reproduire les traits de personnages inconnus! alors que l'on avait licence de figurer l'Arétin, comme faisait ce Biagio Ragusei, sculpteur et incrustateur sur bois, qui offrait une boîte à peignes ornée du portrait de l'homme divin! « Je la garderai comme une relique, s'écriait le modèle enchanté, plutôt que comme un objet d'usage. C'est une belle industrie, une belle chose, une belle invention que votre manière de donner l'éclat, le lustre et le prix du lapis-lazuli à de telles matières [2]. »

L'imprimeur Marcolini ne se tenait pas de rivaliser avec les artistes qu'il fréquentait, et qui faisaient ses éditions de Vitruve ou lui illustraient ses volumes. Il bâtissait un pont à Murano. Personne, et pas même « le magnifique Bastiano Badoaro, jeune homme fameux et podestat très célèbre de ce tant illustre lieu », ne songeait à douter que l'excellent éditeur pût faire des plans admirables, donner « une âme au corps de Murano [3] ». Girolamo de Trévise ne s'était-il pas révélé, tout d'un coup, grand ingé-

1. Lett., III, 152. — 2. Lett., III, 155. — 3. Lett., III, 151-159.

nieur? Les préjugés ne convenaient qu'aux « pédants, plus soucieux de s'admirer que pas une jolie femme [1] ».

On saluait l'Arétin jusque d'outre-monts. Et pourtant, jamais il n'avait usé de langue pédantesque. C'était en langue italienne qu'il célébrait les Morosini peints par Titien, et les Daniel Barbaro, qui écrivaient en italien, s'ils pensaient en Latins antiques. Titien, suivant son compère, avait tellement soigné les images des patriciens, qu'il « y perdait beaucoup d'argent ». On ne dit pas combien le peintre gagnait à peindre de nouveau l'insatiable Arétin.

Le Sodoma, et Leone chez Antonio Bagarotto, exaltaient l'Arétin, lui écrivaient de loin [2]. Francesco Rosso de' Salviati faisait mieux encore : il lui envoyait des dessins; aussi méritait-il une description de ses œuvres, et « Titien, Sansovino l'aimaient comme leur fils; auprès de lui, Albert Dürer, dans les lointains et les premiers plans, demeurait bien en arrière [3] ». Cette boutade assurément ne venait pas de Titien.

Mais, pour conserver la faveur, il fallait laisser l'Arétin trancher du maître. Il avait critiqué le nu dans un ouvrage de Danese; le sculpteur n'avait pas bien pris la critique; l'Arétin le tança dédaigneusement : on ne lui apprenait point, sans doute, à juger le nu! « Vive Titien, béni soit Sansovino, qui

1. Lett., III, 157 v°, 160, 161.
2. Lett., III, 163-165. — 3. Lett., III, 176.

l'un et l'autre me remercièrent toujours de les avertir durant leur travail; ils sont, pourtant, eux, d'un singulier génie, en ce monde! Enfin, l'infatuation de se croire savant est le propre défaut de ceux qui ne savent point [1]! »

Marc Antonio da Mula n'avait à la bouche que l'éloge de l'Arétin et de ses ouvrages; aussi le chargeait-on de saluer Jean-Georges Trissin, et l'honorait-on de longues lettres, aussi prolixes que le billet à Danese était sec et bref. Trissin avait une de ces renommées qui, pareilles à celle de « l'excellent compère unique Lodovico Dolce », n'offusquait point l'Arétin [2].

Il avait traité le magnifique Morosini de « jurisconsulte »; le patricien revendiqua le titre de philosophe; l'Arétin fit bonne mesure : il accorda l'un et l'autre [3]. Entre temps, il brochait l'oraison funèbre d'une de ses « filles », Perina, née de la Marietta Riccia, la seule femme qu'il ait aimée, si l'on peut écrire ce mot pour indiquer le sentiment très vif, mais extrêmement bas, qui l'entraîna vers cette espèce, à peu près publique, la seule qui se soit assidûment moquée de lui [4]. Il se préoccupait surtout d'assurer le sort de ses lettres [5]. Hardi dans ses affaires, et lucide, il laissait là, comme éditeur, Marcolini trop économe à son gré; il le conservait

1. Lett., III, 184. — 2. Lett., III, 189. — 3. Lett., III, 185.

4. Ph. Chasles a exagéré cette histoire. Voir enc. *P. A. innammorato*, da Panzacchi. *Nuova antol.*, ser. II, LIII.

5. Lett., III, 194.

comme ami. Il s'occupait à louer les portraits des « deux G », Giulia et Guidobaldo d'Urbin, qui disputaient Titien à l'empereur [1].

Danese avait voulu répondre : il y gagna d'être persiflé sur nouveaux frais [2]. S'avisait-il pas d'appeler l'Arétin « plébéien »! Le condottière littéraire ripostait fièrement : « Je m'en ris! Car la vraie et légitime noblesse naît aux hommes de l'âme, et la bâtarde, du sang! » Un homme qui, dans un seul mois, écrivait à François Ier, au cardinal de Ferrare, au vice-roi de Sicile, aux Veniero, aux Pallavicini, au duc d'Urbin, à une Piccolomini, se souciait bien d'irriter Danese [3]! Bembo, qui recevait Titien à Rome, envoyait son souvenir à son ancien acolyte [4]. On chantait la gloire de l'Arétin dans les carrefours d'Italie : Titien et Francesco degli Albizzi s'arrêtaient au coin d'une place, à Ferrare, pour écouter un improvisateur, qui célébrait l'Arétin et le Sansovino, du haut d'une borne où sa grandeur était juchée « comme sur les rocs du Parnasse ». Laissant railler les pédants, les « satrapes », l'Arétin « se réjouissait d'être dans la bouche des charlatans ». Il s'écriait : « Je suis charlatan, moi aussi, et non point philosophe! charlatan! la besace pleine de balivernes, de bagatelles, de présomption, de persuasion, de mensonges, de passe-passe, de vétilles, de cantefables [5]. »

1. Lett., III, 198. — 2. Lett., III, 206 v°. — 3. Lett. III, 207, 210, 211, 213. — 4. Lett., III, 220-221, cf. suprà, chap. I, p. 75. — 5. Lett., III, 223-235.

Les prélats romains, avant le cardinal de Lorraine, employaient Salviati, cet artiste qui eut toujours un cardinal dans sa vie. Et l'Arétin veillait aux commandes [1], plus heureux avec les peintres qu'avec les sculpteurs. Hormis le Sansovino, ces derniers ne le contentaient point. Et Baccio Bandinelli s'accordait, par un hasard unique, avec Michel-Ange, dans son mépris pour l'Arétin. Ce Baccio, cet histrion du ciseau, qui se voyait faire le même reproche d'indécence et de luthéranisme [2] dont on frappait le Buonarroti, ne valait pas qu'on le traitât avec la longaganimité rare dont l'Arétin avait honoré le maître de la Sixtine : « Mon cavalier, lui fut-il écrit d'un ton leste, encore que se ressouvenir des bienfaits que l'on a prodigués à autrui ne soit point le fait d'un homme magnanime, le plaisir est si grand que je ressens à la fantaisie qui me prend de vous écrire cette lettre-ci, avec laquelle, en même temps que d'une certaine façon je vous remémore notre ancienne amitié, je viens encore vous remettre en mémoire par la même voie la multitude de services qu'à Florence et à Rome je vous rendis, et quand Clément était cardinal, et ensuite lorsqu'il fut pontife, — que j'en éprouve une satisfaction qui ressemblerait assez à celle que me pourrait causer votre reconnaissance envers moi. » Baccio était d'une complexion robuste ; mais s'il lut cette épître à haute voix, il s'essouffla certainement. L'Arétin était en

1. Lett., III, 225. — 2. Muntz, III, 40 et suiv.

colère, et ses périodes se gonflaient : « Si pourtant il advenait que la dent de votre conscience vous mordît, de telle façon qu'avec au moins quatre ou cinq esquisses de dessins vous me démontriez votre bonne volonté.... Mais non! tellement naturelle vous est l'ingratitude, que d'espérer si petite chose, c'est une folie plus grande que n'est celle de votre présomption, qui s'arroge, avec une fantastique témérité, de vouloir surpasser Michel-Ange! Je vous baise les mains [1]. »

L'Arétin, naturellement, connaissait toute la famille des Vecellii. Un parent de Titien envoyait « de Cadore, une lettre, un sonnet, des francolins, des fromages, et des coqs de bruyère ». Le compère, mis en joie, s'écriait là-dessus : « Le beau de toute beauté bellissime, c'est de savoir ainsi faire, avec l'encre, le papier et la plume, non seulement que les choses dites, parlées, écrites, composées, deviennent perles, argent et or, mais encore qu'elles contraignent les princes à vous craindre, à vous honorer, et à vous donner cette droite que César me donna lorsque je chevauchais près de Sa Majesté [2] ! »

Titien ne fut pas du dîner où l'on mangea le gibier de Cadore : Paul III le retenait à Rome, où Bembo et Vasari s'étaient institués ses ciceroni. L'Arétin était resté mécontent de son ami ; on lui avait escamoté le portrait de Jean des Bandes Noires, et son propre portrait, destiné au duc de Florence, n'était,

1. Lett., III. 230. — 2. Lett., III, 232.

à son gré, qu'une ébauche. Il accusa Titien, auprès du prince, le taxa d'avarice, d' « avidité pour accroître la quantité, pourtant assez grande, des deniers par lui possédés[1] ». Mais le ton s'adoucissait, avec le maître, qui avait su faire pleurer Bembo, émouvoir Paul III, en leur transmettant le souvenir de l'Arétin. Il exprimait, timidement, quelques réserves sur l'ouvrage dont la touche large avait déplu à ses préjugés. Mais il passait assez vite. C'est, au demeurant, un de ces beaux portraits à effet, puissamment construits, tels que Titien excellait à les faire, aussi nombreux qu'on le pouvait souhaiter, et aussi brillants.

Titien, que Rome avait séduit par ses grandeurs un peu voyantes, avait exprimé le regret de ne s'y point être fixé vingt années auparavant. L'Arétin défendit ses deux causes favorites, la prééminence de Venise et la supériorité du moderne sur l'ancien. Cette querelle des Anciens et des Modernes, qui a fait un si gros bruit, et si stérile, avait un champion dans l'Arétin, moderne à outrance : « Des Anciens! Buonarroti ne les vaut-il pas? En quoi Raphaël ne les égale-t-il point, en même temps qu'il les surpasse pour la peinture? » Suit une avalanche de conseils et d'admirations qui font honneur à l'intrépidité critique de l'écrivain plus qu'à son goût et à son discernement artistique. « Je me fais fête de vous ouïr

1. Lett., III, 238. Voir à l'Appendice l'original publié par Gaye.

disserter sur la machine de Bramante, à Saint-Pierre, et sur les œuvres des architectes et des sculpteurs. Retenez bien dans votre esprit la manière de chaque peintre fameux et spécialement de votre frère Bastiano (Sébastien del Piombo); de Bucino considérez expressément chaque gravure. Et n'omettez point de comparer en vous-même les figures du compère M. Jacopo (Sansovino) avec les statues de ceux qui rivalisent à tort avec lui, et se font blâmer avec raison. Enfin, revenez informé de la cour comme des coutumes des courtisans, aussi bien que de l'art du ciseau et du pinceau. Et surtout, donnez votre attention aux choses de Perino del Vaga, car il est de génie admirable. Et souvenez-vous de ne vous point perdre si bien dans la contemplation du jugement de la chapelle (Sixtine), que vous oubliiez de vous en arracher, au point que l'hiver tout entier vous retienne absent loin de moi et du Sansovino[1]. »

Mêler ainsi les maîtres et les médiocres disciples, exalter Perino del Vaga, ce peintre au mètre, qui jetait à ses escouades d'élèves les esquisses à exécuter, ce précurseur des gâche-toiles dont l'Italie sera bientôt infestée, c'était pousser loin la désinvolture, même pour un cinquecentiste.

Le Sansovino, durant l'absence de Titien, tentait de modérer l'Arétin dans ses amours aussi variées que peu choisies. Le sculpteur était, alors, le sage du triumvirat. L'Arétin répondit par une profession de

1. Lett., III, 236-237.

foi cynique, où les signes avant-coureurs de la sénilité se mêlent à l'affectation d'une jeunesse éternelle [1] : il devait assez probablement ces illusions aux deniers qui affluaient de plus en plus entre ses mains et qui doraient sa cinquantaine.

Le sculpteur Paolo Geri, dit le Pilucca, lui envoya des vers, et se plaignit qu'on lui eût dérobé son secret pour tailler le porphyre comme le marbre. « Remettez-vous, disait l'Arétin, au temps, père des choses, et qui les révèle. » Le temps l'avait réconcilié avec Danese, qui travaillait à la *Scuola del Santo* de Padoue. L'Arétin préconisait, pour orner « le temple du saint, les œuvres coulées en bronze, et cette netteté, ce poli, si bien donnés par un burin diligent [2] ». Il est visible qu'en bon Italien il aimait ce que l'on appelle dans les ateliers la sculpture « râtissée ». Tiziano Minio de Padoue [3], élève du Sansovino, travaillait, aux côtés de Danese, à cette grille de bronze qu'il laissa inachevée; Danese ne devait pas non plus terminer le bas-relief qu'il commençait. Ce fut Tiziano qui lui transmit les salutations de l'Arétin. Danese n'ornait pas seulement les temples des saints : le *temple de la divine Geronima Colonna d'Aragon*, ce livre publié à Padoue en 1558 pour imiter l'ouvrage consacré, trois années auparavant, à la Princesse que Raphaël avait peinte, cette *guirlande* louangeuse, contiendra un sonnet de lui [4].

1. Lett., III, 252. — 2. Lett., III, 257-258. — 3. Vasari, VII, 515. — 4. On sait que Girolamo Ruscelli, publia en 1555, à Venise

Tout en accroissant ses collections, en écrivant, aussi, force billets très brefs qui tombaient maintenant du haut de son autorité, l'Arétin adressait, vers le commencement de décembre, à Jacopo Sansovino, une lettre d'un ton gai, hardi, qui se terminait par ces mots : « Toute chose est chance et hasard ». Vraie devise d'aventurier. Le mois de décembre n'était pas écoulé, que le hasard et la malechance donnaient leur commentaire à ces paroles. Le plus fameux sculpteur, le premier architecte de Venise, l'artiste qui, depuis les marteaux des portes jusqu'au Palais Ducal, la combla partout de ses ouvrages, le Sansovino, à cinquante-neuf ans, se voyait emprisonner. La bibliothèque publique, *Libreria Vecchia*, qu'il construisait pour renfermer les livres légués à la République par Pétrarque, par Grimani [1], par Bessarion, cet édifice que le Palladio admira si fort, avait croulé par le milieu de la toiture, dans la grand'salle, pendant la nuit du 28 décembre 1545. L'architecte, à qui les gelées d'un hiver rigoureux donnaient ce terrible déboire, fut aussitôt arrêté sur l'ordre des Procurateurs. L'affaire était grave : le maître, dégradé de sa fonction, accablé d'une forte amende, privé de sa liberté, ne pouvait rien pour réparer l'accident : il fallait que la Seigneurie lui rendît les moyens de continuer son

le *Tempio alla divina signora dona Giovana d'Aragon*, etc. — Voir Müntz, III, 66 ; et Vasari, VII, 525.

1. Perkins imprima par erreur *Grimaldi* (I, 283); cf. Yriarte, *op. cit.*, et Temanza, *Vita di Sansovino*, p. 30.

ouvrage. Danese joignit ses efforts à ceux du « compère » ; mais c'est l'Arétin qui mena toute la campagne en faveur du Sansovino. C'est le meilleur chapitre de sa vie, qu'il écrivit dans les billets et les épîtres chaleureuses où le plaidoyer pour le malheureux artiste est exposé, repris, augmenté sans relâche.

L'Arétin écrivit d'abord à la jeune femme du maître [1]. « Commère, ma fille, Dieu est, en vérité, aussi généreux en grâces que subtil inquisiteur du mérite des hommes; et c'est pour cela que Sa Providence éprouve par maintes infortunes leurs âmes, et, lorsqu'elle les a trouvées pleins de constance, va redoublant ses dons. Ainsi, que le bon maître Jacopo se tranquillise au sujet de l'accident de la bâtisse; tout finira pour lui en une de ces grandeurs! telle, qu'elle le vengera, et qu'il fera envie. Et vous, vous en aurez consolation, jeune femme élue en votre même bonté pour la consolation de sa vieillesse [2]. »

C'était là de bonnes paroles, faites pour calmer une femme : mais il fallait agir; la dureté, la soudaineté du coup qui frappait le *protomastro*, montrait assez combien il était en péril. Puisque à Rome même, s'il faut en croire Titien, on ne jurait que par l'Arétin, c'était l'heure de mettre en jeu cette autorité [3]. L'Arétin n'y faillit pas un seul instant : pendant que Bembo, que Mendoza s'employaient dans la mesure de leur pouvoir, il se mit à l'œuvre :

1. Francesco Sansovino était fils naturel (voir *Albero geneal. de' Tatti. ap.* Vasari, VII, 533).

2. Lett., III, 296. — 3. Lett., III, 305-306.

apprenait-il que Sansovino était mal vu, fût-ce à Vérone, il s'employait à transformer l'adversaire prévenu en un témoin bienveillant[1]. Surtout, il relançait Titien : le peintre n'avait rien perdu de sa sérénité, pas plus qu'il ne se dérangeait dans son voyage, en présence du danger que courait son compère.

Francesco Donato avait pris, le 24 novembre 1545, le *corno* que la mort de Pietro Lando, survenue le 8 du même mois, venait de lui conférer. C'était un ami de Titien et du petit cénacle : on a même avancé que Titien avait fait son portrait lorsqu'il était Procurateur : cette assertion n'a point de preuves, et une lettre de l'Arétin la contredit. Mais de tout temps Donato était bien disposé à l'égard du Vecellio. Le duc d'Urbin, que Venise allait créer généralissime de ses armées, fut intéressé à la défense du Sansovino : le Doge n'eut pas beaucoup de peine à se laisser persuader, puisqu'il maintenait par la suite à Sansovino l'achèvement de la *Loggetta*, et de la *Zecca*[2]. L'Arétin, qu'un pape embrassa, pouvait bien parler à un doge : il aborda Donato en pleine Piazza, il lui dit : « C'est d'un heureux augure que mon compère Titien ne vous ait pas encore peint : c'était la volonté du ciel, que l'on ne vît point votre tête ornée de votre seule chevelure, mais sous le sacré diadème. » Et il lui parla du Sansovino[3].

1. Lett., III, 308-309.
2. F. Sansovino, *Venezia descritta*, 598-599. — Mentionnées dans le *Breve* ou épitaphe officielle du doge.
3. Lett., III, 309-310.

Le temps de déclarer, au passage, que « ce coquin de frate del Piombo », lui ayant manqué, n'avait plus « aucun talent [1] », et il reprenait ses démarches. Le Moro, son hôte à Vérone, avait l'oreille des Badoaro, patriciens de Venise : il avait peint le jeune enfant de Giovanni Badoaro, le petit Francesco, en costume de berger : il devra intercéder pour le Sansovino [2]. Au milieu de ces soins, les rancunes allaient leur train : en louant le graveur Enea Vico qui avait fait un *Jugement* d'après une copie du Bassan, l'Arétin dénigrait encore Michel-Ange. « La licence de l'art michelangesque pouvait aggraver le scandale du luthéranisme, à cause de son peu de vergogne des hontes naturelles que découvrent au propre les figures du ciel et de l'abîme [3]. »

Il ne doutait pas que l'affaire de son ami ne vînt à s'arranger. Il en parlait partout, à tous; il faisait une grande rumeur pour créer un mouvement favorable : « La ruine du bonheur du Sansovino, écrivait-il à Salviati, a été moindre, en réalité, que la renommée ne l'a fait paraître. Il mérite infiniment de louanges, car, sentant se rompre une pareille machine, son âme est demeurée intacte. » S'il écrivait à quelque monsignor de la cour papale, il cherchait de loin un prétexte pour amener le nom et l'histoire du Sansovino « qui avait fait le plan, sans que la maçonnerie de la bâtisse fût de son ressort,

1. Lett., III, 311-312. — 2. Lett., III, 327 v°-328. — 3. Lett., III, 328. Voir l'Appendice.

et qui maintenant se voyait accuser, à cause qu'elle avait chu par terre [1] ! »

En « consolateur de tous les génies et de tous les talents », il insistait auprès du doge, il pressait Don Diego de Mendoza, l'influent ambassadeur de Charles-Quint à Venise : « J'ai rapporté au Sansovino, outre la peine que donna à votre cœur bienveillant son accident étrange, l'empressement que vous avez mis, aussitôt que la renommée vous l'a fait connaître, à lui offrir ce que vous avez de faveur et de puissance dans le monde. Cette ambassade n'avait pu lui parvenir à l'oreille, parce que celui qui devait s'en charger n'a pu lui parler. Le bonhomme, en pleurant, et de joie, à cause du soin que vous prenez de son honneur, et de douleur, à cause de l'infortune par laquelle l'injustice du destin a voulu qu'il mît à l'épreuve le caractère de ses plus chers amis, me prie que je prenne les paroles mêmes de sa bouche pour vous remercier de votre dévotion et courtoisie. Et il a dit que son innocence, laquelle l'a fait rentrer en grâce auprès de NN. SS. Illustrissimes, lui a donné occasion de se consoler en lui permettant d'apprendre que la fièvre, tierce, et non plus double quarte, commence à prendre un peu de honte de la cruauté avec laquelle elle vous afflige, et va tempérant le mal, ce qui laisse espérer votre prompt et nécessaire rétablissement. » Ainsi, le Sansovino n'était pas au

1. Lett., III, 328-330.

secret ; et, dès le milieu de janvier, sa situation devenait meilleure.

La raillerie revenait sous la plume de l'Arétin à mesure que se dissipait le plus vif de l'inquiétude. Le Sansovino lui avait prêché la modération dans les plaisirs, l'ordre, les vertus domestiques : n'y était-il pas converti lui-même, sauf les rechutes à venir[1] ? L'Arétin prétendait que les élèves même de son atelier gagnaient chez lui cette manie de régenter : « Il fallait nécessairement, écrivait-il à Danese Cattaneo, que vous, créature du Sansovino, vous prouviez votre origine, non pas seulement par vos lettres, mais aussi par l'air important dont vous me querellez, et me rebattez les oreilles, sur le chapitre de la dépense excessive de ma maison, en l'abondance de laquelle se rassasie le peuple et l'art. Certes, jamais on ne pourra dire avec vérité que j'aie fermé aux foules cette hôtellerie qui, quinze années durant leur fut ouverte ; si je le faisais, une pareille action serait attribuée à la folie coupable, plutôt qu'à un esprit bien réglé[2]. »

« C'est le moyen, disait-il encore, de maintenir les gens dans le perpétuel désir de me voir en vie. Car, moi mourant, c'est pour eux l'hôpital. » Il donnait au besoin des conseils matrimoniaux à ses amis les artistes, en même temps qu'il leur faisait chère lie : « Choisissez, disait-il, des femmes, sinon demoiselles en fait, du moins vierges de nom.... Car,

1. Vasari, *loc. cit.*
2. Lett., III, 340.

autrement, les unions se font sous le plus triste augure [1]. »

Enfin, en février, il pouvait écrire à Titien : « Vous ne seriez ni un homme de talent, ni un homme de chair, M. Titiano, si, touchant le Sansovino, vous ne vous étiez en même temps affligé et réjoui puisque l'accident qui lui est arrivé est digne de douleur et d'allégresse ; car en un même coup il fut prisonnier et mis en liberté ; et, ce qui doit encore pénétrer le cœur de plaisir, c'est qu'il pouvait mourir là-dessous infiniment de gens, et que personne n'a eu de mal, ce qui témoigne de son innocence [2]. » Titien cependant se faisait décerner le titre de citoyen romain : il prolongeait son absence. En dépit de certains biographes, il n'apparaît pas que l'affaire de son ami l'ait extrêmement préoccupé ; elle s'est dénouée sans lui, très vite, et grâce à l'Arétin.

Le Sansovino se retrouvait libre, prêt à oublier avec son fidèle compère les dangers des deux derniers mois, à se réjouir du mariage que faisait un de leurs amis, « à qui la grâce de Dieu, par un vrai miracle, donnait une femme frappée au coin de son désir [3] ». Il devait beaucoup à l'Arétin, qui avait passé de mauvais moments dans cette crise : un jour, en rentrant chez lui, n'avait-il pas trouvé, en même temps qu'une lettre de Titien, la nouvelle que le Sansovino était mis aux fers ? Toute la nuit, « il avait songé à quel terme de cruelle ignominie la fortune avait

1. Lett., III, 346. — 2. Lett., III, 348. — 3. Lett., III, 353.

réduit un homme de si grand talent, et si honnête; jugeant combien le sort était rigoureux et bizarre, qui avait voulu que cette œuvre, tabernacle de la renommée de notre frère, fût devenue le cimetière de sa gloire [1]! » Il s'était un peu consolé en pestant contre les modernes, qui veulent copier Vitruve au lieu d'être originaux.

Cette insomnie, et ses efforts pour sauver l'ami dans la disgrâce, sont un titre d'honneur pour l'Arétin : d'autant mieux qu'il ne songea point, lui le vantard par excellence, à se targuer de ces mérites. Il prépara ses lettres nouvelles, qu'il dédiait sans grand préambule à « Magnanime seigneur Jean-Charles Affaetati, gentilhomme sans pareil ». Son train habituel d'éloges et de dissertations reprenait, l'alerte passée. Il envoyait à Don Luis d'Avila un témoignage d'admiration pour ses annales. « Vos commentaires incomparables ne sont pas moins les images des gestes de Charles-Quint, que ne sont les vifs exemplaires de ses ressemblances les ouvrages de Titien [2]. »

Il y avait eu un long silence entre Leone Leoni et l'Arétin, qui ne répondait plus aux lettres du sculpteur. Leoni avait encore défiguré un homme, par procuration cette fois. Martino Pasqualigo, qu'il avait emmené avec lui à Venise, ne voulait

1. Lett., III, 359-361.

2. Fénelon exprima le même sentiment dans la *Lettre sur les occ. de l'Acad.* — Lett., IV, 6. — Voir, sur d'Avila, Mignet *Charles-Quint*, etc., p. 281 et suiv.

point aller à Milan; il quitta son patron; Leoni, furieux, chargea l'Arétin de faire revenir l'élève indocile. L'Arétin s'excusa par des prétextes, et Leoni, pour se venger de sa déconvenue, fit dresser un guet-apens : Martino fut poignardé par un sicaire, comme il sortait de sa maison. Le coup, qui devait le tuer, lui fit seulement une affreuse balafre. L'Arétin s'efforça longtemps de tenir rigueur à Leoni : mais une merveilleuse coupe d'or faite pour Ferrante Gonzaga raccommoda la réputation de l'artiste; l'envoi des médailles de Paul III, le désir de voir Leoni terminer une médaille plus précieuse encore aux yeux de l'Arétin — la sienne! — calmèrent l'indignation [1]. Le code, légal et moral, de l'époque était indulgent pour les hommes de génie ou de mérite. En même temps que sa médaille par Leoni, il fallait un nouveau portrait par Titien : Paul Jove le réclamait encore et cette fois l'Arétin accordait avec bienveillance [2].

A défaut de Titien, qui faisait attendre même le duc de Florence, le prince recevait « une médaille de Jean des Bandes Noires, faite par Danese, élève du Sansovino, sur l'ordre de l'Arétin [3] ». Le duc, en retour, défendait Leoni contre les périls où le mettaient « les ribauderies dont l'accusaient ses rivaux ». C'était le moment où l'Arétin plaidait encore, auprès du duc de Ferrare [4], pour le médailleur accusé

1. Lett., III, 148; IV, 28, 30. — Plon, *op. cit.*, p. 31-34.
2. Lett., IV, 35-36. — 3. Lett., IV, 47-49.
4. Sur ses rapports avec ce prince, on consultera Giu

d'avoir fait de la fausse monnaie. En outre, de concert sans doute avec Titien, il appuyait Leoni auprès de l'évêque d'Arras, bientôt cardinal Granvelle. Il ne fallait pas moins que tous ces efforts pour enlever à la vindicte de Pier Luigi Farnese le trop industrieux monnayeur.

Gianfranceseo de Volterra avait négligé durant neuf mois entiers de faire parvenir à « César » un portrait de l'Arétin par Titien ; il fut semoncé vertement. Ignorait-il donc que Charles-Quint avait fait recommander l'Arétin, par ses ambassadeurs, aux bienveillances de la Seigneurie Vénitienne? Et, aussi, « que le roi de France s'était fait restituer par Montmorency, idole de son affection, une image de l'Arétin que ce grand connétable lui avait ravie pour la tenir en son particulier [1] »?

La vie des trois compères avait repris son agréable train. « Nous vous attendions tous à dîner ce soir, écrivait l'Arétin à Titien, certain soir de décembre ; le Sansovino y devait être aussi, avec ce monsieur qui parle, parle tant, qu'il rend fastidieux le plaisir que durant le repas on trouve à manger, et qu'après s'être réjouis de la nourriture, prennent ensemble les amis [2]. » Venise avait décidément ensorcelé l'Arétin :

seppe Campori. *Pietro Aretino e il Duca di Ferrara*. Modène, Vincenzi, 1869, in-4.

1. Lett., IV, 51-52. — On lira, sur les rapports de François Ier et de l'Arétin, *Pietro Aretino e una sua lettera inedita a Francesco I° di Francia*, dans les *Memorie della deputazione di storia patria di Parma e Piacenza*, par le Cav. Antonio Cappelli.

2. Lett., IV, 62.

« Les moindres parties de cette ville seraient tenues pour merveilles dans n'importe quelle grande cité du monde.... Ici, les yeux humains sont vaincus par la foule des spectacles offerts [1]! » « Venez vous réjouir avec moi, disait-il à ses amis de la province; bien que, pour comprendre pleinement, il soit besoin d'un grand espace de temps. » La facilité des mœurs vénitiennes lui plaisait tant, qu'il la prêchait même à des nouveaux mariés, comme Orazio Vecellio, le fils aîné de Titien [2]. Pour lui, les Monna Cicilia succédaient aux Marietta, les Marina aux Lucrezia [3], sans préjudice des dames imprudentes qui avaient compté sur l'éternel « voyage du mari » : le mari revenait trop tôt de Casal, et trouvait l'Arétin sur son oreiller. « Va-t'en », lui disait-il en le secouant ; l'autre s'en allait, avec un parfait savoir-vivre.

Comme les fils de Titien, qu'il voyait de très près, lui semblaient difficiles à conduire, l'Arétin se réjouissait de n'avoir que des filles [4]. Il s'en reconnaissait deux, baptisées Adria et Austria; charmantes personnes, « de vive innocence ». La vie en somme était une bonne chose, et point malaisée, pourvu que l'on eût « l'ingegno ». Il en avait à revendre. « A vrai dire, l'art est une façon innée de considérer les excellences de la nature; laquelle façon vient au monde avec nous, dans notre berceau. L'art qui

1. Lett., IV, 68-69. — 2. Lett., IV, 79-80. — 3. Lett., IV, 55, 83. — 4. Lett., IV, 100.

s'acquiert par la suite, c'est de l'art, si l'on veut, mais illégitime et bâtard [1]. »

Charles-Quint et Paul III se disputaient Titien. Le peintre avait promis au pape : il partit pour la cour de l'empereur, à Augsbourg, en janvier 1548. Son départ, qui fut négocié par ses lettres d'excuse aux Farnèse, par des lettres de l'Arétin [2], ne fut pas pour ramener le pape à de meilleurs sentiments envers l'empereur. C'était une gloire pour un peintre, comme le marque l'Arétin, d'être aussi avant dans l'esprit de Charles-Quint, à ce moment de « tumultes » au plus fort des affaires d'Allemagne. Titien, après avoir donné à l'Arétin une réplique de l'*Ecce Homo* qui est présentement à Madrid, et portant une lettre de l'Arétin pour César, s'acheminait vers Augsbourg par Ceneda. L'Arétin restait pour le défendre : « J'ai rabroué pour les exterminer les langues malignes de ces envieux abominables, qui, dans un concert de voix insolentes, cherchaient à diminuer les rares honneurs de l'incomparable Titien votre oncle [3], en attribuant à la bonne fortune et non au grand mérite d'un pareil homme le rang et la faveur qu'il possède auprès de Sa Majesté césarique : quoique les gens de son mérite devraient payer cette engeance-là, car, si l'envie n'existait point, il

1. Lett., IV, 101 v°, 102.

2. Crowe et Cavalcaselle II, 109 et suiv.; — et Lett., IV, 131-133.

3. La lettre est adressée à Giovanni Alessandrini : voir Vasari, VII, 471, *Albero de' Vecellij*.

n'y aurait pas pour la gloire de mesure qui permît d'apprécier jusqu'où va la renommée [1]. »

Titien absent, la dépense de l'Arétin devenait encore plus folle. Son compère lui avait redit un mot de Paula Tatti, la femme du Sansovino : « Il n'en saurait être différemment : lui faut-il pas entretenir, de façon qu'elles tiennent leur rang, son *Adria*, son *Austria*? » faisant allusion aux noms géographiques des donzelles. L'Arétin prit bien la chose, et riposta par un lazzi [2]. Il menait la vie largement, et il s'en vantait. Les années ne le faisaient point « eunuque ». Ses tempes, sa barbe, blanchissaient. Mais il habitait la ville des teintures savantes : en 1547, il se teignait; l'avril de l'année suivante, il renonçait à « contrefaire la nature ». Il gardait sa barbe « toute floconnante de la neige des poils blancs », ne « pouvant s'abstenir des amours », mais facile à cette vieillesse qui s'en tenait à son menton, à son front, et respectait le reste [3]. Ses derniers portraits, en tête de ses livres, montrent un patriarche heureux.

Avant le départ pour l'Allemagne, Titien avait promis de venir dîner avec Angelica Zaffetta et l'Anichini [4]. C'était là un bon compagnon : mais ce puritain de Sansovino, qui prêchait morale et

1. Lett., IV, 116 v°. — Voir, sur les arts à la cour impériale : Mignet, *Charles-Quint*, p. 27 et suiv., et les relations de Granvelle avec Titien, dans les *Vies* du peintre.
2. Lett., IV, 119-120.
3. Lett., IV, 127, 128, 200. — 4. Lett., IV, 133.

économies, se faisait cruellement repousser, dans le premier moment. La lettre suivante était moins âpre : « Je prends en bonne part le reproche que vous me faites, touchant la facilité que trouvent les courtisanes à venir dans ma maison; mais la faute que vous m'en imputez vient de votre affection pour moi bien plutôt que de votre sagesse; puisque, comme je l'ai dit maintes fois, les femmes de cette sorte sont modestes et bien modérées, dans la mesure où elles sont en rapport avec les dames bien modérées et modestes. L'honnêteté est à peine aussi pudibonde qu'elles deviennent chastes durant le temps qu'elles conversent avec des femmes de bien. Aussi, à supposer qu'elles demeureraient ici toujours, toujours elles seraient telles que sont celles-là qui pour mes services sont à la maison avec moi [1]. » Il se vantait d'avoir recours à ces « services » quarante fois par mois; il avait, alors, cinquante-six ans.

L'*Ecce Homo*, le présent de Noël laissé par Titien à son compère, ornait la « chambre mondaine [2] ». « La copie de ce Christ, aussi vivant que vrai, que vous portez à l'Empereur, laquelle vous m'avez envoyée ce matin de Noël, est le plus précieux don que jamais Roi ait octroyé pour récompense à son plus amé favori.... Le lieu où je dors ne paraît plus la chambre d'un seigneur et d'un mondain, mais un temple sacré de Dieu. Tellement que j'en suis à convertir en oraisons mes plaisirs, et en honnêteté ma

1. Lett., IV, 127-134. — 2. Lett., IV, 134.

luxure. Merci, pour votre œuvre et pour votre courtoisie [1] ! » Titien faisait une vente, avant son départ ; l'Arétin emboucha sa plus retentissante trompette pour la faire réussir : « Tout ce qui s'est trouvé chez le peintre, on se le dispute à grand prix. Car tout le monde est certain que Sa Majesté Auguste accommodera de telle sorte son Apelle, que celui-ci ne daignera plus exercer son pinceau [2]. » Titien revint en effet « riche comme un prince [3] ».

Tandis que l' « Apelle », muni d'un sauf-conduit, avec une escorte de jeunes peintres parmi lesquels on distinguait Cesare Vecellio, le futur auteur des *Abiti* [4], s'acheminait en plein hiver à travers les Alpes glacées, l'Arétin regardait son *Ecce Homo*, pour se consoler d'un malaise inavoué qui le priva du carnaval. Il y avait sur la Piazza des courses de taureaux, et force mascarades : le Sansovino attendait son compère, mais Adria vint toute seule : l'Arétin arrivait à l'âge où l'on se fait raconter les fêtes. Il offrait au Sansovino un plaisir édifiant, pour inaugurer le carême : il l'invitait à venir voir le fameux Christ [5]. Adria tourmentait son père « qui l'aimait comme son âme » ; il la trouvait « obstinée et perverse », et Caterina Sandella était priée de la morigéner [6].

Titien avait laissé à l'Arétin le soin de ses affaires auprès des princes italiens. Il faisait celles de son

1. Lett., IV, 136. — 2. Lett., IV, 136. — 3. Lett., IV, 232. V, 40.
4. Le fameux recueil de costumes, *Abiti antichi e moderni.*
5. Lett., IV, 139, 144. — 6. Lett., IV, 139, 143.

ami, en même temps que les siennes propres, dans la cour brillante d'Augsbourg[1]. Il retrouvait, autour de l'empereur, Ottavio Farnese, Granvelle et cette dynastie des Fugger, qui avait des palais à Venise, et qui savait payer l'amitié d'un Arétin[2].

Malgré quelques tiraillements, l'amitié du Sansovino aidait l'Arétin à tromper les ennuis que lui causait l'absence de Titien : « Maître Jacopo, lui écrivait-il avec effusion, mon frère de tant et tant d'années, je me réjouis et me félicite de votre prudence et patience avec toute la somme d'affection que peut mettre l'amitié à se féliciter et réjouir du bien de l'ami; lequel n'est autre chose que la possession de ses puissances propres. Je suis sensiblement heureux d'un bonheur, d'un contentement extrême, attendu que vous, par le moyen d'une de ces puissances, avez vaincu l'envie, et, par la voie de l'autre, méprisé la fortune, dont les malices vilaines ont fait le possible, tant pour vous ôter le renom que pour vous voler l'avantage; l'un, ornement de vos talents, l'autre, bénéfice de vos peines. Voici que la ruine de l'édifice est transmuée en un monument superbe, modèle de perpétuelle stabilité. Ni les tremblements de terre, ni les foudres, ni les secousses de l'artillerie ne sont plus pour lui pouvoir donner une lézarde. Car les fondements désormais en sont, non point, comme on le croit, dans les profondeurs de la Piazza, mais au centre des

1. Lett. 143. 155. — 2. Lett., III, 239. 258. — IV. 56. 169.

âmes des sérénissimes sénateurs vénitiens; dans le cercle solide de leur bonté, non seulement un tel édifice, mais encore toute autre œuvre de votre génie est ici placée. Puisque l'excellence du parfait jugement de tels hommes, en un si fortuit accident, a mis en balance votre dévotion, vos sentiments et votre humilité envers leurs Altesses : d'où vient qu'ils vous ont reçu dans les bras de leurs Altesses. Ils vous traitent comme leur fils, et en vous restituant la provision qu'ils ont prise de vous, sans vous la prendre, ils vont témoignant aux gens que Eux, vos Seigneurs, ne sont point ingrats, et que vous, leur créature, vous n'êtes plus en leur disgrâce. En ceci se recommande si fort le procédé qu'a mis votre sage modestie à se soutenir dans l'adversité, que l'on voit les gens se complaire à vous élever jusques au ciel par leurs louanges, méritées d'ailleurs par un si admirable ouvrage d'architecture; à cause de cela, le royal palais de Saint-Marc, au cas qu'il pût comprendre, vous montrerait peu de reconnaissance et de bon vouloir. Car, élevé par une main moins docte, à tout moment où il se serait vu poussé à se mirer dans ce si beau miroir que vous lui avez mis en face, il se serait exposé à un nouveau débris, à une chute nouvelle [1]. » Préférer au Palais Ducal, dont certaines parties sont d'un archaïsme délicieux, la classique *Libreria*, pleine de l'emphase à

1. Lett., IV, 157.

la mode vers l'an 1550, c'est blasphémer en cinquecentiste.

Le Sansovino avait été condamné à restituer, en dix annuités de cent, les mille ducats employés à la construction de la voûte jusqu'au moment de la catastrophe. On lui retenait en outre deux années de son traitement : mais l'amende fut réduite, moyennant qu'il paîrait neuf cents ducats, livrerait quatre statues de bronze pour la Loggetta et trois bas-reliefs pour le chœur de Saint-Marc [1]. C'était grâce à l'Arétin que le Sansovino avait pu faire preuve de bonne volonté, et réunir la première somme demandée par la justice vénitienne [2].

Certains présents du Carnaval n'avaient point satisfait l'Arétin : « Le jeudi d'après Carnaval, écrivait-il *à un avare*, il me fut présenté un morceau de quartier de veau, misérable au possible, si bien que j'en fis rompre le carême à un chien, lequel, s'il savait parler autant comme il sait aboyer, vous en rendrait les grâces que mérite un si maigre don [3]. » Un homme qui achetait d'une seule fois douze cuillers, douze fourchettes, deux salières, une grande tasse et le plateau, un vase, une coupe à confitures, tout cela de la plus belle argenterie, un homme « qui faisait fondre l'or comme les frimats », était-il de ceux à qui l'on offre un bas morceau? C'était d'autres hommages que lui adressaient es artistes

1. Procès publié, avec les actes des procurateurs, en août 1855; Venise, Naratovitch.
2. Lett., IV, 133. — 3. Lett., IV, 156.

bien appris, comme Pasqualino degli Angeli le ciseleur : « Le miroir à deux faces que vous m'envoyâtes hier, montre en lui, par le talent de l'admirable artifice, la très belle invention du génie avec lequel vous l'avez fait; mais quel miracle dû à la facture et au style ne peut-on pas voir, aujourd'hui, sortir de la main des jeunes gens comme vous? Je m'émerveille de la modestie de notre époque, qui aussi bien a tant de motifs pour s'enorgueillir, en raison de toutes les imaginations élégantes de l'esprit humain, et qui cependant n'a point d'ardeur à se nommer divine [1]. » La « facture », sinon toujours « le style », c'était bien, et ce n'était que trop, le don de la génération nouvelle; si en revanche le « divin » lui faisait très souvent défaut. Mais il ne faut point demander à l'Arétin de s'élever jusqu'à la notion du divin, en art ou dans toute autre sphère.

Cependant, parmi les peintres qui montaient derrière Titien, il y avait un créateur d'un puissant génie, ce solitaire qui vivait entre sa maison du Campo dei Mori et les toiles immenses ou les pans de murailles qu'il couvrait avec furie. Jacopo Robusti, le Tintoret, venait de faire, en avril 1548, *le Miracle de saint Marc*. « A mon sens, a dit un critique ami des formules tranchantes, aucune peinture ne surpasse et peut-être n'égale son *Saint Marc* [2]. » Devant le

1. Lett., IV, 180.
2. Taine, *la Peinture vénitienne*, *Voy. en Italie*, II, p. 361. — Il y a cependant, et à l'*Académie* même, des Tintoret plus beaux encore, comme *la Mort d'Abel*.

saint, jeté du ciel dans un prodigieux raccourci, l'Arétin se répandit en éloges, mieux trouvés qu'il n'avait coutume. Il se permettait seulement de conseiller au Tintoret de « ramener la prestesse de l'exécution à la patience du *faire*. Mais au reste peu à peu les années y pourvoiront [1]. »

Les années retenaient de plus en plus le Sansovino chez lui. L'artiste redoublait aussi de travail, il voulait effacer par de nouvelles œuvres l'impression de sa mésaventure. Maître de son art, il lui sacrifiait toutes choses : quand il apparaissait chez l'Arétin, il fallait s'attendre à le voir arriver « à sa commodité », souvent au milieu de la nuit [2]. Pendant ce temps, Titien accumulait portraits et travaux pour « César, seul digne que les marbres, les métaux et les toiles respirent le souffle de l'âme de Sa Majesté [3] ». Il négligeait l'Arétin, qui ne s'y résignait point : « Vous savez bien que je me rirais même de l'Empereur, s'il se moquait de moi. Deux mots seulement ! moyennant quoi le Sansovino vous baise la face, et moi le front. » Les reproches se croisèrent avec une lettre de Titien, dérobée aux instants où « l'immortel retraçait les traits de l'immortel [4] ».

La gloire, « cette ombre du talent [5] », on se l'acquérait dans l'officine de l'Arétin, en le courtisant, en offrant des anneaux de turquoise à ses filles [6].

1. Lett., IV, 181. — 2. Lett., III, 187-193. — 3. Lett., IV, 195-196.

4. Lett., IV, 202, 205. — 5. Lett., IV, 197. — 6. Lett., IV, 199.

Grâce à son influence, c'était des « milliers de gens » qui venaient admirer les œuvres exposées chez lui. Titien même, avant son voyage, et le Sansovino étaient revenus « non une fois, mais cent », revoir le buste de Bembo, commandé, par Girolamo Querini, patriarche de Venise, à Danese pour la Scuola del Santo de Padoue [1]. Les traits de l'humaniste vénitien, mort l'année précédente, avaient été « rendus à la vie par ce sculpteur, qui n'était pas de ces artistes et littérateurs malgré Pétrarque et Phidias, mais qui savait être plus près de Pétrarque et de Plaute que maint autre, qui fait profession de sculpture, ne s'approche à Michel-Ange et à Jacopo Sansovino [2]. »

Les jeunes gens n'avaient garde de négliger un pareil homme, à qui César envoyait un salut, tandis que les princes, de Salerne ou d'ailleurs, le comblaient de leurs dons [3]. Giuseppe Porta était un élève de ce Francesco Salviati, dont l'Arétin avait aidé la fortune à Venise et qui avait fait pour le roi de France un portrait de son patron [4]; il s'occupait à peindre sur le Grand Canal des fresques pour les Lorédan; ou bien c'était à San Rocco, sans que le voisinage du Tintoret lui fît peur. « Messire Giuseppe, disait l'Arétin, j'ai compris tout à l'heure en

1. Vasari, VII, 523. Sur Querini, mort en 1554, voir Franc. Sansovino, *Venezia descritta*, p. 26, et Leandro Alberto ap. Contarini, *de Rep. Venet.*, ad finem.

2. Lett., IV, 136-205.

3. Lett., IV, 229, 240.

4. Cf. suprà, p. 101; Vasari, VII, 19, 45.

voyant les façades que vous avez peintes sur le Grand Canal, un peu au-dessous de l'endroit où demeure Don Giovanni Mendoza, digne ambassadeur de César, comment, imitant les anciens dans la peinture, vous ressemblez, dans la composition, aux modernes poètes. Ainsi que le divin Bembo si bellement entremêle la manière de Pétrarque et la sienne propre, ainsi je vous jure par votre faire, qui égale celui de tous les Polidoro (di Caravaggio) et de tous les Baldassar de Sienne, que l'on ne saurait désirer plus de grâce et d'invention [1]. »

Titien pressait l'Arétin de lui envoyer à Augsbourg, par le courrier Lorenzetto, une nouvelle provision de couleurs : et surtout, une demi-livre de laque vermillon, venant de ce Padovano, qui était aussi papetier de l'Arétin. Cependant, la génération nouvelle des peintres commençait à remplacer l'ancienne pléiade. Ainsi cet Antonio Bernieri da Correggio, qui doit à un prénom, à un surnom également malencontreux, d'être confondu souvent, écrasé dans la gloire de l'Allegri [2], son maître : « O! très rare génie dans la beauté séduisante de ce patient art de peindre en miniature, lui écrivait l'Arétin, le dégoût que m'avait donné le dédain a été guéri par l'amour que vous me portez, contrairement à ce cagot, qui me taxe d'ignoble, à ce cuistre, qui vit renfermé dans sa maison, non parce

1. Lett., IV, 251.
2. Ticozzi, *Dill. dei pittori*, p. 41, éd. de 1818.

que la modestie qu'il devrait garder l'y renferme et pour ne divulguer point son mérite, mais pour cette cause, que les scélératesses ne s'y découvrent point, lesquelles il perpètre dans sa tanière. Si ce qu'il fait était honnête, il le laisserait voir à chacun; mais attendu que ce sont des infamies, ainsi qu'il le sait assurément lui-même, il les cèle à sa conscience même; en somme, il me suffit d'être noble par le mérite de mon grand génie : lequel, attendu qu'il sait s'élever au-dessus de toute espèce de fortune, montre que je suis de race royale. Ainsi, laissez là votre colère envers un pareil sire; car c'est s'abaisser que de lutter contre des gens qui se nourrissent de l'apparence du bien, alors qu'ils sont au fond les plus méchants du monde. Dites au Seigneur Giulio, votre frère, qui deux fois m'est venu voir, de ne point partir sans que je le voie; car je veux faire révérence à la Signora Veronica Gambara, dame pleine d'honneur, et digne d'immortelle gloire, avec une lettre très humble [1]. » Cette page donne des preuves nouvelles que le monde de Titien, ses amis et lui-même, ont connu les protecteurs aussi bien que les disciples favoris du Corrège; par une suite naturelle, ils avaient dû connaître aussi l'Allegri; n'était-il pas, ainsi que l'Arioste, familier au marquis Del Vasto comme à Veronica Gambara [2].

La chaste dame de Correggio n'a pas seulement

1. Lett., IV, 256.
2. Cf. Crowe et Cav., I, p. 407.

rimé pour son époux Gilberto ces sonnets que Bembo lui corrigea. Elle a chanté aussi « la Sirène aimée de Pierre l'Arétin [1] ». Voici les vers qu'elle écrivait à cette Angela, femme de Gian Antonio Sirena [2] :

« Bien se peut dire que pour vous le ciel avare — S'est montré large et magnifique en ses dons, — Puisque l'Arétin, esprit illustre, — Chastement, madame, s'enflamma pour vous. — C'est de lui que vous viendront armes et défenses — Dont vous pourrez user contre la morsure amère — Du temps cruel. — Et pour vous il saura réparer — Les graves, les poignantes offenses de cet ennemi. — Certes il y a justes motifs de marcher la tête altière — Pour vous, plus que pour d'autres, puisque seule il vous honore, — Celui que l'univers entier exalte et redoute. — Combien diraient, en songeant à cela, — Que seule avec Béatrice, et avec Laure, — la Sirène habite éternellement en la troisième sphère. » De Béatrice à Laure, de Laure à la Sirena, qui mesurera la décadence, l'affaiblissement du goût et de l'âme italienne !

Au reste, toutes les œuvres de l'Arétin enchantaient la comtesse de Correggio; ses flatteries répondaient

1. Cf. *Rime et lettere da Veronica Gambara racc.*, da Felice Rizzardi di Brescia. — Sonetto XL. — Vittoria Colonna célébra la maîtresse de Bembo (voir *Rime*, éd. de 1558, Venise, Fratelli Sessa, p. 321-322); et fit de nombreux sonnets pour le Molza (*ibid.*, p. 333, 339 et suiv.). Voir encore l'édition publiée à Rome en 1840, in-4, par le Cav. P.-E. Visconti.

2. Voir plus bas, chap. VI.

à celles du publiciste, ses vers à ceux du poète. N'était-ce pas ce même siècle où les duchesses d'Urbino posaient nues pour Titien?

Parmi les élèves du « séminaire de sculpture[1] » créé par Sansovino. l'Arétin distinguait Pietro da Salò, ce jeune tailleur de pierres que le maître avait élevé, du métier de praticien, au rang de sculpteur. L'Arétin admirait la statue de la Justice élevée sur une colonne à Murano, il félicitait l'artiste au sujet d'une figure qu'il venait de faire pour le Conseil des Dix : « Le Danese, maître Pietro[2], m'a mis en un si grand désir de voir la nouvelle figure que vous avez sculptée en beau marbre, que je ne serai plus tranquille que je ne l'aie vue, et bien promptement. Quoique, celui qui veut s'éclairer sur ce que peut votre génie dans l'art de Phidias, qu'il aille admirer la statue dont s'enorgueillit Murano. Cette image de la Justice tient d'une main l'épée, et de l'autre les balances ; avec un charme tel, et aussi un air viril, une légèreté si grande, qu'elle paraît une figure vivante plutôt qu'une image ; si l'œuvre faite par vous durant l'indolence de la jeunesse est tellement admirable, que sera celle qui est sortie de votre ciseau dans un âge plus réfléchi[3]? »

Afin de jouer publiquement le rôle de personnage à plusieurs faces, qui est révélé par ses hagiogra-

1. « Facendo quasi un seminario di quell' arte », dit Vasari, t. VII, p. 510.
2. Cf. Vasari, 517
3. Lett. IV, 267.

phies[1], l'Arétin écrivait des lettres édifiantes, comme celle où il racontait au frère Andrea d'Arezzo combien l'*Ecce Homo* de sa chambre lui sanctifiait l'âme[2]. Il méprisait la philosophie ; il rendait au Doni ses manuscrits sans les lire : si c'était la traduction, pillée à Manilio, des *Lettres de Sénèque*, qui devaient paraître l'année suivante, l'Arétin eut deux fois raison. « Le doute seul est sûr, à qui cherche à savoir la nature des choses, disait-il. Moi, qui me tends pour vivre résolûment, je n'en ai nullement affaire[3]. » Il renvoyait les « œuvres philosophiques », mais il gardait les estampes d'après Michel-Ange.

Sa renommée le condamnait à rester chez lui, comme un souverain : s'il venait à sortir par hasard, il manquait Georges Cornaro, le Schiavone, son protégé, ou Bonifazio de Vérone, l'élève de Titien[4]. On lui donnait des aubades, avec les meilleurs musiciens ; il fallait obtenir à force de présents et d'hommages, son approbation publique pour ce que l'on peignait, ou faisait peindre. Quand le sculpteur Tiziano de Padoue exposait à Venise l'esquisse de ses décorations pour les nouvelles noces du duc d'Urbin, c'est l'Arétin qui composait l'éloge[5]. Il ne voulait cependant point se restreindre à ce métier lucratif : l'auteur se réveillait souvent dans le libelliste. Cela nous a valu ses pièces, ses dialogues, ses vers, ses Vies des Saints : il n'en pouvait priver l'univers, qui

1. Voir ci-dessous, chap. VI.

2. Lett., IV, 267-268. — 3. Lett., IV, 268-269. — 4. Lett., IV, 222, 270, 273. — 5. Lett., IV, 285.

les attendait. « Depuis plus de quarante années, gémissait-il, un jour de chômage, — mon esprit garde en lui-même des idées qu'admirait même le grand Bembo; lesquelles sont dignes d'être écrites en or, sur des feuilles de perle. Il est meilleur de mourir en la grâce du Christ, que de vivre dans la faveur des princes [1]. »

C'était Giulio, le frère d'Antonio Bernieri, qui copiait les ouvrages de l'Arétin, sur le meilleur papier du Padovano, à défaut de « feuilles de perles ». Le miniaturiste Antonio faisait attendre ses présents; mais quoi! « l'art de la miniature est si lent, si long, qu'il semble que celui qui l'exerce imite les fourmis en voyage, toutes et quantes fois qu'il met son pinceau en mouvement pour travailler [2]. »

En surveillant les intérêts de Titien [3], le compère menait large vie : fêtes, frairies, il tenait table ouverte : « car, manger sans la compagnie de l'ami, c'est une goinfrerie de loup ». Les amis affluaient, et les amies. « Quand bien même j'aurais mille fois cinq cents écus, je serais encore à l'étroit. Tout le monde accourt à moi, comme si j'étais le maître du trésor royal. Si une pauvre fille accouche, ma maison fait la dépense. Si l'on met quelqu'un en prison, c'est à moi de pourvoir à tout. Les soldats sans équipement, les étrangers malheureux, une quantité de chevaliers errants viennent se refaire chez moi [4]. »

1. Lett., IV, 286. — 2. Lett., V, 8. — 3. Lett., V, 5, 11, 13. — 4. Trad. de Taine, *Voy. en Italie*, II, 334.

Il procurait Danese à Daniel Barbaro, pour les embellissements de la villa de Terre Ferme, à Masère. Le praticien, juge et partie dans l'art de sculpter, appréciait hautement cet élève de son ami Sansovino. Il envoyait à l'Arétin un chevreau gras, et ses compliments : « Les conclusions qu'exprime la sagesse de votre docte jugement, répondait l'Arétin, à savoir que les beaux génies de l'antiquité renaissent dans les compositions de Danese, me font autant plaisir que si cette louange s'adressait à mes œuvres mêmes. Car, c'est pourtant grande honte qu'aujourd'hui (ai-je pas dit cela ailleurs?) il se trouve des interprètes en si grand nombre, et si peu de créateurs. Aussi avez-vous d'assez grandes obligations à la nature, puisque votre talent resplendit dans vos œuvres propres, et non par celles d'autrui [1]. » L'Arétin posait le doigt sur un des vices de la seconde Renaissance.

Au milieu de ses succès artistiques, Danese n'abandonnait point la littérature. Comme ses compositions n'étaient nullement philosophiques, l'Arétin les lisait et relisait [2]. Il lui donnait des conseils pour écrire et pour se conduire; il lui fournissait des ripostes contre ses ennemis. « Quant aux menaces que faisait contre l'Arétin certaine bête, il faudrait, premièrement, qu'elle fût assez forte pour menacer. » C'était quelque jaloux, « de la multitude de ceux qui ne valent rien, et veulent tout ». Une intaille de l'Anichini, un fiasque d'argent ciselé par Gian Girolamo

1. Lett., V, 14. — 2. Lett., V, 14 v°.

de le Pole, arrachaient aisément l'Arétin à ces misérables ennuis, communs à toute renommée. On lui apportait des chefs-d'œuvre en orfèvrerie : les animaux fantastiques entouraient l'huilier, la salière, grimpaient au long des vases, que fleuronnaient des joyaux [1]. On mangeait les fenouils, en compagnie de l'Anichini et du Sansovino, sur une table où brillait cette argenterie. Adria se chargeait d'égayer le repas. Un autre soir, Madonna Franceschina jouait de la musique, « avec ses belles mains charmantes ». « Si les mains des filous leur ressemblaient, à ces mains-là, ce sont les cœurs, et non les bourses, que les gens se laisseraient prendre [2] ! » Mascarille ne dira pas mieux.

Don Luis d'Avila reconnaissait le bon vouloir de l'Arétin en se chargeant de présenter ses sonnets à Charles-Quint : sonnets sur des peintures, naturellement ; car Messire Pietro ne vivait qu'au milieu de ses amis les peintres : on l'invitait au baptême de leurs enfants, mais il restait chez lui. Il s'occupait de marier ses filles. On en parlait à souper. En dissertant sur la peinture on égalait Pâris Bordone à Raphaël : c'était sans doute après boire [3].

Au commencement de l'année 1549, l'Arétin revenait à la charge auprès de Vasari, pour ce portrait de sa mère, qui lui tenait au cœur. « Si vos lettres, disait-il, par elles seules, m'ont ranimé l'âme par la

1. Lett., V, 19, 27. 29. — 2. Lett., V, 53. — 3. Lett., V, 59, 63, 65.

tendresse que portent si doucement les pages écrites aux pères par leurs fils, quelle consolation croyez-vous qu'eût sentie mon cœur et mon âme, si j'avais reçu encore, avec elles, le portrait de celle de qui je naquis, là-bas, en Arezzo? Je vous supplie, car vous prier, ce n'est pas assez! par tout ce qui est en vous d'amour et de talent, qu'il vous plaise mettre de côté tout autre soin, et copier, au-dessus de la porte de Saint Pietro, où se trouve l'image de la Vierge recevant l'Annonciation de l'Ange, cette image, et me l'envoyer par le courrier Lorenzetto, de Florence. Car cette image de ma mère, sous la grâce de votre pinceau, prendra une si vive et si spirituelle beauté, qu'il me semblera presque, à la voir peinte, me réjouir tout ainsi que je me réjouissais à la voir vivante. Si son mérite n'eût été reconnu, le fait de la représenter, en peinture, sous les traits de Marie mère du Christ, témoigne bien de l'honnêteté de si modeste dame [1]. » Le fils de la « modeste dame » oubliait qu'un peintre sait faire, d'une drôlesse, une madone, avec plus d'aisance encore que le pape n'aurait tiré, de l'Arétin, un cardinal.

Mais l'Arétin était dans une veine de vertu. Il en voyait partout. « Venez demain dîner, écrivait-il à cette Zaffetta pour laquelle il a composé certains manuels, très spéciaux ; il y aura vos vieux avocats, Titien, le Sansovino et moi. Car leur amour envers vous est redoublé, d'autant que vous avez changé

1. Lett., V, 65, 66. Voir ci-dessus, chap. I, p. 4 et 5.

votre vie licencieuse pour une vie de continence. » Le train d'existence accoutumé avait repris dès le retour de Titien; mais avec une nuance d'onction qui seyait à des amis sur le retour [1]. Titien, le plus âgé, le plus robuste, avait encore fait un voyage à Milan, pour régler ses affaires d'argent, qu'embrouillaient les désordres de ses fils et le mariage de sa fille Lavinia [2]. Aussi ne pouvait-il point admirer, « avec Querini, le Sansovino et Lorenzo Lotto, la réplique du buste de Bembo par Danese, et ce Ganymède aussi, assez beau pour être attribué à Phidias, s'il avait été découvert dans les fouilles en Orient [3] ».

Quand on faisait de la musique, après souper, chez l'Arétin, les belles mains des célèbres chanteuses comme la Franceschina trouvaient des instruments dignes d'elles. « Maître Gaspard, écrivait au Longo l'Arétin reconnaissant, le buffet d'orgue que vous m'avez peint est délicieux, beau à souhait; très gracieuse est la danse des enfants en clair-obscur, la chasse des nymphes au bois attire tous les yeux, les lévriers et les sangliers sont animés comme par la vie même. Mais au reste il serait étrange que l'ouvrage fût autrement, étant de la main d'un élève de l'Uccello, au nom duquel vous faites honneur, d'autant plus que, bien que vous soyez âgé à peine de vingt et un ans ou peu davantage, il est nombre de peintres qui, bien qu'avancés en âge, ne vous

1. Lett., V, 73, 78. — 2. Lett., V, 81-82. — 3. Lett., V, 85.

atteignent certes point. A présent, je vous envoie avec cette lettre la demi-livre de laque de carmin, la plus fine qui se puisse trouver, laquelle je me suis procurée par le courrier de Florence, à cette fin que vous l'acceptiez en don, ainsi que moi avec courtoisie j'accepte la peine que vous a coûtée un pareil ouvrage. » Titien joignait ses éloges à ce remercîment. L'Arétin venait de consentir à prêter son *Ecce Homo* et le portrait du duc de Florence : Molino en prenait copie et les restituait promptement. Mais l'Arétin grondait, lorsque, prêtant une « relique », un portrait de Jean des Bandes Noires, il ne le revoyait qu'après trois mois et plus [1].

Vasari n'avait envoyé d'Arezzo que de méchantes copies ; il avait manqué le portrait de la « modeste dame ». Titien faisait mieux son devoir ; il admirait l'Arétin dans sa mère et dans sa fille : « Ce peintre miraculeux affirme que jamais il ne vit jeune bachelette qui ne laissât paraître quelque lascivité en son visage, — hormis Adria, laquelle, en son front, ses yeux, son nez, a tellement la ressemblance de Tita (ainsi se nommait ma chère dame de mère), qu'elle paraît plutôt née d'elle qu'engendrée de moi [2]. » Peintre et homme de lettres couraient tous deux après les dots de leurs filles : « Au Boccamazza, qui vous tient pour un Dieu, disait l'Arétin à Don Luis d'Avila, comme il me contait récemment que

1. Lett., V, 86, 87, 176.
2. Lett., V, 113-114. Voir les médailles publiées par Mazzuchelli.

vous m'estimiez homme de pécune abondante, je fis voir vingt et deux personnes avec leurs enfants à la mamelle, arrivées à l'improviste pour manger l'os de la pauvre seiche d'où je tire mon encre; et jamais il ne se passe un jour qu'il ne me vienne, sinon plus, du moins tout autant d'affamés. Titien jure que rien ne l'étonne autant que de me voir durer si longtemps à pareille dépense, qui, dans n'importe quel trésor, mettrait menace de faillite [1]. » A force de prier pour cette dot qu'il recherchait afin de marier Austria, l'Arétin fit sortir du trésor espagnol force deniers, et tira de Philippe II une chaîne d'or [2]. Était-ce là cette paresse qu'on lui reprochait? « Fermer les yeux n'est pas dormir [3]! » Rodilardus le savait bien.

D'ailleurs, s'il est une cité dans le monde où le far niente soit naturel, c'est Venise; et l'Arétin sentait croître toujours sa passion pour Venise : « Si, disait-il au Magnifique Benedetto Cornaro, la Giudecca ne méritait d'être admirée, ainsi qu'elle l'est, et pour la beauté de ses palais, et pour celle de ses églises, et pour celle du site, le seul jardin qui verdoie à l'entour de vos nobles demeures en ferait une merveille aux yeux de tous. Car les arbres, dont il est si fertile et abondant, produisent une espèce de fruits si chers, si précieux, si suaves, que le grand duc d'Urbin (j'ai partagé toujours avec Son Excellence ces prunes, ces figues et ces pêches que vous

1. Lett., V, 93. — 2. Lett., V, 98. — 3. Lett., V, 120.

m'avez envoyées chaque matin presque) jure n'avoir oncques goûté rien de meilleur. Les gens de mérite devraient vous imiter, et dépenser ainsi leur peine, à cultiver les plantes au lieu de louer les grands. Car celles-là sont plus libérales des fruits qu'elles produisent, que ceux-ci ne sont avares de l'or qu'ils possèdent : je parle de certains, et même de la plupart, et, si c'est un péché, que Pasquin me le pardonne, comme aussi me pardonnera Votre Royale Magnificence, si je ne suis pas accouru pour voir le *jugement de Pâris*, peint par Girolamo Simonetta [1], vraiment admirable peintre et hors ligne. Titien m'a dit — lui dont le pinceau, comme je l'ai maintes fois proclamé, contient occulte l'idée d'une nature nouvelle — que nul assemblage n'approche de l'extrême habileté que saisissent en ces figures les yeux de tout homme de jugement ; elles m'ont paru mille années, ces heures qui retardèrent l'envoi que doit me faire du tableau ce jeune homme illustre, dont vous attendez l'œuvre avec anxiété, seulement à cette fin de m'être deux fois agréable.... Certes, vous vous donnez de nobles plaisirs, vous méritez des louanges singulières.... Non seulement vous êtes amateur de toute intelligence, qui s'exerce aux ouvrages du talent, qui est vivante dans la bouche de la Renommée, mais encore vous dépensez le temps où les affaires de la République occupent votre

1. Il faut lire *Girolamo Sermoneta*; l'Arétin avait en tête quelque Simonette ; voir Vasari, VII, 571. Sur les jardins de Venise, voir Sansovino, *Ven. descr.*, p. 369.

esprit admirable, à lire les veilles d'autrui, à mettre sur le papier les vôtres.... — *Post-scriptum.* — Les deux pêches apportées pour moi ce matin par votre serviteur sont d'une si étonnante beauté, que je ne me puis tenir de dire que si le susnommé Pâris, après avoir donné la pomme à Vénus, eût fait hommage au couple des autres déesses de fruits pareils, nul doute que la douceur de leur goût n'eût transmué en plaisir le ressentiment de l'arrêt [1]. »

L'Arétin se ménageait l'amitié des Frères prêcheurs, de plus en plus influents par ce temps de luttes; il leur assurait que Titien brûlait d'entendre leurs sermons à Saint-Marc [2]. Aussi, les *frati* lui écrivaient et colportaient sa renommée. Il avait cette dévotion de parade qui va bien avec le cynisme et rehausse le pamphlétaire : vers obscènes et pieuses rimes, coups de plume et coups d'encensoir.

Tandis que toute sa prose artistique recommençait à célébrer Titien [3], on lui envoyait, non plus des Raphaël, — l'époque était passée, — mais, avec un cadeau de fruits, une tête de Perino del Vaga : le temps des épigones était venu. Lui, sa théorie des beaux-arts restait celle du premier jour : « Les pédants auront beau crier contre lui dans les maremmes de leurs écoles, rien au monde ne lui fera croire que l'art soit autre chose que le serviteur de la nature [4]. » Que n'a-t-il suivi cette voie dans l'art

1. Lett., V, 122-123. — 2. Lett., V, 124. — 3. Lett., V, 135, 153, 159. — 4. Lett., V, 163-164.

littéraire? Le seicentisme, qui va venir, eût peut-être connu de moindres triomphes.

Vasari consulta l'âme paternelle de l'Arétin dans cette même circonstance où Panurge consultait tout le monde, jusques et y compris les sibylles : « La double demande, écrivait l'Arétin à ce cher compatriote, que vous m'adressez par la bouche d'une de vos lettres, me force à vous répondre avec cette affection que les vrais fils trouvent en telle occurrence chez leur père. Pour ce qui est de prendre femme, vous recherchez le conseil de mon jugement, et pour le bien du livre que vous faites imprimer sur la peinture [1], des vers de mon génie. Comme je suis entièrement absorbé, tandis que s'imprime le quatrième volume des lettres que j'ai composées, à fournir au cinquième, tellement qu'à peine je puis voler une somme de trois heures à chaque nuit, et que la nourriture bastante me manque à demi durant le jour, je dis que pour la première chose vous me devez excuser; attendu que, quant à la seconde (toute autre affaire cessante, et mise de côté cette considération que la fille de Francesco Bacci est aussi la mienne), je lui affirme à lui, qu'en ne vous la donnant point il se montrerait dépourvu de jugement, et, à vous, qu'en ne la prenant pas, vous vous montreriez peu raisonnable. Car il n'est point douteux que, de même que c'est un ornement pour le talent que de s'allier avec la noblesse, c'est

1. La première édition des *Vite* est, comme on sait, de 1550.

également pour celle-ci une grandeur que cette alliance. L'une dérive de l'autre, et celle-ci de celui-là. Ainsi donc, que les noces se concluent! et puisse leur être de bon augure la joie consolante qui me pénètre les entrailles, seulement à y penser; jugez meshuy du contentement que je ressentirai dans mon cœur, dès que me viendra la nouvelle d'une alliance si chère, et de celui que je sentis le jour où l'on m'annonça qu'elle se négociait; et M. Tarlato (Vitali) peut dire, lui qui en fut témoin, quelle parole me sortit de l'âme, au sujet du retard mis à se prendre et à se donner. Et si je ne me suis point décidé à écrire aux deux parties, imputez cela uniquement à ce qu'il me paraissait être de la sagesse et de l'honneur, de terminer sans intermédiaire une telle affaire. Maintenant, que l'on procède à l'acte d'un si bon et si beau mariage, aujourd'hui plutôt que demain, afin que naissent d'un tel couple des héritiers noblement géniaux, et génialement nobles [1]. »

Vasari avait en Arezzo, où il aimait à revenir, sa maison qu'il ornait; maison et décoration subsistent encore; et c'est un témoignage de plus, que Vasari fut un pauvre peintre. On lui conseilla de se marier; il le raconte dans un paragraphe fort bref, sans le moindre enthousiasme : « J'allai la même année (1548) voir le cardinal di Monte, qui fut ensuite le pape Jules III, mon grand protecteur, à Bologne où il était en qualité de légat; et, demeurant

1. Lett., V, 166-167.

quelques jours avec lui, au milieu de beaucoup d'autres discours il sut, aussi bien, me parler, et me persuader avec si bonnes raisons, que je me résolus, pressé par lui, à faire ce que jusque-là je n'avais voulu faire [1]; c'est-à-dire, à prendre femme : et je pris, ainsi, suivant sa volonté, une fille de Francesco Bacci [2], noble citoyen arétin » [3].

Ce quatrième livre des Lettres, qui absorbait l'Arétin, parut en septembre 1549 : son pouvoir s'en accrut encore. Les grands d'Espagne lui offraient « des dessins et une grande médaille d'agate encerclée d'or, et ornée, dans son milieu, des images de Laocoon et de ses fils, martyrisés ensemble [4] ». Les dames le comblaient d'épîtres, qu'il lisait avec Titien ; elles lui envoyaient pour son service domestique « des petites paysannes, qui auraient plutôt eu besoin d'être gouvernées qu'elles n'étaient bonnes à faire des gouvernantes ». Titien les recueillait : la maison de l'Arétin était trop pleine : aussi bien, les mots qui couraient sous sa plume et sur sa langue, les paysannes mêmes en auraient eu peur [5].

Rien ne l'arrêtait plus : son dédain, son audace devenaient transcendants : « Maître Antonio Anselmi,

1. Il avait 37 ans.
2. Niccolosa, dont Pastorino da Siena fit la médaille. — Armand, *Méd. it.*, p. 117, éd. de 1879.
3. Vasari, VII, 690.
4. Lett., V, 168.
5. Lett., V, 182 : « ruffianella, isporchetta, mariolla... » et le reste.

mon cher, au cas où Michel-Ange me donnerait les dessins, grâces en soient rendues à Dieu. S'il me les refuse, qu'il aille donc au diable! Bonne santé [1]! » Bernardo Tasso, qui était alors au duc d'Urbin, s'était permis de hasarder « qu'il n'était point, jusqu'à ce jour, d'épistolier italien qui fût digne d'imitation [2] ». On peut croire que l'Arétin le releva : le nom de Tasso lui resta ennemi, il nuisit au père de Torquato toutes les fois qu'il le put faire. Au contraire, l'un des nombreux enfants du cardinal Bembo, un autre Torquato moins fameux, lui envoyait des cadeaux; il recevait en retour les plus douces louanges [3].

L'Arétin maniait galamment la flatterie : il avait acquis une dextérité parfaite, à louer les artistes, qui sont, ou qui étaient alors, les plus difficiles à contenter : « Girolamo Parabosco, il est certain que vous et le Buonarroti, en ce qui concerne vos professions particulières, vous usez d'une manière pareille pour vous louer, mais avec une si nouvelle façon d'honnêteté, et si ingénieuse, que la vanterie se doit nécessairement appeler modestie. L'on vous dit : « Votre tragédie de Progné est une belle chose! — Je suis musicien, répondez-vous, et non poète. » On va vous louant les chants que vous composez sur les motetz [4] qui courent : vous pliez humblement

1. Lett., V, 177 v°. — 2. Lett., V, 184-187. — 3. Lett., V, 191.
4. *Motetti* dans le vieux sens de chant gaillard et populaire. « Motez, fabliaux ou chançonètes », comme dit Rutebeuf (216), et Rabelais : « Chantons, beuvons! un motet! Entonnons! » I. V. des propos des beuveurs.

les épaules : « Je suis poète, dites-vous, et non musicien. » Usant en cela de la méthode de Michel-Ange, point pour point. Il s'excuse, s'il entend élever jusqu'aux nues la peinture de sa chapelle, en affirmant qu'il est sculpteur, et non pas peintre. Lorsqu'il se voit célébrer pour la statue de Julien de Médicis et de Laurent, il branle la tête, et s'écrie : « Je peins, moi, je ne sculpte mie [1] ! »

Le Sansovino continuait de se tenir à l'écart : fêtes, beuveries, soupers galants, rien ne le tentait. L'Arétin l'avait convié à venir goûter d'un vin que le duc de Florence avait envoyé de Pesaro. Le sculpteur s'excusa « par un billet qui se laissait à peine entendre, tant on l'avait écrit en hâte ». L'Arétin répondit une lettre méditée, pour refuser à son tour une invitation de son compère : « Je n'y puis, je n'y veux aller! » Mépriser son vin, un vin ducal! « cette suave liqueur, laquelle bue avec tempérance, multiplie les forces, accroît le sang, colore la face, éveille l'appétit, fortifie les nerfs, éclaircit la vue, restaure l'estomac, provoque l'urine, incite au sommeil, dissipe la mélancolie, et rend l'allégresse! Boive de l'eau qui voudra! certain pédant m'a dit, à qui la taverne tenait lieu d'école, un jour qu'il disputait avec l'Anichini et moi : « Les anciens n'en buvaient point [2]! »

Le podestat de Trévise était meilleur compagnon que le Sansovino. Il promettait de venir souper avec

1. Lett., V, 195. — 2. Lett., V, 200-201.

Titien et la Zaffetta dans ce palais où les prieurs des Carmes fréquentaient en même temps que les Morosini [1]. Parfois, ces relations brillantes induisaient l'Arétin à des naïvetés : il était facile en affaires, il prêtait sur parole! il refusait un gage solide : et bonnement, il s'étonnait de se voir trompé [2]. Il se consolait en veillant aux honneurs que l'on rendait à l'ombre de Bembo : l'infatigable Querini l'honorait de toutes les manières, le faisait peindre, sculpter, publiait ses ouvrages [3].

Le mariage de Vasari se concluait. Le seigneur Bacci, peut-être parent éloigné de Pierre l'Arétin, en tous cas « son frère aîné » de cœur, donnait sa fille au protégé du cardinal di Monte et de l'illustre écrivain qui rendait Arezzo célèbre. « Le même enchantement, écrivait l'Arétin au beau-père, que vous montrez pour avoir uni Giorgio, peintre fameux, en mariage avec votre fille très aimante, je l'éprouve aussi. Tellement, que mon âme peut jurer à votre cœur que nous ne faisons qu'une pâte ensemble. Vraiment, la conclusion d'une telle affaire vous a donné plus de gloire, que son retardement, de soucis.... Il vous a paru bon d'élire pour vos gendres deux personnages, l'un rare dans les armes, et l'autre illustre dans les couleurs. Vous en aurez des petits-fils qui, en génie et en valeur, deviendront tels qu'il en souloit jadis être beaucoup, et qu'il en est, présentement, bien peu, dans Arezzo [4]. »

1. Lett., V, 198. 199, 203. — 2. Lett., V, 203 v°. — 3. Lett., V, 209-210. — 4. Lett., V, 215.

L'Arétin n'avait eu garde de laisser se perdre les anciennes protections qui l'avaient autrefois élevé jusqu'à régner sur Venise. Il envoyait un panégyrique de Titien à Mgr Ridolfi, protecteur du grammairien Priscianese, patron de Lodovico Becci et du del Riccio qui devait éditer les sonnets de Michel-Ange, collectionneur aussi des opuscules écrits par l'Arétin [1].

Il était passé maître dans le maniement du protocole. Il avait des formules pour toutes les occasions. Voici un modèle de rupture : Premier billet. — « Puisque le peu que je vous donne ne contente pas vos désirs, que chacun de nous deux revienne au premier point. Bonne santé. » Second billet. — « Si vous me comprenez aussi bien que je vous ai compris, pourquoi ne vous résoudre point à cela que j'ai résolu? » Chacun doit vivre à sa guise. C'est le moyen de souper gaîment le soir, « avec cet aimable appétit dont Titien peut rendre témoignage [2] », dans une de ces réunions « intimes vraiment », qui finissent par une petite débauche de fruits où l'on compare savamment la saveur de chacun. D'autres fois, le Sansovino rapporte d'Esclavonie « un chevreau de lait, des confitures parfumées, des poissons exquis, des dorades qu'on accommode avec des sauces épaisses ». Titien, le secrétaire de Florence,

1. Cf. D. Giannotti, *Dialogue*, rééd. de Florence, 1859. — Guasti, *Rime di M. A. Buonarroti*, Florence, 1863, — et ci-dessous, chap. VI. Appendice.
2. Lett., V, 218, 227, 239.

l'abbé Vassallo, l'Anichini se partagent ces friandises; pour l'Arétin, il prétend « ne se délecter de nulle chose de la gueule [1] ». Le Sansovino revenait de Pola, où la République l'avait envoyé recueillir des colonnes antiques.

Appuyé sur « ses amis », l'Arétin était sans pitié pour « ceux qui ne pouvaient le souffrir ». « Répondez, écrivait-il à Danese, répondez à ce grand maître, qui, suivant ce que me rapporte votre billet, vous turlupine pour savoir si j'ai, ou non, de la littérature, qu'à la vérité j'ai toujours su m'instruire des choses que les doctes ont voulu que le vulgaire pût comprendre. Bonne santé, cependant [2]. » Son opulence allait jusqu'à s'excuser sur la médiocrité du présent, lorsqu'il donnait des vêtements de damas [3].

La sœur de Titien, Orsa, qui avait mené la maison depuis que la femme du peintre, Cecilia, était morte, vingt ans auparavant, venait de mourir à son tour. Mais Titien, après trois mois que sa femme était enterrée, s'était montré, en octobre 1530, « gaillard et prêt au voyage [4] »; cette fois, six semaines après le trépas d'Orsa, « sa sœur, non! sa fille, sa mère et sa compagne », il allait de nouveau festoyer chez son compère « avec certaines personnes extrêmement intelligentes [5] ». A Pâques, ç'avait été tous les marmots de Venise qui étaient venus dîner chez l'Arétin;

1. Lett., V, 217-218. — 2. Lett., V, 231. — 3. Lett., V, 239.
4. Benedetto Agnello a G. Calandra. Archiv. mantov. copié par Braghirolli. — Cf. Crowe, I, 316 et suiv.
5. Lett., V, 242, 247.

« bambins, bambines, riches, pauvres, sans mères ni nourrices, hier, surlendemain de Pâques, mangèrent chez moi tout en fête[1] ».

Par politesse exceptionnelle, à un humaniste qui lui offrait ensemble de la « prose vulgaire » et du latin, il assura que Pietro Camaiani, l'agent du duc de Florence, lui traduirait le latin, et même, qu'il aimerait savoir cette langue; il y eût peut-être écrit des Psaumes. N'avons-nous pas un cantique de Voltaire? Le traducteur sut faire sentir « la progression, la finesse, l'élégance, la nouveauté, la science de cette épître, qu'il égalerait à une figure ayant en elle le modelé, le relief, le coloris, la beauté, la grâce de l'attitude, la vivacité du mouvement, la beauté captivante d'un Titien. Oui, Titien que vous chantez en vos écrits, messire Cerruto, ne saurait pas mieux vous peindre que vous ne savez décrire sa gloire! » Il replaça cette comparaison, qu'il trouvait galante, en ajoutant ailleurs Leoni à Titien[2].

A cette époque, l'Arétin se comparait « à une de ces statues divines, dont le temps peut diminuer des morceaux, ôter des fragments, sans en altérer le dessin ». Il se plaignait, seulement, que la statue ne fût point assez dorée. « Dépenser beaucoup, gagner peu », c'était son destin; la vie était chère, dans « Venise inclyte, alme, souveraine ». Ceux qui se mariaient en Arezzo, comme Camillo Albergotti, avaient raison, et l'Arétin les aidait de tout son pou-

1. Lett., V, 251. — 2. Lett., V, 262-263.

voir [1]. L'union pourtant, qui se préparait avec une demoiselle d'Urbino, manqua. Le mois suivant, une des filles de l'Arétin — il ne daigne dire laquelle, mais c'était Adria — se mariait dans ce même Urbino, avec une dot de mille ducats [2].

L'été, qui brûlait Venise, fatiguait l'Arétin. Il fallait, pour lui arracher un sonnet sur une gravure d'après Titien, que le Todesco revînt à la charge deux et trois fois le jour [3]. Ou bien encore, un beau cadeau le ranimait, comme celui d'Agosto d'Adda; il payait de retour : « Je vous envoie un tableau, qui figure l'image de sainte Catherine. De Raphaël d'Urbino est cette grande œuvre; de celui-là, dis-je, qui à tout jamais sera fameux dans l'univers. Je l'avais destinée à la reine de France; mais, connaissant votre âme, et que votre cœur est aussi grand que celui d'un roi, je vous le donne, je vous en fais présent. Et, de cette œuvre née de la main d'un peintre plus que divin, faites-vous une jouissance, tout ainsi que moi je me vais réjouissant du cadeau que vous m'envoyâtes l'autre jour [4]. »

Pietro Camaiani, qui traduisait si bien les épîtres latines, devait remettre à Jules III les médailles de l'Arétin. On était en août : le cardinal di Monte était pape depuis six mois. « Deux médailles, de cuivre et d'argent, frappées à ma propre image, voilà ce que je vous envoie. De Leone d'Arezzo, unique en

1. Lett., V, 281-287, — 2. Lett., V, 299. Voir enc. VI, 112; elle fut malheureuse en ménage : v. Lett. VI, 121, 281-282. — 3. Lett., V, 288. — 4. Lett., V, 293.

ce métier, vient l'œuvre; c'est lui qui a créé une si louable et belle forme [1]. Aussi mon image prend plus d'orgueil, à naître du burin de celui qui grave les Rois, les Empereurs et les Papes, que du mérite que je puis avoir ou montrer en moi. En somme, je vous prie (après que vous lui aurez baisé les pieds en mon nom) d'en faire un présent au grand Jules III. Afin que Sa Sainteté dise que même des plus minimes entre ses serviteurs la renommée brûle de garder la mémoire. Et, au cas où la bénigne mansuétude de la nature qui l'inspire daignera l'accepter par votre entremise, je demande une des siennes en échange. En l'obtenant, par ce moyen en qui la fortune me fait espérer, je la porterai au col, ainsi qu'une relique, consacrée sur l'autel que lui fera mon cœur de lui-même à jamais [2]. »

En vrai souverain, qui échangeait sa médaille avec les papes, l'Arétin lançait des proclamations. Il écrasait les tristes restes de l'humanisme dans une lettre « Aux Pédants. — Attendu que le paraître est aussi différent de l'être, que le dire, du faire, que vos paroles se convertissent en effets, si vous voulez que la doctrine, dont vous vous targuez d'être les maîtres, trouve créance. Moi, qui ne suis ni un

1. Voir le catal. des médailles de Leone, dans l'ouvrage de M. Plon, p. 253; et p. 50, la traduction de la lettre de l'Arétin au sujet des médailles de Charles-Quint par Leoni : — et Aloys Heiss. *Méd. de la Renaissance.* — La médaille de l'Arétin, reproduite par M. Plon, figure aussi, en bronze, dans la collection Davillier, vitrine des méd. italiennes. La même vitrine contient deux Jean des Bandes Noires.

2. Lett., V, 294-295.

homme douteux, ni un incertain, ni un timide, je ne fais pas tantôt un pas en arrière, tantôt un pas en avant, comme vous, qui devriez (attendu que le talent est la science et de soi-même et de toutes choses) devenir gens de talent ; car, ce faisant, vous seriez et sauriez ce que jamais vous ne serez ni ne saurez. Il est certain que votre présomption à vous autres, a troublé si bien la nature et l'art, que nul d'entre vous ne sait qui des deux est la maîtresse, et qui, l'élève. Enfin, votre prosopopée favorite, c'est de vous aduler vous-mêmes, dans toutes les chimères que vous imprime en l'imagination l' *a b c*. Allez donc, chétifs envieux, acquérir des gens bien nés ce que n'enseignent point les livres! Mettez-vous dans l'esprit comment les naturelles beautés des génies sont conformes aux biens terrestres et parfaits; et que, de même que ceux-ci se labourent, se piochent, se retournent afin que les semences éparses dans leur sein rendent une moisson plus grande, de même celles-là doivent être soumises aux rigueurs, aux tourments, aux maux des infortunes, pour qu'elles produisent des fruits dignes de plus de gloire et renommée. Ainsi donc, taisez-vous, de grâce! ou si pourtant vous tenez à parler, honorez-moi par-dessus les autres, et restez béants devant moi. Car mon style est une mine d'invention. Au reste, je me soucie peu que vous me donniez blâme ou louange. Attendu que la science, dans laquelle vous croyez resplendir, est malaisée à atteindre, et parfaitement condamnée. En somme, la sottise, qui

vous semble prudence, veut que vous vous riiez de la vie et de la renommée. Enfin, votre habileté à disputer, c'est une chimère de songe : on se réveille et c'est comme les vers luisants, éparpillés par le doigt qui les disperse ; ils restent un instant allumés, et puis ils meurent. Mais assurément, ceux qui sont poètes de génie, et non point des compositeurs de bagatelles, savent dire des choses admirables, et congruentes au sujet ; sans aller, pesant un iota. Ils sont pareils aux sources naturelles, qui ruissellent d'eaux limpides, vives et douces, sans savoir pourquoi ni comment [1]. »

C'est en suivant cette passion du naturel et de l'indépendance, troublée malheureusement par l'irréflexion, la paresse et l'amour du lucre, que l'Arétin aurait pu montrer la voie aux lettres italiennes : mais, pour sauver un art, une poésie qui s'embourbaient depuis longtemps, il fallait un autre caractère, et, sans doute, un autre génie.

Les fils de Titien et du Sansovino continuaient à faire leur métier de fils d'hommes illustres, en accumulant les sottises, les dettes et les folies. L'Arétin négociait avec ces jeunes seigneurs. « Vos pères, leur disait-il gravement, ont le droit de vous refuser le pain même ! » Il prêchait cependant la conciliation : du pain, voire un peu de gâteau, ce n'était point trop : ils étaient jeunes, et leurs frasques étaient quelquefois drôles. Titien souffrait « avec

1. Lett., V, 298 v°, 299.

angoisse » du dévergondage où la vie de Venise, les absences fréquentes du père, les dégoûts d'un foyer qui manquait de l'intimité maternelle, avaient jeté surtout Pomponio, le dernier de ses fils. Il jurait de le renier; l'Arétin se faisait fort de les « rapatrier ». Il ne fallut pas moins de quatorze années pour consommer la rupture [1].

A de certains soirs, la porte de l'Arétin se fermait pour tout le monde, même pour ses compères. « Messire Jacopo, mon frère, écrivait-il au Sansovino, le respect que j'ai eu, ainsi que je dois, pour vous et pour Titien, doit prendre sur soi, à l'égard de vous deux, la faute que j'ai commise en ne vous ayant point laissé entendre que Virginia était à souper avec moi l'autre soir. Je ne vous en soufflai mot, et me réjouis de ce que ni vous ni le compère n'en saviez rien. Et cette conduite me fut inspirée par l'amour que je porte à l'âge plus respectable que vous avez l'un et l'autre. Pour cette cause, il est bon, prudent et de mon devoir de vous tenir à l'écart des incitations libidineuses. Au cas, aussi bien, où les mouvements vénériens ne vous font plus sentir l'aiguillon des tentations, la beauté de cette personne est telle, qu'elle émeut, au désir d'en jouir, la continence elle-même. Si bien qu'elle se peut comparer à la délicatesse de ces mets qui, non seulement incitent à s'en vouloir délecter les estomacs à jeun, mais encore contraignent à en manger sans

1. Lett., V, 310. 314.

rechigner ceux-là même qui viennent de se lever de table. Ainsi, ce n'est ni un pardon ni une excuse que je vous dois, c'est un remercîment que je mérite [1]. »

L'Arétin cependant avait éprouvé, un jour, que la vieillesse lui venait; son attachement fut méprisé par la créature à laquelle il avait offert un sentiment nouveau dans son âme; ce fut l'éternelle aventure du vieux maître délaissé pour le jeune secrétaire : le libertin cynique put voir que les plus impudents ne jouent pas toujours impunément avec la débauche. Maintenant, il s'était guéri en prenant sans relâche de ce même poison que lui avait versé la Perina. Il avait même usé de tous les remèdes : tous ses tête-à-tête ne pouvaient pas être avoués aux compères, qui lui confiaient et leurs fils et leurs élèves : on voit passer encore, dans certain billet de ce sexagénaire, l'ombre ambiguë d'un « Ganymède musqué [2] ».

Au lendemain de ces orgies clandestines, la salle du souper se rouvrait à l'ambassadeur de Mantoue, Benedetto Agnello, un témoin des premiers temps, à Titien, au Sansovino, à l'abbé Vassallo [3]. Un autre jour, c'était Mgr de Serres; mais l'Arétin le priait de venir « sans la Manolessa », car la femme « qui était le doux sourire du maître de la maison, et des yeux sereins de laquelle pleuvaient les amours, devait être à ce repas, le manger et le boire, l'am-

1. Lett., V, 319. — 2. Lett., V, 320-321. — 3. Lett., V, 322.

broisie et le nectar [1] ». La présence d'une émule aurait changé cette ambroisie en un détestable vinaigre.

Comme tout le monde n'avait pas une part dans les « kirieleison », il arrivait que l'on vilipendait l'Arétin. « Hippolyte, mon cher fils — écrivait la victime indignée, à un musicien nommé Tromboncino, — dites à ceux-là qui me blâment, sous le prétexte que je loue certains qui ne méritent point d'être recommandés au monde, qu'en vérité ils ne s'aperçoivent pas comment on ne comprend pas, dans la louange, celui qui est dessiné au vif par Titien dans un admirable dessin, mais que c'est le peintre très célèbre, dont est l'œuvre, que l'on admire [2]. »

Pour un peu, maître Pietro eût fondé un « dîner arétin ». « Messire Francesco, très docte dans l'idiome latin et dans le grec, disait-il au Coccio, vous vous réjouissez (outre qu'est parvenu au trône pontifical Jules III, Arétin [3]) qu'il se rencontre, natifs de la même cité, Leone, habile à sculpter le pape, Giorgio (Vasari) qui peut le peindre, et moi ; je vous rends grâces, pour moi seul et pour eux deux, autant dire pour le compte de tous les trois, d'un seul coup ; car ils me tiennent pour un père, et moi je les tiens pour des fils. Pourtant, je ne suis point surpris ni émerveillé que vous trouviez là un grand sujet de

1. Lett., V, 322-323. — 2. Lett., V, 327.

3. Ses ancêtres étaient de Monte San Sabino, dans le comté d'Arezzo. Voir Platina, *Vite de' Pontef.*, p. 668.

réconfort ; puisque Arezzo (mère des génies, dit Tite-Live) est votre patrie, comme elle est la nôtre [1]. » Un pape d'Arezzo, c'était une bonne fortune : aussi, le ton de l'Arétin, lorsqu'il parlait au doyen des Camériers, se faisait-il on ne peut plus dévot [2].

Les débutants recommandés par Vasari étaient accueillis « comme lui-même [3] ». Le pape avait accepté les médailles doublement arétines de l'Arétin par Leoni. On ne sait point s'il envoya la sienne en retour. La sainte Catherine de Raphaël était en route, quand le destinataire mourut. Mais l'Arétin prit soin que l'on fît tenir le tableau à l'héritier Constante d'Adda, avec la sauvegarde du doge Donato. Trouver, dans son hoirie, l'amitié de l'Arétin, ce n'était pas la moindre charge d'une succession. Pour se faire appeler « patron » par un tel homme, princes ou marquis savaient le prix qu'il fallait mettre [4].

Quand un peintre, comme le Bergamasque Francesco Terzi, offrait à l'Arétin un portrait de femme, il recevait en retour une invitation à loger dans la maison de Biri Grande, chez Titien qui avait apprécié la peinture [5]. Et, pauvre encore, assez obscur, cherchant fortune, il se trouvait, tout d'un coup, nanti d'une protection puissante, acheminé vers la faveur de Charles-Quint, si bien qu'il finissait par séjourner en Allemagne. La franc-maçonnerie d'intérêts orga-

1. Lett., V, 329. — 2. Lett., V, 332. — 3. Lett., V, 336. — 4. Lett., V, 336-338. — 5. Lett., VI, 4.

nisée par l'Arétin était partout victorieuse ; lui, chantait le triomphe : « Voici Leone en félicité seigneuriale, après d'intolérables fatigues et traverses : Titien, de même. Pour moi, je ne changerais pas mon état contre les deniers de l'un et de l'autre. Car ils n'en sont pas mieux vêtus que moi, ni ne se logent et ne vivent mieux, ni ne sont mieux servis et en personnages de marque [1]. »

Puis, autre avantage sur ses compères, l'Arétin restait, libre et tranquille, en son palais. Tandis que Titien, malgré son âge, était sans cesse par monts et par chemins, sur l'ordre de « César ». On l'appelait « au vol » : il devait laisser là, sans l'achever, ce portrait de Bonnivet, que l'Arétin avait négocié afin de se concilier les bonnes grâces des Français; l'Allemagne reprenant l'avantage, il importait avant toutes choses de plaire à Charles-Quint [2]. Titien, le 4 de novembre, annonçait, par l'entremise d'Enea Vico, sa bonne arrivée à Augsbourg [3]. Sa majesté impériale avait demandé des nouvelles de l'Arétin, en présence du prince qui devait être Philippe II, du duc d'Albe, et de d'Avila. L'empereur promettait son appui auprès du pape Jules III, « compatriote et bienfaiteur » de l'Arétin ; car le vieux projet du chapeau revenait sur l'eau ; on s'était dit que, puisque le pape était Arétin, l'Arétin pouvait bien devenir cardinal !

1. Lett., VI, 89.
2. Lett., V, 31 v°, 32.
3. Bottari. *Lett. pitt.*, III. 188-190.

Pendant que son ami restait à Augsbourg, l'Arétin se voyait soumis à la plus désagréable mésaventure : son propriétaire, ce propriétaire qu'il n'a plus daigné nommer, mais dont on connaît bien le nom, le sieur Domenico Bollani, le forçait à déménager; il fallait quitter le palais où toute sa vie à Venise s'était écoulée. « Seigneur très honorable et très remarquable, disait la lettre de congé que l'Arétin écrivit, je vous restitue les clefs de cette maison, habitée par moi XXII ans avec les mêmes égards que si c'eût été la mienne propre; et je n'allègue nulle autre raison, sinon qu'il y pleut partout, et qu'elle est en ruines dans chacune de ses parties, à cause que je puis mal réparer sa vétusté, moi qui ne peux subvenir à ma propre vieillesse. Je laisse de côté ce fait, que vous n'avez eu nul respect pour moi, vous à qui, de la propre bouche de l'empereur, par l'intermédiaire de quatre ambassadeurs à Venise, il fut demandé en grâce, à votre Seigneurie, de me considérer comme un objet très cher à Sa Majesté; et, qu'Elle vous en aurait une obligation éternelle; je laisse tout cela de côté, et je dis, seulement, que l'on regarde cette chambre où je pensais m'éjouir toujours, et l'on verra, par les figures des lambris, par le poli de la terrasse, et par les autres ornements du plafond au-dessus du lit et de la cheminée, que je sais me venger des procédés discourtois par la courtoisie. Les filles que j'ai, les trésors qu'on me connaît, et les œuvres que l'on voit de moi, j'ai composé celles-ci, j'ai eu celles-là, et j'ai acquis ces

autres encore, dans cette maison; ce sont les raisons les plus fortes pourquoi, non à ce lieu sans doute, mais bien à vos très illustres munificences, je conserverai amour et respect éternel. Voici pourtant que je m'en vais (plaise à Dieu que ce soit mon bien), avec un loyer double, dans les appartements seigneurialement commodes de l'habitation que j'ai prise sur la Riva del Carbone, et cela dès demain. Avec les sentiments de serviteur et d'ami, que j'eus pour vous toujours. Car nulle perversité, nulle injure, ne peut me faire changer de caractère [1]. »

Le dieu changea de temple, mais il n'en fut pas moins fêté. Il voyait grandir les élèves des maîtres qu'il avait suivis depuis les débuts. Il devait quelquefois s'entremettre, quand le disciple était un Alessandro Vittoria, et qu'il sentait sa force jusqu'à faire tenir au Sansovino des lettres « moult licencieuses ». L'Arétin mangeait les poires envoyées de Vicence par le Vittoria, et réprimandait doucement le fougueux sculpteur, tout en lui offrant « son crédit, et d'en librement user [2] ». L'Arétin n'avait garde de mépriser comme fit Leoni, la cité natale, qui l'avait créé gonfalonier; seulement il lui faisait payer l'honneur de l'honorer [3].

L'année 1551 finissait avec les mêmes agréments de la vie luxueuse, qui avaient retrouvé leur place dans la nouvelle demeure. Leoni avait offert sa

1. Lett., VI, 37-38. — 2. Lett., VI, 52. Le Vittoria fit un buste de l'Arétin. — 3. Lett., VI, 56, 57.

médaille d'Hippolita Gonzaga, fille de Ferrante Gonzaga, gouverneur de Milan, duc d'Ariano, comte de Guastalla, et d'Isabella Capua, princesse de Molfetta. La jeune femme, qui avait épousé en premières noces, trois années auparavant, Fabrizio Colonna, devenait veuve et se remariait avec Antonio Caraffa. Son père, protecteur de Leoni, sa renommée, sa beauté, tant de raisons pour bien faire, avaient piqué d'honneur l'artiste; il avait modelé un chef-d'œuvre; l'Arétin fut enchanté [1]. L'année suivante, Leoni dessinait une deuxième médaille, qu'exécuta Jacopo da Trezzo [2].

C'était un amateur d'une espèce particulière, cet Arétin qui monnayait en faveurs princières ses plus beaux objets d'art : « Je reconnais, disait-il à la duchesse Vittoria d'Urbino, que toutes les chambres de la maison que j'habite sont indignes du grand, de l'admirable ouvrage dans lequel, en bas-relief, la main du Sansovino (lequel, pour venir le second après le Buonarroti, se voit néanmoins regarder comme le premier entre les sculpteurs) a si bien représenté avec l'imagination du génie la Vierge tenant l'Enfant dans ses bras; je la consacre donc à celle de vos chambres royales qu'il vous con-

1. Voir la reproduction de l'œuvre dans le livre de M. Eug. Plon, pl. XXXII, 7, 8, et le *Commentaire*, p. 263-264. — Cf. Armand, *les Méd. it.*, p. 110. — La médaille est au Louvre.

2. Voir Milanesi, ap. Vasari, V, 387 et suiv. notes; et Affo, *Memorie di tre celebri principesse della famiglia Gonzaga*, Parma, 1787.

viendra le mieux, Excellence de la très illustre Dame Vittoria, pour que vous orniez cette chambre avec une œuvre si sainte et si dévote. Je vous baise les mains, ainsi qu'au duc, avec une religieuse affection d'esprit [1]. »

On ne payait pas toujours bien l'Arétin, fût-on prince de Salerne et lui promît-on cent écus. Il lui arrivait quelquefois, après une déception, de songer au suicide. La tramontane soufflait sur la Riva del Carbone [2]. Le cardinalat n'avait pas mieux réussi avec le pape Arétin qu'avec tous les autres ; et l'Arétin protestait à Leone « sculpteur de César, qu'il ne daignerait point devenir prêtre ».

Leoni avait regagné Milan, après un séjour à Augsbourg, où il avait vu Titien, et fait les modèles des bustes officiels que lui avait commandés l'évêque d'Arras, Granvelle. Les emballeurs lui avaient gâté ses ouvrages. Il les répara, et jeta la statue de Charles-Quint, puis celle de don Philippe [3] : il avait été fait chevalier et pourvu d'une pension de cent cinquante ducats sur la monnaie de Milan, d'une maison dans la via de' Moroni [4]. Il se rendait, en 1552, à Modène ; il devait même visiter Arezzo, et l'Arétin avait hautement annoncé la venue du sculpteur impérial : on lui préparait une réception solennelle ; le vent tourna, Léoni dédaigna les honneurs, et ne vint

1. Lett., VI, 58. — 2. Lett., VI, 59-69.
3. Au Musée du Prado à Madrid. Voir Plon, *Leone Leoni*, pl. IX, X, et chap. v, passim, où les lettres sont publiées.
4. Vasari, VII, 537 et suiv.

point ; tout était manqué, les citoyens étaient outrés de colère, et l'Arétin semonça vertement l'artiste [1].

On vit bientôt pourquoi l'Arétin avait fait un si beau présent à Vittoria Farnese, duchesse d'Urbin, et l'avait fait admirer au légat Beccatelli, au duc lui-même ; on put comprendre pourquoi sans trêve ni mesure il s'en vantait [2]. La dot de sa seconde fille, Austria, se préparait déjà. On en parlait, dans les soupers du nouveau palais, en mangeant, malgré que l'on fût en carême, un coq d'Inde, des pains au cumin, arrosés de moscatel, de malvoisie, de vin de Chypre, auxquels goûtaient l'ambassadeur de Mantoue, Titien, le Sansovino, Torquato Bembo et la divine Angela [3]. C'était l'architecte Sanmicheli qui avait, en même temps que des olives, envoyé le vin « nécessaire aux nourritures de carême, lesquelles se digèrent si malaisément qu'il y faut cette liqueur ». Tandis que l'on frappait des médailles pour Adria devenue dame, le duc d'Urbin et monsignor Bernardo Colle fournissaient Austria de « cymbales *benè sonantibus*, et de pain d'épice [4] ».

Tout en mangeant ce pain d'épice des étrennes de 1553, avec Titien, qui en était friand, avec Bernardo Colle, l'envoyé de Florence, on enterrait Paul Jove [5] ; on flattait les patriciens influents. Si quelque

1. Lett., VII, 78-79, v°, VI, 90-91. Les lettres sur cette histoire ont été traduites par Dumesnil. *Hist. des amateurs ital.*, II, 254 ; par E. Plon, *op. cit.*, p. 92-93.

2. Lett., VI, 72. — 3. Lett., VI, 70, 71, 72. — 4. Lett., VI, 112-120. Austria était née en 1547. Lett., IV, 104v°. — 5. Lett., IV, 122-126.

malavisé croyait blesser l'Arétin dans sa gloire, en rappelant son origine, c'était l'occasion de faire une nouvelle profession de foi : « Ne vous fatiguez point, mon fils affectionné, écrivait-il à Danese, à disputer contre ceux qui croient m'enlever ma renommée en affirmant que je suis de race vile. Car, je revendique l'honneur d'être né d'un sang bas, en Arezzo [1]. Ainsi, nul des miens n'a part à la gloire où me voici ; mais, suivant leur parenté avec moi, ils en retirent une réputation non petite. Il en est ainsi, parce que moi (qui par cette raison que je tiens en ma main tout pays, suis, pour ce qui est de la patrie, citoyen de l'univers), je puis donner la noblesse à autrui, quoique ne l'ayant reçue de personne. Mais ce n'est point merveille si la pédanterie de ceux qui se réputent doctes ne tolère point que je sois (comme je le suis) estimé [2]. »

Alessandro Vittoria voulait revenir à Venise sans risquer de nouveaux différends avec le Sansovino ; aussi prenait-il soin de se ménager l'appui de l'Arétin et de Titien. « Messire Alexandre, écrivait l'Arétin au sculpteur, qui était encore dans la cité du Palladio, j'ai reçu le panier de poires, et point la lettre. Et Titien, qui vous regarde, ainsi que je fais, comme son fils, a reçu la lettre, et point de panier. Néanmoins, l'homme divin vous rend grâces du don, bien qu'il n'en ait pu profiter, de même que je vous en remercie, moi qui l'ai tout mangé. Quant aux

1. Voir le premier chapitre de ce livre.
2. Lett., V, 133, 139.

deux médailles où votre burin a représenté mon image, elles m'ont été, en même temps que la lettre que vous m'écrivîtes à ce sujet, apportées jusque chez moi; et soyez assuré que le revers me plaît, comme dans toute œuvre de vos mains; je ne dis rien de la fonte, car le relief ne s'en pourrait assez louer. Suffit qu'à votre retour ici vous m'en fassiez frapper de pareilles, en cuivre et en argent. Attendu que, de Rome et d'ailleurs, on m'en demande avec des instances pressantes, ce dont je me réjouis davantage pour votre gloire que pour la mienne. En effet, ce qui m'est dû en renommée, ma vieillesse le prend et le garde, mais, pour la réputation qui convient à votre génie, votre jeunesse n'est pas encore circonspecte, et ne le sent pas. En venant ici, donc, vous me les ferez frapper, de grâce. J'ai eu pour bien agréable que la signora Lucietta ait trouvé belle l'épître que je lui écrivis et mandai. Il m'a été au cœur, également, que le portrait que vous lui fîtes pour me satisfaire, et que vous lui avez donné, l'ait contentée [1]. » Le Sansovino s'adoucissait assez vite, et Venise se rouvrait aux espérances du Vittoria.

Le vieux Sansovino était revenu, sur le tard, aux habitudes de sa jeunesse, aux « disordini » signalés par Vasari. Son âge mûr avait été trop exemplaire : sa vieillesse était scandaleuse. Non seulement, avec Titien et l'abbé Vassallo, il chantait des « gaudeamus [2] » chez l'Arétin, mais il allait jusqu'à

1. Lett., VI, 144. — 2. Lett., VI, 148-149.

demander aux philtres des Macettes vénitiennes une illusion de jeunesse, il « prenait à mi-nuit des goulées de Jeannes et d'Adriennes ». Il descendait jusqu'à ces amours que l'Arétin nommait, le premier sans doute, des « amours ancillaires [1] ».

De temps à autre, une discussion sur les arts venait mettre les commensaux de l'Arétin aux prises : « Grande dispute sur cette question, hier au soir pendant le souper, entre trois de vos sculpteurs et peintres, écrivait l'Arétin au Sansovino, qui, fatigué, n'était pas venu. Les uns voulant que les ébauchoirs eussent le pas sur les pinceaux, les autres, que les pinceaux le prennent sur les ébauchoirs. Dispute engagée plus de fois, non pas seulement qu'il n'y a de marbres au monde, et de couleurs, mais encore qu'il ne se trouve de fantaisies dans la tête des sculpteurs et des peintres. Chercher mon opinion à ce sujet, c'est une folie qui canonise la folie : à peine si je sais combien il faut de syllabes pour organiser un vers ; et par ainsi, je ne vaux rien pour trancher une question qui est pendante depuis qu'apparaît le dessin dans les pierres et sur des toiles [2]. » L'Arétin n'eut guère, hormis le dialogue de Dolce, la manie des tirades sur l'esthétique. Il ne se souciait pas plus de dogmatiser que de « faire moderne la discipline antique [3] ». Content d'admirer les ouvrages de l'art ; content, surtout, d'en bien et grassement vivre.

Le bruit de la mort de Titien avait couru dans

1. Lett., VI, 155. — 2. Lett.. VI, 184. — 3. Lett., VI, 179.

Bruxelles. Francesco Vargas, ambassadeur impérial à Venise, écrivit à Charles-Quint pour le rassurer [1]. Il savait, mieux que pas un, le néant de ces rumeurs, puisque Titien faisait alors son portrait. L'Arétin composa un sonnet, comme aussi pour le portrait du nouveau doge, Marc-Antonio Trevisani, qui succédait, en novembre 1553, à Francesco Donato, mort dans ses quatre-vingts ans [2]. Il recommandait que l'on copiât ses vers « sur une feuille de vélin qu'on mettrait au-dessous du cadre, de cette écriture pareille au beau petit caractère imprimé [3] ». On connaît le sonnet sur Vargas [4]. L'Arétin recevait, en échange d'une copie envoyée au cardinal de Burgos, « une coupe d'argent et d'or, de subtil et admirable travail [5] ».

Il ne dédaignait point les « Anticaglie ». Lorsque le vieil Aretium retrouvait, dans les fouilles pratiquées pour ouvrir une voie nouvelle, quelque monument ancien, l'Arétin s'empressait d'écrire à ses concitoyens : « Très-honoré M. Gregorio Ricovero que j'aime tant, j'ai éprouvé grand plaisir à voir reproduit, dans vos vives paroles, le lion de bronze que l'on a découvert, là où l'on construit présentement le boulevard. Titien, pareil en ses couleurs à la nature même, est demeuré surpris, en m'enten-

1. Crowe et Cavalc., II. 178-17

2. Casp. Contareni. *de Rep. Venetorum*. Elsevier, 1628, in-32, p. 404.

3. Lett., VI, 193.

4. Voir ci-dessus, chap. III, p. 123-124.

5. Lett., VI. 204.

dant lire comment on voit encore les gouttelettes du sang, si fines, si liquides, éparses de la sorte en ses blessures. Nul doute qu'Arezzo, en ces temps antiques de même qu'en nos heureux jours, ne rivalisât presque avec Rome même, en grandeur, et nulle cité ne la surpassait, non pas seulement dans la Toscane, mais dans l'Italie tout entière.... Si, du moins, j'avais une des figurines que l'on a découvertes, je regarderais cela comme une gloire que me donnerait ma patrie. » Le « mendico », — lui-même se surnommait ainsi, — à défaut d'antiquités, recevait des bagatelles en ébène, et des gants musqués du Portugal [1].

Il avait soin de se préparer, en même temps qu'à Titien, la faveur du maître prochain, Philippe II. « Titien est *divin* pour retracer la divine prestance des maîtres illustres, et moi je ne suis pas d'eau [2] pour reproduire la nature de leurs âmes. » Lorsqu'il ne pouvait saluer en personne le frère puîné de l'évêque d'Arras, le protonotaire Thomas Granvelle, il saluait son portrait peint par Titien, chez l'ambassadeur Vargas [3].

Tandis que l'Arétin énumérait au « compère » Titien ses peines et ses démarches pour assurer la dot de sa fille Austria, Titien lui confiait les tracas, plus graves toujours, qui lui venaient de Pomponio. Entre temps, l'Arétin faisait pour l'Empereur une

1. Lett., VI, 209.
2. C'est la vieille facétie : « *di-vino*, et *d'acqua* ».
3. Lett., VI, 213, 221.

lettre sur la *Trinité* de Titien et sur son tableau de *Vénus et Adonis*; irrévérencieusement, il confondait les symboles chrétiens, les déesses du paganisme, sous le commun vocable de « madames ». Mais la grande affaire à ce moment était la brouille entre Titien et son fils : la mort de sa femme, de sa sœur, le mariage de sa fille et de son fils aîné, rendaient plus cruels au vieux maître les désordres de Pomponio.

L'Arétin ne vit point Philippe II. Pas davantage il ne put voir, quoi qu'on ait dit, la rupture de Titien et de Pomponio, qui fut consommée en 1573. Il ne prépara pas le VIIe livre de ses lettres : une année de sa vie, contée par lui-même, nous manque. La dernière lettre imprimée est de septembre 1555.

Le 21 octobre 1556, l'Arétin était à souper avec ses amis; il devisait, riait bien haut, lorsqu'il fut foudroyé par l'apoplexie. Il mourut, suivant le certificat mortuaire, à trois heures de relevée [1]. On fit des contes sur sa mort, pas meilleurs que les autres sornettes de pareille fabrique, par lesquelles on a voulu dégrader la mort de Rabelais ou de Voltaire. Un apoplectique, frappé de cette manière terrible et décisive, a rarement le souci des mots à effet, et la faculté de les dire.

Antonio Pola, l'homme de Ferrante Gonzaga, s'était mis aux pieds de l'Arétin vivant; il commença, dès qu'il fut mort, le concert des palino-

1. Voir la conclusion de ce livre.

dies et des injures, qui, depuis lors, ne s'arrêta plus : « A mon arrivée à Venise, écrivait-il à son maître, j'ai trouvé que ce misérable Arétin avait rendu son âme au diable; cette mort, je pense, ne sera pour déplaire à personne, ni particulièrement à vos Seigneuries, car Elles ne sentiront plus la charge et les exactions de ce bélître » [1].

Pierre l'Arétin trépassait à soixante-quatre ans. Il était depuis quelque trente années à Venise. Il avait largement vécu, d'une vie forte et éclatante.

1. Voir Bongi, *Vita del Doni*, 1852, LXVIII. — Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, p. 71, et *Vita di P. A.*, p. 73 et passim. — Cf. aussi : Crowe et Cavalc., II, 215-216.

CHAPITRE V

L'Arétin auteur dramatique. — L'*Horatia*. — Les comédies.

I

Francesco Sansovino, qui n'avait point pardonné à l'Arétin les platitudes auxquelles il avait été contraint par lui, écrivit dans sa description de Venise : « Il est une église, San Luca [1], située au centre de la cité... là dort en un tombeau placé en l'air, Pietro Aretino, lequel fut surnommé fléau des princes à cause de la licence présomptueuse de sa plume très mordante, et, mourant, perdit toute sa renommée ».

Le fils du *compère* dépassait la mesure. La preuve que Francesco Sansovino n'avait pas si bien enterré l'Arétin, c'est que Montaigne [2] a cru devoir discuter son autre surnom, celui de « divin », et que, dans le siècle suivant, Ménage s'estimait obligé à le mal-

1. C'est cette église de Saint-Luc qui a un si joli campanile gothique ; — *Ven. descr.*, p. 120.
2. *Essais*, I, LI. — Bayle, *Dictionnaire*, art. *Arétin* (où la date de sa mort est, par erreur, 1564), p. 442-449, éd. de 1734.

traiter encore[1], tandis que Bonaventure Despériers l'avait célébré[2]. Il est des morts qu'il faut qu'on tue trop souvent : c'est qu'ils ne sont pas bien morts.

L'Arétin a porté la peine de ses bravades. Il disait[3] : « J'écris per la *fame*, e non per aver *fama* ». Il se vantait de tours de force, laissant croire qu'il brochait toutes ses œuvres, et surtout ses œuvres de théâtre. S'il faut l'en croire, la *Talanta* fut écrite en moins de temps qu'on n'en prit pour la copier, et l'*Hypocrite* « durant les heures dérobées au sommeil en une vingtaine de nuits »[4]. Mais Rabelais n'a-t-il pas dit : « A la composition de ce livre seigneurial, je ne perdiz ne employay oncques plus ny aultre temps que celuy qui estoit estably à prendre ma réfection corporelle, sçavoir est, beuvant et mangeant[5]. »

Ce qui est sûr, c'est qu'il nous reste de l'Arétin une tragédie et plusieurs comédies. C'est aussi que la tragédie, en vers, n'est ni plus mal rimée ni plus mal composée que d'autres. Du reste, il l'estimait plus haut que tout le reste[6]. C'est, qu'on y veuille bien songer, une idée assez personnelle, de faire une tragédie en italien, à cette époque, dans la première moitié du XVe siècle, et à Venise, où le théâtre n'était pas aussi favorisé qu'à Rome. Le Padouan Albertin

1. Menagiana. — II, 109.

2. *Contes et joyeux devis*, Nouvelle CXXV, éd. Charpentier, p. 308, 309 ; et aussi Béroalde de Verville.

3. Lett., V, 41.

4. Lett., I, 99 ; — III, 84, 117. — Lettre à la fin de la *Talanta*.

5. Prol. du livre I. — Il est bien vrai qu'il s'est trouvé des critiques pour le croire, ou faire semblant.

6. Lett., IV, 69.

Mussato, qui avait écrit au début du xve siècle, en latin, son *Ezzelino*, et Loschi, l'auteur de *la Mort d'Achille*, n'avaient pas eu de successeurs. En décembre 1509, un décret de la Seigneurie avait constaté que le théâtre était récemment introduit à Venise[1]. Il y avait bien, dès 1464, la *Progné* de Grégoire Correr; on a vu que Parabosco, du temps même de l'Arétin, traitait encore ce sujet[2]. Mais la *Progné* ne fut jouée, traduite du latin ou plutôt pillée par Domenichi, qu'en 1558[3]. Enfin quand on aura nommé la *Sophonisbe* de Trissino, écrite en 1515[4], l'*Orbecche* de Cinthio, qui fut imprimée par les Alde en 1543, on se trouvera aussitôt en présence de l'*Horatia* de l'Arétin, imprimée en 1546 chez Giolito de' Ferrari, et d'une telle rareté que les uns l'ont crue perdue, les autres affirmant qu'elle ne se rencontre point sinon manuscrite[5].

Ce n'est point une tragédie prise de Sénèque, ainsi que presque toutes le furent et le seront jusqu'à la fin du xvie siècle; l'Arétin n'a pas grand souci des Latins; il subit, dans la forme, de faibles influences venues de l'humanisme, qu'il connaît aussi mal qu'il le frappe fort. Il ne pouvait subir, et pour cause, la dictature de Scaliger[6]. Il a lu ou entendu lire, par

1. Cf. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*, Florence. 1877.
2. Cf. chap. iv, p. 239.
3. Signorelli, *Storia dei teatri*, 1778, III, 4.
4. Molmenti, *op. cit.*, p. 354. — Catal. Taylor, p. 333, n° 2018.
5. Allacci, *Drammaturgia*, p. 624. — Mazzuchelli, p. 246. J'ai eu sous les yeux le précieux exemplaire de l'Arsenal, catalogué au n° 5892 des Belles-Lettres.
6. Qui publia en 1561, près de trente ans après, quand cinq ans avaient passé depuis la mort de l'Arétin.

Dolce peut-être [1], qui aimait les Latins et qui jouait aux représentations dramatiques, le passage de Tite-Live que Corneille reprendra ensuite. C'est assez pour qu'il ait envie, lui qui s'improvise poète à ses heures, de raconter cette journée de l'ancienne Rome,

Che tre à tre pugnar per lui anchora [2].

La pièce s'ouvre par un prologue. La Renommée parle. Comme l'ouvrage est dédiée à « Paul III, grand vicaire du Christ », la déesse fait son devoir, et débute par un panégyrique du Farnèse. « Voici Rome — où présentement j'habite, car elle — est grande plus que jamais, plus que jamais belle, — et ainsi est-elle devenue grâce — à son Jupiter terrestre, — je veux dire Paul III. » Le gentilhomme de la *Cortigiana* parlera sur un autre ton; c'est que la *Cortigiana* fut écrite sous l'impression des premiers déboires, et pour la Rome de Clément VII.

L'*Horatia*, dit la Renommée, va décrire d'étranges accidents, en des paroles « mêlées de miel et d'absinthe ». L'auteur se pose nettement en champion du génie spontané, et l'on va voir « si davantage méritent la louange de la gloire, les disciples de la nature ou les écoliers de l'art ». Après le pape, c'est César, c'est Pierluigi Farnèse, c'est Ercole d'Este, c'est

1. Dolce fit beaucoup de tragédies, l'*Ifigenia*, *Hecuba*, *Thyeste*, *Giocasta*, *Marianna*, « *tratte da Seneca* ». Sur la vogue de Tite-Live aux temps de la Renaissance, cf. Symonds, *Renaissance in Italy*, t. V, p. 303, et Müntz, t. II, p. 128, sur une gravure des Horaces d'après Jules-Romain, voir Bartsch, *le Peintre-Graveur*, t. V, p. 29.

2. Dante, *Paradiso*, VI.

Guidobaldo d'Urbin « qui régit et qui meut les troupes armées du pouvoir vénitien », c'est Ferrante Gonzaga, qui, l'un après l'autre, chacun suivant son rang ou ses mérites particuliers aux yeux de l'Arétin, viennent recevoir une louange; encore un vers, et la Renommée annonce que « Publius arrive à pas lents ». Elle parlait en vers libres. L'action commence en hendécasyllabiques.

Publio, c'est le vieil Horace. Il est avec Spurio, son confident. Il lui expose ce qu'ils savent tous deux fort bien, mais qu'il faut apprendre au public. La pièce n'est pas divisée en scènes, par la typographie. Mais ce qui ferait aujourd'hui la deuxième scène, c'est l'arrivée du fécial M. Valérius. Il parle du traité conclu avec Albe, non sans force et sans poésie[1]. Puis, les trois hommes se retirent.

Célia entre avec sa nourrice, Célia s'appellera Camille dans la pièce qui la fera immortelle. Célia gémit de n'être point un homme, et d'être aimée, et d'être belle. C'est un style d'une monotonie tendue et ferme, assez semblable aux bons endroits de Sénèque; voici quelques vers :

Tandis qu'ils font entre eux de mortelles batailles,
Je sens mon âme aussi dans mes propres entrailles
Combattre ses esprits; et mon cœur est si prompt
Qu'il se combat lui-même, et se heurte de front[2].

1. P. 8 v°-12.
2. P. 13 v° :

Mentre eglino fan mortal battaglia.
Anco in me la propria anima contende
Co i suoi spiriti medesimi; e il cor pronto
Seco stesso a combatter si rivolge.

Il y a un songe, naturellement, plus ou moins prophétique, et la nourrice commente par avance, avec une ampleur de verbiage qui ferait mourir de jalousie toutes les nourrices de Vérone, le mot royal : « un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe! » Ensuite, d'après cette règle de toutes les tragédies de la Renaissance, que la Pléiade observera, c'est un chœur. Les vertus parlent, en vers de huit pieds, pas très bons, que coupent les hendécasyllabes. L'acte premier est fini.

Publius et Spurius reparaissent au début de l'acte II. Si l'on n'est pas sans éprouver quelque fatigue, à suivre le débat moral, même dans nos plus illustres tragédies, ici, où les discussions, les analyses des sentiments à la manière de Corneille et de Racine, font défaut, on peut penser quelle lassitude dégagent ces longs couplets de dialogue par tirades superposées. Conversations sur les présages, auspices, haruspices, variées par les *concetti* qui apparaissent et s'accumulent, les pages après les pages ne contiennent rien d'autre. Publius appelle sa fille et la nourrice « des vases d'éloquence, et même au milieu des doctes et des sages académies se feraient sentir ces génies féminins ».

Accourt Titus Tatius, qui fait bien de l'esprit pour un homme essoufflé. Les maximes générales pleuvent, sur l'amitié, sur les embrassements ; cependant Tatius a repris haleine. Il débite un discours, de cent soixante vers, ou approchant : c'est le récit du combat, fait sans art : on sait du premier moment

la victoire remportée par le jeune Horace. Le coup de théâtre est manqué. C'est un autre qui le fera, et qui sera le véritable auteur d'*Horace*. Comme Corneille, l'Arétin fait frapper le dernier Curiace « alle canne », à la gorge : il connaît son Tite-Live. Le vieux Publius est si enivré par le triomphe de Rome qu'il omet absolument la mort de ses deux fils aînés.

La nourrice, « lait et science de Célia », exhale les plaintes les plus recherchées, et décrit le désespoir de Célia.

La jeune Célia paraît elle-même, ou plutôt « son ombre! » Sa première parole, c'est « amour n'a pas de lois! » Là-dessus, discours de son père ; avec tout le tact usité dans une telle circonstance, il lui promet de lui trouver d'autres maris. Célia recommence à gémir, et s'évanouit. La nourrice réclame à grands cris de l'eau de rose et du vinaigre afin de la faire revenir ; et Publius la porte à l'auberge voisine, sur un lit de plume.

Le chœur des Vertus vient conclure en prédisant un accident plus étrange encore.

L'acte III montre en scène Spurius et la nourrice, puis Publius qui envoie la nourrice à son devoir, auprès de Célia. Il veut aller à la rencontre de son fils vainqueur, que l'armée et le peuple ramènent en triomphe.

Le roi Servius dédie les trophées à Minerve. La nourrice recommande à Célia de se faire vestale. Célia répond : « Je suis veuve ». Elle consent pour-

tant à prendre des renseignements sur les vestales.

Deux citoyens « à volonté », *a caso*, surviennent. Ils exaltent la victoire d'Horace.

Célia, qui n'a point éprouvé de consolation à les entendre, de la cachette où elle s'était retirée à leur approche, rappelle les détails de ses amours avec Curiace. Pourquoi Horace ne l'a-t-il pas épargné?

Le roi Servius, avec un à-propos royal, prétend faire admirer le triomphe à Célia, lui faire toucher la main sanglante de son frère. Elle s'y refuse; puis elle s'élance vers lui, tout en pleurs, les cheveux épars.

Horace s'irrite, au spectacle de sa sœur défaite et pleurant. Qu'elle aille aux enfers, dont elle est une Furie! Elle n'a pas dit trois vers, qu'il la saisit par les cheveux, et la tue. Le peuple répond à ses invectives sur sa victime par de longs reproches. Publius (et non pas le peuple, comme ont voulu les imprimeurs) donne raison à son fils.

Voici que le débat sur le sort du jeune Horace, déjà si long dans Corneille, va tenir deux actes et demi, vingt-quatre colonnes de vers où se délaîra Tite-Live.

On paraphrase les Décades. L'enflure et les longueurs envahissent le quatrième acte qui, dans un système dramatique mieux affermi, sera celui de la péripétie.

Horace a reçu sa grâce, de Servius Tullius, à condition que le peuple y souscrive.

L'Arétin a trouvé encore, et sans embarras, son cinquième acte. C'est un assez beau tour de force.

La nourrice vient annoncer, pour ouvrir ce cinquième acte, que la servante, au désespoir d'avoir vu Célia mourir, s'est pendue avec ses cheveux; trépas bizarre, et qui ne reçoit point d'autre explication.

Publius excuse son fils, « c'est un péché de jeunesse ». Il s'étend sur cette idée, et place un éloge de « l'altière jeunesse ». Horace « mérite pardon, lui qui n'a pas encore ses joues délicates parsemées du blond duvet de la virilité ».

Le peuple discute très fort avec Publius. Horace n'est pas populaire : il arrive, il se déclare prêt à mourir, il parle fièrement au peuple, qui tourne peu à peu à la clémence. Horace, qui est un énergumène, saisit le licteur d'une main par la barbe, de l'autre par les cheveux : le licteur crie, le peuple s'indigne.

Au milieu du vacarme, on entend une voix qui vient du ciel. Elle ordonne au peuple le pardon, et la soumission à Horace. Il faut qu'il passe sous le joug. Horace discute la procédure de cette cérémonie, puis il cède.

Il ne reste plus qu'à « serrer dans l'urne la pucelle infortunée ».

Le chœur des Vertus laisse couler quelques maximes.

Telle est cette tragédie, ni meilleure ni pire, de fond et de forme, et peut-être plus originale par son sujet, que les tragédies latines ou que celles écrites ailleurs dans le même siècle. Comme celles qui

précédaient, comme celles qui ont suivi, elle montre, avec du fatras et du clinquant, quelques beaux vers, des tirades fortes. Comme elles, aussi, elle fait admirer mieux encore les ouvrages des maîtres.

Une certaine vie, que montrera dans son éclat le théâtre d'un Shakespeare, et qui, dans l'Arétin, n'est que rudimentaire, dans le mouvement des foules; une brutale vigueur, capable parfois d'emporter l'idée assez loin; c'est peut-être encore ce que l'on peut trouver ici, et que les grandes tragédies du XVIIe siècle français, si bien ordonnées, agencées avec une rigueur parfaite, n'offriront plus bien souvent.

La tragédie d'*Horatia* fut certainement la seule qu'ait faite l'Arétin. C'est celle que l'édition de la *Talanta*, dans le recueil des comédies de 1588, appelle, par une erreur d'imprimeur, l'*Hortensia*. Quant à la tragédie du *Christ*, dont l'Arétin parle, dans une lettre pour Alessandro Piccolomini, imprimée à la fin du même recueil, il y a toute raison de croire qu'elle est devenue l'*Umanità di Cristo*; ou bien encore que l'Arétin a songé peut-être à tirer de cette dévote rapsodie une tragédie sacrée, mais que l'accueil fait à ses opuscules pieux par les censures ecclésiastiques ne l'y a point encouragé [1].

1. Le Dolce, qui après la mort même devait demeurer réuni a la fortune de l'Arétin, puisqu'on l'ensevelit à San Luca, lui adressa la tragédie du *Negromante*.

II

La première édition vénitienne de la *Cortigiana* est de 1534, chez Francesco Marcolini. Mais on sait [1] que dès 1526 l'Arétin composait cette pièce sous une première forme. Dans sa lettre à Francesco Dal' Arme du 25 mai 1537, il plaçait la *Courtisane* avant le *Maréchal* [2]. C'était une des comédies qu'il se vantait d'avoir faites en dix matinées.

« Marchez, disait-il à Lodovico Dolce, dans les voies que vous montre la nature [3]. » Dans ce temps, en Italie, ces voies n'étaient guère foulées. La première comédie en prose italienne, cette *Catinia* de Sicco Polentone, dont la Marciana conserve l'exemplaire unique, est de 1482, à Padoue. C'est une étude singulière de mœurs et de langage [4]. L'*Orphée* de Politien (1472), représenté dix années avant que parût la *Catinia*, est une pastorale virgilienne. La *Calandra* datait du commencement du siècle, comme la *Mandragora*. Les *Suppositi* de l'Arioste, la *Rosmunda* de Ruccellai, se jouaient devant Léon X dans le même temps [5]. L'Arétin avait vu sans aucun doute des représentations à la cour du pape, et peut-être chez Agostino Chigi. Avec sa conviction hardie qu'il était en littérature l'*uomo universale*, il prit le chemin que

1. Voir chap. I, p. 31.
2. Lett., I, 99. — 3. Lett., I, 122.
4. Cf. Yriarte, *Venise*, p. 187.
5. Cf. Müntz, t. II, p. 55-57.

si peu lui avaient montré. Dès avant son arrivée à Venise, il avait dans ses papiers la *Cortigiana* et quelque chose du *Marescalco* et de la *Talanta*.

« J'ai l'espérance, écrivait-il à Fausto Longiano, en 1537, de vous faire voir aussi mes comédies débarrassées du soin des scènes et de l'ennui des interlocuteurs ; il me faut seulement diviser en manière de discours suivis les cinq actes qui les séparent [1]. » Ce n'est pas un très bon présage pour un écrivain dramatique, lorsqu'il conçoit une pensée aussi saugrenue. Mais on aimait peu le théâtre à Venise, malgré Ruzzante, malgré Calmo et Zane. On ne jouait presque point ; c'est le secret de la faiblesse scénique des comédies : un auteur n'avait ni public, pour le redresser constamment, ni théâtre, pour voir agir la réalité de son rêve.

La *Cortigiana*, c'est la femme de cour. La pièce est dédiée au cardinal de Trente. Un prologue amène un gentilhomme et un étranger : — L'Étranger : « Qui a fait cette comédie? Est-ce Véronica da Correggio? Est-ce la dame de Pescaire? Ou Luigi Alamanni? Ou l'Arioste? ou le très gracieux Molza? ou Bembo, pères des Muses? Ou le Guidiccione? Ou Riccio [2] dont on en récita une très belle devant le Pape et l'Empereur? Elle est peut-être de Giulio Camillo? Du Tasso?... » — Le Gentilhomme. « Non, non, non, non. Pour vous le dire, c'est une trame de Pierre l'Arétin. » — L'Étr. : « Si je le croyais,

1. Lett., I, 248vo.
2. Le poète Pietro de Ricci. Voir Muntz, II, 10.

je crèverais d'impatience; je veux l'ouïr. Je suis assuré que j'entendrai des choses prophétiques, évangéliques. »

Puis les princes bienfaiteurs reçoivent leur tribut de louanges et l'on raille la cour de Rome.

La principale gaîté de la comédie doit être, on a soin de le marquer, un certain Maco de Sienne, venu à Rome pour accomplir le vœu que son père avait fait, de le créer cardinal C'est à ce moment qu'arrive le brutal sarcasme sur le sac de Rome [1].

Le premier acte, très long, est une sorte de parade foraine où la canaille romaine, que l'Arétin connaissait bien, les valets de Cassandres, les crieurs publics, bernent le bon Siennois, qui joue le rôle du provincial, du Pourceaugnac. L'animation est grande, il y a des scènes épisodiques entre des pêcheurs de lamproies et leurs acheteurs. Un peintre, messire Andrea, celui-là même bien probablement qui collectionnait les ouvrages de l'Arétin [2], entre en scène; il prétend se gausser du Siennois en lui donnant un *Manuel du Courtisan*; rien de Baldassar Castiglione. « A mesure, dit le peintre, que la tête se vide de cervelle, elle s'emplit de rêves de fortune et d'ambition; aussi rendrai-je, en le bernant dans des desseins ambitieux, le plus grand service à cet homme-là [3]. »

1. Voir chap. II, p. 41.
2. Voir chap. I, p. 27.
3. I, 22. C'est un crayon des M. Jourdain, des Pourceaugnac, etc.

Le style est bigarré de patois et de latin d'Église. Il va jusqu'au burlesque : le Siennois a composé une épigramme à sa propre louange, centon ridicule d'hémistiches virgiliens soudés au hasard, et qui font des coq-à-l'âne, tandis que le pêcheur de lamproies, tombé dans un imbroglio, peste contre ses acheteurs, qui se sont moqués de lui.

Le deuxième acte débute par un éloge de la taverne, fait par un ruffian : on a mangé entre estafiers cinq poissons dérobés au pêcheur par un subterfuge. L'éloge est franc, et bien senti.

Sous couleur de faire ressortir la niaiserie du provincial, on lance des brocards à toutes les choses sacrées de Rome, y compris saint Pierre lui-même. Une scène capitale est le tableau de la cour romaine, et des moyens d'y parvenir : « Nul ne s'y élève, que les ignorants, les plébéiens, les parasites, les ruffians ». Peu à peu, le dialogue, le style même, bien que mêlé maintenant d'espagnol, se resserrent, se haussent. On sent le polémiste, et la rancune est éloquente. Il va jusqu'à dauber sur la cuisine des prélats faméliques : « Aussi est-il meilleur, en somme, d'être dans l'enfer, qu'à la cour aujourd'hui ».

Tous les personnages, qui défilent et s'agitent, ne sont point des caractères : ce n'est jamais par le dedans, par les sentiments ou par les vices, ni même par les actions importantes, qu'ils sont dépeints et animés ; mais on ne voit que leurs mouvements extérieurs, et dans maint endroit on devine, malgré la différence de temps et de mœurs, qu'il y a là des

plaisanteries toutes faites et un placage de phrases convenues.

L'amour sénile de Parabolano, qui vient se mêler à la trame, n'est pas maintenuà son rang d'épisode : il encombre l'intrigue, sans être capable par son intérêt propre de la vraiment accaparer. La pièce ne tourne même pas; elle piétine. Faut-il dire sur quel ton l'Arétin parle de l'amour, et quels arguments, empruntés au répertoire des Macettes, il va proposant, pour convaincre les honnestes dames? Le temps n'est plus des longues attentes, des échelles de soie, des amoureux périls : « Et présentement, les amants ont tant de chance, qu'ils sont testonnés par les maris mêmes. Les guerres, les pestes, les disettes et les temps, qui poussent le monde à se donner plaisir, ont emputanisé (imputtanito) l'univers entier, de telle sorte que cousins et cousines, parents et parentes, frères et sœurs, se mêlent ensemble sans un regard, sans un remords, sans un scrupule. » C'est la complète décadence de cette société qu'on voyait deviser au milieu des pestes et des disettes, deux siècles auparavant, dans le Décaméron.

« Ainsi, seigneur, conclut Valerio le *leno* parlant à Parabolano, ne désespérez point de contenter votre désir touchant cette jeune personne; vous pouvez espérer le satisfaire, à meilleur titre que n'espère le fléau des princes en la courtoisie du général de l'empereur en Italie. »

Le mérite de l'Arétin, à mesure que la comédie continue, sinon avance, c'est de railler les « Iris en

l'air », ce goût précieux, cette fadeur musquée dont l'Italie est infectée, et empoisonne ses voisins. Lui-même n'évitait point les défauts, mais il s'en moquait. Sa manière de bafouer était lourde. Elle valait mieux qu'une admiration [1].

Quant aux ambitions du Siennois, plus son style est baroque et sa passion risible, et plus il a chance de réussir : « Car, avec les princes, il faut être fou, feindre d'être fou, vivre en fou ». De temps à autre éclatent ces cocasseries que les farces moliéresques recueilleront [2]. Le peintre Andrea proclame que « depuis qu'il exista des farces, oncques n'en fut une plus belle! » Pourtant ces fantoches ne sont pas gais; il y a bien, çà et là, dans ces vieillards, quelques esquisses des Gérontes, ou des Arnolphes, un grain de Scapin dans les valets ou les ruffians (Rosso, Valerio) : mais cela ne va pas loin, et la fantaisie même est absente. Les seuls types un peu étudiés, parce que l'auteur s'y connaît, ce sont les filles de plaisir, en activité de service, comme Livia, ou, comme Alvigia, en retraite. Là, personne n'a surpassé l'auteur des Sonetti; cette Alvigia, vieille courtisane esrénée, est bonne pour remémorer au ruffian Rosso ses états de services et ses anciennes campagnes [3]. « Enlèvements, mascarades, belles maisons, massacres de taureaux, cavalcades, chèvres aux cornes dorées, perroquets, guenons, chambrières

1. Voir la sc. XI du IIe acte.
2. Voir acte II, sc. XV.
3. On peut voir combien elle ressemble à la « vieille » de Candide.

par douzaines, et des servantes! Ce n'était pour moi rien du tout, pas plus que seigneurs, monseigneurs, et ambassadeurs! aïe, ah! ah! Je me ris, à penser que je fis ôter jusqu'à sa mitre à un évêque et je la plantais sur la tête à une de mes servantes, en me gaussant du pauvre homme! Et ce marchand de sucre, qui m'y laissa jusqu'à ses caisses, si bien que dans ma maison pendant un temps on accommodait tout au sucre! Puis une maladie me vint, d'on ne sait trop quel nom; pourtant nous la médicamentâmes pour le mal français; et je devins vieille, à force de médecines, et je commençai à tenir des chambres à louer, vendant pour commencer les anneaux, les nippes et tous les effets des jeunes gens; puis, j'en fus réduite à laver des chemises brodées. Et puis, je me consacrai à conseiller la jeunesse [1]. » Son compère le ruffian n'est pas moins bon. Il a été « frère lai, garçon d'hôtellerie, juif de gabelle, muletier, acolyte de barigel, forçat, meunier par amour, courrier, ruffian, marchand de cierges, charlatan, cuistre d'école, valet de cour, et présentement il est grec ». Figures immortelles, que Plaute renvoie à Shakespeare, et qui s'en iront, tout usées, tomber dans le ramas obscur du roman contemporain, dépouillées de leur nouveauté et veuves de leur caractère.

Cette Alvigia si rouée admire les inventions de la pièce : « J'ai cependant pas mal d'années [2]..., mais oncques je ne fis pareille entreprise ».

1. Acte III, sc. VI.
2. « al culo. »

Dans un dialogue entre deux gentilshommes se place un éloge de Venise : « L'Italie n'est plus ce qu'elle était jadis! Où t'en iras-tu? A Ferrare? qu'y faire? A Mantoue? que dire? A Milan? qu'espérer? — Je m'en irai peut-être à Venise; j'y fus déjà. Et j'enrichirai ma pauvreté, grâce à sa liberté. Là-bas, du moins, plus d'arbitraire, de favori ni de favorite qui puisse faire assassiner les pauvres gens! Dans la seule Venise, la justice tient les balances égales : là seulement, la peur de la disgrâce ne te contraint pas à adorer un homme qui, hier, était un pouilleux. Qui doute du mérite de cette cité, qu'il considère de quelle façon Dieu l'exalte; c'est sûrement la Cité Sainte et le Paradis sur la terre! Et la commodité de ces gondoles, si harmonieuses, si aisées! Foin du cheval! le cheval n'est bon qu'à user les chausses, à désespérer les familles, à se rompre le cou. Où est la paix, sinon à Venise? Où est l'amour, sinon à Venise? Où l'abondance, sinon à Venise? Où la charité, sinon à Venise? » La scène, comme bien on pense, est à tiroirs ; Andrea Gritti n'est pas oublié, dans une distribution d'éloges, qui comprend jusqu'à ces compagnies d'acteurs volontaires pour qui le Tintoret décorait les échafaudages du carnaval, pour qui l'Arétin écrira la *Talanta*. Tous les amis puissants de l'auteur, princes ou artistes, François I[er] ou Titien, Charles-Quint ou Michel-Ange, sont amenés à tour de rôle. Le passage est pittoresque, s'il est médiocrement scénique.

L'Arétin parle à son caprice, et comme un auteur

dell' arte. « Suivant ce que dit le grand Andriano, père de la musique, Venise est l'arche de Noé », dit-il. Sa comédie ressemble assez bien à Venise, quant au mélange et à la confusion des êtres. Don Lope de Sorià, le trésorier impérial, n'est pas oublié, « c'est sur sa courtoise bonté que se fondent les espérances de Pierre l'Arétin ». Flaminio a des lettres de « Monseigneur de Baïf, vase des bonnes lettres ». Arrivent encore la fameuse chaîne de cou, les coupes d'or. C'est un boniment prestigieux.

Un trait vient terminer ce singulier troisième acte dans la farce du dernier ordre. Il y a un médecin supposé, type ridicule qui viendra s'échouer, hélas! dans le théâtre même de Molière, et la plaisanterie, qu'il embrouille, descend jusqu'à cette terreur ressentie par la vieille Macette au seul nom des Turcs; a-t-elle pas entendu dire qu'ils empalaient les dames? Ni son âge, ni sa condition, ni son expérience n'arrivent à la rassurer.

Il est singulier de voir, au quatrième acte, l'action rester lente malgré la liberté d'un dialogue chargé de cocasseries.

Les courtisans romains sont toujours insultés : « Ils font les impériaux, comme si le roi de France avait cure de pareils drôles, de semblables poltrons, indignes même de panser les chiens de Sa Majesté! »

Il y a un menteur, Parabolano, qui est un des principaux personnages; mais, à vrai dire, tous les acteurs de cette intrigue sont, du plus au moins, des menteurs. L'Arétin ignore la variété des carac-

tères ; il ne soupçonne point qu'à patauger parmi ces intrigants, ces larrons, ces chevaliers des pires industries, tous tirés du même sac et faits sur le même modèle, l'intérêt se perd et s'émousse. L'uniformité dans l'ignoble est aussi fastidieuse que le parti pris de la vertu ; de plus, elle répugne.

Et la comédie s'embarrasse dans les billevesées. La vieille Alvigia mêle effrontément les bribes du Pater noster et de l'Ave Maria aux propos les moins catholiques. La scène est agencée suivant le procédé des macaronées ; c'est cette manière, que Rabelais élèvera jusqu'à la farce triomphale, d'entrelarder et de farcir le verbiage le plus profane avec des prières vénérées, afin que jaillisse le rire aux dépens des choses saintes. Il y a de tout, la plus abjecte facétie [1] et des scènes de vol, dignes de Pulcinella, — ou pareilles à *Ruy Blas*, et aux *Marrons du feu*, si l'on veut. Il y a des scènes où l'on berne le naïf qui aspire aux honneurs de la cour, en lui présentant, tour à tour, un miroir qui le défigure, et un autre miroir sans défauts où il se voit au naturel. L'Arétin a visiblement écrit tout ce qu'il lui passait par la tête, sans choix, sans ordre, sans rien qui sauve l'énormité du point de départ. C'est bâclé, mais c'est curieux, parce que dans ce pêle-mêle il y a de la verve, du trait, et des croquis de mœurs perdues.

Le cinquième acte commence par un mot qui ressemble à la prétendue parole de Rabelais mou-

1. Sc. x, réplique 7e.

rant : « *Io son fuori d'un gran forse* ». « Me voici hors d'un grand *peut-être.* » Dans le reste, la bouffonnerie est déchaînée. Tandis que Maco le provincial est chez sa belle, en train de pousser les soupirs les plus accentués, après tant de traverses qu'il a subies, le peintre et son acolyte, déguisés pour lui faire peur, le font sauter par la fenêtre, « en juppon ». Un boulanger sort vêtu avec les habits de sa femme, et la femme prend les habits du mari. Quant aux vocables, « vacca » est le plus bénin.

Une nouvelle diatribe contre la cour est heureusement interrompue par une querelle entre le ruffian et la procureuse. On reconnaît dans les griefs accumulés par le Rosso la vieille tradition romaine ; ce « cliens » du XVIe siècle se plaint de la « sportula » comme peut faire un personnage de Juvénal ou de Martial. N'empêche que l'Arétin déclare « cette aventure, cette si belle comédie, capable de faire honneur et matière à cent comédies ». Çà et là, quelques maximes à la manière de Scapin : « C'est chose connue de tous, que celui-là seul est le maître de son maître, qui tient les clefs de ses plaisirs et appétits ». Sur la fin, les acteurs arrivent en paquet, hors de tout bon sens. Un joli mot, c'est celui d'un juif : volé, bâtonné, dépouillé, l'Hébreu prononce, comme Panurge, un « patience! » qui en dit long. Et tout s'achève, parce qu'il faut bien terminer, par un éloge des cornes et des êtres porte-cornes, depuis la licorne jusqu'au limaçon.

Il existe, dans les archives de Florence, une pre-

mière édition, sinon autographe, du moins corrigée par la main de l'Arétin. Elle dut être composée entre février et juillet 1525, entre la bataille de Pavie et l'attentat de della Volta. Un vendeur d'histoires y vient crier « la prise du Roi », de ce roi si bien loué dans la version publiée ensuite. Il y a plus d'une variante entre ce texte et celui de la pièce refondue et imprimée. Il serait désirable que l'on fît une édition variorum, du petit ouvrage, curieux pour les origines du théâtre moderne, curieux encore pour la personne de l'auteur [1].

Les archives ducales des Gonzague conservent cette lettre de l'Arétin à l'ambassadeur Malatesta [2] :

« Seigneur ambassadeur, que Votre Seigneurie, avec son ordinaire diligence et obligeance, veuille bien, pour l'amour de moi, écrire à Sa Seigneurie qu'Elle m'octroie L écus. Et, de par Dieu, je lui en aurai obligation à jamais. Et dites-lui que son Excellence n'a pas été médiocrement admirée par les personnes qui ont vu le poignard et les présents [3].... Que Votre Seigneurie écrive à M. Hipolito Kalandra, qu'il vous envoie la comédie du *Mareschal*, sans faute, en lui disant qu'elle a été demandée par un assez grand nombre de gentilshommes. Et je suis

de V. S. le serviteur [4]. »

1. L'opuscule est au Cod. Magliabecchiano, Cl. VII. f° 84, dit M. Luzio, à qui l'on doit ce renseignement (*op. cit.*, p. 2).
2. Luzio, p. 88.
3. Cf. chap. I. p. 59-60.
4. Non signée.

Ce billet se trouve inséré dans une lettre de l'ambassadeur à G. J. Calandra, 7 janvier 1530.

On peut conjecturer que le *Maréchal*, comme la *Cortigiana*, eut une première édition en plaquette volante, peu de temps après sa composition. Cette comédie, toute mantouane par le milieu où elle se passe et les allusions qu'elle renferme, fut suggérée à l'Arétin, selon les vraisemblances, par un fait réel advenu durant un séjour qu'il fit, à la cour du marquis, entre la fin de 1526 et le printemps de 1527. Peut-être le marquis lui-même, si facile sur certain chapitre des mœurs, et dont on connaît les étranges complaisances [1], avait-il inspiré l'auteur. Il n'est pas probable que cet ouvrage équivoque ait vu la scène ; le théâtre mantouan, qui avait brillé d'un si vif éclat, languissait à cause des troubles et des malheurs de l'époque [2].

Le type du Pédant passa peut-être dans le Manfurio du *Candelaio* composé par Giordano Bruno [3].

Le *Maréchal* est placé dans l'édition de 1588, recueil de quatre comédies, avant la *Cortigiana*. Il est suivi de la *Talanta* et de l'*Hipocrito*. L'éditeur s'excuse de n'avoir pu donner le *Philosophe*, qui est introuvable, dit-il. On le trouve pourtant [4]. Quant à

1. Cf. chap. II. p. 56.
2. Cf. D'Ancona, *Il teatro mantovano nel secolo* XVI, *ap. Giornale storico della letteratura ital.* V. 73.
3. Cf. Graf. *Studi drammatici*. Torino. 1878, p. 189, et *Rev. philos., loc cit.* — Manfurio a été pris par Molière pour le docteur pyrrhonien Marphurius. du *Mariage forcé* (sc. VIII).
4. Voir ci-dessous.

l'*Hortensia*, c'est-à-dire à l'*Horatia*, qui lui manque aussi. l'on a vu qu'elle n'est point perdue non plus.

La pièce est dédiée à madame Argentina Rangona, femme du célèbre capitaine Guido Rangone[1]. Ce n'est pas, lorsque l'on connaît le scabreux du sujet, une de ses moindres singularités.

L'histrion récite le prologue, ainsi que l'on verra dans Shakespeare. D'ailleurs, le cadre de ces comédies n'est pas moins voisin de la comédie shakespearienne que les procédés mêmes et les personnages, l'Estafier, le Juif, messire Phébus, le joaillier, bien d'autres encore.

L'auteur avertit que l'on est en pleines mœurs contemporaines, « del nostro pessimo secolo ». L'intrigue se pose sur un quiproquo assez louche. Le *Marescalco*, maréchal de cour du marquis de Mantoue, — la pièce ayant paru après 1530[2], on a mis duc, mais il n'était encore que marquis, au moment où elle fut écrite, — le maréchal est rebelle aux femmes, et non pour les mêmes raisons que le fils de Thésée. Par plaisanterie, le prince l'appâte au mariage avec une promesse de quatre mille écus en dot, s'il consent ; il lui fait épouser, par jeu, le plus joli jouven-

1. Cf. Lett., I. 256.

2. La Ire édition connue est celle de Venise, Bernardo de' Vitali, 1533. Sur toutes les éditions successives des pieces, cf. Mazzuchelli, *op. cit.*, p. 225-286. — Il y en a une (non citée par Mazzuchelli) de Milan, par Io Antonio da Castelione, l'anno del N. S. CCCCCXXXV, in-12, frontisp. — On l'a crue la première (catal. de la vente Taylor, p. 318, n° 1913) : il existe une traduction française par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1892, 1 vol. in-12.

ceau, que l'on a déguisé en fille. On devine l'imbroglio. Le maréchal, qui rechignait au mariage avec une femme, laisse éclater sa joie lorsqu'il découvre le sexe réel. Passons.

Le prologue est diffus, à peine bon pour occuper le tapis durant qu'on allume les chandelles. Un seul mot à retenir : « Si j'étais seigneur — Dieu m'en garde! » La comédie commence d'une manière fort abrupte. Aucune préparation dans les caractères. Le dialogue est parfois gauche, souvent plaisant, à cause du procédé qui pousse la plaisanterie à sa dernière outrance, et de la sorte arrive jusqu'à la fantaisie. Une nourrice fait au maréchal la peinture la plus affriolante du bonheur conjugal. « C'est moindre peine, répond le brutal, d'avoir le mal français, que d'avoir une femme. » Rien n'est vraiment engagé dans l'intrigue; c'est qu'un acte bien mené lui eût suffi, et qu'elle en compte cinq, sans le prologue.

Dans le deuxième acte, on va, on vient, on entre, on sort, on parle, on chante, sans raison, avec quelques piètres saillies pour égayer cette agitation factice. La principale scène serait burlesque si elle était moins développée : c'est une effroyable peinture de la féminine engeance, qu'un seigneur Ambrogio fait à l'infortuné Maréchal.

L'acte troisième montre le personnel d'une petite cour du XVIe siècle en Italie : voici l'usurier juif, aux yeux bordés de rouge dans un teint jaune comme ses ducats et ses piastres; l'estafier balourd, qui trébuche de quiproquos en contresens; le joaillier

habile à faire l'article. Incidemment, l'Arétin glisse que « les chaînes doivent être telles que celle que jusqu'à Venise a envoyée en don le roi de France à Pierre l'Arétin, laquelle pèse huit livres. « Qui te l'a dit? répond le joaillier à l'estafier. — Certain maraud, qui en crevait d'envie. — Ce roi mérite la seigneurie de l'univers! »

Après que le maréchal a subi l'assaut des subalternes, les nobles de la cour viennent l'entreprendre à leur tour. Puis le joaillier reparaît, un joaillier pressé, parce qu'il doit aller voir un trésor nouvellement découvert, où l'on admire entre autres choses « la tête de saint Joseph, de la main de Polyclète ». La colère du maréchal arrive à l'exaspération.

Au début du cinquième acte, le pauvre sire veut mourir. Mais insensiblement on le rengrège : voici le Pédant, qui lui énumère à combien de héros ou d'hommes fameux dans les lettres et dans les arts pourrait ressembler le fils qu'il aura peut-être : il fait défiler devant lui, chacun recevant sa flatterie, les princes, seigneurs, écrivains et artistes aimés de l'Arétin. Pour le cas où ce serait une fille qui naîtrait, le chapelet des grandes dames, avec éloge à chaque grain, s'égrène encore. Enfin, apparaît une duègne, qui mène le page Carlo da Fano vêtu en jeune demoiselle et singeant la jouvencelle. Le quiproquo se poursuit jusqu'à un mariage que l'on simule, puis il se dénoue brusquement, sans détails déshonnêtes. Le Pédant conclut la pièce, il annonce qu'il y aura une série de quatre autres comédies,

suite du *Maréchal*. Ces comédies, qui ne sont pas celles que l'on connaît, les éditeurs du temps en déploraient déjà la perte. Il est permis de la supporter légèrement.

La *Talanta* fut « composée à la demande des magnifiques seigneurs sempiternels, et récitée par leurs propres magnificences avec admirable et superbe appareil ». Elle parut en 1542 chez Marcolini, et fut de nouveau publiée en 1550 et 1553 par Giolito de' Ferrari avec une dédicace « à l'immortel duc de Florence ». Les magnifiques seigneurs, c'étaient les compagnons de la *Calza*, ces jeunes patriciens qui, portant une devise de couleur sur d'étroites chausses (*calze*), tandis que leurs compagnes la portaient sur la manche de la robe, jouaient, depuis l'an 1400, à l'époque du carnaval et dans les grandes fêtes publiques[1]. Pour le carnaval de 1542, ils avaient préparé une fête magnifique, et demandé à l'Arétin la comédie finale. C'était une coutume de n'appeler pour décorer les tréteaux de la compagnie que des artistes étrangers à Venise ; l'Arétin songea sur-le-champ à Vasari. Les compagnons avaient loué à l'extrémité du Canareggio une maison en construction, que le peintre et deux aides appelés par lui décorèrent de leur mieux. Vasari a longuement décrit, avec sa complaisance habituelle pour ses œuvres décoratives, les travaux qu'il exécuta. Dans le dialogue même de la pièce, sa coopération est rappelée : « On m'avise,

1. Cf. Molmenti, p. 361-363 : Carpaccio a peint les Compagnons. — Voir aussi Crowe, *op. cit.*, I, 476 ; et Vasari, VI, 223 et suiv.

dit Messer Vergolo, on m'écrit, on me notifie qu'un messire Giorgio d'Arezzo, âgé de quelque trente-cinq ans, a fait une scène et une décoration qui excite l'admiration du Sansovino et de Titien[1]. »

L'héroïne de la comédie est cette fois une *courtisane* dans l'acception française du mot. L'action se passe dans Rome, vidée de ses habitants par la fête du Testaccio. La Talanta cause avec sa servante, suivant un usage aussi vieux que la corporation même des courtisanes. Veut-on voir le décor dans lequel se déroulait alors une pièce jouée par une troupe d'amateurs? Ecoutons Vasari :

« Étant ensuite, par l'entremise de messire Pierre l'Arétin, appelé à Venise Giorgio (Vasari) afin qu'il ordonnât et fît pour les gentilshommes et seigneurs de la compagnie de la Calza l'appareil d'une très somptueuse et moult magnifique fête, et la scène d'une comédie faite par le dit messire Pierre l'Arétin pour lesdits seigneurs; lui, ne pensant pouvoir à soi seul mener à bien une pareille œuvre, manda Cristofano[2] et Battista Cungi, dont il est parlé ci-dessus; ceux-ci, quand enfin ils furent arrivés à Venise, après que les hasards de mer les eurent portés jusqu'en Esclavonie, trouvèrent que le Vasari non seulement était arrivé avant eux, mais avait dessiné déjà toute chose et qu'il ne restait plus qu'à lui prêter la main pour peindre. Ayant donc cesdits seigneurs de la Calza pris, vers l'extrémité de Canareio,

1. Acte I, sc. III.
2. Gherardi, dont il a écrit la vie.

une grande maison qui n'était pas finie, mais qui n'avait que les gros murs et le toit, dans l'espace d'une pièce longue de soixante-dix brasses et large de seize Giorgio fit faire deux rangs de gradins en bois, hauts de terre de quatre brasses, sur lesquels on devait faire asseoir les dames; et de face les bandes se divisaient chacune en quatre cadres.... Dans le premier... à main droite de la scène, et tous étant peints en grisaille, on voyait figurée comme représentant Venise, la très belle Adria, assise au milieu de la mer, sur un récif, une branche de corail à la main; autour d'elle, Neptune, Thétis, Protée, Nérée, Glaucus, Palémon, et d'autres dieux et nymphes de la mer, qui lui présentaient des joyaux, des perles et de l'or, et d'autres richesses marines : et outre cela, il y avait certains Amours tirant des flèches, et d'autres qui volaient en l'air et semaient des fleurs; et tout le reste de l'espace du cadre était semé de palmes très belles. Dans le second cadre étaient les fleuves de la Drave et de la Save, figurés nus, avec leurs urnes. Dans le troisième était le Pô, représenté gros et corpulent, avec sept fils, qui étaient faits pour les sept branches qui, partant de lui, vont se jeter à la mer, comme si chacune d'elles était le fleuve royal. Dans le quatrième était la Brenta, avec les autres fleuves du Frioul.

« Sur l'autre panneau, en face l'Adria, était l'île de Candie; on y voyait Jupiter allaité par la chèvre, et force nymphes alentour. A côté de celui-ci, c'est-à-dire en face de la Drave, était le fleuve du Taglia-

mento et les monts de Cadore; et sous ce dernier, en face le Pô, était le lac Benaco (de Garda), et le Mincio, entrant dans le Pô. A côté, et par conséquent en face de la Brenta, étaient l'Adige et le Tessin entrant dans la mer. Les panneaux de la bande droite étaient divisés par les Vertus suivantes placées dans des niches : Libéralité, Concorde, Piété, Paix et Religion. De l'autre côté, sur l'autre face, c'était le Courage, la Prudence civile, la Justice, une Victoire avec la Guerre au-dessous, et enfin une Charité. Au-dessus régnaient des corniches, des architraves, et une bordure pleine de lumières et de boules de verre remplies d'eaux distillées, afin qu'ayant des lumières derrière elles, la salle en fût toute illuminée. Le ciel était partagé en quatre panneaux : dans le premier, au-dessus de la scène, on voyait le Temps qui disposait les Heures, accompagné d'Éole et des Vents, de Junon et d'Iris. Dans un autre, à l'entrée de la porte, le char de l'Aurore, qui, sortant des bras de Tithon, allait semant des roses, tandis que des coqs traînaient son char. Dans l'autre, le char du Soleil; et, dans le quatrième, le char de la Nuit, traîné par des hiboux; laquelle Nuit avait la lune sur sa tête, quelques chauves-souris devant elles, et des ténèbres tout autour.... »

Au milieu de ces belles choses, la Talanta commençait à babiller sur son métier; elle parlait de ses clients, du capitaine, du « vieux » de Venise[1], qu'elle

1. On reconnait, dans ce vieux marchand, le Messer Pantalon de la comedia dell'arte; type essentiellement vénitien,

traitait de « dondolo », girouette, aimable plaisanterie que les Dandolo de l'assistance durent apprécier. Elle raillait le zézaiement vénitien : « Combien j'ai de plaisir, quand le bonhomme me demande s'il parle bien correctement le toscan, affirmant qu'il a tenu auprès de lui durant deux années un Florentin, afin de devenir docteur en sa langue, et combien il dut endurer de peine pour se déshabituer de dire : « Velluo, averzi, vienzà quà, indrio, in cà o ». Il y a aussi l'amoureux, Orfinio ; mais celui-là n'aime la Talanta que pour son propre plaisir, comme on aime une bartavelle pour la manger ; la pauvre fille est une incomprise, elle ne serait pas complète sans cela. Elle attend un esclave sarrasin que le Vénitien lui a promis, et une petite serve, que le capitan doit lui donner : c'est le plus clair de son espérance, ses filets ne ramèneront que ce fretin. Elle rentre, avec sa servante. Orfinio arrive, et tient des propos vifs et colorés ; le dialogue de cette pièce est expressif, les types sont vivants et les attitudes vraies.

Orfinio cause avec son ami Pitio, tandis que la servante de la fille galante, Aldella, se tient à la fenêtre. Cet Orfinio est un amoureux médiocre ; il débute par une tirade de chimie — ou d'alchimie — galante, avant de frapper chez sa belle. La servante ne veut point ouvrir. « Il ne se peut maintenant,

avec sa *zimarra* et sa petite toque ronde. Et les *Zanni* sont là aussi, — valets mâtinés de bandits, avec leur feutre ruiné, les braies et le petit manteau. — Cf. L. Riccoboni. *Hist. du Théâtre italien*, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8.

dit-elle, volte-face! » C'est que le Vénitien arrive, ce messer Vergolo qui est venu à Rome établir son fils Marchetto et briguer quelque distinction honorifique, « de celles qui s'achètent et s'acquièrent en cour ». C'est le type du Siennois de la *Cortigiana*, beaucoup plus poussé. En vrai Vénitien de l'ancienne roche, il est grotesque sur un cheval, voire même sur une mule; c'est la revanche des étrangers, qu'il a tant raillés à Venise, quand il les voyait sortir de gondole par la poupe. Il anime sa mule avec le cri traditionnel du gondolier au tournant des canaux : « Stali premi, premi stali! » Sur tous les monuments qu'il voit, il faut qu'on le renseigne; il trouve la colonne Trajane tout juste aussi belle que les colonnes de la Piazzetta, à Venise. Il consent à laisser dire que l'arc de Septime a son prix; mais tout de suite, il faut qu'il mette en comparaison le Bucentaure.

Ce messer entre chez la Talanta. Cependant, le parasite du capitan Tinca, l'un des autres amants de la courtisane, trouve Scrocca, valet du Vénitien, endormi auprès de la mule qu'il devait garder, et lui vole l'animal.

Le vieux sort de la maison, il ne trouve plus sa monture; il regrette l'argent qu'elle a coûté; car, pour l'agrément que lui donnait la cavalcade, il ne le pleurera jamais.

Arrive Ortinio, qui exhale les plaintes ordinaires aux amants jeunes et benêts, contre la mauvaise foi des courtisanes. Il jure de quitter la Talanta.

Celle-ci, qui vient une fois qu'il a disparu, proclame au contraire son empire assuré : « Nous autres femmes, nous sommes le fer qui frappe, et l'onguent qui guérit les plaies; le coup qu'a reçu Orfinio guérira — dès que je lui poserai l'emplâtre. — Je fais à la mode des chats... qui jouent avec la souris qu'ils ont prise. »

Orfinio revient faire cette bravade classique, de passer par défi devant la maison dont il a juré de ne plus franchir le seuil. La servante Aldella sort; il la veut quereller, mais la soubrette lui fait une si touchante peinture des sentiments que lui porte la Talanta! « Si vous l'aviez entendue, lorsqu'elle chante, avec cette chère voix doucette, « ô mon Orfinio des « étoiles! ô mon Orfinio de la lune! ô mon Orfinio du « soleil! » vous courriez l'embrasser! » Orfinio va fléchir, mais son ami Pitio l'emmène. Aldella travaille alors pour son propre compte; elle coquette avec Branca, celui qui a volé la mule. Elle fait la cruelle.

Naturellement, Orfinio reparaît, fier de sa fermeté, et tout prêt à la démentir. Pitio, qui est une manière de Tiberge, fait un tableau de la félicité que goûterait le genre humain si les courtisanes n'existaient pas. Ce raisonneur est assez bête pour nommer plusieurs rivaux à Orfinio, croyant ainsi le dégoûter. L'amant trouve dans sa colère un nouvel aiguillon. Alors la Talanta paraît. Elle déploie pour Orfinio toutes ses blandices : « Œil de mes baisers, mon plaisir est d'être à jamais la *tuissime* (ou *tienissime*?) »

Elle lui demande trois jours pour contenter les « amis sérieux »; puis elle sera tout entière à sa « petite âme ». Mais il faut bien gagner loyalement les esclaves et les subsides promis. Orfinio se révolte : « Double traîtresse! archiribaude! » Mais les raisons de la pauvrette sont si bonnes et si touchantes! C'est la vie même, peinte par un homme expert. La courtisane finit par invoquer le nom de sa mère, et fond en larmes : « Ouvre-moi le cœur pour regarder dedans! » Elle lui offre d'aller vivre dans une villa, « Rome est toute où il est », traits éternels, parodie anticipée. Le rôle du Tiberge devient de plus en plus faux : on éloigne l'importun en lui donnant une commission. Alors commence un doux entretien : Orfinio consent à s'éloigner pendant les trois jours nécessaires aux exigences du métier, mais il jure à la Talanta de penser à elle sans cesse, durant cet exil, et il lui demande de lui faire même serment. Elle le quitte, en l'allégeant d'un rubis qu'il portait au petit doigt et d'une médaille de Luigi Anichini, qui ornait sa barrette. Aldella survient, et raconte qu'un voile, le plus beau de tous, a pris feu. Orfinio répare le désastre, en espèces sonnantes. Il part, en suppliant la Talanta de le suivre des yeux, et il la salue de loin, toujours, à perte de vue. « C'est dommage, dit la Talanta à sa servante, tout en répondant aux révérences de l'amoureux, si tu n'étais venue, après son anneau et sa médaille, je lui nettoyais ses agrafes. » Le vocabulaire, comme les sentiments, était déjà fixé, on le voit.

L'acte deuxième commence par une conversation entre des valets, fainéants, couards, qui débinent leur maître. On parle du carnaval.

Un seul d'entre ces drôles, c'est le valet du Vénitien, reste en scène et cause avec un Romain qui arrive. Il lui fait proclamer la supériorité des courtisanes vénitiennes sur celles de Rome, que leurs tristes clients, les gens de la cour, ont gâtées.

Pitio et Orfinio viennent s'entretenir de la manière la meilleure pour passer les fameux trois jours. Pitio conseille de « s'en aller à la Chapelle (Sixtine) voir la peinture du Jour du Jugement, exécutée par Michel Ange, si bien que Fra Sebastiano del Piombo, peintre illustre, dit qu'il est malaisé de comprendre lesquelles sont les plus vivantes, des personnes qui admirent les figures ou des figures qui sont admirées par les personnes ». Cette proposition austère fait s'esquiver Orfinio.

Pitio, demeuré seul, se répand en lamentations, pas trop neuves, sur la puissance malfaisante des courtisanes. Mais l'esclave sort de chez le capitan : Pitio est ébloui de sa beauté. Il se cache pour écouter ce que dit messer Branca, lequel donnait la main à la donzelle. Branca se plaint des fourbes, en termes diffus, mais qui annoncent la comédie de *l'Hypocrite*, et montrent l'Arétin déjà préoccupé de ce personnage à la Tartuffe, « ce col-tors, qui baisse les yeux, blêmit son visage, crache dans un petit trou, mâche des psaumes, — et avec cela, mains crochues ! » rapace, entremetteur, parasite dangereux des femmes,

qu'il exploite. Branca découvre et aborde Pitio, qui se dérobe peu après.

L'action est, durant deux scènes, embarrassée par des comparses de bas étage et l'équivoque du Sarrasin, qui est une fille déguisée.

La Talanta, au bruit que fait la canaille, vient sur son balcon, et demande ce qui se passe. On lui offre les esclaves.

L'écheveau s'embrouille. Le jeune Marchetto, fils du Vénitien, fait une diatribe contre « les vieux ». « Les vieux, c'est la plus triste race qui soit au monde! Outre qu'ils sont malicieux, ennuyeux, dédaigneux, vétilleux, ils vous font mourir tout le temps à petit feu, avec leurs cris, leurs menaces, leurs vilenies, leurs reproches à la pauvre jeunesse. Avec cela, il n'est plaisir qu'ils n'essayent de se donner; et, dans l'amoureuse aventure, ils mettent en œuvre mille soins, mille pensers, mille soucis, mille dépenses. Et qui ne le veut point croire, qu'il voie mon honorable père, lequel, sans trouver que le reste était bastant, a envoyé le Sarrasin à cette damnée Talanta.... » C'est que Marchetto aime le prétendu Sarrasin.

La scène suivante amène Armileo, qui aime, lui, l'autre esclave, sous couleur d'être épris de la Talanta. Il commence par dire : « Ce n'est point de l'aimer que je meurs, mais de ce qu'elle ne m'aime point ! » Puis les concetti tombent en pluie ; le précepteur donne la réplique au jeune homme : il délaie les banalités ordinaires à qui raisonne d'amour avec toute sa raison. Il parvient à le calmer, il le fait

entrer dans la maison de la Talanta, tandis qu'Orfinio arrive.

Orfinio, chargé de tristesse, frappe à la porte de son amie. C'est Armileo qui vient ouvrir. Orfinio le prie poliment de lui abandonner la Talanta. « C'est folie, répond l'autre fort rudement, de vouloir qu'une chose publique devienne la vôtre privée. » Ils se provoquent.

Branca, Raspa, Fora, valets ou parasites, et Pitio, sortent de cette maison, peu privée, de la Talanta. Tous quatre vont chercher, qui son maître, qui son ami.

Le familier d'Armileo, Biffa, se trouve en compagnie de la Talanta et d'Aldella. Il annonce que Orfinio et Armileo se sont battus deux heures durant, et mis à mal. Ce qui divertit la Talanta : « Est-ce ma faute, s'ils sont fous? Quelle est la faute de mes beautés, dans leurs folies? Le vin serait frais, si ceux qu'il gâte prétendaient être guéris par lui. »

Un ami d'Orfinio arrive pour émouvoir la Talanta. Celle-ci déclare tout net qu'elle n'aime point les bretteurs, que son désir est de voir régner la paix entre tous ses amis, et qu'elle le prie de dire à Orfinio combien elle trouve sa conduite déplacée : « Si je le trouve en vie, répond l'ami, je lui ferai sans faute la commission ».

Le vieux Vénitien reparaît, avec son acolyte qui lui conseille d'envoyer un cartel au capitan, son rival avéré. Le camarade parle duel, escrime, jusqu'à donner à l'estomac du vieux des transes qui le for-

cent à s'éloigner afin de méditer sur les suites de cet entretien

Orfinio, qui ne paraît pas si mal accommodé, revient avec Pitio. Celui-ci était en train de réfléchir au bonheur d'aimer un digne objet. La venue de son camarade l'a troublé. D'un commun accord, ils se séparent afin de songer à ce qui les préoccupe. Pitio, resté seul, fait une peinture lyrique du bonheur d'aimer.

Orfinio, qui a l'instabilité particulière à son état, et le besoin chronique de s'épancher, revient pour causer de la Talanta. « Avec quel visage t'a-t-elle confié cela? demande Orfinio à son ami Pitio qui lui rapporte une confidence. — Avec aucun! Ne savez-vous pas que les courtisanes n'ont point de visage : c'est leur langue qui en fait l'office. »

L'indication de la première scène du troisième acte porte : « Marmilia, fille du capitan, éprise de la femme esclave, laquelle est un mâle. Stellina, servante. » Cette fille du capitan se désole que la femme esclave soit reconnue pour un jeune homme bien né, digne des plus brillants partis ; elle se répand en regrets, en images brûlantes de leurs baisers, des caresses qu'ils échangeaient, dans la couche qui leur était commune, la nuit, avant cette fatale révélation. Stellina va trouver la servante Aldella, puis la Talanta elle-même, afin de ramener à Marmilia l'objet chéri. La Talanta se montre bonne fille et compatissante. Quant à Marmilia, désespérée, elle « donnerait sa vie pour deux sous » (sc. IX).

Reparaît Marchetto, l'ennemi des « vieux », il est de plus en plus animé : « Les vieux! quand ça passe les cinquante ans, leurs fils les devraient pendre, car ils retombent en enfance, et il faut être un saint pour les supporter. »

Trois personnages nouveaux se montrent par surcroît. C'est un certain Blando, citoyen de Castro, lieu fertile en rapts et enlèvements; il vient chercher Antino et Lucilla, ses enfants qu'il a perdus, et savoir s'ils sont morts ou vifs : un ami l'accompagne, ainsi que son autre fille, Oretta, déguisée en homme. On sent bien que les deux enfants perdus, ce sera les deux esclaves. C'est la vieille intrigue, que Molière ne dédaignera point.

Le guerrier Tinca fait la scène classique du capitan. Puis il se dépense en phrases ornées, pour la Talanta, qui survient, et la traite en client généreux. Arrive par surcroît le vieux Vénitien, mais il cède la place à Orfinio, qui aborde la courtisane au moment où elle va rentrer chez elle. Orfinio défie Tinca, et le bravache bat en retraite... par dignité!

La Talanta reproche à Orfinio d'avoir mal tenu ses promesses. Elle veut l'évincer, mais il entre malgré ses efforts.

Armileo et Biffa viennent occuper la scène. Armileo loue la beauté de l'esclave, qu'il aime. Biffa, du ton le plus galant, lui conseille de l'enlever et de la violer.

La fin de l'acte, traînante et heurtée à la fois, est occupée par la fuite des deux esclaves sous la con-

duite de Stellina, et par la recherche que la Talanta fait des fugitifs.

L'acte quatrième fait poindre un personnage nouveau, Messer Necessitas le docteur, qui se prend de dispute avec Fora au sujet d'une toile de Perino del Vaga, où l'un veut voir une madone tandis que l'autre y reconnaît un saint Christophe. Ils font un pari, qu'ils discutent encore sans fin.

Puis Biffa et Armileo arrivent, navrés que l'esclave ait disparu. La Talanta sort de chez elle, et commence par se fâcher que l'on soit toujours après sa maison, comme les souris après les coffres. Survient le vieux Vénitien. La Talanta lui reproche aigrement de lui avoir repris l'esclave : le bonhomme n'y comprend goutte, mais se voit néanmoins donner son congé.

La servante Aldella querelle Tinca, elle veut le rendre responsable de cette perte incompréhensible de l'esclave. Armileo achève la confusion en venant aussi chercher les fugitifs. Le précepteur Peno l'entreprend, il le félicite de s'être si bien conduit dans le duel avec Orfinio, « en soldat plus qu'en étudiant », puis il lui déverse sur la tête une avalanche de maximes oiseuses.

Stellina revient avec Fora, domestique du vieux Vénitien. Ils font des plans pour la fuite et les cachettes des deux jeunes esclaves. Marchetto, qu'on met au courant, loue ces idées ingénieuses. Tous trois fuient au plus vite, car Tinca et Branca accourent. Puis, le vieux Vergolo est mis au fait de la « trahison ».

Enfin, c'est le capitan, qui revient et veut tout massacrer.

Le brave citoyen de Castro, qui a revu des peintures dont Raphaël lui avait fait jadis les honneurs, arrive tout ému : « Ce peintre, dit-il, gentil de manières, noble de prestance, et de bel esprit, prenait grand plaisir à me montrer ses œuvres, car celui-là seul qui n'est point peintre, et n'a point de jugement touchant la peinture, juge sans scrupules, attendu que la passion de l'envie ne fausse pas son jugement ». Armileo et le précepteur viennent rejoindre Blando : la fille du bourgeois de Castro reparaît. Armileo la prend pour l'autre, il veut l'enlever. Fureur du père. Le capitan arrive, tombe dans la même erreur; Vergolo y donne à son tour. C'est un finale d'opérette.

Blando ouvre le cinquième acte en se vengeant d'avoir assez peu parlé jusqu'alors. Il occupe toute une scène, capitale, en racontant qu'il eut trois jumeaux : leur naissance a coûté la vie à la mère. Deux d'entre eux furent enlevés, lors du sac de Castro par la flotte de Soliman. On devine le dénoûment, les reconnaissances, et comme dirait le chicquanous de Rabelais « des nopces, des nopces, des nopces ». La Talanta glisse ce mot judicieux, qui condamne les erreurs de sexe, invraisemblables entre gens qui ont fait lit commun : « Je ne crois pourtant pas que leurs formes aient pu se ressembler tout à fait ».

L'Arétin joignit à la *Talanta* une épître pour cet

évêque Alessandro Piccolomini qui devait écrire les ouvrages les plus licencieux [1], puis les condamner lui-même. Après avoir dit qu'il avait employé une vingtaine de nuits à la *Talanta* et à *l'Hypocrite*, il parlait, et l'on a pu voir ce qu'il convient d'en penser, de sa *Tragédie du Christ*. L'imprimeur ajoutait une note pour conjurer tout lecteur qui retrouverait cette œuvre pie, de « la remettre en lumière, comme le Phénix ».

L'*Hipocrito* porte une dédicace à Guidobaldo II, duc d'Urbin. On sait quelles relations existaient déjà entre le triumvirat et Francesco Maria, père de Guidobaldo ; Titien l'avait peint, et il allait l'accompagner d'Urbino à Pesaro quand le prince mourut, des suites du poison, le 20 octobre 1539 [2]. Guidobaldo II fut plus bienveillant encore ; il se fit peindre, et fit aire également le portrait de ses deux femmes, Giulia Varana, et Vittoria Farnese. En outre, le duc résidait fréquemment à Venise ; il y avait un palais où il aimait à réunir un cercle de politiques, de lettrés et d'artistes [3]. Il devint, grâce à l'amour qu'il montrait pour les Vénitiens, généralissime de la République. On trouvait chez lui, avec Speroni qui l'a mis en scène dans ses *Dialogues*, Don Diego de Mendoza, l'envoyé de l'Empereur, Gian-Jacomo Leonardi, l'Arétin, dont le duc montait la cave en vins

1. *La Raffaela, o della Credanza delle donne*, Milan, 1558, imité à Lyon, s. d., dans un dialogue en français.
2. Crowe, I, 430 et suiv. — Lorenzi, *Monumenti*, etc., p. 259.
3. Crowe, II, 39, et Baschet, *la Diplomatie vénitienne, les Peinces de l'Europe au XVIe s.*, Paris, 1862.

de son cru [1], le Trissino, Bernardo Navagero, Domenico et Marcantonio Morosini, Daniel Barbaro, Federico Badoaro et Domenico Veniero. Le dialogue *della Fortuna* de Speroni fait revivre cette petite cour, où Baldassar Castiglione et le *Courtisan*, où Raphaël et sa louange, étaient remplacés par Bernardo Tasso, par le Molza et par l'éloge de Titien [2].

Le duc Guidobaldo II se souvenait que ses pères avaient été des Mécènes magnifiques [3]. Il n'oubliait pas que la Calandra avait été représentée pour la première fois [4] à Urbin, dans le commencement du siècle, avec une mise en scène réglée par Baldassar Castiglione. Le théâtre, si dédaigné ailleurs depuis les grandes secousses qui avaient bouleversé l'Italie, était fidèlement aimé à la cour d'Urbin. L'Arétin félicitait le duc d'être le seul prince qui sût faire son devoir, en bon pasteur de peuples, non moins sage que valeureux, « alors que les princes qui présentement règnent ailleurs, ne cherchent point à apaiser les âmes de leurs peuples, avec l'agrément des spectacles, mais placent toute leur industrie à les troubler par la cruauté des tourments ».

Le Prologue est récité par deux histrions. Ils lancent une série d'invectives contre les vices de toutes les classes de la société. Le style est cinglant,

1. Voir chap. IV, p. 240.
2. Speroni. *Dialoghi*, éd. de 1595, p. 510.
3. Müntz, t. I, et t. II, p. 39, p. 261 et suiv.
4. Dumesnil, *op. cit.*, p. 52, et suiv. — Müntz, t. II, *loc.*

si la satire n'est pas très neuve, et, surtout, est faite au point de vue particulier à l'Arétin.

On sent, de prime abord, que cette pièce s'annonce comme supérieure à toutes les autres. Dès la première scène, l'action s'engage vivement. Liseo, une manière d'Orgon, demande à ses valets de lui chercher l'Hypocrite. « Toujours pendu à un prêtre ou à un frate. Celui qui parle si doux, si pesé, qui revêt son manteau court, pelé, pour s'affubler. Un long, maigre, qui fixe la vue à terre, avec un bréviaire sous le bras. Vous le trouverez aux églises, ou dans les librairies pieuses. » On n'attend pas au second ni au troisième acte pour voir l'Hypocrite. Le voici, qui monologue : « Qui ne sait point dissimuler, ne sait point vivre. Car la dissimulation est un bouclier qui émousse toute arme, et une arme qui perce tout bouclier. Et, tandis qu'elle se prévaut de son apparente humilité, elle convertit la religion en astuce, et se rend maîtresse du bien, de l'honneur et de l'âme d'autrui.... Il est beau de voir le démon se faire adorer comme un saint.... Je n'ouvre pas les bras d'étonnement, moi, tandis que mes bienfaiteurs me donnent pâture.... Pour m'assurer dans les crapules, les luxures, les usures, je vais ramassant les épaules, avec un certain sourire railleur, et j'allègue la fragilité de la chair, et je le fais par ce motif que celui qui ne se montre pas ami des vices, devient l'ennemi des hommes. Mais qu'est ce bruit ? Quelqu'un! (il se met à psalmodier). Neque in irâ corripias me. » Ce Tartuffe avant la lettre, se com-

mentant lui-même, n'a pas l'envergure de l'autre; mais il a bien du naturel. Il y a chez lui un mélange de bigot et de misanthrope.

Liseo arrive, c'est le « padrone della casa », le père noble. L'exposition se fait, nette et caractérisée. La scène entre le vieux Liseo, son valet Guardabasso et l'Hypocrite, est vive et ferme. Liseo, frère jumeau d'un enfant mâle, a perdu ce frère durant la guerre, « lorsqu'elle vint en ce pays, qui depuis n'a plus connu jamais la paix ». Il importe à Liseo que ce frère ne se retrouve point : car s'il reparaissait, il faudrait partager la fortune avec lui. Or, Liseo est nanti de cinq filles. La première a épousé un gentilhomme, qui a disparu. On va la remarier. La deuxième, promise par son père à un galant homme, s'est refusée à lui pour se garder à un absent. Les prétendants affluent pour les trois autres. Comment se tirer de tant d'embarras? — Premièrement, dit l'Hypocrite, que vos filles n'épousent point un militaire ni un courtisan : c'est une fortune fragile; ni un peintre ou un sculpteur : ce sont des fous. Point d'alchimistes, foin des marchands, arrière les gentilshommes aussi bien que les roturiers! Les légistes, les médecins, les musiciens, les poètes, sont évincés tour à tour avec de mauvais compliments. Au portrait du philosophe, Liseo ne peut se tenir de rire. Astrologues et physiciens y passent à leur tour. Ce bon apôtre fait des portraits par pure charité, « sans vouloir mordre personne ». Liseo, enchanté de lui, l'invite à une collation. Guar-

dabasso, quand il se trouve seul, soupçonne que l'Hypocrite va évincer et supplanter les valets favoris.

Arrive un amoureux, le jeune Zefiro. C'est le galant d'Annetta, la dernière des cinq filles. Il finira par l'épouser. Il veut faire passer une lettre à sa maîtresse. Il songe d'abord à prendre des intermédiaires. Puis il se résout à tout faire par lui-même. Son domestique lui rabat une entremetteuse, Gemma, qui entre en se plaignant « de ne point être crevée dix ans plus tôt ». Son commerce ne va plus. Les « cols-tors », les cafards l'ont tué. Et principalement l'Hypocrite, qui « corromprait le printemps même ». Malgré tout, la Gemma, animée par un teston glissé à propos, essaiera de « conduire la chatte au lard ».

L'Hypocrite ressort de chez Liseo, avec deux valets encore, Malanotte et Perdelgiorno : il les supplie de ne pas le reconduire. Les domestiques, derrière lui, critiquent l'attitude de ce nouveau venu, sa gloutonnerie, sa façon de replier sa serviette aussitôt qu'il s'est vu convier aux noces pour le soir : « C'est le seigneur Boitout », disent-ils, avec le désespoir de Maître Blasius ou de Bridaine dans Musset.

Britio, le frère que Liseo redoutait de retrouver, paraît. Il apprend aux spectateurs que l'on est à Milan, il leur révèle son nom du même coup. Le soldat qui l'avait jadis enlevé durant sa petite enfance ne lui a dit que deux choses pour l'éclairer sur ses

origines : « Tu es Milanais, ton nom est Britio ». Il a guerroyé avec ce soldat, son père adoptif; puis, l'ayant vu mourir à Naples, le désir lui a pris de revoir sa patrie, comme le renard sa tanière et la fourmi son trou.

Arrivent les deux valets de Liseo, qui, trompés par la ressemblance des jumeaux, prennent Britio pour leur patron. Le quiproquo commence : il est encore aggravé par la venue de Maïa, femme de Liseo; elle revient du Duomo, elle a été prier Dieu; elle tombe dans la même erreur que les valets. Britio croit que tous les Milanais sont ivres ou fous.

Dans la dernière scène de l'acte, l'amoureux Zefiro fait à Troccio, son domestique, un brouillon parlé de la lettre à sa maîtresse.

La première scène du deuxième acte amène « Tranquillo, qui devait épouser Tansilla, et Corebo, promis en mariage à Porfiria, aimée de Prelio ». Les scènes entre amants commencent. Celle de Porfiria, sur son balcon, avec Corebo qui lui parle de la rue, a du piquant : « Mon cœur, dit Porfiria à l'impatient, puisque je vous dis que si, trois heures après le crépuscule, celui-là ne revient pas, qui, parce qu'il m'aime, pérégrine partout l'univers, — je vous satisferai aussitôt, je le promets! Mais, pour Dieu, ne pleurez mie. »

Après une scène assez insignifiante entre Liseo et l'un de ses valets, arrive Prelio, le pèlerin par amour, tant désiré par Porfiria. Il a passé « de l'Arabie Pétrée à l'Arabie Déserte, et de la Déserte

à l'Heureuse », en quête des plumes du Phénix. Il ne rapporte pas ces plumes d'or, mais il a du bois pris au bûcher où se brûle l'oiseau magique. Il en a là, dans ce manteau.

Une scène entre l'Hypocrite et Zefiro montre le cagot jargonnant ses patenôtres! « Je suis ver de terre, un petit ver de terre, pour le rang, mais grand démon, pour la charité! » Là-dessus, il remet à Zefiro un message amoureux d'Annetta.

Zefiro, resté seul, lit la précieuse lettre, qui commence par un assez beau morceau de jargon amoureux; il sort, au comble de la joie. Succèdent Perdelgiorno et Malanotte, qui babillent sur le compte de leur patronne! « Certes, le patron est assommant, mais la patronne passe tout! — La peste l'étouffe! — Il n'y a bénitier dont elle ne trouble l'eau, d'y fourrer son doigt, marche d'autel qu'elle n'use avec ses genoux, figure de saint qu'elle ne fatigue de ses quémandages. Elle suit toutes les messes, visite tous les monastères, s'introduit dans tous les couvents. Personne ne passe par les rues qu'elle ne s'abouche avec lui.... » Pour eux, Liseo est un fou, à cause du malentendu inexpliqué que Britio a produit. Ils font des plaintes : « A mort, le riche qui ne dépense point! » Maïa, la patronne, les met en fuite; elle se loue d'être une bonne ménagère, qui fait tout elle-même. Avec Guardabasso, elle va voir ce que sont devenus les bijoux qu'elle croit avoir remis à Liseo pour Tansilla, alors qu'elle les a fait prendre à Britio, l'autre ménechme.

Le premier mari de Tansilla, qu'on croyait perdu, à telles enseignes que sa femme allait se remarier, débotte à son tour. Il dépeint son émotion en voyant « fumer les cheminées de Milan ». Et le sédentaire voluptueux qui était au fond de cet aventurier littéraire d'Arétin, comme il est chez tant de malandrins de la plume, trouve des accents gracieux pour célébrer le bonheur du chez-soi, la folie de la vie errante : « Sa maison à soi! Ah! certes, je n'en bougerai plus! Caprice de fou, qui me conduisit par le monde! Aller par le monde, ce n'est pas un métier, et pour personne! Et l'on ne peut s'imaginer combien c'est cruel, d'aller où les autres veulent! Mieux vaut un pain et une gousse d'ail, qu'on mange à sa guise, que mille viandes chez autrui, avec les injures qu'il faut engloutir du même coup.... Or, Dieu merci, m'en voici hors, et, dès que j'aurai obtenu rémission de mon beau-père Liseo, et de ma belle-mère Maïa, et de ma femme Tansilla, je ne changerai point mon état pour un royaume! »

Après lui, c'est Zefiro : il compte pour réussir sur l'Hypocrite, qui sera son entremetteur. Puis, une suite de scènes où les personnages pataugent dans les confusions produites par la ressemblance des ménechmes.

Gemma revient. Elle agite le projet de tenir une école de fillettes. Prelio, qui la rencontre, lui commande d'aller frapper chez Liseo. Il se déguise en pèlerin, et fait venir, par ses appels, Porfiria au balcon. Il lui annonce le trépas de Prelio, et sa

résurrection pareille à celle de l'oiseau Phénix. Porfiria regrette de n'être point morte. La scène finit tristement.

L'acte s'achève sur une abominable querelle que fait Liseo à sa femme, à ses valets, parce que les joyaux ont été remis au Sosie. Il crie, il frappe, il fait le diable.

Zefiro, au début du troisième acte, confie à Troccio, son valet, qu'il va s'adresser directement au père, à Liseo. Naturellement, il tombe sur Britio. Celui-ci, qui n'entend goutte à ce qui lui arrive, devient furieux, et rabroue Zefiro. Puis, excédé de ces incompréhensibles histoires, il veut quitter le pays ; il confie à son serviteur Tanfuro une émeraude valant cent écus, pour qu'il la troque chez les joailliers contre la somme nécessaire au voyage.

Liseo, qui arrive encore tout échauffé de la dispute, veut citer sa femme en justice.

Porfiria se présente, vêtue en servante, navrée par le retour de Prelio, qui la met dans un embarras si cruel qu'elle est résolue à mourir. Elle rencontre un médecin, qui lui donne de la poudre de mort-aux-rats.

Zefiro revoit l'Hypocrite. Il lui graisse la patte, afin de le mettre dans ses intérêts.

Puis Corebo, le fiancé officiel et prochain mari de Porfiria, et Prelio, l'amant Phénix, se trouvent en présence. Prelio apprend son malheur en écoutant Corebo parler tout seul. Il a la douleur de voir « sa colombe se changer en corbeau ». Ensuite, Artibo,

qui a entendu dire comment sa femme Tansilla se va remarier, se trouve en présence de ce Tranquillo qui doit l'épouser, mais qui finira par trouver parmi les sœurs la charmante Angitia, et s'unira avec elle. Artibo est navré, Tranquillo l'est encore davantage. Ils s'abordent : Artibo est prêt à se battre. Les valets de Liseo l'entourent, et le bafouent. Puis, c'est Annetta, qui rencontre l'Hypocrite ; celui-ci lui parle de Zefiro, avec toute l'onction désirable, et tire la belle à part, laissant la place au valet de Britio, qui a été chez les orfèvres pour l'émeraude, et tombe sur Liseo, qu'il prend pour son maître. Liseo le renvoie, mais c'est pour apprendre par Guardabasso que Porfiria s'est empoisonnée, qu'Annetta s'est fait enlever et que Artibo est revenu. Liseo désespéré fuit la lumière du jour, il va « se cacher en bas lieu où nul ne le retrouve ».

Tranquillo, qui revient, est appelé par Corebo, et lui fait cette mémorable réponse : « Si tu veux que je te réponde, ah ! ne m'appelle plus Tranquille ! Appelle-moi Tempêtueux ! » Ils se font leurs doléances réciproques. Ils iraient volontiers tuer tous leurs rivaux. Mais leur entreprise ne réussirait point : les planètes sont contre eux.

Troccio, domestique de Zefiro, prend soin de ranimer encore le zèle de l'Hypocrite. Puis, Liseo sort de son trou, pour voir sa douleur transmuée en allégresse, sous l'averse de belles paroles que l'Hypocrite répand afin de le consoler.

Encore guilleret du rafraîchissement que lui a

donné l'Hypocrite. Liseo, au début du quatrième acte, tente d'apaiser en même temps Tranquillo et Corebo. Mais ils n'ont pas si bonne tête, et ils s'en vont furieux. Quant à Liseo, les conseils de l'Hypocrite l'ont détaché de toutes les choses humaines. Il y a là comme un brouillon de la première tirade d'Orgon dans *Tartuffe* : « Qui le croirait, que le conseil de l'Hypocrite, homme divin et saint, m'ait ainsi tout d'un trait désencombré le cœur de l'amas de mes ennuis? » Il apprend l'infortune de Porfiria sans en être ému ; il déraisonne avec allégresse, « vado cum cymbalis », dit-il. Il accepte sans barguigner le prix de l'émeraude que s'obstine à lui remettre le valet de Britio. C'est un saint, tout frais émoulu, le plus pratique du monde.

Suit une scène pathétique entre Porfiria, qui veut toujours mourir et, Corebo, qui lui pardonnerait, car « elle est chaste de cœur, sinon de corps ». La malheureuse, déchirée entre son prétendant de jadis qui est revenu, et Corebo, qui avait sa foi pour une nouvelle union, ne voit de refuge que dans la mort. Ils se répandent en concetti lugubres. Corebo demeuré seul envoie au diable l'Hypocrite et ses consolations.

Liseo, qui a profité des leçons de l'Hypocrite, exaspère Maïa et son valet, avec des formules de son universel détachement, qui rappellent les facéties du *Médecin malgré lui*. Il continue avec Artibo, avec Guardabasso. On le laisse seul à la fin. Il se félicite que « la bonté de l'Hypocrite lui ait appris à

vivre, sans quoi il serait mort dans cette journée », au milieu de tant de brouillamini.

Enfin, Britio et Liseo se rencontrent, stupéfaits; « c'est à croire que les miroirs marchent »[1]. Liseo croit que son ménechme est un fantôme. Les deux valets arrivent, et se trompent de maîtres. Puis, quand on s'est démêlé, Tanfuro, resté avec Britio, lui parle de l'émeraude, à quoi Britio n'entend goutte.

On sent bien tout ce que ces quiproquos, démodés depuis le temps de Plaute, et que Regnard lui-même, avec sa force torrentueuse de comique, n'a pu rendre amusants, ont de fragile et de lassant : car, enfin, ils reposent sur cette convention, inacceptable surtout aux siècles modernes, de vêtements entièrement semblables, de bijoux pareils, de coupes de barbe ou de cheveux identiques, et tout le reste[2].

Recommencent les racontages d'entremetteuse et de valets. Maïa, pour plaisanter, nomme Liseo « don Coliseo » et Perdelgiorno déclare que « tracas de patrons sont festins de domestiques ». On dresse contre Tranquillo la ridicule embûche d'un mortier qui lui cherra sur la tête. Enfin Tansilla et

1. C'est le vers même de Regnard :

> C'est mon portrait qui marche ou bien c'est mon miroir.
> *Les Ménechmes*, V. vi.

2. On sait que Regnard a fait tout ce qui se pouvait imaginer pour pallier le faux de ces méprises, en faisant habiller son chevalier Ménechme en deuil, comme son frère, avec le même linge, etc. (Acte II, sc. i.)

Artibo se réunissent, grâce à Maïa. La fin de l'acte amène Britio à s'éclairer et à reconnaître son frère.

Porfiria attriste la première scène du cinquième acte en parlant derechef de sa mort ; il lui reste cependant assez de présence d'esprit pour répondre, aux concetti sans fin de Prelio : « accélère ta délibération ». Elle gagnerait, elle aussi, à accélérer la sienne. Après avoir cherché à dissuader Porfiria de mourir, Prelio, la trouvant inébranlable dans sa résolution, jure qu'il la rejoindra aux Enfers. Corebo survient : « O Corebo, s'écrie alors Porfiria, l'âme royale de Prelio me rend à vous, intacte et libre ». Ébauche de la scène divine de Bérénice, si l'on veut, mais surtout modulation, alors assez neuve encore, sur la fatigante chanson de l'adultère sentimental. Corebo, digne qu'on lui rende cette vierge effeuillée, célèbre les louanges de son incomparable prédécesseur, qui s'est contenté d'un baiser.

L'Hypocrite apprend, de Tanfuro, la vraie qualité de Britio et sa généalogie. Il s'emploie pour éviter à Liseo la douleur d'une restitution. Une scène grotesque où passe un fantoche de médecin, une scène sentimentale entre Corebo et Prelio qui s'entendent le mieux du monde, et Liseo arrive, si gaillard, que son serviteur lui présage un prochain retour à l'état d'enfance. Il prend le mieux du monde les enlèvements de ses filles, il s'en rit. Survient l'Hypocrite, « patriarche de cire confit au vinaigre ». Il ne peut rien tirer de Liseo, qui trouve tout excellent, et le

contraire également parfait. L'Hypocrite a fait un trop bon élève : « on ne saurait défaire ce qui est fait, répond obstinément le bonhomme aux propos de l'Hypocrite; vous m'avez détaché de toutes les choses terrestres et humaines; tout m'est indifférent ». Cet Orgon désabusé, laissant tout aller sincèrement, c'était une idée de comédie : elle n'est pas beaucoup poussée[1]. L'Hypocrite emmène Liseo, pour essayer de l'émouvoir par les sentiments de famille, par l'espérance que Britio est un frère à héritage : « La richesse! murmure le valet qui les suit : la voilà, la raison dernière! c'est la bonne! C'est la clef du grenier! »

Porfiria, Prelio, Corebo, ces inséparables, reviennent : Trinité exemplaire, ils se répandent en douceurs réciproques. Les temps du sigisbéisme sont venus. Porfiria marie Prelio avec sa propre sœur, Sueva. Ils pourront ainsi renouveler l'exemple de ce ménage double et fameux, où le mari de l'une des femmes était Sigisbée de l'autre femme et réciproquement[2].

Tandis que Britio est tout entier au bonheur d'avoir retrouvé son frère, l'Hypocrite vient l'entreprendre. Il quémande bassement. Les affaires, dit-il, ne vont plus. Où est le Milan de jadis! Hormis le comte Massimiano Stampa, un ami de l'Arétin qui reçoit là un singulier éloge, et dans quelle bouche!

1. Molière l'a prise pour le *Mariage forcé*.
2. Voir, sur cet exemple, qui est espagnol, Müntz, t. III, p. 66, note 1.

l'Hypocrite ne voit plus rien de grand ni de généreux dans cette malheureuse cité.

Troccio vient demander à l'Hypocrite de faire obtenir le pardon à Zefiro, qui a conclu avec Annetta un mariage clandestin. Et tout s'arrange : les cinq noces se font au nez et à la barbe du fourbe, qui n'y gagne rien. Britio nage dans les délices familiales : Liseo rabâche : « Todos es nada, todos es nada ».

Ce n'est pas une telle pièce qui pouvait rendre l'Arétin très suspect à ceux qui, venus d'Espagne, avaient prêché cette maxime espagnole, et que devait harceler si bien, après les *Provinciales*, l'auteur du *Tartuffe*.

L'Arétin envoyait son ouvrage à l'auteur du traité *dell' Eloquenza*[1], Daniel Barbaro.

On a parlé de tous les livres où Molière aurait pu trouver une miette pour son génie ; les plus érudits n'ont guère cité, jusqu'ici, que Scarron, que Barbadillo, que le *Polyandre* de Sorel. Mais « les satires de l'hypocrisie qui ont fourni quelques traits au *Tartuffe* étaient comme perdues dans ces légers ouvrages dont elles n'avaient pas été le dessein principal »[2]. Ici, au contraire, l'on voit une pièce, gauche il est vrai et fort touffue, mais qui porte le

1. *Dialogo della Eloquenza*. Venise, 1567, in-4. Voir chap. III et IV, passim.

2. P. Mesnard. *Biogr. de Molière*, p. 313. — Voir enc. de Roberville (P. d'Aglosse), *Molière, Scarron et Barbadillo*, 1888, et G. Monval, dans le *Moliériste* de juillet et août 1888.

nom même de l'*Hypocrite* : elle a le mérite de poser ce type au moment et dans le milieu qui pourrait lui donner le mieux sa monstrueuse puissance : par bribes, un peu partout, et, dans plusieurs endroits, par de longs passages, l'Arétin fournit la matière, les termes mêmes que Tartuffe, qu'Orgon reprennent[1]; jusqu'à la silhouette de l'imposteur, avec son petit collet, son air sournois, son dos arrondi, des patenôtres à la bouche et le bréviaire sous le bras, elle est ici, c'est l'Arétin qui l'a crayonnée; débarrassez la redoutable image de ces intrigues parasites qui sont dans l'*Hypocrite*, ôtez les Ménechmes, qui entravent et faussent la pièce; gardez seulement, étendez dans le fond et resserrez dans la forme cette suite de trames obscures qui emprisonnent une famille dans les rets du parasite et du fourbe.... Mais je m'arrête : il est périlleux de pousser loin ces sortes de problèmes, il ne faut pas exagérer les dettes du génie.

Ce que l'on peut seulement dire, c'est que Molière, ami et imitateur des Italiens, a pu connaître, à Lyon par exemple, cette pièce et d'autres pièces de

1. Voir sur ce sujet : *Molière e il suo Tartuffe*, dans la *Nuova Antologia*, Rome, 1882, t. LXII, p. 393-414; et une analyse très poussée au point de vue spécial de l'imitation moliéresque, dans *Molière et la Comédie italienne*, par Louis Moland, Didier, 1867, in-8, chap. XII, p. 209-224. M. Moland conclut que « les analogies et les dissemblances entre l'œuvre de l'Arétin et l'œuvre de Molière sont très sensibles » (p. 222); et un moliériste allemand déclare que « bien décidément l'*Ipocrito* est une des sources du *Tartuffe* ». (*Moliere's Leben und werke*, von Mahrenholtz, Heilbronn, 1885, p. 154.)

l'Arétin, par les *Gelosi*. C'est, aussi, que Molière fréquenta, durant son séjour en province, le Dauphinois Nicolas Chorier [1]. Et Chorier, érudit et littérateur de plus d'un genre, s'il avait mainte raison secrète, — les dialogues sotadiques en font foi, — pour apprécier la littérature cachée d'un Arétin, pouvait bien aussi posséder ses comédies; il les livra peut-être à ce liseur infatigable qui revint conquérir Paris avec des plans de comédies, avec des canevas trouvés un peu partout, et dans lesquels rien ne manquait parfois, sinon la vie même et le lustre qu'y devait mettre son génie. Enfin, c'est dans le Dauphiné, c'est à Grenoble que parut au XVIIe siècle la seule pièce de théâtre où l'Arétin est mis en scène [2].

C'est encore sur les instances du duc d'Urbin que fut composée cette comédie du *Philosophe*, si difficile à retrouver. L'Arétin la fit imprimer à Venise, avant que le duc l'eût agréée à Pesaro. Il s'en excusa dans sa dédicace « au prince magnanime » [3].

La scène est encore dans Rome. Messer Plataristotile est un philosophe à la Marphurius. Mais c'est aussi un pantin, sans cette logique d'un personnage où Molière a mis son empreinte. Dans le premier

1. Mesnard, p. 124 et suiv., p. 349 et suiv., et t. XI, p. 193. D'après tout ce que l'éditeur relève concernant les imitations, il semble que Scarron et l'Espagne aient fourni surtout à Molière des traits de détail. On peut juger si l'Arétin n'a pas donné mieux et plus.

2. Voir l'Appendice.

3. Éd. de 1546 et de 1549, in-8, Vinegia, appresso Giolito de' Ferrari. Il y avait eu une édition en 1533, dit-on.

acte, il ne fait que passer, débitant de ces vérités qui rendront populaire le nom du « fameux La Palice »; cependant que des femmes glosent, sans beaucoup d'agrément, sur leurs maris, et des amants, sur les femmes.

Les courtisanes, dont l'*Hypocrite* avait su éviter le retour en scène, réapparaissent dans le deuxième acte. Toujours mieux peintes que les autres personnages, car c'est pour elles que l'Arétin trouve ses meilleures répliques. « D'où venez-vous? demande-t-on à la Tullia; où allez-vous? Comment ça va-t-il? » — Et la belle de répondre : « Je viens d'amour, je vais au repos, et ça va comme à l'ordinaire ». Ces femmes montrent, dans la pièce, une âpreté au gain, une ardeur de proie plus sensibles. L'esprit de l'écrivain comique se fait plus amer, et la langue est plus difficile, se charge de sous-entendus et d'ironies perfides. L'intrigue commence à se nouer; le jeune Polidoro est féru d'amour pour la femme de Plataristotile, la belle Tessa. Il bourdonne autour de ses fenêtres comme un « zanzare »[1] vénitien, « egli zanzarea ».

Le benêt de philosophe arrive, sourd aux conseils de son compère, qui proclame que Socrate méritait son sort, pour n'avoir point su se conduire vigoureusement avec sa femme; il débite de pompeuses balourdises, que Salvalaglio, le compère, entremêle de jurons dans ce goût : « Trente-trois tanches

1. Moustique, *cousin*.

frites! Pieux et chaînes », et il finit par se voir traité de vieux papegai.

La Tullia se montre, avec sa servante, et combine de prendre en ses filets le provincial Boccacio, de Pérouse, qui a retrouvé déjà une ancienne maîtresse à Rome. Puis, c'est Tessa, la femme du philosophe, qui s'abandonne à son amour pour le jeune Polidoro, passion de femme mûre, aiguillonnée par les conseils intéressés d'une servante. La servante elle-même est serrée de près par le valet de Polidoro, dont les discours sont aussi forts que son haleine imprégnée d'ail.

Le couplet suivant, du compère de Plataristotile, est curieux, en ce qu'il met au jour, bien incidemment d'ailleurs, le mot de *tartuffe*, ce nom sur lequel on a tant ergoté; il est là dans son sens premier et originel, de *truffes*. Il faut marquer ce hasard, — toutes les lectures en sont faites, — qui a pu se produire pour Molière, lui suggérer, après le type de l'*Hypocrite* qui le mit en éveil d'esprit, le nom même dont il pourrait affubler son gredin. « Que celui, dit Salvalaglio, qui veut s'en payer de rire, s'en aille chez l'apothicaire, où mon philosophe prouve en langue vulgaire et en langue littéraire, que le bon et le beau ne sont qu'une chose. En quoi, sauf le respect que je lui dois, il ment, et étrangement! témoin le porc, d'un si vilain aspect, et si bon en carbonnades! Eh bien! et les truffes (*tartuffe*) : on dirait absolument les étrons de cet animal! Assagissez-vous, frères, tout n'est que hasard! » Ce

Salvalaglio est un ancien routier, une manière de Panurge en retraite, il cause avec un compagnon encore au service. Assez bon drille, du reste, et qui donne l'écu tout entier à qui lui veut emprunter le demi.

La scène suivante fait voir la servante de la courtisane Tullia, qui amorce le marchand de Pérouse, le bijoutier Boccacio ; elle ne réussit guère. Mais Tullia s'en mêle, instruite, sur la famille de ce Boccacio, par l'ancienne maîtresse que le marchand avait laissée à Rome. Elle en profite pour jouer le grand jeu : elle se fait passer, avec force détails les plus circonstanciés, pour la sœur de Boccacio.

Les femmes, dans cette pièce, depuis la Tullia jusqu'à Tessa, femme de Plataristotile, laquelle « ne se repaît mie d'astrologies » et consulte sur le chapitre des amants son philosophe de mari, ce sont de robustes gaillardes, hardies aux choses comme aux mots. Le bon, c'est que les sbires viennent pour arrêter Boccacio chez la Tullia, sous le prétexte d'un assassinat qu'il aurait commis. Alors commence une vraie parade foraine, une comédie *dell' arte*, un exercice des funambules, avec les sauts par les fenêtres, les gendarmes, les voleurs, les domestiques embrassant les maîtresses de leurs maîtres, et un homme mis à la porte, en chemise, après avoir laissé chez la courtisane « cinq cents ducats d'or, en or ». C'est le provincial qu'on expulse de la sorte : il est recueilli par des larrons, qui lui conseillent de « faire de nécessité vertu ». — « Ainsi,

gémit le malheureux, de marchand il me faut devenir voleur! — Ce n'est pas changer de métier », ripostent les drôles.

Cependant repasse le philosophe, de plus en plus pareil au juge Claudio, de Musset. Il marmonne des théories cosmogoniques embrouillées avec ses soucis conjugaux. Puis, par des retours réguliers, les voleurs ramènent Boccacio, disparaissent, reviennent encore, et finissent par faire ouvrir par le marchand complice la sépulture d'un évêque; ils se font remettre toutes les dépouilles du mort, après quoi ils poussent la dalle et renferment leur imbécile dans le tombeau qu'il a violé.

L'action, dans le quatrième acte, se resserre autour du philosophe, de sa femme et de l'amant, avec quelques personnages accessoires çà et là; mais elle ne devient pas beaucoup plus vive. Les formules macaroniques, dont le génie rabelaisien tira de si mirifiques effets, chargent le dialogue par places : « Donne astute talmente, che distrighano intrighi, che non gli distrigharebbe il distriga i distrigamenti delle distrigaggine distrigate da le distrigature de la distrigaggine distrigatoia ». Mais ici, la bruisselante marotte est maniée sans génie.

L'éloge du vin par le ruffian en retraite, valet de Plataristotile, n'est point pour déparer pareille intrigue : il est subtil et convaincu.

Pour rafistoler son ménage, le déplorable philosophe a l'idée plutôt discutable d'aller chercher sa belle-mère, de l'invoquer à la rescousse; la terrible

alliée le traite comme Madame de Sottenville traitera George Dandin son gendre. Plataristotile invoque le Dieu du divorce. Querelles. Sa femme l'accuse d'incompétence matrimoniale, et qu'il lui a laissé ce qu'il devait lui prendre. Outre cela, elle se plaint qu'il la réveille en philosophaillant, alors qu'il a toutes raisons de respecter son sommeil. Elle veut retourner chez sa mère.

A la fin, quand ils sont partis, une autre bande de larrons, Mezzoprete, Lo Sfrattato et Chietino, aux noms parlants[1], nouveaux échantillons de la racaille romaine, viennent pour piller à leur tour le sépulcre où les autres francs-mitous ont laissé le marchand Boccacio en tête-à-tête avec l'évêque défunt. Ils sont frappés d'effroi quand ils voient jaillir un vivant de cet asile funéraire : ils s'enfuient.

Boccacio, dans l'acte cinquième, est ressuscité, mais il est toujours en chemise. Il va célébrant son bonheur, qui lui a permis de prendre un avant-goût des joies du Jugement Dernier. L'ancienne maîtresse qu'il avait à Rome, et certaine logeuse équivoque où elle l'avait adressé, arrivent sur ces entrefaites, se vantent d'exploits qui relèvent du code d'instruction criminelle, et finalement dénichent Boccacio : elles l'emmènent se changer, ou mieux, se vêtir.

Apparaît Plataristotile ; il a remarqué la différence qui existe entre le gouvernement des femmes et le jeu des raisonnements. Il se répand en verbiages sur

1. En français : *Demi-Prêtre, le Défroqué et Bigot*.

le fini, l'infini, le rationnel, l'irrationnel et autres objets de grand poids. Cependant, ses livres ont été gâtés, sa femme et sa servante ont déguerpi de la maison, en laissant la porte toute grande ouverte. C'est que (l'épouse mécontente l'a bien su clamer) « tout moulin veut de l'eau », et le philosophe est un meunier déplorable.

Il va contempler le désastre, puis il revient en scène, et sans voir ni sa femme ni sa belle-mère cachées tout auprès, il reconnaît ses erreurs dans un monologue si touchant que sa femme est tout attendrie à l'ouïr; pour la belle-mère, elle soupçonne qu'il doit être « près de mourir », pour se montrer édifiant à ce point. Tessa revient à son mari, qui renonce, pour l'amour d'elle, à la philosophie et l'appelle « mon Symposion platonique, ma Politique d'Aristote! » Il reste douteux s'il fut mis par elle dans certaine confrérie : « Si j'ai fait le péché, dit-elle, pardonnez-moi; si je ne l'ai point fait, pardonnez-moi encore, pour l'ennui que vous a causé le soupçon ». La scène est bien écrite, la mieux écrite de cette pièce qui n'est pas la meilleure de l'écrivain; et c'est peut-être une des plus remarquables scènes entre celles même de ses œuvres qui par l'ensemble valaient davantage. On y voit comment l'Arétin, s'il eût réfléchi, pris haleine, écrit, en un mot, au lieu de bâcler, aurait pu donner dans cette époque primitive un théâtre original et vigoureux. N'est-il pas notable de voir dans ce *Philosophe* le type, si gonflé depuis par la bouffissure moderne, du mari qui « se

sent devenir Dieu à cause du pardon qu'il accorde »? Plataristotile est l'ancêtre de ce personnage à la sentimentalité benoîte, si souvent repris dans le roman ou le théâtre, toujours avec un ridicule égal à ses prétentions. Le *Philosophe* de l'Arétin se montre si parfait et si magnanime qu'il en arrive à faire pleurer sa belle-mère. Cette pièce de fantoches finit en drame bourgeois.

Ainsi, le *Philosophe* mêle deux intrigues : la première, il est à peine besoin de le marquer, est prise dans Boccace : c'est l'aventure d'Andreuccio de Pérouse [1]. L'Arétin a changé le nom d'Andreuccio en Boccacio de Pérouse : manière parlante d'avouer son emprunt. Quant à l'histoire du Dandin, du philosophe en mal de mariage, elle semble bien être de lui tout entière. Le personnage n'est pas dénué de comique; il aura, dans le théâtre de Molière, une illustre descendance.

Tel est — analysé sommairement, et peut-être encore avec trop de détails — ce théâtre de l'Arétin. Il est à peu près inconnu, et curieux, pourtant, et riche de traits, d'esquisses, de saillies.

Théâtre fait à la diable, sans scrupule, sans art, dans le va-et-vient d'une existence et d'une imagination dévoyées. Théâtre de bohème, et, si l'on y tient, de charlatan; mais si plein de dons naturels, si fertile

1. *Décam.*, Giornata II, v. L'histoire de la sœur, les larrons, le tombeau, presque tout enfin, se retrouve dans le *Philosophe*, hormis le sale détail de la chute dans les « privez », que l'Arétin eut le bon goût de laisser dans Boccace.

en trouvailles, qu'il fait penser, dans mainte scène, aux ouvrages du génie même; du génie, qui a pris son bien dans ces imbroglios fantasques [1].

1. On peut consulter encore sur le théâtre de l'Arétin : Du Roure, *Analectabiblion*, I, 396. — *American Quarterly Review*, juin 1830, p. 325 et suiv. — *Nuova Antologia* de Rome, 1er avril 1882, t. LXII della raccolta generale, t. XXXII della serie nuova, et *Studij sulla com. it. del sec. XVI*, par A. Agresti, Napoli, 1871.

« Le cardinal Bibiena, Piccolomini et l'Arétin, tous les plus excellens de leur siècle, n'ont jamais en leurs œuvres comiques voulu employer la rithme », dit Pierre de Larivey, dans l'Epistre à Monsieur d'Amboise, en tête des *Comédies facécieuses*, Lyon, 1597.

Je dois à M. Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française, la communication d'épreuves probablement uniques, imprimées en 1813-1814 à Milan pour une édition des comédies de l'Arétin. Cette édition, que supprimèrent les événements politiques, était imprimée par Silvestri pour la librairie Dumolard. La préface était sur le marbre, quand la chute de Napoléon et la réaction qui suivit étouffèrent la *Biblioteca scelta*; les 9 volumes de Bandello avaient paru en 1813 : ils restèrent les seuls de cette bibliothèque. Le fils de l'imprimeur, M. L. S. Silvestri, céda les feuilles au collectionneur français M. G. de Filippi, en avril 1883. L'archiviste et le moliériste éminent qu'est M. Georges Monval les acquit lors de la vente Filippi. Elles portent au bas, plusieurs fois répété, le nom de *Dandolo* — sans doute ce Vincenzo Dandolo que l'Empereur avait fait comte et gouverneur de la Dalmatie.

La préface est une analyse des comédies, bourrée de longues citations. Elle montre l'esprit du temps où elle fut écrite. En voici quelques passages : « L'Arétin, au courant des vices de son siècle, les met à nu et s'en fait un jeu, uniquement pour exciter le rire des spectateurs.... On y reconnaît cependant une matière curieuse pour l'étude des mœurs, une admirable *vis comica*. »

Il s'y rencontre des phrases dans ce goût (sur la *Cortigiana*) : « ... Je défie le lecteur le plus intrépide de ne point sentir tourner son sang à cette lecture. Et cette sensation ne devait point cesser, pour ceux qui, par l'illusion du dialogue, de la scène, étaient entraînés à participer réellement à la

révélation de ces empoisonnemens, de ces avortemens, de ces sacrilèges, de ces orgies, horreurs et méfaits, auprès desquels pâlissent ceux qu'a si amoureusement édifiés la fantaisie effrénée de Gœthe dans son monstrueux *Faust*. »

Mais le critique de 1813, s'il a des préjugés, connaît ses classiques. Il trouve que l'*Hypocrite* a « pour protagoniste une manière de Figaro mystique, un Machiavel de carrefour ». Il apprécie le brillant, la verve du prologue, il ne manque pas de faire avec le *Tartuffe* de Molière tous les rapprochements possibles, et cite des tirades prises au maître français et choisies ingénieusement. Il a marqué la ressemblance entre le *Philosophe* et *Dandin*.

Faut-il mentionner, enfin, une édition d'œuvres choisies de P. Arétin, contenant la traduction (?) du *Philosophe*, de la *Courtisane*, et de la *Talanta*, donnée en 1845 par le bibliophile Jacob (Paris, Gosselin, in-12)? La *Vie de l'Arétin*, par Dujardin, passablement erronée, s'y trouve reproduite. Un simple fait donnera l'idée de la valeur que ce *Choix* peut avoir. Il y est redit, après Dujardin, après Allacci, que l'*Horatia* existe seulement en manuscrit (p. LXVIII). Or, l'exemplaire imprimé de l'*Horatia* était auprès du *bibliophile*, à la Bibliothèque de l'Arsenal (Arsenal, B. L. 5 892.)

CHAPITRE VI

Les Œuvres mêlées de l'Arétin. — Les *Ragionamenti* et les *Dialogues*. — Les *Dubbij*. — Les œuvres en vers. — Les hagiographies, et les autres écrits de piété.

Les Dialogues.

L'Arétin avait pu dire, avec une presque entière vérité, qu'il avait innové le genre épistolaire en Italie; du moins pour les lettres que publie lui-même un auteur, puisque les épîtres de sainte Catherine de Sienne [1] et de l'humaniste Philelphe [2] ne furent point données par eux, ni de leur vivant [3]. En outre, l'abondance de la matière, la nouveauté du genre qu'il refondait à son usage, faisaient bien un inventeur, de l'écrivain qui publiait ces six volumes. De même, l'auteur dramatique avait marché dans un chemin nouveau; il avait fait, malgré sa hâte, des rencontres originales.

1. Alde, 1500.
2. 1510.
3. Fontanini, *Eloq. ital.*, p. 361, 362.

Pour les *Ragionamenti*, rien de pareil. Ces *Dialogues*, ces *Caprices*, comme il plaira de les nommer, car ils portèrent les deux noms, étaient un genre ancien. Dans les compositions de ce genre, obscènes ou purement plaisantes, qu'elles vinssent jusqu'à descendre au plus bas ou simplement à toucher les mœurs communes et avouables, les modèles étaient nombreux; ils l'étaient surtout en Italie. Les imitateurs furent plus nombreux encore.

On trouve à foison les recueils de ces ouvrages : il est assez difficile d'en rencontrer où les écrits intéressants pour la littérature ne soient pas mêlés à des pages d'un intérêt tout différent [1]. Du moins, lorsque l'on a subi la rebutante corvée de lire, par conscience d'auteur, même ce qui est illisible pour une intelligence saine, on a le droit de retenir et de présenter seulement l'essentiel.

L'Arétin divisa son ouvrage en trois journées, « voulant suivre les traces du grand Giovanni Boccacio, en ses cent nouvelles très belles ». L'éditeur de 1584, sous le pseudonyme de Barbagrigia, s'efforce de prouver que de tels écrits sont utiles aux mœurs en découvrant le vice et le mettant à nu; il atteste qu'un illustre théologien de Lyon s'en est servi pour son ouvrage sur la confession. L'imprimeur oublie que les livres de ce style ne sont pas

1. J'ai suivi l'in-8 de 1584, très complet, pour les deux premières parties. Voir, sur les diverses éditions, Mazzuchelli, p. 202 et suiv., et les traductions publiées à Florence chez Gay, à Paris chez Liseux, 1879, 6 vol. in-16.

réservés aux seules gens du métier, comme doivent l'être les manuels de prêtres ou de médecins légistes.

L'Arétin fait une dédicace en l'honneur de sa guenon [1] : « grande maîtresse sous la forme d'une guenuche, de même qu'était Pythagore un philosophe sous les espèces d'un coq, je te dédie les peines, et aussi l'amusement, de dix-huit matinées ». Suit un parallèle du singe avec les hommes du temps; il trouve que l'un vaut les autres.

La première journée des capricieux entretiens montre la Nanna qui raconte à l'Antonia la vie des religieuses. Elles sont assises, à Rome, sous un figuier. Ce que va dire « cette cigale qui crie ce qui lui vient à la bouche », le singe, s'il savait parler, aurait pu le mettre en récits. C'est, suivant l'auteur, tout ce qui convient le mieux à « une société pourrie, à une société de fange ». Il fait l'éloge de ses protecteurs, mais il conclut en disant que « la flamme de sa plume de feu doit purger les souillures déshonnêtes ».

A quelle classe de personnes appartiennent les deux commères? Le premier échange de propos le montre assez : l'une se plaint que le mal français lui ait enlevé ses clients. L'autre non plus n'est pas contente : elle cherche, ayant été tour à tour religieuse, femme mariée et courtisane, à quel état, des

1. « Salve Mona... », etc., reproduite dans les Lett., t. I, p. 250.

trois, il serait préférable de revenir. Aujourd'hui, elle veut étudier la profession de religieuse. Elle commence par décrire sa prise d'habit, et le déjeuner qui suivit, dans un réfectoire beaucoup plus que thélémite. Bientôt viennent des peintures auprès desquelles les romans licencieux du dernier siècle, les « Arétins ressuscités » [1] du marquis de Sade sembleraient pâles. Il est impossible d'effleurer même ce genre de littérature, où l'on ne sait si l'abjection ou la platitude domine. Toutes ces folies, qui sont justiciables de la pathologie mentale et du code pénal, défilent, s'accumulent, en un cauchemar; tant et si bien que, le lecteur n'étant ni magistrat, ni confesseur, ni médecin aliéniste, le livre lui tombe des mains.

Dans ce couvent, auquel le nom d'un autre logis siérait mieux, la Nanna reçoit des anguillades, à son grand déplaisir. Elle revient dans sa famille. On la marie à un balourd, mais elle lui en fait trop voir, et l'Italien friand du couteau se réveille dans le goinfre provincial : il pourchasse la femme, le poignard levé, et la Nanna, sous l'aile de sa mère, se sauve à Rome pour s'enrôler dans la grande armée des courtisanes. C'est la deuxième journée. L'image d'une société qui se décompose, par la puissance excessive de la religion et de l'argent, est figurée en traits hideux, dans ces pages paisiblement cyniques. Les institutions se montrent corrompues sous

1. *Théâtre Gaillard, ou l'Arétin ressuscité,* 2 vol. in-12, à Londres, Alfeston et Cie, 1803.

leur propre force, et la richesse tire en bas ceux qu'elle appesantit.

La troisième journée, qui doit raconter la vie des filles galantes, pour dire un mot que l'Arétin remplace par son synonyme le plus énergique, cette journée se passe à faire une dînette « dans la vigne ». La Nanna, et sa bonne mère, sont arrivées la veille de la Saint-Pierre, dans la Ville Éternelle, « toute rayonnante, toute en feu, avec le château qui flamboie et bombarde terriblement, avec les fifres qui résonnent, et tout ce monde, sur le pont, dans le borgo, et sur les quais ». Elles vont loger en garni, chez une hôtesse qui abouche très vite la nouvelle venue avec des messieurs de la cour. On la pomponne, on la harnache, on l'apprête pour le sabbat; la ville parle bientôt d'elle; la voilà lancée. Elle ne s'arrêtera plus : « Vis-tu jamais un passereau sur la fenêtre d'un grenier? il becquète dix grains, s'envole, et, peu après, revient à la pâture avec deux autres, se renvole, revient avec quatre, puis avec six, puis avec toute une nuée : voilà comme étaient les amants autour de ma demeure; ils voulaient becqueter mon grenier, et moi, je ne pouvais me rassasier de voir les courtisans, j'usais mes yeux, à en percer les châssis, pour mieux voir quelle était la galanterie de ces seigneurs, allant et venant en justaucorps de soie, de velours et de satin, la médaille au bonnet, la chaîne au col, et parfois sur des chevaux étincelants comme des miroirs, marchant doucement, doucement, avec leurs compagnons à l'étrier, dans lequel

ils n'enfonçaient seulement que la pointe du pied, un Pétrarque joli à la main, chantant par divertissement :

« Si ce n'est point Amour, qu'est-ce donc que je sens? »

Ceci va mieux, et repose des deux premières parties. « J'entends meshuy les jolies choses », dit la commère; elle dit vrai. Il y a des croquis bien enlevés, des traits attachants. La Nanna, vêtue de velours, les cheveux dorés par la teinture, les bras nus, le visage lavé d'eau-forte, apparaît aux gens de la cour « comme aux mages l'étoile », et, pour la mieux contempler « leurs mains sur leurs chevaux laissent flotter les rênes ». « Pour moi, dit-elle, je feignis, sous ce feu croisé de regards, une honnêteté de religieuse, et, les regardant avec mon assurance de femme mariée, je faisais acte de catin. » L'intrigue se file suivant la mode habituelle : on la fait passer pour demoiselle étrangère, de bonne famille, prude et pieuse. Les galants se piquent au jeu. Le premier est attiré à un petit souper, qui a d'étranges dessertes : on retombe dans les tableaux ordinaires, mais mieux enlevés, curieux à étudier au même titre que certaines satires de Mathurin Regnier ou certaines toiles de genre. Cette Nanna du reste se montre courtisane lettrée, autant que dépravée : elle cite des vers de Dante, en les appliquant, il est vrai, aux objets les moins mystiques.

Elle se fait mettre dans ses meubles. C'est, d'abord, la petite maison donnée par le premier amant. Puis

le palais, avec deux femmes de charge, le palais où la foule des amants se succède chez la fille qui les berne tous sans merci, « n'a d'âme que pour le denier ». « Tu étais un Néron femelle », lui dit son amie. L'Arétin, de sa main brutale, a violemment réuni dans un type de bas tragique tous les traits de la courtisane, rouerie, chantage, cruauté, astuce implacable. C'est une belle anatomie de bête de proie. C'est l'*Imperia*, mais dépouillée de sa grandeur de fantaisie, mais naturelle, et d'autant plus expressive dans sa vile férocité, qui répond à la luxure imbécile des clients dont elle se joue en les exploitant. Tous les types d'amants défilent, jusqu'au niais qui veut épouser; tous sont ruinés, dégradés, déshonorés, désespérés, « car une courtisane acquiert grande gloire, lorsqu'elle peut à bon droit se targuer d'avoir fait se désespérer, faillir et s'affoler autrui ».

Les cartes, soit qu'elles servent au jeu ou bien à se tirer la bonne aventure, viennent aussi prendre leurs places dans l'arsenal des ruses. La Nanna s'entend, pour contrefaire la malade, avec un médecin et un apothicaire, qui lui ordonnent et lui fournissent les plus coûteuses médecines; mais les flacons en réalité ne contiennent que de l'*aqua simplex*, et les trois compères, la malade, le Diafoirus et le Purgon, se partagent les bénéfices. A la fin, la fille devenue experte commet les plus abominables tours : les inventions des érotiques du XVIIIe siècle ne vont point au delà.

Les ventes, les hauts et les bas du métier, les coups de banque viennent à la file, au milieu d'histoires atroces ou grotesques comme cette bataille d'un peintre et de deux gentilshommes qui se rencontrent mal à propos. Cela va jusqu'au sacrilège et à la conversion feinte. La Nanna trace un portrait terrible de la courtisane, et montre comment celle qui a une mère est plus rapace encore. D'ailleurs elle est « enjubilée, indulgenciée, testonnée ».

Le style se relève, pour reprendre encore une fois le type général de la fille galante, « traîtresse par grâce et privilège ». Il y a là une vigueur où l'on sent d'amères rancunes.

Une série d'éternûments causés par le soleil, dont le figuier protégeait mal la Nanna, vient enfin couper ce flot d'histoires toutes pareilles, où les dupes et les moyens de duperie diffèrent seuls. La conclusion de cette première partie est qu'il importe de chercher une carrière à la Pippa, fille de la Nanna : « Fais-la courtisane, conseille l'Antonia. Tout est permis aux courtisanes. C'est comme les soldats : on les paie pour faire le mal. » Ces idées vont recevoir leur développement.

La deuxième partie commence par une dédicace, intéressante en ce que l'Arétin y parle beaucoup de lui-même. Il proclame « la liberté qu'il tient des astres », il assure qu'il « s'efforce de représenter les natures d'autrui avec la puissance de vie que l'admirable Titien met à représenter leurs figures », il

répète sa devise : « tout est chance et hasard ». Il fait éclater la louange de sa facilité : « Voyez les Psaumes, l'histoire du Christ, les comédies, les Dialogues, les volumes dévots et gais, chacun suivant son sujet : je les ai produites, toutes ces œuvres, presque en un seul jour ». Et en effet les dates des premières éditions accumulent, par un artifice peut-être, presque tous les ouvrages aux alentours de 1535.

« Quand je ne serais digne d'aucun honneur, dit-il en terminant cette apologie, pour les inventions avec lesquelles je donne l'âme à ma plume, je mérite pourtant quelque peu de gloire pour avoir dépeint la vérité dans les chambres des Rois et aux oreilles des puissants, à la honte de l'adulation et du mensonge, et pour ne point diminuer mon mérite, j'userai des paroles mêmes de l'excellent M. Gianicopo, ambassadeur d'Urbino : « Nous, qui dépensions « notre temps au service des Princes avec la foule « des courtisans, sans qu'on remarquât le mérite, « nous voici considérés et reconnus à notre valeur « par nos maîtres, grâce aux leçons que leur donna « la plume de Pierre l'Arétin ». Et Milan le sait, comment ces mots tombèrent de la bouche de celui qui dans l'espace de peu de mois, m'a enrichi de deux coupes d'or : « L'Arétin est plus nécessaire à la vie « humaine, que tous les prédicateurs du monde, car « eux, à vrai dire, mettent sur la droite voie les gens « de peu, et ses écrits y mettent les grands ». Et ce n'est point là de ma part une vanterie, mais une

manière de procéder pour me soutenir moi-même; Enéas l'employait dans les pays où il n'était point connu. »

Commence la première journée du second Dialogue, où la Nanna enseigne à être... ce que dit Molière, dans Amphitryon, et Rabelais un peu partout. Elle entre en matière sans préambule. Le vêtement, les amours du début, la tenue, toutes ces rubriques, sa vieille expérience les indique à l'élève empressée, qui brûle de chasser de race. Elle la détourne d'aller au plaisir « comme les vaches au fourrage », elle l'invite à conserver la majesté qui sied aux courtisanes de grande marque. Il convient qu'elle mange et boive avec discrétion dans les festins « e non ruttare, per l'amor d'Iddio », car on ne lui dirait point : « Dieu vous aide! » bien au contraire. Bientôt les conseils deviennent d'une telle nature qu'il est impossible de les rapporter; on n'analyse point de pareilles « chansons de gestes ».

La néophyte apprend la manière de manœuvrer avec les diverses nations. Les Français sont mis au-dessus de tous : « Français de bien, soyez bénis! » Les pires sont les Espagnols, mal odorants, et ladres. Mais une bonne courtisane ne doit rien refuser, pas même « ce rebut de l'humanité, le juif, quand bien même le cœur lui en lèverait ». Faire la dégoûtée, c'est aussi honteux que serait pour un matelot la crainte du mal de mer. Puis, les provinciaux de l'Italie sont passés en revue; les Florentins sont

aussi larges, hors de chez eux, qu'ils sont avares à Florence. Les Vénitiens sont au-dessus de tout éloge, ils sont « royaux ». Il n'est guère de province qui soit dépréciée, dans ce guide géographique d'un genre spécial, analogue au guide rimé et tarifé qui fut fait pour les femmes vénitiennes [1] : chacune des régions fournit son contingent de qualités, hormis les Lombards, qui sont vains et brouillons.

Puis arrive le chapitre des ruses : « A la fin, s'écrie Pippa, d'être courtisane, cela va plus loin que d'être docteur ». C'est que la Nanna fut de la grande race; on recueillait « son babillage de cigale, et on le mettait dans les feuilles imprimées, tout comme le *Verbum caro* ». La débutante devra faire la dévote avec les Tartuffes : chacun des grades de la cour papale et de la hiérarchie religieuse doit trouver chez elle un traitement approprié. C'est la « politesse proportionnée », dans une sphère spéciale.

Ni trop de cruauté ne faut, ni trop de grâce
Pource que l'une désespère et l'autre lasse,

disent les commandements de ce catéchisme.

Les deux femmes, après ce long entretien, s'en vont se coucher ensemble.

Il y a un songe dans le commencement de la deuxième journée, tout comme dans une tragédie.

1. *La Tariffa delle.... di Venegia* (Zoppi 153", rééd. de Liseux, 1883), et *Raccolta di rarissimi opuscoli italiani*, 1861. — Cf. enc. Aretino, Lett., I et IV, lett. du 15 déc. 1537 et déc. 1547, 1548.

La *Clé des songes* fut toujours un livre de chevet pour le genre de personnes auquel appartient la Nanna : elle interprète ce songe, d'une magnificence qui sent son époque : c'est une apothéose de la courtisane, symbolique et luxueuse.

Mais il faut entrer en matière : aujourd'hui, la fillette apprendra les ruses des hommes. « Dieu veuille que les admonitions de ta mère suffisent à te garder contre leurs astuces! » La première histoire est celle d'un brave Romagnol, lequel, jeté par la tempête sur une plage inconnue, tandis qu'il fuyait le sac de Rome, recommence l'histoire de Didon avec Enée. Il y a là un tableau très animé du sac de Rome. Cette anecdote n'a du reste qu'un médiocre rapport avec les mœurs galantes; puisque l'héroïne, qui fait une fin tragique, est « une grande et honneste dame ».

La caverne la plus terrible en même temps que la plus attrayante pour le ramas d'hommes et de femmes qui vivent de la galanterie, c'est, au dire de la Nanna, l'inclyte cité de Venise. « O sainte! ô douce! ô chère Venise! tu es assurément divine, tu es certes miraculeuse, tu es sans doute sacrosainte; mais, si je ne le fis oncques pour qui que ce soit, je veux jeûner pour toi deux carêmes entiers, seulement parce que tu appelles les scélérats, les libertins, les larrons — et les autres coupe-bourse de même calibre — des *courtisans*. Et pourquoi? pour toutes les ribanderies qu'ils commettent. » Ces ribanderies sont toujours des tromperies au détri-

ment des courtisanes. Racontages sans vrai piquant. « Dieu fasse, dit la mère, que tu n'aies jamais dans les flancs les éperons de tels ruffians. » La fille connaît ses auteurs, et reprend sa mère lorsqu'il lui arrive de confondre, à propos d'Armide, Roland et Renaud. Naturellement, le tour principal que l'on joue à ces dames, c'est de leur promettre mariage : oh, alors, les femmes arrivent « comme les roussins au marché sur la place Navone ».

Il y a une histoire de roi, une autre de poète. C'est comme une danse macabre de la prostitution : tous viennent passer à leur tour sous la faux de la courtisane. Cela finit par un conte si terrible que la jeune Pippa s'évanouit. La mère s'arrête, et Pippa reprend à peine ses esprits, que deux amies de la Nanna arrivent. On se donne rendez-vous pour le lendemain.

Le titre seul de la troisième causerie, « la Ruffianeria », fait qu'on est tout excusé d'y passer rapide ment, quoique ce temps-ci prise fort des curiosités pareilles. On connaîtra dès l'abord le ton général de cet *Encomion lenae*, quand on l'aura vu commencer par un parallèle entre les médecins, guérisseurs du corps, et les « ruffiane » médecins de l'amour. Les histoires de duègnes racolant à l'église, les ruses « de renard » se succèdent, et les types de gueuses, diseuses de bonne aventure, dévotes, friponnes, entremetteuses. Silhouettes plus picaresques que littéraires; l'auteur de la vie de la Vierge les appelle « les anges Gabriel de l'amour ». Il alla même jusqu'à

faire — ou inspirer — dans un de ces sales ouvrages qu'on imprime à Cosmopolis, Eleutheropolis ou Péking, une nouvelle sous ce titre [1]. Complaisances de toute sorte, et jusqu'aux substitutions de personnes, rien ne manque là.

Au milieu de ce fatras, quelques vers assez présentables se trouvent égarés. Puis, il y a des madrigaux, des chansons destinées à varier ce bréviaire. Les dames estiment « qu'il faudrait prendre une corde et lier ensemble peintres, sculpteurs et poètes, car ce sont des fous ». Elles préfèrent les deniers aux sonnets. Leur ton est lugubre : « Plus vieillit le monde, plus il s'attriste ». Les incantations et les envoûtements ont leur place, et la magie blanche, et la noire, mêlée de parodies sacrilèges, celle de l'*Ave Maria* et d'autres. Les conjurations se succèdent, les recettes, tant qu'enfin la commère a « la langue et les lèvres sèches pour avoir tant parlé ».

L'éditeur a pris soin d'ajouter une lettre adressée à très noble Lionardo Parpaglioni, Lucquois [2], par Francesco Coccio, ami et contemporain de l'Arétin : l'on y apprend « ce miracle que fit, en composant la présente œuvre dans l'espace d'un mois, à deux ou trois heures de travail par matinée, l'Homme Divin, par la vertu de ce génie qui en a produit tant d'autres, et en votre présence et sous les yeux de qui-

1. *Il libro del Perchè, ... la novella dell' Angelo Gabriello, e la Puttana errante*, etc. Péking, regnante Kien-Long, in-12, s. d.

2. Voir des lettres de l'Arétin au même personnage. Lett., l. I, p. 135, 275.

conque venait à lui tandis qu'il écrivait. C'est grand' merveille, et incroyable si l'on n'en eût été témoin, qu'un volume tant long, tant vivant, tant nouveau, naquît improvisé, sans que l'esprit l'eût porté longtemps, et, naissant d'un trait, sans qu'il le revît, fût envoyé au dehors à l'impression. Il mettait plus de paroles ensemble, en six jours, qu'en vingt ne faisaient les imprimeurs, il allait si vite en besogne, qu'en revoyant son ouvrage entre ses mains, il le reconnaissait comme on reconnaît un songe, en se sentant ressouvenir de telle chose spéciale ou de telle autre encore.... Mais Messire Pietro estime peu la gloire des rimes et de la prose, qui lui servent à fuir l'oisiveté ; parce que ce sont fumées de scolares, vieillis sur les livres ; sa belle gloire, dont il se vante, c'est d'avoir triomphé de la hauteur des princes, faisant tributaires ceux à qui le monde paye tribut ; et cela, non par une haine qui l'a fait se rebeller contre la morgue de tel ou tel, mais afin que le mérite se glorifiât par le moyen de lui-même, ainsi qu'il fait, grâce à lui. Aussi, quiconque se réjouit du titre d'homme de talent devrait lui rendre des grâces immortelles, parce que sa valeur intrépide a milité pour le bien commun, ne parlant point par énigmes et sous les voiles, mais au plein visage des pontifes, des empereurs, des rois, des ducs, dont les Saintetés désormais, les Majestés, les Excellences, sont venues à composition, donnant partie de ce qu'elles doivent au mérite, qui en retour les célèbre et les adore. C'est un péché que sa Sei-

gneurie, qui a su choisir une voie nouvelle, et une façon de satire non usitée encore, n'ait pas recueilli tant et tant de jolies choses, qu'il a faites; il est bien vrai qu'elles ne sont point perdues, et le duc de Mantoue en a un grand nombre. » Mais le malheur est que de plats imitateurs volent son nom. Pourtant, auprès de Michel-Ange, du Sansovino, de Sebastiano del Piombo, il vivra éternellement, percera toutes les ténèbres.

Les plats imitateurs, les voici peut-être : car les deux appendices qui suivent sont attribuées, au moins en partie, aux Lorenzo Veniero, aux Molza, aux Annibale Caro, qui vivaient de ces tristes restes. Le premier ferait un effroyable commentaire à la *Sorcière* de Michelet. Il y a là un *frate*, et un homme dont le métier est difficile à écrire. C'est d'ailleurs l'ancien métier du *frate* lui-même. Le saint homme veut convertir son ex-confrère : il lui raconte par le menu les pratiques des courtisanes, cette sinistre maladie des incantations et des charmes, plaie de toutes les décadences : ici, c'est pure magie noire, on est dans une officine tragique, ouvrant sur les cimetières, sur les charniers. Les maléfices vont leur train, et l'on invoque le Malin :

> Avant que ce feu s'éteigne,
> Fais qu'à ma porte il s'en vienne;
> Qu'ainsi mon amour le poigne
> Comme moi je fais ton cœur!

« Elles ont, dedans leurs armoires, plus de ferrailles, plus d'herbes sèches, plus de cheveux, plus

de côtes, de dents et d'yeux de cadavres, de tarots vierges, de nombrils d'enfants, et de semelles de morts, que je ne puis dire ; c'est pourquoi je m'assure que les beautés et les caresses sont la moindre des choses pour se faire aimer. Il y faut le Campo Santo, les cimetières, les obscurs sépulcres, les incantations et les maléfices. »

Il y a là dedans un répertoire très exact des courtisanes romaines, avec indication de leur clientèle spéciale.

Le *frate* décrit les artifices et remèdes intimes des filles galantes dans un détail qui ferait mieux comprendre encore les vers de Mathurin :

> Je croirai qu'il n'est rien au monde qui guarisse
> Un homme vitieux, comme son propre vice !

Pétrone a dans ce Zoppino un fils terrible, et le réalisme un ancêtre. Il le dit au reste : « c'est un vrai remède à l'amour » ; mais un remède de cheval. Les roueries de ces dames, et leurs origines populacières passent ensuite sous les yeux : satire de cynique désabusé, ignoble de fond et de forme, puissante à force de rudesse. L'Arétin, qui a joué le rôle de précurseur pour toutes les formes de presse, annonce dans ces pages-ci le journalisme de chantage et de racontage ordurier. Ayant dit ce bel « Évangile », le frate empoche trois deniers, et s'en va prier pour la conversion de son compère.

Il n'y a rien à prendre dans le reste des opuscules réunis au bout — ou au bas — de ce volume. Facé-

ties laborieuses, farcies de mythologie, de licencieux imbroglios, cela est plat, nul, écœurant, une œuvre de régent égrillard. La société qui se plaisait à ces gaillardises-là n'était guère difficile à intéresser; il y a là dedans un éloge de la « lingua volgare », un autre, en coq-à-l'âne pédantesques, du Bucentaure; Pic de la Mirandole y vient avec Deucalion, et Ganymède auprès du doge. Salmigondis que l'on retrouvera dans le *Moyen de Parvenir*. Il y a des injures au vaincu de Pavie. Héliogabale et *Nabuchodinaser* s'en mêlent. C'est un cauchemar et cela n'a plus rien de littéraire.

La troisième et dernière partie des entretiens a pour sujet : « Les Cours et le Jeu, chose morale et belle »[1]. L'éditeur, dans sa préface, promettait une édition des Lettres en un seul volume in-folio; il devait y joindre deux livres des Lettres écrites à l'Arétin, des notes et une table alphabétique. Cette promesse n'a pas eu d'effet, et l'incorrecte édition de Paris, 1609, ne remplace point la publication annoncée.

La mise en scène des derniers entretiens est gracieuse. Lodovico Dolce, Francesco Coccio et Pietro Piccardo se réunissent à Padoue, dans le jardin de l'imprimeur Francesco Marcolini : ce petit cénacle est une fraction de « l'Académie ». « Nous pourrons appeler, disent-ils, ce jardinet du Marcolino l'éventail des États vénitiens, à cause que l'haleine du

1. 1 vol. in-8 chez Gio. Andrea de Melagrano. Venise, 1589, avec portrait.

vent qui s'y fait sentir, l'ombre de sa verdure, la suavité de ses fleurs, et le chant de ses oiselets pétrarchéens, rafraîchit, abrite, délecte et ensommeille; et il est d'autant plus agréable d'y passer ce moment-ci, que la chaleur de cet août fait moins brûlante cette heure de none qu'il ne la fit hier : ainsi, asseyons-nous, afin d'attendre le Piccardo, qui doit venir céans. »

Le Coccio songe à quitter ses études pour se faire courtisan. « Vous serez une bête, riposte L. Dolce, si ainsi faites! Par les lettres, vous serez un immortel, vous paraîtrez un Dieu, et vous ferez un monde. » — « Je serai, dit l'autre, un présomptueux, je paraîtrai un fou, et je ferai une culbute en grec et une gambade en latin, très pédantesquement. Je délibère, par mon âme, de m'enrichir en servant à la cour durant autant d'années que j'en dépensai à étudier. » — « Donnez-vous à la science, insiste L. Dolce. L'ombre de la renommée vaut mieux que l'attente de ces évêchés dont l'espérance vous fait mourir à petit feu. »

Le Coccio, avec toute la verve d'un néophyte, continue à faire procès à la philosophie, à chanter pouilles aux sciences et à louer la cour.

Arrive le Piccardo; L. Dolce le met au courant du projet du Coccio, qui veut « planter là Padoue, afin de s'en aller, à Rome, devenir, de scolare, courtisan ». Le Piccardo lui donne tort : « Corte, morte! Roma, (so) doma! » Le Coccio trouve ces raisons « picardesques ».

« La cour, reprend le Piccardo, est l'hôpital des espérances, la sépulture des existences, la nourrice des haines, la lignée des jalousies, la matrice des ambitions, le marché des mensonges, la resserre des soupçons, la prison des concordes, l'école des fraudes, la patrie de l'adulation, le paradis des vices, l'enfer des talents, le purgatoire de la bonté, et les limbes des allégresses!... Que Pasquin parle d'elle : c'est son affaire, plus que la mienne! » — « Belles paroles, répond le Coccio, mais le Pordenone, peintre excellent, répondit un jour à des critiques : « Vous, qui « êtes en possession des archiproportions et des « impeccables mesures, dessinez-moi, pour voir, un « niais; il ne suffit pas de savoir, ni de dire : il faut « faire aussi. »

Et le Piccardo, qui est un prêtre, commence la description de la vie du courtisan. Le gentilhomme que formait Baldassar Castiglione, l'école raffinée des mœurs et de l'intelligence, est loin. C'est ici les propos d'office, d'écurie et de tavernes : le courtisan, on va le suivre depuis son entrée comme petit page. La description devient aussitôt d'une telle crudité, l'on se trouve si brusquement au milieu de la bohème, de la valetaille « pouilleuse » et corrompue, que le Coccio s'écrie : « Si un prêtre parle de la sorte, que dirait un moine? » — « Le respect, répond L. Dolce, le respect humain n'arrête point les hommes droits. » On sent l'âcreté des rancunes, le dégoût des infâmes débuts et des anciennes hontes subies par l'Arétin. Les années, à la Chiesa, comp-

tent double, « le temps ordinaire est le seigneur de nos jours, et le temps extraordinaire, le tyran des leurs. Les enfants y sont barbus, les jouvenceaux y sont chenus. »

Il y a une vive peinture du jeune gentilhomme qui arrive à la cour fringant, bien en point, et qui peu à peu se dégrade et se décourage. Cette cour, il est entendu que c'est toujours la cour de Rome : « Le jeune homme a quitté ses aises, ses biens, sa patrie, toutes les délicatesses, et, tout gentil, s'en va trottant à la cour, son roussin caparaçonné, en sayon de velours, vingt-cinq ducats dans l'escarcelle, la médaille à la barrette, la chaîne au col, l'anneau au doigt, son page auprès de lui ; et, parce qu'il se délecte à la chasse, s'entend à la fauconnerie, au jeu de l'escrime, à la danse, fait de la musique, lit au lutrin, qu'il est adroit, d'aspect seigneurial, il émeut en compassion ce peu de bonnes gens qui sont à la cour. » Voici en effet la contre-épreuve, et le revers de la médaille : « On l'accueille, on le roule, on lui assigne une moitié d'une petite chambre, un bout de stalle à l'écurie, une tinette pour une fesse, et lui, qui est accoutumé à manger tout son saoûl, à dormir seul, à bien nourrir son destrier, fronce le museau, grommelle, marche de long en large, se mord le doigt, se gratte la tête, et soupire en maudissant l'idée qu'il eut de venir là. »

Chemin faisant, l'on apprend que les gentilshommes de la cour papale lisaient la Pippa, les

dialogues licencieux, au lieu des offices. « Mais pourtant, objecte le Coccio, et les Bembo, les Sébastien del Piombo, qu'en faites-vous? — Ils sont restés grands, répond L. Dolce, malgré leurs quarante années de servitude. C'est le diable, d'attendre d'être quelqu'un au milieu de pareille racaille! »

Le Coccio réplique par un éloge en règle de cette cour où Michel-Ange et Raphaël prodiguèrent leurs plus belles œuvres, et que chaque famille de l'Italie vise pour faire briller ses fils et donner honneur à son nom. Il voit un Olympe, où les autres voient un chaos. Ce qui rend la discussion intéressante, c'est que la question est prise dans son vif, et la cour attaquée parce qu'elle dépeuple les provinces pour concentrer tout à Rome : on fera ce même reproche à Versailles; c'est, encore, parce qu'un instinct de liberté, de révolte contre ces attitudes, agenouillées « plus que celles des ex-voto, à l'Annonciation de Florence et à la Vierge de Lorette », cette rébellion dont l'Arétin s'enorgueillissait, y éclate avec les propos du Piccardo, qui parle pour l'auteur; c'est, enfin, parce que les raisons de louer la cour ne sont pas dissimulées, et que le débat reste franchement contradictoire.

Pour bien réussir à la cour, suivant le Piccardo, il faudrait être sourd, aveugle et muet. Un barbier avait pu tout voir et tout entendre, en contrefaisant le sourd-muet; un beau jour, il jeta le masque, et son idée lui valut d'aller faire un plongeon dans le

Tibre, avec une pierre au cou. « Tous ceux qui ont connaissance des secrets de la cour vivent en un continuel péril. Ils ont une familiarité excessive avec la mort.... Nécessairement, à la fin, on les envoie en Emmaüs. » Il se vante de disséquer la cour « peu à peu, comme le boucher détaille sa viande sur l'étal ». Mais il ressert toujours les mêmes morceaux, et les bas morceaux.

« Dépenser avec les catins, dit L. Dolce, cela rapporte des embrassements et des blandices, et de servir à la cour, des souffrances et des amertumes. » Si le Coccio savait la vérité vraie sur la carrière qu'il désire, il s'en irait « philosopher dans les Maremmes, s'il lui fallait quitter Padoue », plutôt que d'aller à la cour manger un pain que l'on achète si chèrement. La cour est « une forêt ».

L. Dolce prend la parole, il accumule les anecdotes expressives : « Mon intention, dit-il en concluant, est de vous amener là où je suis parvenu par les espérances que donnent les sciences, honnêtes et belles; et, puisqu'à nous autres sont données deux existences outre la naturelle, une qui naît de la valeur et de l'honneur, et se nomme fameuse, et l'autre, qui, pour avoir son origine dans la science et la sagesse, est dite glorieuse, si bien que les faits de celles-là sont connus du monde; et les œuvres de celle-ci entendues du ciel, – à vous de choisir la meilleure. » — « Dieu m'inspirera, répond le Coccio. » C'est la fin du propos.

Dans l'entretien deuxième, le Piccardo est rem-

placé par ce Giovanni Giustiniani contre lequel l'Arétin faisait dans ses Lettres l'apologie de la lingua volgare [1]. Celui-ci était venu chez Marcolini afin de voir des lettres nouvellement fondues « qu'il désirait pour faire imprimer ses Philippiques ». Mais l'imprimeur est absent pour jusqu'au soir. La conversation reprend. Selon G. Giustiniani, la cour idéale, c'est la cour de Turquie, servile avec perfection. Il passe en revue les autres cours; c'est, avec la diversité d'usages, partout même chose : grandes promesses, peu d'effets. « Les cours sont pareilles aux chats, qui gardent vivantes les souris qu'ils prennent, afin de se divertir avec leur mort. Les faveurs des cours sont des brouillards de printemps. » Tout ce qui peut décourager un débutant est mentionné, jusqu'à ces jardins ridicules, machinés pour berner le nouveau venu, fût-il même un ambassadeur, et le faire choir dans un bourbier recouvert de branchages, « ruinant le taffetas et les damas de ceux que l'on honore ainsi ». Ces plaisanteries imbéciles sont de tous les temps. Il fallait les subir sans plaintes, car « on sait faire taire les mécontents ». Ce qu'endurent les artistes, on le voit assez par la manière dont on flatte leurs modèles. Tout est possible dans la cour : un joueur de paume fut-il pas étranglé, pour cette seule et unique raison, que le musicien Perotto, favori du pape Alexandre, l'avait vu lancer sa balle, et avait

1. Lett., III, 152 v°.

paru l'admirer? Il périt « seulement à cause de l'ombre de la jalousie »[1].

Pour montrer l'imbécillité des courtisans, L. Dolce sert une anecdote : « Un antiquaire de médiocre jugement, et de moindre race, avait un Alexandre, un Lysimaque, une Artémise et une Faustine, à fleur de coin, parfaits.... Lione[2] put se les procurer, les contrefit, donna les vraies à l'amateur intelligent qui les désirait, et rendit les fausses pièces au balourd, qui n'y entendait rien. » — « Il fit son devoir! répond l'autre. » — « Du reste, dit L. Dolce, moi-même je n'ai pu distinguer les originaux des copies. » Érudits, inventeurs, cette cour de brutes ignares bafoue les hommes de mérite « par des plaisanteries d'enfants, non! de faquins! » Cette société est tout ensemble stupide et féroce, comme furent les roués de la Régence ou les incroyables du Directoire. On y exècre également « noblesse, liberté, mérite ».

Giustiniani, citoyen de Venise, tous les matins en se levant et tous les soirs en se couchant, se félicite de n'être point dans ce pénible esclavage; il vit, libre dans son bien-être, en « citoyen de l'univers ». Est-il « en fonds, il dépense; se trouve-t-il à court, il se resserre, il n'a point de dettes, il n'use ses deniers, et modère sa langue ». Moyennant quoi, il vit heureux, sans entrave et sans servitude. Et les

1. C'est ce favori Perotto ou Pierrotto que César Borgia poignarda « aux côtés mêmes du Pape, si bien que le sang sauta à la face » d'Alexandre VI. (*Diarii di Marin Sanuto*, ap. Baschet, *les Princes*, etc., p. 169.)

2. Leoni.

cloches peuvent sonner; il les laisse sonner à l'aise, et demeure dans son bon lit. « Encore n'est-il pas possible de tout dire, insinue-t-il; si, comme je vous ai dit, vous saviez ce que je ne puis dire, vous me tiendriez pour muet, de ne rien vous avoir dit d'autre. » Il vit en Pococurante, loin de tous ces dangers. « C'est une douce félicité, de vivre avec l'esprit rassis. Et la preuve, c'est que j'ai accoutumé de ne pas plus m'occuper de Sa Majesté Très Chrétienne que de Sa Majesté Catholique. Je loue la paix qu'Elles observent, et je n'ai point blâmé la guerre, parce qu'il ne me va point de juger le tort et le droit de l'une ou l'autre Majesté. »

La cour de Rome est « *un porcile*, une porcherie », où le mérite s'atrophie. A la bonne heure, si c'était la cour des Médicis : « Messer Marco Bracci, dit L. Dolce, le très noble homme, délices de l'amitié, joie de ses amis, et personne excellente, m'a raconté, mais comme un prodige, que la Très Illustre Épouse du terrible et invaincu Seigneur Giovanni de' Medici, à la cour de son fils, fait laver et raccommoder les chemises des serviteurs, et veut que, ce que mange et boit le duc Cosme, eux autres en mangent et boivent également »[1].

Mais ces exceptions, et la bonté de certaines princesses en particulier, n'empêchent pas que toutes les cours ne se ressemblent en somme. L'habile homme couvre de fleurs princes et princesses, individuellement, mais sans pour cela démordre de son

1. Voir la *Relazione* de V. Fedeli, ap. Baschet, *les Princes de l'Europe au XVIe siècle*, p. 135 et suiv.

propos. Quant aux gens de la cour romaine, ce sont « les histrions de la tragédie chrétienne, et, qui feint le mieux la bonté, c'est le plus ambitieux ». Ils placent à usure deux années d'humilité, de pauvreté, pour devenir puissants et riches durant tout le reste de leur vie. Fausse monnaie, que ces gens-là! « Un honnête homme est à la cour comme un poisson dans la friture! » Au lieu que l'homme d'étude, s'il est dévoué à la science « comme un soldat », conduira noblement sa vie vers la gloire. Il trace le devoir et la règle à l'homme de pensée, et l'oppose aux vilenies du courtisan. Que, seulement, l'homme de lettres sache le bienfait du grand air, ne se renferme point à l'excès et ne s'abrutisse pas à trop lire. L. Dolce fait un éloge des *Ragionamenti*, si utiles et profitables à l'esprit.

L'entretien finit en sermon. Toutes ces peines, tous ces soins que l'on donne à la cour terrestre, c'est à la cour céleste qu'il convient de les consacrer, c'est au Roi des rois qu'on devrait les offrir. Sur ce thème, qui annonce l'hagiographe, Giustiniani déroule une édifiante, une ample homélie. Mais Marcolini, qui rentre, frappe à la porte, et le « discours du divin Pierre l'Arétin sur les cours du monde et la cour céleste » s'interrompt : on va recevoir le maître du logis.

Cet entretien sur la cour offre un double intérêt : intérêt de mœurs, en ce qu'il permet de pénétrer dans les régions intimes, autant qu'inférieures, de cette société; intérêt spécial pour l'auteur, qui

révèle avec une barbare vigueur sa manière de dompter les princes et les grands, en se faisant craindre, et qui n'a jamais entonné plus fortement son chant de triomphe et de défi contre Rome et contre les puissances. Le petit traité de Francesco Priscianese donna des renseignements précis sur les dépenses et le gouvernement d'une maison seigneuriale à Rome; l'Arétin répète l'écho de la domesticité, reproduit les chroniques de l'antichambre, et les chiffres de Priscianese s'animent grâce à lui [1].

L'Entretien qui termine le volume et toute la série, montre une de ces dédicaces à escopette que le bon Priscianese flétrissait dans son avant-propos, adressé au Magnifique Cola de Benevento [2]. C'est une suite d'aigres reproches au Prince de Salerne, qui payait mal, n'observait point ses promesses. L'Arétin mettait Titien de la partie, il se plaignait qu'un homme bien né ne sût pas mieux garder sa foi, et tenir ses livres à jour. A quoi le mal d'une pareille attente serait-il comparable? Après avoir beaucoup cherché, et célébré, chemin faisant, la pauvreté pleine de dignité dans laquelle il prétendait vivre, l'Arétin se résolvait à se comparer avec un joueur qui a mis sa fortune sur une carte : et cette carte ne sort point ! « Voilà pourquoi j'ai composé sur la matière du jeu cette œuvre que présen-

1. Voir F. Priscianese. *Del Governo della Corte d'un signore in Roma*. 1543. in-12. Réimpr. à Città di Castello, par S. Lapi, en 1883.

2. *Op. cit.*, p. XVIII. Voir aussi la Préface de M. Lorenzo Bartolucci à la reimpr. de 1883.

tement je vous dédie, et ainsi j'espère obtenir de vous, par le mérite de ma patience, la récompense que le joueur obtient du ciel, en échange de la sienne. » Cette dédicace est du 25 mars 1543.

Il n'est pas besoin de tirer si péniblement le prétexte de cette composition nouvelle : on l'explique aisément; l'Arétin, enhardi par le succès des précédents Entretiens, est, un matin, à son pupitre de bois, devant son encrier. Autour de lui, sur une table où « certaines nymphes galantes » les ont laissées, les belles cartes, peintes et dorées par ce Padovano que ses lettres remerciaient déjà voici deux ans passés. Qui faire parler, ce matin?

L'imprimerie réclame, le public, qui n'est pas encore blasé sur l'invention nouvelle et sur la joie de déchiffrer la lettre moulée, s'impatiente et gronde, l'influence diminuera si l'on ne le tient en haleine. Vaille que vaille, il faut trouver. Les cartes, qui sont là, suggèrent une fantaisie, un dialogue à la mode de ce Lucien que L. Dolce prônait l'autre soir : on fera parler les tarots avec leur enlumineur. Et l'improvisation s'enfle, déborde en quatre cents pages [1].

La scène est donc entre le Michel-Ange des tarots [2], et les cartes elles-mêmes. Le Florentin Padovano était, on le sait, un artiste; car en ces temps-là, les

1. Des extraits ont été traduits sous ce titre : *Sept petites nouvelles* concernant le jeu, etc., extr. de l'Arétin, par Philomneste junior (G. Brunet), Paris, 1861, in-12 avec portrait, et une autre brochure sous un titre analogue a été donnée en 1875 par J. Morlini.

2. Voir ci-dessus, chap. IV, p. 176.

Andrea Mantegna même ne dédaignèrent pas de peindre un jeu de tarots. Les cartes parlent à leur peintre : celui-ci ne s'en étonne qu'à demi, car il les tient pour venues de Satan. Nous sommes, lui disent-elles, celles en qui se viennent refléter toutes les passions du monde. On mange du pain pour vivre, et l'on vit en jouant. Le pain et les cartes, tels sont les deux fondements de la vie. Les cartes ne sont point filles de Belzébuth, mais de Palamède : « Ah ! riposte le Padovano, n'étant point nées du diable, vous ne pouviez venir que d'un Grec ! » Mais les cartes prétendent donner de bons conseils, et l'habitude de bien supporter la fortune et de tolérer les revers avec constance. Eh quoi ! voici que leur fabricant même les accuse de favoriser tous les vices ! mais le marchand et le joueur, quant aux vices, peuvent se donner la main, et, par sa nature aventureuse, le joueur s'élève beaucoup au-dessus du marchand. Le joueur est supérieur au solitaire : s'il perd le manger et le dormir, ce n'est point comme ces solitaires qui font semblant de se donner la discipline : c'est pour les cartes ! Et c'est justice, car les tarots sont l'abrégé du monde : chacune de leurs figures est l'image d'une puissance, humaine ou surnaturelle. Suit le détail de ces figures diverses, qui composent, suivant les Romalis, « le plus ancien livre du monde ». On connaît ces anciens tarots, où l'on voit le soleil, la lune, les planètes, le pape, l'empereur, le roi de bâton et le reste.

Suit une allégorie confuse, vrai remplissage

théurgique, narrant un banquet céleste auquel assistèrent le Destin, le Hasard, le Sort et la Fatalité. « C'est dommage, Boileau, que tu n'es point entré » dans la littérature italienne : il y avait là une riche proie, c'est d'un mauvais goût triomphal. On blâme la fortune, « la comprenette vaut mieux que tout le pédantisme livresque ». Sans les cartes et sans l'amour, que serait le monde? Mais le jeu est plus fort que tout, et que l'amour, et que la fièvre même. Les cartes n'ont-elles pas une puissance étrange, elles qui « ravissent, à leurs amants, et leur esprit et leur âme » et qui les détachent de tout? Elles enseignent la dissimulation, l'intrépide sang-froid. Telles sont les maximes qu'on peut retenir au milieu du pire fatras anecdotique.

Au passage, un salut au beau-père de Vasari, « Francesco Bacci, l'un des plus agréables et des plus splendides gentilshommes qui oncques furent et seront en Arezzo ».

Qu'est-ce que les ambitieux? disent encore les cartes; de grands joueurs, qui jouent le monde! Le Padovano, pris d'enthousiasme, annonce qu'il incitera « Bronzino, peintre de mérite, à colorier sur la toile l'immortalité des cartes » et décrit l'allégorie qu'il imagine. Les cartes, puissances insaisissables et invincibles par les contraintes et les châtiments ordinaires, ont fait, avec les Espagnols, la conquête des « îles trouvées dans les Indes par l'empereur ». Elles ont civilisé les nations. Les enfants mêmes les aiment. Il est aussi rare de voir

les gens s'abstenir du jeu que du vin. Le sommeil, le jeu, voilà les deux grands biens de la vie, la panacée. Les cartes vont « de villa en villa, de bourg en bourg, de roche en roche, de castel en castel, de terre en terre, et de cité en cité ». L'homme savant aux cartes est le vrai savant; foin des pédants; « si Galien, Aristote et Bartole avaient présentement ouï ce que ces gens-là ont dit de leurs livres, ils se seraient désespérés ». Aussi les étudiants, toscans, napolitains, lombards, sont-ils assez vite arrachés par le jeu à ces balivernes qu'ils étaient venus apprendre. On peut bien faire parler les cartes. La tour (la fameuse « turris prospicua » d'Apulée) ne parle-t-elle pas à Psyché? les Nues, à Socrate? la proue du navire, à Ulysse? le coq de la fable, au chat?

C'est grâce à la commune passion pour les cartes que les landsknechts impériaux et les gens d'armes du roi de France font armistice. Le jeu fait voir à nu les caractères, tout comme la lutte ou l'escrime.

Bref, ces bonnes cartes arrivent à rabâcher, ainsi que c'est la coutume lorsqu'on parle trop. Et le Padovano lui-même, admirateur de leur faconde, ne peut se tenir de remarquer : « Vous m'avez dit, redit, cela ». Elles déplorent la corruption de la cour romaine, qui les laisse bannir par l'hypocrisie. « Tous les gens de mérite sont de pratique aimable, et de langue libre. » Les grands soldats, comme Marc-Antonio Colonna, comme Giovanni de' Medici, victimes tous les deux de cette damnable artillerie, furent de grands joueurs. Leur trépas a « enlevé à

l'Italie l'espérance de la gloire, aux Italiens la lumière de l'immortalité ». Sous Milan, à Pavie, Jean des Bandes Noires jouait : il gagnait au roi François un plein escoffion d'écus, en attendant que le roi perdît mieux encore. Les grands papes aimaient le jeu ; Léon X s'en aidait pour passer les « bouillantes chaleurs » de l'été.

La symbolique des tarots est si complexe, elle comprend tant de choses, que le bon Padovano avertit charitablement les cartes « de ne se point échapper dans le luthéranisme ». Chemin faisant, arrive l'histoire de Niccolo Gaddi, ce secrétaire de l'Arétin qui perdit au jeu six cents écus donnés à son patron par le roi de France, plus deux cents autres qui venaient du cardinal de Lorraine. Mais, pour le jeu, la palme est à la cour de France. Les cartes y font rouler plus d'écus que les affaires n'en déplacent en Flandres et en Italie ; le roi laisse faire : « Il ne regarde point si bas ». François Ier et Léon X étaient joueurs de même acabit ; c'était la reine Marguerite qui seule retenait son frère. Charles-Quint joue pour calculer et combiner, comme Léon X jouait par magnificence. Les grands seigneurs contemporains ont chacun leur mot. « Le devoir des grands est de donner plaisirs et deniers à autrui, moyennant quoi ils seraient plus aimés qu'ils ne sont haïs. » « N'entrons pas dans ces idées-là, dit le timide Padovano. » — « Les princes, poursuivent les cartes, ne tiennent en faveur que les égorgeurs de leur bien et de leur honneur, et tournent le dos à

qui les adore avec l'amour dont l'Arétin révère son Illustrissime Seigneurie (le prince de Salerne). » Ceux qui ont su plaire à l'Arétin, sont décorés d'une flatterie : « Titien, peau, chair, os et esprit de la peinture, voyant le grand prince et la grande princesse (marquis et marquise del Vasto) en train de jouer, s'écria : « Voici Pallas et Mars! » Jouer, c'est interpréter le sort, agir en « personnes fatales », le joueur « passe avant les barons de la Table Ronde, ou tout au moins se place entre eux ».

La verve s'épuisant, tous les personnages sont amenés à la rescousse, et toutes les anecdotes; jusqu'à l'histoire, déjà surannée en ce temps-là, du maître escrimeur déconfit par un novice, qui vient pour confirmer le dicton « aux innocents les mains pleines ». Et c'est aussi, ressassé d'importance, l'éloge de Venise, « de l'immortel sénat, de la sempiternelle République, de l'immortel Saint-Marc »; celui du Jugement Dernier de Michel-Ange ne manque pas. Au milieu de tout cela, les gaillardises à la Brantôme, contées dans un style analogue. L'Arétin ne sait même pas pousser l'éloge du jeu jusqu'à l'extrême, dresser les types de joueurs tragiques dans leur passion. Il n'a rien compris à ce vertigineux plaisir : c'est le grossier appât du gain qui l'occupe. Il blâme les joueurs sur parole, il semble croire que les gros enjeux font les grands joueurs. Viennent aussi des balivernes : il conseille de fournir de cartes les villes assiégées, « moyennant quoi, chats, souris et chiens, qui se mangent en de pareilles vicissitudes, demeu-

reraient en paix ». Il y a des tours de pages qui volent l'argent des maîtres, et jouent même des médailles : « Après que les ribauds eurent joué les ducats dérobés, on n'a jamais su ni ne saura combien, ils s'en prirent à certaines médailles que, pour Claudio Tolomei, Alfonso avait faites du cardinal de Médicis, je veux dire d'Hippolyte. — Ne me le remémorez pas, si vous ne voulez me voir pleurer. — Tu as raison! — C'est que, si Titien avait à faire un ange dans un tableau, il copiait le visage de ce prince, car il était ainsi qu'il fallait.... Le sculpteur le fit en cire, et d'après l'empreinte on le coula, non en simple métal, mais en argent et en or. » Ailleurs, on célèbre les mérites d'Alessandro Padovano, le peintre frère du *cartaro*, et qui habitait Venise.

Tout cela est jeté à la débandade. Le Padovano se sent submergé dans ce flot, et quand les cartes lui demandent s'il connaît telle ou telle histoire, il leur confesse ingénument qu'il ne se souvient plus si elles la lui ont racontée, ou non. Ce sont ensuite des historiettes sur le menu peuple, si joueur toujours en Italie, « des tragi-comédies » fort basses; l'Arétin trouve cependant, pour ces contes de sacripants et de tavernes, une couleur plus vive et plus franche : les artisans, les campagnards, ne sont guère joueurs; c'est le peuple douteux, « ceux qu'on attend aux galères, à la prison ».

A la fin, il y a jusqu'à des calembours, et une manière de tentation de saint Antoine par un être plus qu'ambigu. Le plus bel avantage, en somme,

dont se targuent les cartes, c'est de fournir au train des seigneurs qui, sans elles, seraient besogneux. Il y a des joueurs quinteux ; tel le cardinal de Lorraine : « Il se laisse bouleverser par la perte de la petite somme. Aussi trichait-il avec une autorité suprême. » Survient le « poète Malatesta », dans une variante de Bertrand et Raton ; assis au coin de son foyer où les châtaignes rôtissent, avec son chat et son singe à ses côtés, il voit le singe empoigner la patte du chat endormi, et s'en servir comme d'une pincette pour tirer les marrons du feu. C'est moins vif, sans parler du style, que l'histoire de La Fontaine, mais c'est plus conforme à l'impudence des singes, à la somnolence du chat et à son horreur pour les châtaignes chaudes[1].

Il y a joueurs et joueurs, de même qu'il y a soldats et soldats : guerre et jeu, tout s'abâtardit. Le dernier grand capitaine, ce fut l'incomparable Jean des Bandes Noires; il n'était pas moins incorruptible : un jour, qu'il était sur son lit, à se reposer, il fut visité par un émissaire chargé de le faire passer à l'ennemi, à prix d'or : peu s'en fallut qu'il ne le jetât par la fenêtre. Il n'y a plus de chefs de cette trempe! De même, plus de grands joueurs. Ceux d'aujourd'hui jouent par usure, par avarice. C'est rabaisser les cartes, qui sont un instrument héroïque!

« J'ai, s'écrie avec enthousiasme le Padovano, j'ai

1. Si l'Arétin ne disait formellement « le poète, le filleul des Muses », l'histoire pourrait s'appliquer au peintre Lionardo Malatesta, lequel, selon Vasari, « guadagno molti danari, ma ne fece poco capitale, perchè se gli giocava di mano in mano ». (IV, 648.)

maintenant plus de plaisir à voir mon nom écrit sur les cartes, que le Buonarroti, à voir le sien sur les statues! » Michel-Ange, ripostent les cartes, n'est apprécié que d'une élite, « mais toi, enfants, clercs, peuples, femmes et seigneurs » usent de ton art. L'enlumineur se gonfle d'importance. Les cartes lui annoncent encore monts et merveilles. Par bonheur, l'entretien tourne court, et finit sans plus de raison qu'il n'a commencé et qu'il ne s'est déroulé. C'est, dans ses quatre cents feuillets, le plus enchevêtré peut-être et le moins digne d'intérêt, de ces insouciants dialogues. Il y avait pourtant une belle matière, dans le jeu, un cadre où faire fourmiller la société du temps. Il n'y a là que des esquisses dispersées. Et le peintre des mœurs n'a ni serré le dessin, ni composé l'ensemble. La verve même s'alentit. Qu'on se figure un Diderot, dans ses bons jours, s'emparant d'un pareil sujet! Par la forme littéraire qu'il emploie, l'Arétin est plus d'une fois un précurseur des humoristes du XVIIIe siècle : mais, pour le fond, et pour l'esprit, et pour le style, il n'a rien d'eux.

On ne connaît en général, et le comte Mazzuchelli, dans son livre, ne cite lui-même que les *Dubbi amorosi*, en doutant qu'ils soient de l'Arétin [1]. Il y a pourtant quatre livres de ces Dubbi, par demandes et par réponses, problèmes et solutions. « Le sujet du premier, c'est les choses de la nature, du second la matière est mêlée (bien que morale pour la plus

1. P. 259.

grande partie), le troisième traite de l'amour, et le quatrième, de la religion. » L'autorisation fut refusée à la partie « amoureuse », elle parut à part, sous le manteau, avec les *Pornodidascalus*, et autres opuscules *errants* [1]. Les *Dubbi amorosi* sont, comme l'on voit, authentiques; l'ouvrage est à peu près introuvable : il n'y a pas lieu de s'en plaindre.

Le premier livre est dédié au très honoré et généreux seigneur Christophe Mviélich, noble auguste, c'est-à-dire noble impérial. Ce sont « doutes sur les choses naturelles, proposés en temps divers par des esprits curieux, avec brèves et faciles solutions ». Le comte Fulvio Rangone fait quelques demandes banales, suivies de banales réponses; en veut-on un exemple : « D. — Pourquoi les chiens ne mangent-ils point les intestins du cerf [2]? — R. — A cause du fiel, répandu vers la queue et dans les boyaux. » Le chevalier brescian Moro, d'autres encore, posent des questions de même force. C'est un traité *de omni re scibili*, principalement sur les choses prosaïques et populaires, une espèce d'almanach. Si de pareils propos sont l'écho réel des conversations de ce temps, elles les font médiocrement regretter. C'est là cette curiosité terre à terre, propre aux époques de demi-savoir, et dont au reste la science de ce temps, même chez l'écrivain de la *Sylva Sylvarum*, n'est aucunement exempte.

1. Venise, Giolito de' Ferrari, 1552, in-8.
2. Ce qui, d'ailleurs, prouve que l'Arétin n'a jamais vu de curée chaude.

Les *Dubbi morali* sont dédiés à l'Illustrissime et Excellentissime seigneur Jean Bernard Sanseverini, duc de Soma, « lequel du fin fond de la France s'est souvenu de l'Arétin ». Le deuxième catéchisme vaut le premier. Au lieu de recettes et de rêvasseries physiques, ce sont des billevesées historiques et morales, et des rébus de collège. Ce n'était vraiment pas la peine de mettre en scène l'armorial italien tout entier pour fournir des interlocuteurs à de semblables pauvretés.

Les *Dubbi religiosi*, à l'illustre seigneur Benedetto Agnello, ambassadeur de l'Illustrissime duc de Mantoue, sont calqués sur les petits livres pieux. C'est une véritable préface à ces hagiographies dont l'Arétin se montrait fécond.

A la fin, Giolito de'Ferrari exprimait l'espérance qu'on lui permettrait de donner le quatrième livre, l'amoureux, « avec d'autres plaisantes compositions du même auteur » [1].

Œuvres en vers.

C'était là des miettes, des bribes, dans la prose de l'Arétin. Les vers qu'il a dispersés ne valent pas beaucoup mieux. Mais on les a vus tenir dans l'histoire des débuts, dans l'édification de la puissance

1. J'ai eu dans les mains, outre les manuscrits, une édition de ces *Dubbi amorosi* suivie des sonnets. Elle est datée de Rome, 1782. Ce livre échappe à l'analyse et relève de la police.

et de la renommée, une place trop importante, pour que ces méchants poèmes, imitations inachevées, ces *Capitoli* fades ou saugrenus, ne méritent pas que l'on s'arrête un moment, par intérêt d'historien, devant eux, qui sont dépourvus de tout intérêt littéraire.

Il y a une grande masse de *Capitoli*, de *Strambotti*, de *Canti*, plus ou moins authentiques, semés un peu partout, dans les imprimés inconnus ou les manuscrits des archives [1]. Un exemple, le plus curieux à cause des noms qui sont mis en scène, suffit à faire bien connaître le genre. Pas plus que ses exhortations au roi de France et à l'Empereur, et sa canzone au Dataire, ces plaquettes n'eurent jamais d'autre intérêt que celui d'un très ancien journal, conservé par miracle comme un objet de collection, joie de maniaque ou d'érudit.

En 1540, on imprimait [2] une brochure où se trouvaient des *Capitoli* de l'Arétin, de Dolce, de Francesco Sansovino et « d'autres très ingénieux génies ». On a voulu que ces petites feuilles soient « les meilleures choses que nous ayons de lui » [3]. Lui-même

1. Cf. Strambotti, etc., chez Marcolini, 1544. — Capitolo di M. P. A. (s. l. n. d.) au duc d'Urbin. — Tomarij di P. A., Lione, Giovanni di Tournes, 1551 ; — Rime e Capitoli, etc. (Mazzuchelli, p. 246 et suiv.), et Bibl. nat., mss du card. Ridolfo, 22, 108, ap. Montfaucon, Bibl. Bibliothecar. mss. II, 781, cités enc. dans l'*Inventaire de Catherine de Médicis* publ. par M. Bonnaffé, p. 180, sous la rubrique : « Theol. latina, n° 23. Aretini libellus ad Rodolphum cardinalem. » (Non retrouvés, v. ci-dessous.) Arsenal. Mss. 8583. Ital. 37. Fragm. cités par Luzio ; et appendice dernier de ce livre, etc.

2. IV, in-12, s. l., per Curtio Navo e fratelli.

3. Mazzuchelli, p. 131.

écrivait [1] : « Quels colosses d'argent et d'or, et non pas seulement de bronze et de marbre, égaleraient ces *Capitoli* où j'ai sculpté le pape Jules (III), l'empereur Carlos, la reine Catherine, et le duc Francesco Maria? En eux, qui ont un mouvement pareil à celui du soleil, on voit se gonfler les entrailles, se dessiner en beau relief les muscles des intentions, et se développer les profils des affections intrinsèques. » Ailleurs, il racontait qu'un songe l'avait transporté sur le Parnasse; les dieux lui présentaient des couronnes, « un panier de couronnes, pour me laurer! » — « Tiens, en voici une de rue [2], on te la donne pour tes dialogues puttanesques. En voici une d'orties pour tes piquants sonnets sur les prêtres. En voici une de mille couleurs, pour tes plaisantes comédies. Une d'épines, pour tes livres chrétiens. Celle-ci, de cyprès, pour l'immortalité que tes écrits procurent. Cette autre, d'olivier, pour la paix que tu fis avec les Princes. Celle-ci, de laurier, pour tes stances militantes et amoureuses. Cette autre de chêne, en récompense de la rudesse de ton courage, qui a vaincu l'avarice. » — « J'accepte, répondis-je, et je vous les rends, car si demain l'on me voyait avec tout ce tas de feuillages sur la tête, on me canoniserait fou.... Le laurier des poètes, l'éperon des chevaliers, ont joué leur réputation à la bassette: donnez-moi plutôt un privilège par la grâce duquel je

1. Lett., VI, 4.
2. *Ruta graveolens*, plante aphrodisiaque et emménagogue.

puisse vendre ou engager mon talent [1] ». Il l'avait, ce privilège, et c'est en pensant à lui et à ses imitateurs que Priscianese écrivait : « Ces gens ne feraient point, je ne dis pas une grande œuvre qui méritât d'être prisée, mais une épigramme, un sonnet, ou une sextine, sans la dédier à quelque seigneur... afin de se faire payer et protéger [2] ».

L'éditeur proclamait la rareté de ces feuilles légères ; c'était Lodovico Dolce qui lui avait donné ces précieux Capitoli « du grand Arétin ». Le premier parle « con Pasquinesca voce ». Il est adressé à cet Albicante qu'il a tenu pour ennemi mortel jusqu'au jour où il rechercha son amitié avec instance [3]. Il loue des strambotti [4] composés par ce poète milanais. Il les exalte avec une brutale abondance : « Que ruffians soient Dante et Pétrarque! au diable les chanteurs de *Dies Irae*. — Entre Jove et le Molza vous pouvez vous planter, — O des rimes héroïque architecte. — Laissez donc crier les cigales! — Le Boiardo, le Pulci et l'Arioste — Auprès de vous ne valent pas un bagattin [5]. — Votre style est celui des demi-dieux. » Puis viennent les éloges, les allusions triviales, à un Olympe burlesque, peuplé de « bardaches », des sarcasmes sur les pédants, des plaintes

1. Lett., I, 235.
2. *Op. cit.*, p. XVIII.
3. Lett., II, 121 ; V, 101 ; II, 133. Lett. a lui scr., II, 93. Mazzuchelli, p. 173-176.
4. Poésies galantes, propres à être chantées ; le plus souvent versifiées en octaves.
5. Le bagattin valait moins qu'un denier.

au sujet de l'avarice des grands. « Sur les grands, il ne pleut ni ne tonne, — Et, à la louange de celui qui a quelques sous, — sans la tirer, toute cloche résonne. » Il y a des avis dans ce goût : « Faites-vous un clystère de feuilles d'espérances ». Tout cela sans aucun talent de versificateur, dans un petit rythme qui sautille.

La deuxième pièce est dédiée au duc Cosme de Florence.

> Seigneur Cosme, duc de Florence,
> Par grâce, mérite et naissance,
> Baise-mains à Votre Excellence.

Tel est l'analogue, en français, de cette poésie. L'Arétin y déclare qu'il « hait Michel Ange Buonarroti parce qu'il ne chasse point la prêtraille au... », à l'endroit où, selon Boileau, Mathurin Regnier menait sa muse « dans ses vers pleins de sel ». Mais il aime « ce bon sire, le marquis del Vasto, qui tous les jours lui fait mille caresses ». Il l'aime jusqu'à espagnoliser son style, et parler d' « andari muy galani ». C'est là que, dans un éloge au duc, l'Arétin rappelle la promesse faite par Jean de Médicis, de le créer seigneur d'Arezzo. « Mais il plut au destin envieux que je fusse — pauvre et vieux, et lui mort et sous terre. » Cette lamentation sur sa vieillesse revient jusqu'à excéder. Il la ressasse dans le morceau, dans la complainte suivante, au prince de Salerne.

Le quatrième livret fut pour le roi de France. « Très Chrétien Roi, après les saluts — Et le baise-

pieds respectueux — qui vous convient plus qu'aux papes cornus, — Je supplie la bonté de François, — de faire que Sa Majesté — me donne les écus qu'elle m'octroya à Nice. — Sire, il faut donner, quand vous donnez — Autrement, c'est plaisanterie de courtisans. — Les œuvres de mes veilles, c'est les Psaumes de David, — Et de Moïse la Genèse. — J'ai de Christ[1] et de Marie écrit et imprimé les vies. » Là-dessus, une violente attaque au cardinal Caraffa, « hypocrite paresseux ». — « A la barbe des clercs fanfarons, — Roi bon, roi courtois, roi humain, — Roi de bien, roi gentil, roi gracieux, — Je suis, et veux être votre partisan. — Vous verrez mes rimes, ma prose. » — Et le compliment tourne à la sommation; mais aussi « quand il entend célébrer le Roi, — Il se réjouit comme un éléphant que l'on caparaçonne d'argent ». Il voudrait « être au milieu de ses fêtes, — Quand des forêts le Roi voit les pauvres bêtes — comme des zingaris errer sous la futaie ». Il reprend ses éloges stéréotypés des artistes : « Il me suffit que Titien, cet Apelle, — Qui toujours davantage montre en ses figures — L'esprit, le sang, la vigueur, la chair, les os et la peau, — Par charité pour notre amitié — M'ait peint, de sa manière admirable, — L'image sacrée de Votre Altesse. — D'ornements admirables l'a ceinte — Ce Sébastien Serlio, architecte, — Qui vous envoie en don son beau livre. — Il vous porte

1. La traduction de l'*Umanità di Cristo*, par de Vauzelle, est dédiée à Marguerite de Navarre. Lyon, Trechsel frères, 1539, in-8, fig.

de l'amour, ainsi que Titien, — Et si vous acceptez favorablement leur présent, — Ils ne diront pas que vous leur deviez rien. — Je vous envoie mon effigie naturelle. — A toute autre personne Dieu met — La sagesse au cœur, à moi il me l'a mise au front — Comme vous le pouvez voir; c'est ma sauvegarde. — Des jeunes et illustres mains de Francesco Salviati sortit le dessin, — De Salviati, qui a ma figure au bout de son crayon. — Prenez le don de votre serviteur indigne, — Prenez-le, Roi généreux et bénin, — Digne, plus qu'un autre, de l'immortalité. — Et, sans froncer durement votre visage, — Expédiez-moi d'un trait, s'il vous plaît, — Ce qu'il me faut pour devenir, de cigale, cygne; — Non autrement, soyez sain, bonne santé! — De Venise, le je ne sais combien de décembre de (15)39, ayant faim et soif, Pierre Arétin, qui attend son comptant. » On peut voir, après cela, si vraiment ce sont là « les meilleures choses » de l'Arétin.

La *Sirena*, ce sont soixante stances en l'honneur de l'Angela, femme de Gian Antonio Sirena, « jeune femme très chaste, et très chaste composition » [1]. L'Arétin en parlait avec complaisance. Il y eut plusieurs éditions de cette rapsodie, celle de Marcolini, 1537, fut dédiée à la Sacrée Impératrice Auguste, et valut à l'auteur une chaîne de cou de trois cents écus d'or, que lui mit au col, au nom de Sa Majesté, Don Lope de Soria [2]. Veronica Gambara fit pour

1. Voir Lett., I, 63 v°, 139, 144, 170, 208, 215, 250.
2. Lett., I, 134. Lett. scr. all'Aretino, I, 413.

ces vers le fameux sonnet, et elle aimait à les chanter. Giulio Camillo, et Bembo, à la prière de L. Dolce, devaient s'escrimer aussi. Leurs vers ne parurent point [1]. Marcolini, et Giolito de'Ferrari donnèrent en 1544, en 1556, en 1563, des réimpressions, et Ginammi réunit le poème, en 1630, avec la *Marfisa* et l'*Angelica*, dans un minuscule volume.

C'est un ouvrage sans valeur littéraire, prétentieux, écrit en faibles octaves, où les étoiles, les oiseaux, les nymphes et les fontaines s'arrangent suivant les recettes du plus pur cinque-seicentisme, montrant un précurseur du cavalier Marini. La strophe V contient un éloge du « Pasteur Toscan Léon X », cela date l'œuvre. Elle était dans les paperasses que l'Arétin avait fait voyager sur son dos, à l'instar de son saint Thomas [2], après avoir quitté Rome. A peine si l'on y remarque, malgré la pauvreté des rimes, quelque aisance dans le maniement de l'octave. La *Marfisa* n'est point meilleure.

Les poèmes de l'Arioste, dont la forme inimitable et la luxuriante fantaisie étaient le mérite, avaient fait pulluler continuateurs et plagiaires. C'était, à Venise même, Sigismondo Philogenie, qui faisait, en 1543, une « continuation du Roland furieux avec la mort de Roger »; comme, vingt ans après, le sculpteur Danese Cattaneo imprimait treize de ses quarante chants des « Amours de Marphise ». C'était l'équi-

1. Cf. *Lett. dà diversi à Mgr P. Bembo scritte*, Venezia, 1560, in-8; — et Lett., III, p. 54-60.
2. Voir ci-dessous, p. 396.

valent des Amadis qui avaient empoisonné la France. L'Arétin ne pouvait manquer de flairer le succès et de prendre le vent. On a vu par combien d'avantures, de dédicaces différentes passa cette *Marfisa*, dont il proclamait avoir fait brûler trois mille strophes, et plus, par son imprimeur [1], et qu'il finit par dédier au marquis del Vasto. Il reste deux cent quatorze octaves, qui forment les deux premiers chants.

« D'armes et d'amour les véritables fictions, — Voilà ce que je viens chanter avec simples paroles », annonce la première octave. Ces simples paroles, les voici, dès l'abord : « Je chante la Dame invaincue et immortelle — Qui, dès que Roger se fut élevé au ciel, — Eut au cœur rage et deuil si grands, et tels que la vérité hésite à les narrer, —Troubla le royaume divin, troubla le royaume terrestre — Et fit trembler jusqu'à l'Empire du Tartare; — D'où vient que sa noble gloire héroïque — Est l'éternel aliment de toute histoire. »

Qu'on se rappelle, pour mieux mesurer cette étrange audace, l'entrée et le portrait de Marfisa dans le *Roland Furieux* : « Or, chevauchant à travers ces contrées,... — Ils rencontrèrent, à la croisée de deux routes, — Une personne qui, aux vêtements et aux gestes, — Avait semblance d'homme, et qui femme était, — Dans les combats merveilleusement fière. — La vierge Marfisa, c'était son nom, — De telle valeur, que, l'épée à la main, — Elle fit

1. Lett., III, 288.

plus d'une fois au grand sire de Brava — Suer le front, et à celui de Montalbano. — Et jour et nuit, en armes, elle allait, toujours, — Çà et là, cherchant par mont et plaine — A faire rencontre de chevaliers errants — Et à se rendre glorieuse et immortelle[1]. »

L'Arétin aurait dû se contenter que l'Arioste l'eût par deux fois célébré dans son poème, et mis au rang de ceux que le poète, au moment d'atterrir, découvre sur le rivage, où l'amène ce vaisseau de sa fantaisie qui l'a balancé sur l'océan des strophes pendant quarante-six chants. Il ne put se tenir de faire une suite au Roland, de s'enrôler dans la descendance médiocre du poète prestigieux. En imitant l'Arioste, de même qu'en faisant des Amadis, on était certain de se faire lire ; on ne l'était pas moins de faire un méchant ouvrage, où tout ce qui pare et fait charmante la poésie ailée, dorée de l'Arioste, manquerait, pour ne plus laisser rien que les défauts propres au poème héroï-comique, la confusion, le clinquant, le goût factice, et tous les vices d'un genre faux par son essence. Mais l'Arétin écrivait, sans douter de rien : « Scorgo al ciel per drittissimo camino. Je m'élève aux nues par le chemin le plus direct. » Prenant Roger au terme même où l'Arioste l'abandonnait, après la mort de Rodomont, il montrait Bradamante « baisant du Dieu la main triomphatrice », Charlemagne le félicitait,

1. Ariosto. *Orl. fur.*, éd. de Venise, 1572, in-4, p. 191, ch. XVIII, str. 98.

Paris l'accueillait en triomphe. On suspendait à Notre-Dame les armes de Rodomont. L'Arétin osait même se lancer dans une descente aux Enfers qui termine le chant I.

Angélique, au deuxième chant, prétendait emmener Médor à Paris; Sacripante, roi de Circassie, faisait rencontre de la belle Palma; et, de strophe en strophe, changeant, sans crier gare, et les personnages et les lieux même de l'action, le poème allait oscillant sur une mer d'incohérence, avec des débris de l'Arioste flottant par endroits. Nemrod coudoyait Orphée, des hémistiches de Dante traînaient épars, comme des joyaux dans les balayures. De Marfisa même, plus rien, pas un mot : mais des Nemrods, des géants nègres, des Grandonio, des Isolier, des Blancandrin, des Balesgand, à lasser même Don Quichotte. L'Arétin a rendu justice à cet ouvrage en ne l'achevant point.

Le « poème héroïque » des *Lagrime d'Angelica*, lequel fait suite, fut loué d'abord par un grand improvisateur, celui qu'on nomma longtemps « l'unico Aretino », ce Bernardo Accolti que l'Arioste même appelait « la lumière d'Arezzo ». Dans sa lettre du 6 février 1532, au « rare M. Pietro Aretino », ce précurseur lui écrivait : « Messire Pietro mon fils, moi qui ai fait pleurer les marbres avec mes vers, je me suis laissé couler l'eau des yeux, à lire les « Larmes d'Angélique »... Qui veut acquérir la manière du style héroïque, que celui-là imite votre façon de composer, si pourtant il est possible de vous imiter en aucune

chose. Je rends grâces à Dieu, ainsi que déjà je l'ai dit à Léon X et à Clément VII en présence de maints cardinaux et seigneurs, car je laisse un autre moi-même, après moi, à ma patrie[1]. » Le vieil improvisateur retrouvait, dans son compatriote, sa fougue, ses images outrées et heurtées, son style rocailleux; ils étaient faits pour se comprendre : les deux Arétins, Bernardo et Pietro, furent à l'Arioste ce que l'Agostini fut au Boïardo; faire de tels poèmes, après Pulci, c'était donner dans le travers d'un Espagnol qui aurait abordé le roman héroïque après Cervantes.

La première édition des « Lagrime d'Angelica » est de 1538[2]. Accolti avait eu l'ouvrage en manuscrit. C'est au reste la forme sous laquelle les écrits de l'Arétin furent le plus souvent répandus. Le poème était dédié à la marquise del Vasto. Dans le chant I, en apprenant qu'Angelica a distingué Médor, tous les chevaliers se lamentent. Roland a fait « un lac de ses pleurs », et, « bien qu'il ne soit pas permis de se louer », il exalte ses mérites et les compare au néant de ce Médor; Sacripante, qui avait gagné à passer du Boïardo à l'Arioste, mais qui n'est pas meilleur ici que dans la *Marfisa*, se montre fort découragé; ses cris montent jusqu'au soleil. Quant à Médor, c'est le plus joli muguet du monde. Les « horribles bosquets » sont là pour abriter la douleur des amants désespérés; mais aussi, la flore terrestre et la carte du

1. Lett. scr. all' Ar., I, p. 134.
2. In-8, s. l. ni impr.

ciel sont épuisées pour figurer la beauté d'Angélique.

L'héroïne n'est pas insensible aux stations que le roi de Circassie, navré d'amour, va faire auprès de la fontaine du Mage Merlin. Elle va retrouver Médor, toute tremblante. Cipre, Gnide, Cupidon, tout vient à la fois pour animer les descriptions printanières qui se succèdent. Ce ne sont que sources vives, prés émaillés de fleurs, bergerades, Racan et Télémaque, avec les antres nécessaires, mais sans le style qui fait tolérer Télémaque.

Le deuxième chant montre une strophe assez aimable :

O bienheureux, ceux-là qui ont deux cœurs
En un seul cœur, deux âmes en une âme,
Deux vies en une vie, et qui leurs ardeurs
Apaisent dans une paix charmante et bienfaisante!
Trois fois heureux ceux-là, qui ont les faveurs
Égales aux désirs, libres de toute entrave,
Sans envie, et sans jalousie, sans destinée avare,
Qui leur refuse aucun plaisir jusqu'à la mort.

Mais l'idylle, qui allait se poursuivre après ce suave préambule, est interrompue par un courrier : il vient apprendre à Angélique le trépas du roi Galafron, et la rappelle dans son royaume. Elle part avec son époux; c'est le jour même où Roger triomphait, à Paris, de Rodomont. Durant les fêtes qui suivirent son triomphe, et en présence de Charlemagne, Marfise, qui reparaît ici, raconte ses infortunes; elle accumule toutes les tragédies imaginables dans une espèce de cauchemar. Et le poème finit là, sur ce

songe creux, comme si l'Arétin n'avait plus d'haleine, à partir du deuxième chant, pour ces sortes de poèmes qui peuvent aussi bien avoir deux chants ou quarante-huit chants.

Le style cependant se montre plus ferme, dans ces *Larmes d'Angélique*, et l'octave, mieux maniée, prend une certaine harmonie. Mais il ne convient pas de faire à ces sortes de compositions un honneur qu'elles ne méritent point : ce n'est pas là, certes, que réside l'intérêt des œuvres écrites par l'Arétin, et jamais, muni de ce seul bagage, le « Chancelier de Pasquin » n'eût émergé sur cet océan d'anonyme qui couvre les mauvais poètes. Privés des enchantements que leur donnait la magie de l'Arioste, ces chevaliers, ces pays bizarres, ce merveilleux de convention, ressemblent à la friperie des décors, la pièce finie, ou bien aux lamentables restes d'un feu d'artifice tiré.

Quant à l'Orlandino[1], c'est une parodie grotesque des romans rimés. La grossièreté y tient lieu d'esprit. Les deux premiers chants furent seuls publiés ; encore le premier, dans cette macaronée, a-t-il cinquante strophes et le deuxième, cinq. Il n'y a pas grand'chose au-dessous d'un pareil ouvrage. Charlemagne est un « c..... », Turpin un couard ; Pierre Arétin est proclamé comme évangéliste et prophète ;

1. Tres rare. Bibl. nat. Inv. Rés. Yd 881. — Petit in-8 goth de 15 p., frontisp. xylographique. composé de 2 impressions, en ronde et en bâtarde gothique ; à la fin : stampato alla stampa pel maestro de la stampa dentro della Citta, in casa e non di fuora. nel mille vallo circà.

on ne peut répéter un mot de ces espèces d'évangiles. Çà et là, ce méchant italien est barbouillé de latin burlesque. Il y a de misérables parodies de Dante; l'Alighieri et Pétrarque sont traités de « Pharisiens ». Zaffetta est mise auprès d'Hélène. Ces platitudes ordurières, elles auront deux siècles plus tard leur plus bel épanouissement dans la *Pucelle.*

Les hagiographies [1].

Que l'Arétin ait fait des ouvrages dévots, ceux-là seuls s'en étonneraient qui ne connaissent pas les fournisseurs d'une certaine littérature. Le type est fort ancien. Habile à orienter sa voile du côté de la mode et du succès, l'homme qui voyait la papauté lutter ferme contre la Réforme, et le concile de Trente se préparer, l'écrivain qui voulait d'abord plaire et gagner, devait écrire ce que Rabelais a nommé « des capharderyes » [2]. Il le fit largement, avec cette tranquille outrecuidance qui ne l'abandonna jamais. Malgré que l'Inquisition eût compris ses opuscules religieux dans une condamnation générale de ses ouvrages, ces petits écrits, plus ou moins traduits ou plagiés, en français, en espagnol, en allemand, ne laissèrent pas de donner pâture pendant un très long

1. Pour les éditions très nombreuses, cf. Brunet, *Manuel du libraire*, et G. Brunet, *Bull. du Bibliophile*, 13e série, p. 483-490. — Cf. enc. un article de E. de la Gournerie, *Rev Européenne*, III, 297-313.
2. I. VI.

temps aux monastères et aux réunions pieuses ; ils furent remplacés enfin par d'autres, de même valeur à peine.

C'était le temps où l'Arétin[1] faisait des sermons même à ses amis les artistes. Il résolut de les écrire et de les répandre. Il commença par l'Ancien Testament. Les sept psaumes de la Pénitence furent « composés », c'est-à-dire commentés par Messire Pierre l'Arétin. Un noble exemplaire in-quarto, de 1536, avec la reliure aux armes de François Ier, montre le plus beau portrait gravé ; c'est, de la main d'un Marc Antoine, la face de païen triomphant, mais fine et presque grande à force d'énergie[2]. La dédicace est à don Antonio da Leva ; l'Arétin savait flatter les « hydalgous marranizez », et leur faire chanter ce qu'il voulait. Tous les noms des patrons qui peuvent donner créance à l'écrivain de piété sont invoqués, c'est Vittoria Colonna, c'est Veronica Gambara, et le marquis del Vasto. « Il me semble, dit l'Arétin, voir saint Pierre pleurer d'allégresse, quand il aura vu disperser la diabolique secte des Hérétiques impies, par les saints arguments du tant désiré concile. » Puis vient une lettre à Agostino Ricchi, évêque de Chieti ; elle annonce « une simple paraphrase ». L'Arétin, « connaissant que les bons temps sont de retour, grâce au nouveau pasteur donné au salut du troupeau chrétien, pour propre

1. Lett., III, 257.
2. Bibl. nat. Inv. Rés., 3126. A. 1153. Francesco Marcolini. 1536.

don de la divine miséricorde, tout plein de ferveur, avec les clefs de son génie vient d'ouvrir les portes où sont inclus les trésors de la Profonde Apocalypse ». Après une brève notice sur le repentir où l'aventure de Bethsabée et d'Uriah plongea David, la paraphrase commence; elle n'est rien moins que simple. Il y a une page environ par verset; l'idée seule de paraphraser ce qui tient toute sa beauté de la forme brève et serrée, ce délayage de sentences et d'oracles se juge soi-même. A la fin, David est loué comme s'il régnait encore, l'Arétin exprime le regret de n'avoir point vécu sous un prince capable d'écrire les Psaumes; d'ailleurs, il fait parler David des Alpes et du Paradis.

Il mélangea l'Ancien avec le Nouveau Testament dans la *Genèse, avec la vision de Noé, où se voient les mystères du Vieux et du Nouveau Testament*, en trois livres [1]. Cet ouvrage, dédié au roi des Romains, Ferdinand, frère de Charles-Quint, est fait d'après le procédé connu. « Dieu envoie à Noé un songe » qui permet de dévoiler tout le Nouveau Testament, par l'énumération successive, « il vit... il vit encore... ».

Le Nouveau Testament seul occupe les *quatre livres de l'Humanité du Christ* [2]; c'est une « Vie de

1. Venise, 1539, in-12, Marcolini, avec le portrait d'un Arétin à face de patriarche.

2. 1539, in-12, portrait (Bibl. nat. Inv. Rés. D. 11 889. D. 458), aux armes de François Ier. — Le beau portrait du frontispice porte une *collana* faite de fleurs de lys imbriquées de fleurons d'étoiles. C'est une autre chaîne que la fameuse chaîne faite de langues en or de ducats.

Jésus » ni meilleure ni plus méchante que les ouvrages analogues, religieux ou philosophiques, où l'on a violé tout ensemble l'art et la religion, pour mettre les évangiles en romans ou en histoires agréables. C'est adressé à la Magnanime Impératrice, par une lettre du 10 août 1538. L'auteur, dans un sonnet, demande au Christ d'aller en Paradis. On reconnait plusieurs passages qui reparaissent dans la « Passion », dans la « Vie de la Vierge », avec de faibles variantes et de longues additions.

La *Passion de Jésus*, dans le même format et avec le même portrait que les « Sept Psaumes »[1], annonçait deux Canzoni, l'une à la Vierge, l'autre au Roi Très Chrétien. Aucune des deux ne s'y trouve. La dédicace est à François Ier; il y a une nouvelle lettre à l'évêque Ricchi. L'Arétin raconte que « le jour où les lauriers et les myrtes furent vaincus en honneur par les palmes et les oliviers », il se trouvait à l'église, et que les quatre Évangélistes lui apparurent, avec leurs attributs et leurs livres, sur lesquels il a pris sa « Passion ». Le passage original du livre, s'il y en a un, c'est la page où le luthéranisme est injurié[2]. A la fin, « Jésus ayant avec soi tous les Pères Saints venus des Limbes, et le Saint Esprit sur sa tête en guise de diadème, donna, au passage, à la Lune la chasteté; venant à Mercure, il lui octroya l'éloquence »; chaque planète a son tour, « ce qui fait que tout ce que les astres mettent en nous est un

1. Marcolini, 1535, in-8.
2. Cij.

don de Dieu ». Une autre édition [1], réunie au plus curieux « Guide en Terre Sainte » [2] et à « la Genèse », montre encore au frontispice un nouveau portrait de l'Arétin, presque vénérable, sous les plis de la longue barbe, avec le crâne dépouillé.

La *Vie de la Vierge Marie* tombait de plus en plus dans l'historiette [3]. Ce sujet divin n'aurait pas dû se voir même effleurer par un tel homme. Il s'y étala longuement. Dans la préface, anonyme mais écrite certainement par lui, il proclame son œuvre « comble de toutes les excellences ». Le même libraire, qui annonçait les réimpressions des *Psaumes*, de *l'Humanité du fils de Dieu*, du *Miroir des Œuvres de Dieu*, de la *Vie de saint Thomas d'Aquin* et de *sainte Catherine*, *vierge*, y accolait effrontément dans son Catalogue les *Morte inammorata* et les *Possanza della carne*. Quant à l'ouvrage même, c'est un modèle de verbiage, de prétention, et, çà et là, d'inconvenance involontaire. Il y a sur l'Immaculée Conception des facéties inconscientes, du plus effréné gongorisme [4]. L'Arétin fait chanter les séraphins, je veux dire qu'il leur prête des chants. Le goût littéraire le moins étroit est perpétuellement révolté par cette feinte bonhomie succédant brusquement aux concetti, par ces allégories glacées, par ces paraphrases de l'Ave Maria, ces manières de montrer

1. 1545, in-12.
2. Par Zoppino, 1519, Regnante Lion. Loredano. (Bibl. nat.)
3. J'ai eu sous les yeux l'exemplaire de 1628, in-16, Venise, Ginammi.
4. P. 49-50.

la Vierge sous la forme d'une sibylle [1], puis d'en faire une brodeuse d'ornements sacerdotaux et de décrire ses attraits avec toute la délicatesse de tel romancier moderne lorsqu'il s'essaye au mysticisme [2]. L'Arétin a beau appeler toute la terre, tout le ciel, les pierreries et les planètes, à son aide, pour figurer la beauté de Marie, il ne réussit qu'à entasser des pauvretés et du clinquant. Le tableau du Sposalizio, comme celui de la Présentation au Temple, sont dépeints sans grâce par cet homme qui avait vu Raphaël et voyait Titien. Aucun personnage n'omet une occasion de trop parler. Il y a même des traits qui vont au comique : Joseph, pour recevoir la Vierge, tend sa chambre de gros lainage bleu, avec des étoiles en papier de couleur safran [3]. L'ange Gabriel commet cette phrase extraordinaire : « io, che son mandato a nuntiare la concettione, e non a farla » [4].

L'opération du Saint-Esprit n'est pas moins délicatement exprimée. L'habitude de flatter fait que l'auteur loue jusqu'au baudet qui porte la Vierge chez sainte Élisabeth, où elle « fait office de prudente sage-femme » [5]. L'étoile est « una grandissima stella », l'ange, un ange du premier grade. Le reste, à l'avenant. Il y a des bergerades à propos de la fuite en Égypte. Il a fallu, pour rendre à la littérature ce genre de mascarades, que certains auteurs vinssent mettre à la scène les personnages de l'Écri-

1. P. 105, 120. — 2. P. 141-142. — 3. P. 215. — 4. P. 245-247. — 5. P. 272.

ture Sainte, les affubler de leurs pensées et leur inspirer leur langage. Il y a des songes, en grand nombre. Pour le drame de la Passion, l'Arétin l'avait fait ailleurs.

Une phrase du dernier livre édifiera sur le style : « L'horreur du silence qui avait occupé l'âme et la langue de cette aurore qui fit naître le soleil qui éclaire les ténèbres des humaines misères, — sitôt que le Ciel et Madeleine, l'un avec ses lumières et ses sons, et l'autre avec sa joie, et avec sa voix, firent connaître la résurrection du Fils unique de Dieu, dissipant la secrète mélancolie de leur cœur et de leur bouche, — se convertit en ce son que produisent les paroles des mères qui ont pleuré pour mort le fils qui est vivant » [1].

La Vierge, avant l'Assomption, quitte le deuil pour se mettre en blanc. Les discours, à la fin, remplacent les épisodes. Au moment le plus pathétique, l'auteur se met en scène : tandis qu'il décrit cette mort de la Vierge, où Rembrandt atteindra le comble de son génie, il déclare que « lui qui écrit ce qu'il imagine qu'a pu dire la Vierge aux Apôtres, il ne se peut tenir de pleurer [2] ! » Enfin, les Apôtres, voyant la Vierge s'élever au Ciel, font « ces gestes admiratifs, que d'après le très grand Michel-Ange Buonarroti et le rare Titien Vecellio saura dépeindre le burin illustre du cher Francesco Salviati, jeune homme très fameux [3] ».

1. P. 427. — 2. P. 593. — 3. P. 621.

La *Vie de saint Thomas d'Aquin* est dédiée au très illustre seigneur Tomaso Miari [1], dans la réimpression. Elle le fut, à l'origine, au marquis del Vasto. Landolfo d'Aquino, préoccupé des maux que souffre l'Église, va consulter, dans l'ancien temple de Cumes, un saint ermite qui a remplacé la sibylle; il se voit prédire la naissance et les futures destinées d'un fils, conçu de ce jour même. L'Arétin donne une esquisse de la philosophie de saint Thomas [2]. Cependant Landolfo doit aller combattre « Frédéric II, empereur inique » [3], et son fils va naître bientôt : par la force de ses désirs, Théodora, mère du saint, provoque une rapide délivrance. On ne peut suivre un écrit où tout devient matière à description, jusqu'au bain de Thomas enfant; les allusions aux del Vasto sont sans nombre.

Lorsque Thomas a perdu son père, il va, malgré le désespoir de sa famille et les émeutes de ses concitoyens, prendre le froc dominicain, à Rome. Sa mère l'y recherche, et elle prie « devant un si beau tableau que, s'il eût existé en ce temps-ci, on eût dit qu'il ne pouvait être d'un autre pinceau que celui de Titien, peintre illustre, admirable, très honnête homme et plein de gravité » [4]. Thomas, repris par ses frères, est enfermé à Rocca Secca; on

1. Édition de Ginammi, 1630, in-18, vi-412 pp. (Bibl. de l'Arsenal, n° 14560. Hist.)
2. P. 17-24.
3. Cf. E. Gebhart, *l'Italie mystique*, chap. IV; *l'Empereur Frédéric II* (Hachette, 1893).
4. P. 131.

le soumet aux tentations « d'une courtisane non moins accorte que belle, qui a l'ordre de s'introduire auprès du pudique jeune homme avec une impudique licence »[1]. Elle essaie en vain d'émouvoir, par tous les artifices « d'une fille immonde, l'incorruptible continence ». Mais un miracle transfigure Thomas et convertit la femme, qui renonce au monde. Les anges apportent au saint une Bible, une tunique. Sa sœur, sa mère, prennent les ordres. Il se réconcilie avec ses frères et va étudier à Cologne sous Albert le Grand.

Veut-on du style philosophique à la façon de l'Arétin : « La loi divine est une raison conforme à la nature, dispersée en tous, constante et éternelle ; elle appelle au devoir par le commandement, et, par la défense, épouvante la fraude, son contraire ; sa céleste équité ne défend ni ne commande aux bons, ni en commandant ou en défendant n'émeut les mauvais ; on n'en peut changer rien, ni s'en détourner du tout, ni l'augmenter, ni la diminuer, et nous ne pouvons par autorité ou empire être éloignés d'elle ; elle n'a point besoin qu'on y cherche d'interprète, ni qu'on la proclame ; elle n'est point telle en ce lieu, et puis autre dans cet autre-là, ni plus en cette ville-ci qu'en cette terre de là-bas. Mais elle est la même, éternelle et immuable[2]. » Ce n'était pas si mal, pour un ami de ce Lodovico Dolce, dont l'aristotélisme était mal éclairci.

1. P. 178. — 2. P. 217-218.

Des discussions scolastiques, Rabelais aurait pu tirer quelque plat de son métier [1]. Saint Thomas est appelé à Paris par le roi : le bœuf a mugi, et la terre a entendu son mugissement. La question de la nature divine est agitée, le Saint prêche devant le roi, il parle aussi en proverbes « à la façon de Salomon ». Un contradicteur, qui est le Diable déguisé, le contrecarre sur la question de la destinée : le saint docteur confond l'Esprit Malin, et proclame la prescience divine.

Le Mauvais l'éprouve encore en faisant annoncer la mort de sa mère, et son élection comme général de son ordre. Thomas chasse le Tentateur. Son ordre l'appelle à Bologne, il part après un dernier discours à ses disciples [2]. En chemin, il réforme les monastères, console les amants maltraités, prêche partout, distribuant « la manne céleste de sa parole ». Il traverse l'Italie en tous sens « chargé seulement (ce *seulement* est admirable !) de ses écrits ». L'âge survient, et il lui faut prendre le renfort d'une mule [3]. Il va voir le saint-père à Rome et refuse tous les honneurs ; il prêche à la Minerve. L'Arétin à tout bout de champ compose des sermons ; Diderot a bien commencé par là.

Cependant, le saint est confondu d'avoir osé parler sur la nature de Dieu. Rentré dans sa cellule, il fait son examen de conscience. La cellule est ornée d'un crucifix « tel que saurait le sculpter le Buonarroti

1. P. 220 et suiv. — 2. P. 239-291. — 3. P. 338.

ou le peindre Titien ». Le Christ lui parle, le rassure, et sa gloire devient universelle.

Arrive, comme il peut, un éloge des d'Avalos. Enfin, une lettre du pape convoque Thomas au Concile. Il s'y rend « avec son humilité très humblement humble » [1]. Mais la fièvre l'emporte, ou bien un mal pire encore : « La renommée dit, et Dante témoigne [2] que je ne sais quel roi, par crainte que la libre sévérité de sa langue ne vînt à publier l'énormité de ses scélératesses, dans l'assemblée du Concile, lui fit donner le poison; chose qui mérite créance, attendu que les princes n'ont pas de plus grand ennemi que la vérité, abhorrant qui leur dit leurs erreurs; aussi peut-on croire que Thomas fut (comme on le lit dans les écrits de l'Alighieri) empoisonné par l'intermédiaire d'un de ses grands familiers, et cela pour la gloire de la vérité, qui méprise à jamais le péril, lequel est imminent à tout prêcheur, défenseur et combattant du vrai » [3].

La *Vie de sainte Catherine, vierge*, fut offerte, le 25 novembre 1540, au marquis del Vasto. Elle avait paru avant cette date, mais la fête de la sainte fut un prétexte à dédicace [4]. L'Arétin s'y excusait « d'écrire non point avec l'inspiration de l'Esprit Saint, mais avec la plume de la fragilité ». Son ardeur à composer sur des matières sacrées, et le

1. P. 401.
2. *Purg.*, XX. — Voir aussi *Paradiso*, XIII.
3. P. 403.
4. Éd. de Venise, 1539, in-8. Bibl. de l'Arsenal, n° 14 865. Hist.: — et 1540, in-12, n° 14 627. Hist.

désir d'Alphonse d'Avalos, l'ont poussé « à former un livre entier, d'une légende qui n'emplit pas un feuillet et demi ». C'est un tour de force inouï : il met au défi qu'on l'imite. « L'artifice du divin Buonaruoti peindrait plutôt en peu d'espace un consistoire apostolique, ne lui étant point permis d'autrement vêtir le Pontife et les Cardinaux siégeants, que de pourpre et de violet. » Il eût souhaité d'adresser son ouvrage à ce duc de Mantoue défunt « dont la royale condition eût été de vie plus heureuse, et de plus béate mémoire qu'aucune autre ne fut onceques, si sa généreuse bonté eût moins cru en la malignité des fraudes d'autrui ».

Ce roman pieux est du plus pur seicentisme. Ce ne sont que roses, que pampres, que fleurs de mai, galants attributs; sainte Catherine de Sienne est confondue avec la sainte d'Alexandrie ; visions, songes, miracles, martyres, comparaisons alambiquées; le Christ dans sa gloire apparaît à la vierge durant son sommeil. Il parle en muguet du siècle : « Mon amie, ma beauté, candide comme l'aurore, belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, ma colombe, ma bien-aimée, viens à moi, à moi viens, ô chère épouse,... viens, je désire ton innocence, ta pureté, ta simplicité. » Catherine, dont les beautés sont minutieusement décrites, semble « une colombe pure lacérée par les serres des aigles altiers, une biche légère déchirée par les morsures des chiens furieux, et une humble agnelle dans la gueule des loups féroces ».

Porphyre, général de Maxence, qui représente, par allusions, del Vasto, porte une tête belle « comme un chapiteau corinthien, car la subtile beauté de la barbe et le raccourci des cheveux l'ornaient comme l'artificieuse ciselure des feuillages et du marbre orne l'objet susdit ». Porphyre est touché par la grâce, l'impératrice également. « Deux figures uniques, peintes par le pinceau vivant de l'inclyte Tiziano Vecellio, ou sculptées par le ciseau illustre de l'admirable Jacopo Sansovino.... c'était l'impératrice et Porphyre, attentifs aux discours utiles et vrais de Catherine humble et sincère. » Catherine a tant fait de conversions que Maxence, à son retour, persécute avec furie. Lorsque la sainte est menacée à son tour, l'Arétin s'exclame : « Ah! que cette plume ne pleure-t-elle! que cet encrier ne peut-il verser des larmes! Et ce papier languir! Et mon lecteur soupirer! Et gémir mes auditeurs! » Avant de mourir, la sainte fait la prophétie que sur Ischia régnera le divin marquis del Vasto, « colonne de la Prudence, arc de l'Immortalité, colosse de la Vaillance, terme de la Courtoisie, amphithéâtre de la Renommée, palais de l'Honneur, autel de la Gloire, image de la Justice, et temple de la Clémence ».

Ces pauvretés, Ménage les a jugées avec une rigueur équitable. Il écrivait, peut-être au sortir de la représentation où les *Précieuses ridicules* le convertirent, que « le style de l'Arétin n'est supportable que dans ce qu'il a fait de libre ; mais en matière de dévotion, on ne le peut souffrir, et c'est la chose du

monde la plus pitoïable que les Vies de sainte Catherine, de la Vierge, de saint Thomas d'Aquin, la Genèse, la Paraphrase sur les Psaumes, soit pour la pensée, soit pour l'expression »[1].

Ces pauvretés romanesques, incroyablement boursouflées et chamarrées, avaient pourtant des lecteurs, et les édifiaient. J'ai travaillé sur des exemplaires usés par des mains dévotes, couverts de notes pénétrées d'un respect, d'une foi véritables. Ce n'est point avec les raffinements du goût qu'il convient de juger ce genre de littérature.

Une lettre à Francesco Priscianese suivait cette dernière « Vie de sainte ». C'était une apologie de l'auteur par lui-même. Il priait son ami de donner la « Vie de sainte Catherine » au cardinal Ridolfo[2]; cette vie que Daniel Barbaro et L. Dolce ornaient de leurs sonnets. « Pour moi, disait l'Arétin, je ne sais pas me plaindre de la fortune mauvaise, ni me lamenter sur l'exécrable pauvreté; je vis, grâce à ce libre talent, qui avant que je meure prouvera que je ne suis pas né en vain. »

1. Menagiana, II, 108; sur les imitations que Rabelais, Marot, Saint-Gelais, ont faites de l'Arétin, cf. *ibid.*, p. 194-196. — Voir enc. Bayle, *loc. cit.* — Moréri, I, 288, éd. de 1759. — et Stendhal, *Prom. dans Rome*, II, 204.

2. Montfaucon (Bibl. Biblioth. mss II, p. 190) mentionne un manuscrit inédit de l'Arétin dans les collections achetées au cardinal Ridolfi et venues à la Bibliothèque nationale par Catherine de Médicis. On n'a pu, malgré maintes recherches, retrouver ce manuscrit. Voir ci-dessus, p. 374, note 1.

Outre la lettre inédite, citée plus bas, j'ai pu trouver : 1° A la Bibliothèque nationale, Manuscrits italiens, n° 1530 *Priapeia*, et les *Rime di Messer Niccolo Franco* contra Pietro Aretino, petit in-4 de 54 p. de la bibliothèque du Président

Bouhier, avec cette note de sa main : « J'ay pris ce livre à M. de la Monnoye. Il me l'a vendu le 28 sept. 1711. » — Un autre manuscrit italien, 1531, *Dubbi amorosi di Messer Pietro Aretino*, de la même bibliothèque (E. 155, MDCCXXI). Une note de Bouhier dit que l'ouvrage, à son avis, n'est pas de l'Arétin : « outre qu'on n'y reconnaît pas son stile, toujours guindé et plein de galimathias, il paraît que l'auteur de ce Dubbij avait quelque connaissance du droit civil, et du canonique. Les citations qu'il en fait sont presque toujours justes. Ce qui ne convient point à l'Arétin, qui n'avait point d'étude. » On peut répondre qu'il avait des amis lettrés. Ce recueil est suivi « d'historiettes » obscènes. Une copie commencée des *sonetti* s'arrête après le premier vers. Mais le fonds latin, n° 18533, contient une copie complète des XVI Sonetti, « stampati a pié delle figure lussuriose », avec une lettre de La Monnoye au Président; il lui assure que « rien n'est plus rare, et qu'il n'aurait pas cru pouvoir parvenir à les déterrer », et renvoie aux lettres de l'Arétin adressées à « César Frégose », à Battista Zatti, Lett., I, 258. — 2° Enfin, à la Bibliothèque de l'Arsenal, le manuscrit ital. 8583, folio 252 r°, contient un sonnet de l'Arétin que je cite dans l'appendice V. C'est tout ce que l'on trouve, dans Paris, à remuer, comme disait le bon Vasari, « i scritti lasciati in preda della polvere e cibo de' tarli ».

CHAPITRE VII

CONCLUSION

L'opinion ne fut pas clémente pour l'Arétin, après sa mort. Il semblait qu'elle se vengeât de l'avoir subi si longtemps. Il n'y a guère à retenir de tout ce flot d'outrages. J'espère avoir assez fait voir si le mot d'un ancien critique est juste ou non, que « l'on parle souvent de l'Arétin, on le méprise beaucoup, on le connaît peu »[1]. Durant sa vie, on le considérait comme une gloire et une curiosité de Venise et de l'Italie[2]; on lui donnait plus d'un million dans l'espace de dix-huit ans. Montaigne se croyait tenu de discuter son surnom de divin, et il avouait qu'à son gré cet auteur était « bouffi et bouillonné de pointes ». Mais, dès après sa mort, on voulait qu'il

1. Ginguené, *Biogr. univ.*, 406, et *Hist. litt. de l'Italie.* Ginguené est à peu près le seul homme de son temps qui ait eu des lueurs sur le XVIe siècle. Voir mes *Etudes sur le* XVIe *siècle*, Paris, 1893, p. 44.

2. *Commentario delle più notabili cose e mostruose d'Italia*, Venise, 1548, in-8, p. 38 v°.

eût été pendu : il n'y avait rien d'assez vil pour lui. Le chancelier de l'Hôpital versifiait cette légende [1].

Le bon Tiraboschi, deux siècles après, a traité l'Arétin avec toute la rigueur d'un temps où l'on croyait au sacerdoce de la critique. « Il tenta, dit-il, d'avoir le chapeau de cardinal sur cette tête, à qui le seul ornement convenable eût été une mitre infâme. Et véritablement jamais homme, à pareille ignorance des lettres, à tant de bassesse d'âme, à pareille prostitution de mœurs, n'unit une telle présomption et un orgueil semblable. Le style de l'Arétin n'a ni élégance ni grâce aucune; il me paraît aussi qu'il fut un des premiers à user de ces ridicules hyperboles, et de ces métaphores bizarres, qui depuis furent si fort en vogue au siècle suivant.... Il ne puisa point aux vraies sources. Il manque d'élégance et de gravité dans ses vers.... Une certaine facilité, qui se voit dans ses œuvres, est l'effet plutôt de sa naturelle inclination à médire, que de l'étude qu'il a faite

1. Voici les vers de l'Hospital :

« Nuper Aretinus Venetae se clauserat Urbis
Moenibus, unde, velut celsâ sublimis in arce,
Omnes Europae reges figebat acutis
Incessens jaculis, et dirae verbere linguae.
Atque illum missis omni regione tyranni
Placabant donis; tantum mala vatis avari
Lingua potest; at ei clarae tutela nec urbis
Profuit, Ionio longe regnantis in alto,
Non circumfusae miserum texere paludes,
Quin meritas laeso poenas exsolveret orbi
Terrarum, *dignum vel haberet carmine funem.* »
(Sermo de libert. scribendi, Michaelis Hospit. Carmina, Amsterdam, 1732, in 8°, 318-319.)

de cet art des lettres. Sûrement je ne vis jamais livres si vains, si inutiles, que ceux de cet imposteur [1]. » Lorsqu'on songe aux livres que l'excellent Tiraboschi avait été forcé de « voir » pour écrire ses grands volumes, on est effrayé de l'arrêt.

Désormais, on ne parlait plus que des couardises de l'Arétin, du poignard de Strozzi [2], du pistolet du Tintoret, du bâton de l'ambassadeur anglais Sigismond Hawel. L'homme que Scipione Ammirato admirait durant sa vie comme un « magnifique vieillard », passait au rang de Scapin ; c'est Trajano Boccalini qui avait bien dit en le nommant : « la plaie des bâtons et des poignards, car les gens d'esprits aussi prompts à la main que lui l'était avec sa langue, lui avaient dessiné la face, la poitrine et les mains de telle sorte, qu'il avait l'air d'une carte de route nautique » [3]. Quant aux « six tomes de lettres écrites par lui, et aux deux des lettres écrites à lui-même par divers hommes illustres, ils trouveront à peine des lecteurs, excepté ceux qui vont y chercher la connaissance de ces époques » [4]. On peut répondre que ce n'est point là un mérite si médiocre.

Notre siècle, qui préfère la « connaissance des époques » aux dissertations des critiques, a revisé le procès, sur bien des points. Sans doute, un critique

1. Tiraboschi, *Storia della lett. it.*, éd. in-4 de 1784, t. VII, p. 389 et suiv.
2. Voir, sur cette histoire, Remigio Fiorentino, *Consid. civili soprà Guicciardini*, VI, 8 v°, et *Rime piacevoli*, II, 12.
3. *Ragguagli*, *Cent.*, II, n° 98.
4. Tiraboschi, *ibid.*, p. 393.

allemand et, dans ses débuts, même l'historien français qui a le mieux parlé de l'Arétin artiste, l'ont encore appelé « César Borgia littéraire » [1]. Mais un érudit italien a montré que l'homme n'était ni meilleur ni pire que d'autres. Je le résume en complétant çà et là, par pure curiosité [2].

Le Doni, dans ce « terremoto » contre l'Arétin, que devaient suivre « la mine, la foudre, le tonnerre, l'éclair, la vie, la mort, les obsèques, la sépulture », l'assimilait à l'Antechrist. Il fut, avec Bruno et Spinosa, l'un des auteurs à qui l'on attribuait ce livre scandaleux « des trois Imposteurs », d'autant plus horrible qu'il n'exista point. Le vrai, c'est que l'Arétin fut un homme de basse condition par sa naissance, de grand pouvoir par son énergie. Il eut deux sœurs; on a fait d'elles des filles folles : l'une, dans la réalité, se maria le plus régulièrement du monde avec un certain Scipione, l'autre épousa Messer Orazio Vanotti, soldat; et l'Arétin, quatre fois oncle, faisait entrer une de ses nièces au couvent de Sainte-Catherine d'Arezzo; l'une de ces sœurs, qui mourut en couches, Alexandre Farnese la distinguait pour sa beauté, lors de son passage en Arezzo, l'an 1536 [3].

La légende des affronts infligés à l'Arétin par le duc de Ferrare, n'est pas solide [4]. En ce qui regarde

1. Muntz, *Raphael*, p. 81.
2. Arturo Graf, Un processo a P. A., dans le volume intitulé : *Attraverso il Cinquecento*, in-8, Torino, Loescher, 1888.
3. Lett., IV, 269-272.
4. Campori, *Pietro Aretino et Ercole II*, dans *Atti delle XXII*

les cadeaux reçus par lui, c'était l'usage, et, s'il a gagné plus que d'autres, c'est qu'il était plus redoutable et s'y prenait mieux. Érasme ne se vantait-il pas « d'avoir ses cassettes remplies de présents, coupes, flacons, cuillers, horloges, dont plusieurs en or pur, anneaux, etc. », et ne recevait-il pas « du vin de l'heureuse Bourgogne »[1]?

Pour ce qui est des fables sur la mort et la sépulture de l'Arétin, il y a, malheureusement pour les faiseurs d'historiettes, un document précis : c'est le certificat, établi par P.-Paul Démétrius, curé de Saint-Luc à Venise, lequel « atteste avoir chrétiennement enseveli M. Pietro Aretino en cette susdite église, et qu'il est décédé subitement, en tombant d'une chaise à bras, le Jeudi Saint, avant d'avoir comblé ses jours, et qu'il put encore se confesser et communier, pleurant beaucoup, ainsi que je l'ai vu moi-même ». Certificat notarié, revêtu du firman ducal, en l'an 1581, à la requête de Domenico Nardi de Reggio[2]. L'Arétin muni des sacrements de l'Église! on n'aurait pas espéré tant!

Quant à ses mœurs littéraires, il fut hardi devant les princes, il combattit un pouvoir tyrannique avec une autre tyrannie, opposa la terreur à la force, le scandale à l'arbitraire. Pour lui, les cours étaient

deput. di storia patria per le prov. moden. e parm., Modène, 1870, V, 29-37.

1. Erasmi Ep. I 102-650.

2. Cf. O. Gamurrini, *P. A. e i suoi tempi* (Il Fanfani, anno I, Firenze, 1882, p. 12-13), et Sinigaglia, *Saggio sul Aretino*, p. 338, et enc. de Sanctis (*Nuova Antol.*. XV, 224)

« sepoltura e prigion dell' uomo vivo »[1]. Il les rançonnait, du fond de sa citadelle vénitienne. Au reste, des prélats comme Vinciolo Vincioli ne traitaient pas mieux les cours que ne faisaient des poètes comme Caporali ou Domenichi[2]. N'est-ce pas Vittoria Colonna qui n'y voyait « qu'embûches, outrages et male aventure »[3]? Et Luigi Alamanni ne s'obstinait-il pas à rester en Provence, d'après les mêmes arguments et raisons? L'Arétin avait établi son pouvoir, à force de chance et d'audace, parce qu'il se souciait peu de

Mourir dessus un coffre en attendant son maître[4].

Il savait, comme l'Arioste, ce qu'était l'envers de la pourpre cardinalice[5]. Il ne voulait « ni mourir saint, ni mourir désespéré »[6].

S'il aima, trop pour son honneur, les « honnestes commoditez de l'existence »[7], s'il les acquit, coûte que coûte, les princes et les grands agissaient-ils d'autre manière? L'Arétin abhorrait la pauvreté,

1. G. Simeoni, *le Satire*, Torino, 1549.

2. *Dialoghi*, Venezia, 1562, p. 274.

3. Stanze, 10; cf. aussi Sansovino, *Sette libri di Satire*, Venezia, 1560, 188 v°.

4. Maynard.

5. Satire au frère Galeasso.

6. Voir *Rime di A. Commelli*, éd. de Livourne, 1884, p. 80; Bandello, *Novelle*, II, 51. — Domenichi, *Facetie*, Venise, 1559, p. 222. — Cesare Evitascandolo, *Dial. del maestro di casa*, Roma, 1598, p. 161 et suiv., où l'on voit ces mœurs portées à l'extrême.

7. Lett., I, 85.

comme tous ceux qui l'ont connue, et n'en sont point sortis des saints ou des héros. En cela, par cette âme avide et voluptueuse, il était un homme de son temps, et de bien d'autres siècles encore. Il battit monnaie, non point seulement par l'adulation, universelle à cette époque, mais par la crainte. L. Dolce le bénissait « de vendre les princes un liard, de les estimer moins qu'ânes ou que bétail »[1]. C'est ainsi qu'il arrivait à se faire baiser au visage par le pape Jules III, à parler publiquement, sur un ton familier, d'égal à égal, au roi de France, aussi bien dans une lettre que dans ses *Capitoli*[2]; et c'est ainsi, Michel-Ange lui-même l'assure, « que rois et empereurs tenaient comme faveur suprême d'être nommés par la plume de l'Arétin »[3].

S'il faut parler de ses mœurs par trop spéciales, c'était celles des prélats, des humanistes et des princes[4]. Le marquis de Mantoue trouvait très naturel de s'y prêter. Et, sans recourir même à

1. Voir aussi Sperone Speroni. *Opere*, réimpr. de Venise, 1740, I, 220-221. — M. Eug. Müntz a compté que l'Arétin gagna environ 4 000 000 de francs, monnaie d'aujourd'hui.

2. Voir Cappelli, *P. A. e una sua lettera inedita a Francesco I re di Francia. Atti per le prov. mod. e parm.*, III, 75-88.

3. Dolce, *Lett. di diversi eccellenti uomini*, Venezia, 1559, I, 227.

4. Arioste, *la Scolastica*, Atto III, sc. 4. Prologue des *Suppositi*. Satire a Pietro Bembo. — Giovio, *Vita Leonis X*, l. IV. — Lasca, Épitaphe de Paul Jove « ermafrodita », dans les *rime burlesche*, éd. de Florence, 1888, p. 336, 515, 638, 369. — Franco, *Priapea*, etc. — Bibbiena, *la Calandra*, etc. — Dans Stendhal, l'histoire de Jules III et d'Innoc. del Monte. *Op. cit.*, p. 214. — Enfin, voir Graf, *op. cit.*, p. 125-131; ce répugnant sujet s'y trouve traité avec détail.

Luther, les textes abondent. La Sostrata de la *Mandragore* disait que « ces péchés-là s'en vont avec l'eau bénite ». La moralité d'un siècle où la Rome papale voyait défiler des mascarades à décontenancer Priape et à dégoûter Rabelais [1], excuse l'Arétin et le sauve de toute apparence monstrueuse ; au XVIe siècle, en Italie, dans la vie privée ou publique, la seule chose monstrueuse, c'eût été la vertu.

Au demeurant, peu nous importe. L'histoire n'est pas une morale en action. Le personnage a du talent, le personnage est pittoresque, le personnage est instructif : une critique aussi benoîte que surannée faisait jadis des réhabilitations : l'art et la vérité préfèrent désormais les études. Reprocher à l'Arétin de n'avoir point tourné sa verve naturelle et son activité vers les idées qu'il aurait pu défendre, c'est vouloir s'étonner que l'écrivain italien n'ait pas donné un Rabelais à sa patrie. Un tel sentiment est naïf.

Il reste ceci, qui a bien son prix : l'Arétin, d'après l'aveu même échappé à tous ses ennemis, est le plus intéressant des témoins, le plus amplement informé, pour qui veut connaître la fin de la Renaissance italienne ; il a marqué sa place au premier rang, dans le théâtre de son temps. Pour le sens critique des arts, personne en Italie ne l'a dépassé, ni même

1. Burchard, *Diario*, Paris, 1883-85, t. III, p. 227 : « habentes nasos longos et grassos, in formam Priapeorum, sive......, ostenderunt *Papae*, qui erat in fenestrà suprà portam in Logià Paulina. Deinde equitaverunt per totam Urbem. » Une *Diceria de' Nasi* est annexée aux Discours de l'Arétin. Voir enc. Baschet, *op. cit.*, p. 410.

égalé. Cette louange n'est point petite. Il a créé le journalisme, senti et montré la puissance de la *presse*, qu'il a nommée. Avec autant de talent littéraire que la plupart des écrivains italiens qui le précédèrent, l'Arétin en eut davantage que presque tous ceux de son temps, et que tous ceux du siècle suivant, hormis le Tasse.

Maïs, il a fait des lettres un instrument, jamais un but; il y a gagné de défendre obstinément la langue populaire, et de rester original. Il y a perdu tout sentiment de l'art littéraire, tout respect de l'étude et de la composition; c'est le secret de sa faiblesse, la cause de son indignité : et c'est la plus forte raison de l'indifférence où son œuvre, plus brillante que beaucoup d'autres qui surnagèrent, sombra d'un coup, aussitôt que sa main ne fut plus puissante pour violer la renommée.

L'art, les mœurs, la littérature du XVIe siècle italien, n'inspirent, au fervent de la première Renaissance et du XVIe siècle français, qu'une admiration médiocre et qu'une faible sympathie. Il ne semblait que plus intéressant de les étudier, ces temps de déchéance où l'on est souvent au milieu des objets les moins attrayants, des idées les plus étrangères : les vices de la décadence font mieux comprendre les époques saintes. La corruption du Beau, l'abus des recettes et des pratiques, laisse plus sensible à l'expression vraie, au profond caractère. A travers tout ce que l'on voit dans les écrits d'un Arétin, on saisit de plus près les causes de l'abaissement sans

remèdes, on analyse par tous ses éléments, « ce composé d'indolence, de sensualité et de frivole orgueil »[1] qui fut l'esprit de cette époque. On s'assure, par une longue et certaine épreuve, combien il est vrai de penser que le mal fut engendré par la perfection matérielle, d'où l'âme se fit toute absente, par ce raffinement, extrême, et périlleux, et mensonger, d'un siècle « uniquement enclin à se donner plaisir »[2].

On aimerait à voir, dans un pareil siècle, celui qui gémirait sur la honte de sa patrie, l'homme

Che paia l'giorno pianger che si muore!

L'Arétin fut tout le contraire. Il vécut d'une joie brutale dans ce monde éclatant et vil : pareil aux hommes de son temps, qui se croyaient supérieurs, parce qu'ils étaient plus violents; plus libres, par plus de licence; plus vivants, pour traiter la vie comme une orgie ou comme une proie. L'Italie avait tout essayé, et poussé toutes les épreuves jusqu'à l'extrême : la religion avec Alexandre VI ou Pulci, la politique avec César Borgia ou Machiavel, l'art et la force avec tous ses condottieri et tous ses artistes. Le condottiere littéraire était un homme qui manquait encore : l'Arétin le fut pleinement. A la fin du moyen âge italien, il y a Dante. A la fin de la Renaissance italienne, il y a Pierre l'Arétin.

En étudiant, au milieu de ses pairs, cet homme,

1. John Ruskin ; voir *Stones of Venice*, II, 8.
2. P. Aretino, *la Cortigiana*, II, X. Voir ci-dessus, p. 281.

figure de l'individualisme et du réalisme effrénés, c'est l'Italie de cette époque, l'Italie de la décadence, que l'on pénètre. L'excès renseigne sur la règle. L'étude est aussi nécessaire, pas beaucoup moins intéressante, que celle de formes plus hautes.

Tout au plus, au sortir d'un tel examen, longtemps soutenu, peut-on s'avouer le désir impérieux de relire Dante ou de sourire aux Fioretti : comme, après avoir arrêté longuement ses yeux et son esprit sur Titien ou le Sansovino, l'on se retourne avec ardeur vers les maîtres des premiers âges.

APPENDICES

I

Les érudits aimeront peut-être à trouver ici une lettre inédite de l'Arétin, conservée dans un manuscrit avec plusieurs lettres de Pietro Bembo, et une lettre de Balthasar Castiglione [1]. Elle est adressée à Speroni, l'auteur des « Dialogues » :

Signor Caro,

Sapendo, che ben sapete che quella istessa volontà che a me di compiacere tenete. che io medesimamente di sodisfare a voi tengo; et perche so certo che pochi che pochi (*sic*) nella generosità ve si appressano; et anco per vedervi non meno illustre in Bonta. che in vertù; ecco che in gloria de si belle eccellenze; da leale amico vi prego, da humile Huomo vi suplico, et da confidente inferiore vi scongiuro, che lo egregio Animo vostro; si degni imporre al Dolcissimo affetto

1. Ital., 1111. Réserv, fol. 13-14 v°.

del cor suo che impetri dallo integerrimo Stefano de i Dottori, et dal venerabile *(Geneva)* Mantova Andrea, che il luogo nel di Ponte Corbo Collegio; (il quale dar non si puote, se non a chi è Trevigiano di sangue) si dedichi al *solico* (?) Messer Giulio, Giovane tale, et si fatto che la Natura, et lo ingegno nella splendida sua presenza il dimostrano. io vi giuro per bocca de la fede, che sempre havro nel vostro esercitarvi d'ogni hora; ne i casi occorrenti agli uffitii giusti, alle carita sacre, et alle opere sante: che se cio che dimando se adempie; non altrimenti ne ve restaro debitore che se in sussidio de le mie Anime non che figli(u)ole; qualche gran cosa ottennessi, si che la speranza che mi concede quel tanto, che desidero in tutto; essendo certa che la honestà de le parole, con i leciti affetti obedite; vole che la mano (della immortale penna ministra) vi basci con il solito fervore, *et mi acqueti* Di Vinetia, il XXIII d'ottobre MDLV.

Post scritta: per essere nel modo che sete de la Prudenza unico exempio; non mi è parso (nel duro caso che ha posto in si candida etade; il dolce Genero vostro sotterra) lamentarmene con la signoria vostra altrimenti, peroche da voi ben si sa, se l'allegrezza è cibo de la Vita solenne, et il Dolore alimento de la Morte funebre. Si che (per ordine di cui effetti in Natura) se vi diletta il vivere state lieto, se per l'opposito vi agrada il morire; perseverate in langoscia.

D. V. S.

Servitore et Fratello
Pietro Aretino.

Fol. 14vo.

Al Gratissimo Signore SPERONE[1]
Mio Piu che Padrone et Fratello.

1. Sperone Speroni, gentilhomme padouan, outre ses *Dialogues*, etc., a fait imprimer une tragédie de *Canace*, à Flo-

II

Dernière lettre de l'Arétin à Michel-Ange et traduction.

(Arch. c. Strozziana. filza 133. Gaye. Carteggio. II. 332-335.) [1]

Pietro Aretino a Michelagnolo Buonarrotti à Roma.

Da Venezia novembre 1545.

Signor mio.

Nel vedere lo schizzo intiero di tutto il vostro di del giudicio, ho fornito di conoscere la illustre gratia di Raffaello nella grata bellezza de la inventione. Intanto io come battezzato mi vergogno de la licentia si illecita a lo spirito, che havete preso ne lo esprimere i concetti, ù si risolve il fine, al quale aspira ogni senso de la veracissima credenza nostra. Adunque quel *Michelagnolo* stupendo in la fama, quel Michelagnolo notabile in la prudentia, quel Michelagnolo ammiranno (*sic*), ha voluto mostrare à le genti non meno impieta di irreligione, che perfettion di pittura? E possibile che voi, che per essere divino non degnate il consortio degli huomini, haviate cio fatto nel maggior tempio di dio? sopra il primo altare di giesù? ne la più gran capella del mondo? dove i gran Cardini de la Chiesa, dove i Sacerdoti riverendi, dove il Vicario di

rence, chez Francesco Doni, et chez Vincenzo Valgrisi, à Venise en 1546, l'année même où l'*Horatia* de l'Arétin paraissait (voir ci-dessus).

1. Originale. La signature et le post-scriptum de la main de l'Arétin.

Cristo con ceremonie cattoliche, con ordini sacri e con orationi divine confessano, contemplano et adorano il suo corpo, il suo sangue e la sua carne? Se non fusse cosa nefanda lo introdurre de la similitudine, mi vanterei di bontate ne lo trattato de la Nanna, preponendo il savio mio avedimento a la indiscreta vostra conscienza, avenga che io in materia lasciva et impudica non pure uso parole avertite e costumate, ma favello con detti irreprensibili e casti : et voi nel suggetto di si alta historia mostrate gli angeli e i santi, questi senza veruna terrena honesta, e quegli privi d'ogni celeste ornamento. Ecco i gentili ne lo iscolpire non dico Diana vestita, mal nel formare Venere ignuda, le fanno ricoprire con la mano le parti, che non si scoprono : et chi pur è Christiano, per più stimare l'arte che la fede, tiene per reale ispettacolo tanto il decoro non osservato ne i martiri e ne le vergini, quanto il gesto del rapito per i membri genitali, che ancho serrarebbe gli occhi il postribolo per non mirarlo. In un bagno delitioso, non in choro supremo si conveniva il far vostro. Onde saria men vitio che voi non credeste, che in tal modo credendo iscemare la credenza in altrui. Ma sino a qui la eccellenza di si temerarie maraviglie non rimane impunita, poi che il miracolo di loro istesse è morte de la vostra laude. Si che risuscitatele il nome col far de fiamme di fuoco le vergogne de i dannati, et quelle de' beati di raggi di sole, o imitate la modestia Fiorentina, la quale sotto alcune foglie auree sotterra quelle del suo bel colosso; et pure è posto in piazza publica et non in luogo sacrato. Hor cosi ve lo perdoni Iddio, come non ragiono cio per isdegno, ch io hebbi circa le cose desiderate: perche il sodisfare al quanto vi obligaste mandarmi, dovera essere procurato da voi con ogni sollecitudine, da che in cotale atto acquetavate la invidia, che vuole che non vi possin disporre

si non Gherardi [1] et Tomai. Ma se il thesoro lasciatovi da Giulio. accio si collocassero le sue reliquie nel vaso dei vostri intagli, non e stato bastante a far che gli osserviate la promessa, che posso pero sperare io? Benche non la ingratitudine, non l'avaritia di voi pittor magno, ma la gratia et il merito del Pastor massimo è di cio cagione. Avenga che Iddio vole che la eterna fama di lui viva in semplice fattura di deposito in l'essere di se stesso, et non in altiera machina di sepoltura in vertu del vostro stile. In questo mezzo il mancar voi del debito, vi si attribuisce per furto. Ma conciosiàche le vostre [2] anime han più bisogno de lo affetto de la devotione. che de la vivacità del disegno. inspiri Iddio la Santità di Paolo, come inspiro la Beatitudine di Gregorio, il quale volse inprima disornar Roma de le superbe statue de gli Idoli, che torre bontà loro la riverentia a l'humili imagini de li santi. In ultimo, se vi fuste consigliato nell comporre e l'universo e l'abisso, e'l paradiso con la gloria, con l'honore [3] et con lo spavento abbozzatovi da la istrutione, da lo esempio e da la scienza de la lettera, che di mio legge il secolo, ardisco dire che non pure la natura e ciascuna benigna influenza non si pentirieno del datovi intelletto si chiaro, che hoggi in vertù suprema fanvi simolacro de la maraviglia, ma la Providentia, che vegge il tutto, terrebbe cura di opera cotale, sinchè si servasse il proprio ordine in governar gli emisperi.

Di Novembre in Vinetia (MDXLV) [4].

Servitore l'Aretino.

1. Gherardi, peintre, 1500-1556 (?), ou bien l'official des peintres à Florence: voir Vasari.
2. *Nostre* (?).
3. *Horrore* (?).
4. L'original porte MDLXV. par erreur. Cette lettre est

P.-S. — Hor ch'io mi sono un poco isfogato la colera contra la crudeltà vostra usa a la mia divotione, et che mi pare havervi fatto vedere, che se voi siate divino, io non so' d'acqua, stracciate questa, che anch'io lho fatta in pezzi, e risolvetevi pur, chio son tale che anco e' Re e gli imperadori respondan a le mie lettere.

Al gran Michelagnolo Buonnaroti, a Roma.

Voici la traduction de cette lettre à Michel-Ange :

Pierre l'Arétin à Michel-Ange Buonarroti à Rome.

De Venise, novembre 1545.

Messire,

En voyant l'esquisse tout entière de votre Jour du Jugement, j'ai achevé de reconnaître l'illustre grâce de Raphaël dans la charmante beauté de l'invention. D'autant que moi, en ma qualité d'homme qui a reçu le saint baptême, j'ai honte de la licence si interdite à l'esprit humain, que vous avez prise dans votre façon d'exprimer les conceptions par lesquelles se peut rendre

demeurée pliée dans les archives; elle dut être consignée par le pouvoir de surveillance. Gaye publie à la suite une lettre de Pero à Pagni, qui fait une répétition de l'aventure avec l'ambassadeur de Gonzague. (Voir ci-dessus, p. 59.) Même impudence de l'Arétin, mêmes menaces et mêmes présents. (Cart., p. 336.)

Dans une lettre à Cosme Ier, du 6 avril 1546, le pape est traité de « mariuolo », qu'il conviendrait de berner outrageusement.

Paul III était alors en dissentiment avec le Duc de Florence au sujet de l'expulsion des dominicains. Cosme Ier trouvait l'idée de l'Arétin excellente, et « son remède admirable » (p. 346).

Voir la correspondance entre Cosme Ier et l'Arétin, dans Gaye, t. II, p. 311, 331, 345, 346, 347, 351, et un fac-similé de la lettre qui suit, sur Titien, pl. 49.

la fin où aspire tout sentiment de notre foi très véritable. Ainsi donc, ce *Michel-Ange* étonnant en renommée, ce Michel-Ange remarquable en prudence, ce Michel-Ange admirable a voulu montrer aux gens non moins d'impiété d'irréligion, que de perfection de peinture?

Est-il possible que vous, qui en votre qualité de divin ne daignez pas entretenir commerce avec les hommes, vous ayez fait cela dans le plus grand temple de Dieu? sur le premier autel de Jésus? dans la plus grande chapelle du monde? où les grands cardinaux[1] de l'Église, où les Pontifes vénérables, où le Vicaire du Christ avec les cérémonies catholiques, avec les ordres sacrés et les oraisons divines, confessent, contemplent et adorent son corps, son sang et sa chair? Si ce n'était chose impie que d'alléguer une telle comparaison, je me vanterais de ma prudhomie dans mon ouvrage de la *Nanna*, préférant mon jugement sage à votre indiscrète conscience, attendu que dans une matière lascive et impudique je n'use pourtant point des paroles ambiguës et habituelles à cette gent, mais je parle avec des termes irréprochables et chastes; et vous, dans le sujet d'une si haute histoire, vous avez montré les anges et les saints, ceux-ci sans aucune honnêteté terrestre, ceux-là privés de tout céleste ornement. Voyez pourtant les Gentils, quand ils sculptent, je ne dis pas Diane vêtue, mais quand ils figurent Vénus toute nue, ils lui font recouvrir avec la main les parties qui ne sauraient se découvrir : et pourtant voici qu'un chrétien, pour estimer l'art au-dessus de la foi, tient pour un spectacle magnifique de ne point observer pareille décence envers les martyrs et les vierges, aussi bien que le

1. Cardin (al) i; peut-être il y a un méchant jeu de mots sur *cardine, gond,* ou même *cardino, carrelet.*

geste de faire saisir un homme par ses parties génitales, tellement qu'une mauvaise maison tout entière fermerait les yeux pour ne le point voir. C'est dans un bain de plaisir[1], non dans le chœur souverain que votre style convenait. Ce serait moindre forfait de ne point croire, que de rabaisser de la sorte la croyance chez autrui. Mais jusqu'ici l'excellence de si téméraires merveilles ne demeura point impunie, puisqu'elles ont fait ce miracle, de tuer votre renommée. Aussi, ressuscitez votre nom en faisant des flammes de feu avec les parties honteuses des damnés, et transmuez celles des bienheureux en rayons de soleil, ou bien imitez la modestie des Florentins, laquelle dissimule sous de belles feuilles d'or celles de leur beau Colosse : et pourtant il est placé sur une place publique et non en un lieu sacré. Or, que Dieu vous le pardonne, aussi vrai que ce que je dis là n'est point inspiré par le ressentiment que j'eus de n'avoir point ce que je désirais; car, de satisfaire aux envois auxquels vous vous étiez engagé envers moi, vous auriez dû pourvoir à cela avec toute la sollicitude possible, d'autant qu'en agissant ainsi vous eussiez apaisé l'envie, laquelle prétend que seuls les Gherardi et les Tomai peuvent user de vous. Mais si le trésor que Jules (II) vous laissa pour cette fin que ses restes fussent placés dans le sépulcre de vos sculptures, n'a pas été bastant à faire que vous observiez vos promesses, que puis-je espérer, moi? Bien que ce soit non point votre ingratitude, ni votre avarice, peintre fameux, mais la grâce et le mérite du Pasteur très-grand qui est la cause de cela. Attendu que Dieu a voulu que son éternelle renommée vive dans la simplicité de son tombeau, dans son essence

1. L'Arétin reprend ici les termes mêmes de ce pape qu'il nommait le « Pedant Adrien » : voir p. 16, et Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, t. II, p. 373, éd. de 1817, in-8.

propre et non dans l'altière machine d'une sépulture faite par le talent de votre ciseau. Toujours est-il que le manquement à votre dette vous est attribué comme un vol. Mais attendu que nos âmes ont plus besoin du sentiment de la dévotion que de la vivacité du dessin. que Dieu inspire la Sainteté du (Pape) Paul (III), comme il inspira la Béatitude de Grégoire, lequel voulut premièrement faire disparaître de Rome la parure des superbes statues des idoles, plutôt que d'enlever. grâce à elles, le respect dû aux humbles images des saints. Enfin, si vous eussiez pris conseil, pour composer l'univers. l'abîme et le paradis, de la gloire, de l'honneur [1] et de l'épouvante que vous esquissa l'instruction, l'exemple et la science, de la lettre que le siècle a lue de mon cru. je m'assure que jamais la nature et tout ce qui reçut quelque vertu du ciel ne se fussent repenties que le ciel vous eût donné un entendement tant illustre, qu'aujourd'hui, en mérite suprême, vous avez l'air d'une merveille; mais la Providence qui voit tout prendrait soin d'une telle œuvre, jusqu'à ce que l'ordre qui régit les hémisphères s'y trouvât conservé.

De novembre à Venise 1545.

Votre serviteur,
L'Arétin.

A présent que j'ai un peu évaporé ma colère contre la cruauté dont vous avez payé ma dévotion, et que je vous ai montré, ce me semble, que si vous êtes *divino*, moi je ne suis pas *d'acqua*, déchirez cette lettre, tout ainsi que je l'ai moi-même mise en pièces, et décidez-vous donc, puisque je suis un homme auquel Rois et Empereurs font réponse.

Au grand Michel-Ange Buonarroti, à Rome.

1. Je lirais horreur, *horrore*.

L'Arétin, du reste, n'usait pas d'un meilleur style, même pour parler de Titien, quand il avait quelque grief. Le 17 octobre 1545, il écrivait au duc Cosme Ier la lettre suivante : elle est autographe. (V. p. 197.)

Pierre l'Arétin à Cosme Ier.

Mon patron,

La non petite quantité de deniers que maître Titien se trouve posséder, et l'assez grande avidité qu'il a néanmoins pour l'accroître, est cause qu'il ne donne pas soin à l'obligation que l'on a envers un ami, non plus qu'au devoir qui convient envers un père, mais qu'il fait attention avec une étrange anxiété à celui-là seulement qui lui promet de grandes choses; aussi n'est-ce point merveille si, après qu'il m'a entretenu six mois durant de l'espérance qu'il tirait de la prodigalité du Pape Paul, il s'en est allé à Rome sans autrement me faire le portrait de votre très immortel père. Laquelle image paisible et terrible je vous manderai bientôt, et sans doute conforme à la véritable, tout ainsi que si elle était sortie de la main du peintre susdit; voici toujours l'image même de ma ressemblance à moi, faite par son propre pinceau. Assurément, elle respire, le pouls bat et les esprits se meuvent tout ainsi que je le fais, moi, vivant : et si les écus que je lui ai vraiment donnés eussent été plus en nombre, les étoffes seraient luisantes, souples ou rigides, comme le satin, le velours et le brocart véritables : je ne parle mie de la chaîne, car il n'y a qu'elle de peinte : et *sic transit gloria mundi* [1].

Au Grand-Duc de Florence.

1. C'est le portrait de la galerie Pitti, fait comme on sait avant le voyage de Titien à Rome (Gaye, Carteggio, CCXXXIV,

III

Les portraits de l'Arétin.

La Bibliothèque nationale, en plus des portraits qui se voient au frontispice des livres imprimés, possède dans ses Estampes trente-huit portraits de l'Arétin ; en outre, une épreuve originale de la gravure de Marc Antoine, payée quinze mille francs à elle seule.

Parmi ces portraits, en tenant compte seulement de ceux qui sont du temps, et les images médiocres ou de facture écartées, trois types ou pour mieux parler trois formes successives du même type se dégagent.

Il y a d'abord l'image de l'Arétin dans la première jeunesse, maigre, presque imberbe, vêtu d'un justaucorps noir et serré, les yeux inquiets, les traits tirés (Titien pinxit, P. de Jode fecit, Bonenfant excudit). L'homme est debout, de face, une chaîne étroite jetée à son cou, très vivant. C'est le portrait d'avant 1530. Une épreuve unique, dessinée par Petrucci, gravée par Verbruy, montre le personnage un peu plus âgé, posé d'aplomb, une main sur la hanche, l'autre main crispée sur un gant. Le regard est égaré, la face ravagée ; c'est l'homme qui se sent

II, p. 331-332) : la lettre publiée à la p. 238 du t. III des *Lettere* contient, au lieu des deux dernières lignes de la présente, une page de compliments.

encore poursuivi par l'incertitude ou la male fortune. Mais tous les autres, depuis le portrait au large escoffion, jusqu'aux têtes de patriarche engraissé, chamarré de chaînes fleurdelysées et revêtu de pelleteries opulentes, tous les Arétins différents produisent le masque triomphant du roi de la presse. Le souverain du monde littéraire, artistique et politique, c'est là ce que montrent aussi, de trois quarts ou de profil, les quelques belles médailles de la Bibliothèque ou du Musée [1].

IV

Une pièce sur l'Arétin, au XVII[e] siècle, en France. (Le Courtisan parfait, 1668.)

L'Arétin a été mis en scène dans une pièce intitulée : *le Courtisan parfait, tragicomédie par Monsieur D. G. B. T*, Grenoble, Jean Nicolas, 1668 [2].

Cette tragi-comédie, point meilleure ni pire que

1. Il y a sur une édition de Virgile, par un caprice que je ne comprends pas, une tête de l'Arétin jeune accolée au médaillon d'Octave-Auguste, et gravée par Picart.

2. Attribuée à Gabriel Gilbert, auteur assez fécond et peu digne d'être connu par ses autres ouvrages. « C'est la seule fois probablement, dit le catalogue Soleinne, qu'on ait mis en scène l'Arétin, qui explique sa morale en vers fort bien tournés. » (Note au n° 1 194.) Le catalogue Soleinne ignorait, et pour cause, les dramaturges contemporains. Un exemplaire de cette bibliothèque figura sous le n° 626 dans le catalogue Taylor, en déc. 1893.

tant d'autres, est une pièce à imbroglio, à spectacles intercalés. Il y a un comte de Provence, Felismant, qui se fait aimer incognito; le prince de Ferrare est son rival auprès de la duchesse d'Urbain (*sic*). L'Arétin est le confident du prince de Ferrare. On discute assez longuement sur les mérites du courtisan, mais il n'y a dans ces discours rien qui puisse faire oublier Baldassar Castiglione. Le divertissement est supposé de la main même de l'Arétin : les bergerades y servent de voile transparent aux déclarations amoureuses.

Ce qu'il importe de marquer, c'est qu'à Grenoble, dans ce Dauphiné où Molière connut Chorier et dut apprendre à connaître le théâtre de l'Arétin, on composait dans la seconde moitié du XVIIe siècle une pièce où l'Arétin jouait un rôle capital. Il n'est pas téméraire de supposer que le nom de l'auteur de l'*Ipocrito*, que ses ouvrages, étaient populaires dans la province lettrée, voisine d'Italie, où l'auteur de *Tartuffe* les a connus. (V. ci-dessus, chap. v, p. 324.)

Je cite les passages intéressants de cette rare tragi-comédie :

ACTE I, SCÈNE I

. . . .

FELISMANT.

Entre tous ces amans le prince de Ferrare
Avec un grand cortège est venu dans ces lieux.
Il a pour confident un homme ingénieux,
Le fameux Aretin.

ALCIDOR.

Cette jeune princesse,
Le souffrant dans sa cour, fait tort à sa sagesse.
Il est connu partout pour un grand libertin.

FELISMANT.

On peut diversement parler de l'Aretin,
Parmy les débauchez, comme parmy les sages.
Il a fait admirer ses differens ouvrages :
Les derniers qu'il a faits sont polis, serieux.
Il en a composé même de fort pieux :
A de certaines gens le nommer est un crime,
D'autres le font passer pour un esprit sublime :
Et le feu duc d'Urbain (*sic*) le chérissoit si fort,
Qu'il est bien dans sa cour encor après sa mort.
Il a des protecteurs, et son adresse est rare :
Mais pour en revenir au prince de Ferrare....

(*Le Courtisan parfait*, I, I, p. 3-4.)

L'Arétin paraît dès la deuxième scène dans le premier acte.

FREGOSE.

J'ay du respect pour elle.

L'ARÉTIN.

Il est fort asseuré.
Vous êtes dès long temps son amant déclaré.
Mais je ris de bon cœur de vostre inquietude,
Car cette façonnière est une fausse prude,
Qui fait de la timide, et n'apprehende rien.

FREGOSE.

Vous la connoissez mal.

L'ARÉTIN.

Je la connois fort bien :
Aux amans aveuglez on en fait bien accroire,
Mais je connois Lucie, et je seay son histoire.

FREGOSE.

Moy, je sçais qu'Aretin est fort peu complaisant,
Qu'il ayme la satyre, et qu'il est médisant....

L'ARÉTIN.

Je n'ay pas plus que vous l'esprit de médisance.

. . . .

Il habille cependant les femmes pour le mieux. Il exprime, chemin faisant, cette maxime :

Toute femme qu'on aime est un friand morceau.

Acte I, scène III

LE PRINCE DE FERRARE, FELISMANT, L'ARETIN, FREGOSE, LA DUCHESSE, LUCIE, EMILIE

LE PRINCE DE FERRARE.

Finissons ce discours, car je voy la duchesse,
La marquise la suit avecque la comtesse.

LA DUCHESSE, *à Lucie.*

L'air me semble fort doux et fort pur ce matin.

LUCIE.

Madame....

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

LUCIE.

J'apperçois l'Aretin.

LA DUCHESSE.

Et bien que craignez-vous?

LUCIE.

Son humeur libertine.

LE PRINCE, *à l'Arétin.*

La marquise te craint et fait mauvaise mine.

LA DUCHESSE.

Je me suis aujourd'huy levée un peu matin,
Pour prendre la fraischeur et descendre au jardin.

LE PRINCE.

Le plus beau jour du monde aujourd'huy nous éclaire.

LA DUCHESSE.

Lucie est toute-fois d'opinion contraire,
Et vouloit s'en aller.

LE PRINCE.

Le ciel est sans vapeur.
Il ne fait point de vent.

ÉMILIE.

L'Aretin luy fait peur.

L'ARÉTIN.

Moy?

LE PRINCE.

Mais pourquoy?

LUCIE.

Ses mœurs ne sont pas trop à [suivre.]
Et ce n'est pas de luy qu'on apprend à bien vivre.
Souffrir son entretien, c'est se des-honorer.

ÉMILIE.

C'est un guide fort seur pour qui veut s'égarer.

LE PRINCE.

Il a l'esprit galant et l'humeur agréable.

LUCIE.

Quoy que l'on puisse dire, il est fort redoutable.

LA DUCHESSE.

J'ay toujours reconnu qu'il estoit fort discret
Et fort respectueux.

LUCIE.

C'est qu'il se contrefait.

Pour bien faire sa cour je sçay qu'il vous respecte,
Mais pour moy son humeur me doit estre suspecte;
Il est si libertin qu'on ne sçauroit l'ouïr,
Et dit de certains mots qui font évanouir.

FELISMANT.

Quels mots dit-il encor?

LUCIE.

On n'ose les redire.

LE PRINCE.

C'est qu'il ayme à railler, et sçait le mot pour rire,
L'on estime sa prose aussi bien que ses vers,
Sa réputation vole en cent lieux divers.
On l'admire à Florence, à Paris et dans Rome.

FELISMANT.

Sans doute qu'Aretin est un fort galant homme....

. . . .

Scène IV

. . . .

ÉMILIE.

L'Aretin raille bien.

LA DUCHESSE.

Défendez-vous, Joconde.

JOCONDE.

Il donne assez beau jeu pour faire qu'on le fronde

L'ARÉTIN.

Moy! sur quoy me fronder? je n'apprehende rien.

JOCONDE.

Avec les vers pieux, il fait l'homme de bien,
Les leçons d'esprit fort qu'il fait à la jeunesse
Gastent bien vostre cour, ma divine princesse,
L'erreur est un penchant où l'on tombe aisément.

L'ARÉTIN.

Elle fait ce discours pour rire seulement ;
Je suis amoureux d'elle, et c'est là ma folie.
. . . .

Ils passent l'après-dînée « aux petits jeux d'esprit ». On s'exerce d'abord à chercher la définition du parfait courtisan. L'Arétin donne la sienne, dans la scène II du deuxième acte.

Il a l'esprit subtil, et sait fort bien parler.
Il le faut écouter, madame la duchesse [1].

LA DUCHESSE.

Sur un si beau sujet faites voir votre adresse.

L'ARÉTIN.

Les jeunes courtisans sont tous assez bien faits,
Et brillent à la cour comme des feux folets,
Leur bel extérieur éblouit le vulgaire.
Et sans doute ils plairoient s'ils s'efforçoient de plaire.
Mais ils ont peu de soin de se rendre parfaits.
Pour engager un cœur ils sont trop peu discrets.
Ils déchirent toujours celle qu'ils galantisent,
Sans sçavoir ce qu'ils font, ny souvent ce qu'ils disent.
Mais un vieux courtisan est bien plus avisé.
Il a beaucoup d'esprit, est habile et rusé,
Le teint pasle et défait de soucis et de veilles.
Il a les yeux perçants, et de fines oreilles.
Il voit tout, entend tout, et ne dit jamais rien.
Il cabale sans cesse, et dissimule bien ;
A ses plus chers amis il cache sa pensée.
Il a l'air obligeant, et l'âme intéressée ;

1. Dit un personnage qui est le prince ou Frégose, et non point, comme on l'imprima par erreur, l'Aretin.

Et pour le peindre enfin tel que je l'ay trouvé.
Un courtisan parfait est un fourbe achevé.
. . . .

On cherche un divertissement pour l'après-dînée (même scène).

Mais il faudrait avoir un sujet ravissant.

JOCONDE.

Le fameux Aretin en a fait plus de cent
Dont la seule lecture a sceu toucher nostre âme.

LE PRINCE DE FERRARE.

L'impromptu qu'Aretin avait fait pour Madame
Et qu'il intitulait le Triomphe d'Amour,
Est un sujet galant et propre pour ce jour.

ÉMILIE.

Les vers sont bien tournez, et c'est un rare ouvrage.

LE PRINCE.

Chacun fort aisément jouera son personnage,
Car on le sçait par cœur, on l'a dit plusieurs fois.

FELISMANT.

On ne sçauroit jamais faire un plus heureux choix.

L'ARÉTIN.

C'est une pastorale, et l'on joûra sans peine,
Ce jardin-cy sera fort propre pour la scène;
Et comme les auteurs ont tous beaucoup d'esprit,
L'affaire la plus grande est de changer d'habit.
. . . .

Dans cette pastorale, assez plate et froide, l'Arétin paraît sous l'habit d'un Tyrsis, qui se livre à des badinages laborieux.

Les deux derniers actes sont occupés par des aventures où le tragique est un peu mêlé, mais sans force et sans art. L'Arétin conseille au prince de Ferrare un enlèvement, et le prince proclame que

Les crimes sont beaux qui nous rendent heureux.

Les stratagèmes échouent. Felismant se fait reconnaître, il est heureux. Depuis le milieu du deuxième acte, plus rien d'utile n'est venu s'ajouter à ce crayon de l'Arétin dans le rôle du confident. Mais les premières scènes avaient montré que le XVIIe siècle, en France même, pouvait concevoir l'Arétin tout autrement qu'un confident ordinaire et qu'un vulgaire comparse. Dans un rôle de second plan, sa personne est assez puissante pour marquer l'accent, l'importance, les traits d'un premier rôle.

V

Sonetto del Aretino.

Quegli occhi Re del ciel ch'à un guardo pio
L'alme fan liete, e gli angeli contenti
Volgi ne i miei quasi gelati, e spenti
Ch'alla sembianza sua pur son fatt'io.

Quelle sacrate mani con cui Dio
E creasti, e partisti gli elementi
Porgi à miei membri languidi, e dolenti
O insegna à sofferire al corpo mio.

Co i pie che di Pluton rupper le porte.
E ch'hor' premon le stelle, sgombra homai
Lungi da mi la mia perversa sorte.

Ma s'e'l fin giunto. qual prescritto m'hai
Meco le sue ragioni usi la morte
Poi piaccia a ti ch'io venga ove tu stai.

Bibl. de l'Arsenal, mss. 8583 (37 Ital.). Recueil de poésies italiennes (Rime diverse). f° 252, r°.

Le nom a été biffé légèrement, mais reste lisible. La page a été coupée au coin. Ce manuscrit a subi quelques autres mutilations, notamment au f° 254, lequel contient au verso un sonnet qui pourrait être de l'Arétin, et que je cite encore à tout événement.

Sonetto.

Chi vol la chiesa, chi vol l'Imperadore,
Chi'l Re de Franza, chi vol Ingliterra,
Chi'l Re Si Spagna vol vinca la guerra,
E cosi tra christian si fa romore,

Chi vol che Venecian' habbia l'honore,
Chi vol Ferrara sia mandata a terra.
Chi da Genoa fuggi, et chi l'afferra,
Chi Mantoa. chi Urbin vol per signore.

Chi vol casa Colonna, chi l'Orsina,
Chi vol casa bagliona, e chi vitella.
Chi vol casa varan, chi Cesarina.

Chi casa bentivoglia fa più bella
Et chi medici vol ch'ha medicina
Cosi l'Italia ogn'hor si fa più fella

Ma senti una novella
Che mentre i christian fan questo giuoco
Sovenza, l'Turco abbrusia qualche luoco.

FIN

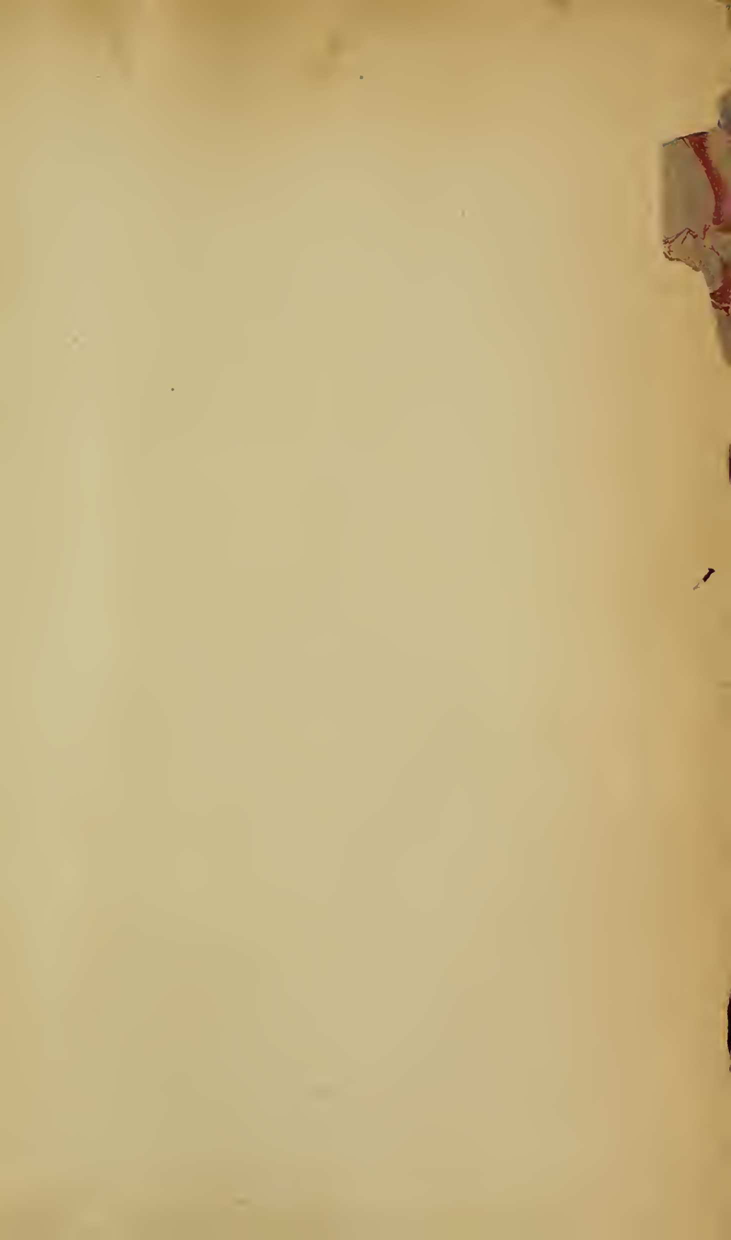
TABLE DES MATIÈRES

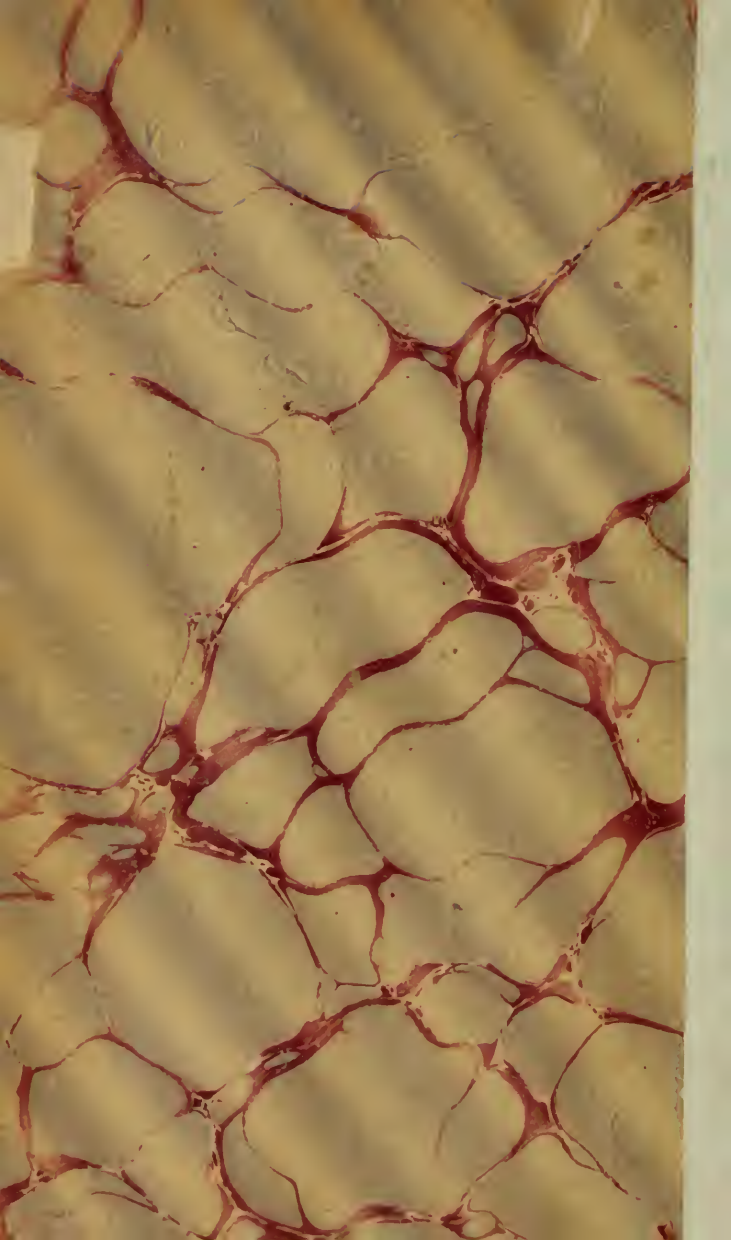
CHAPITRE VI

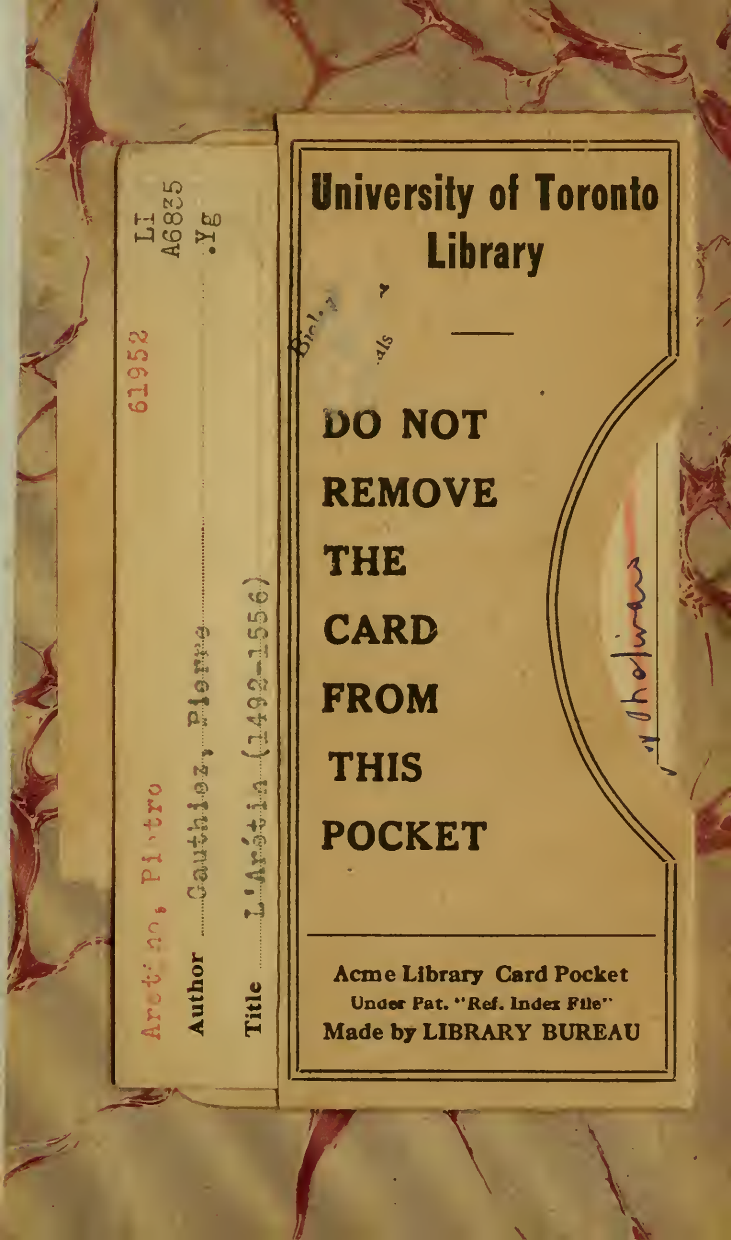
CHAPITRE VII

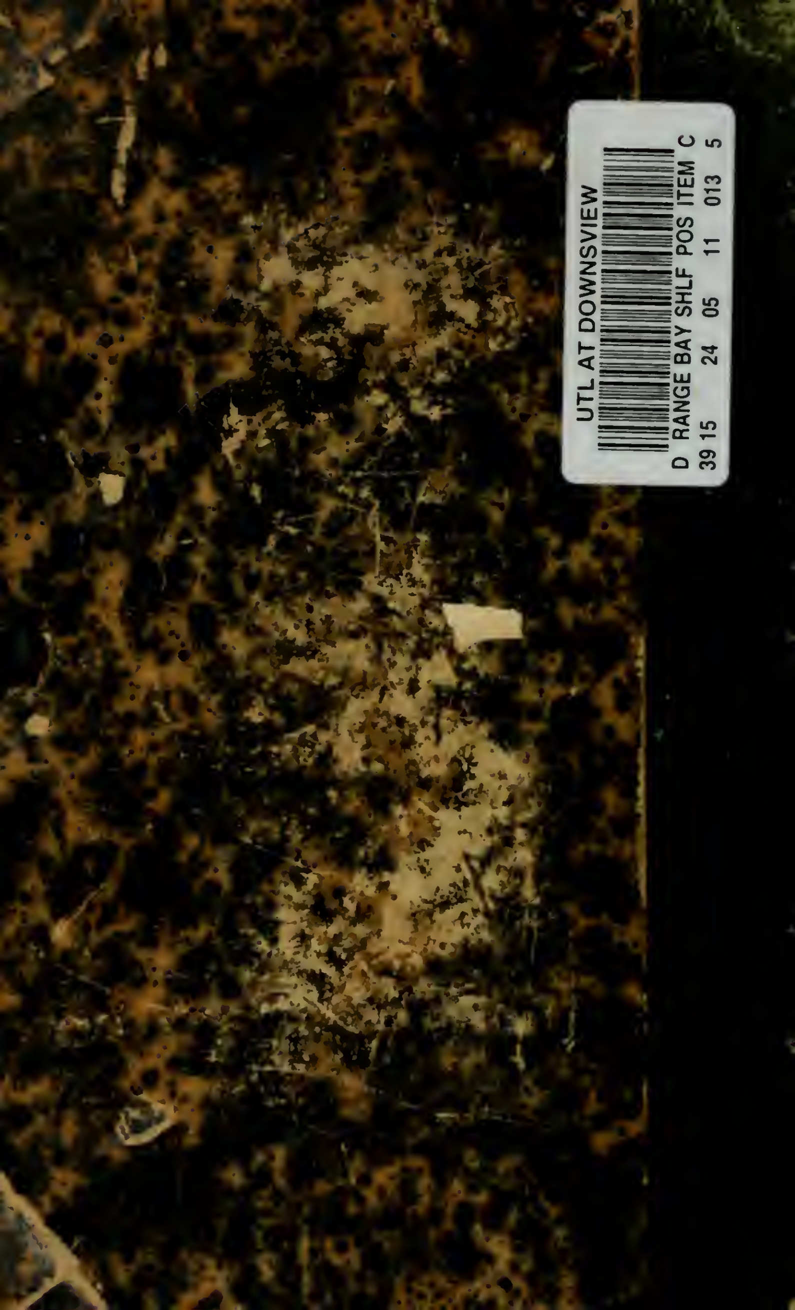
APPENDICES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 199-95.






University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LI
A6835
.Yg
61952
Author Gauthiez, Pierre
Title L'Arétin (1492-1556)


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 05 11 013 5